



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

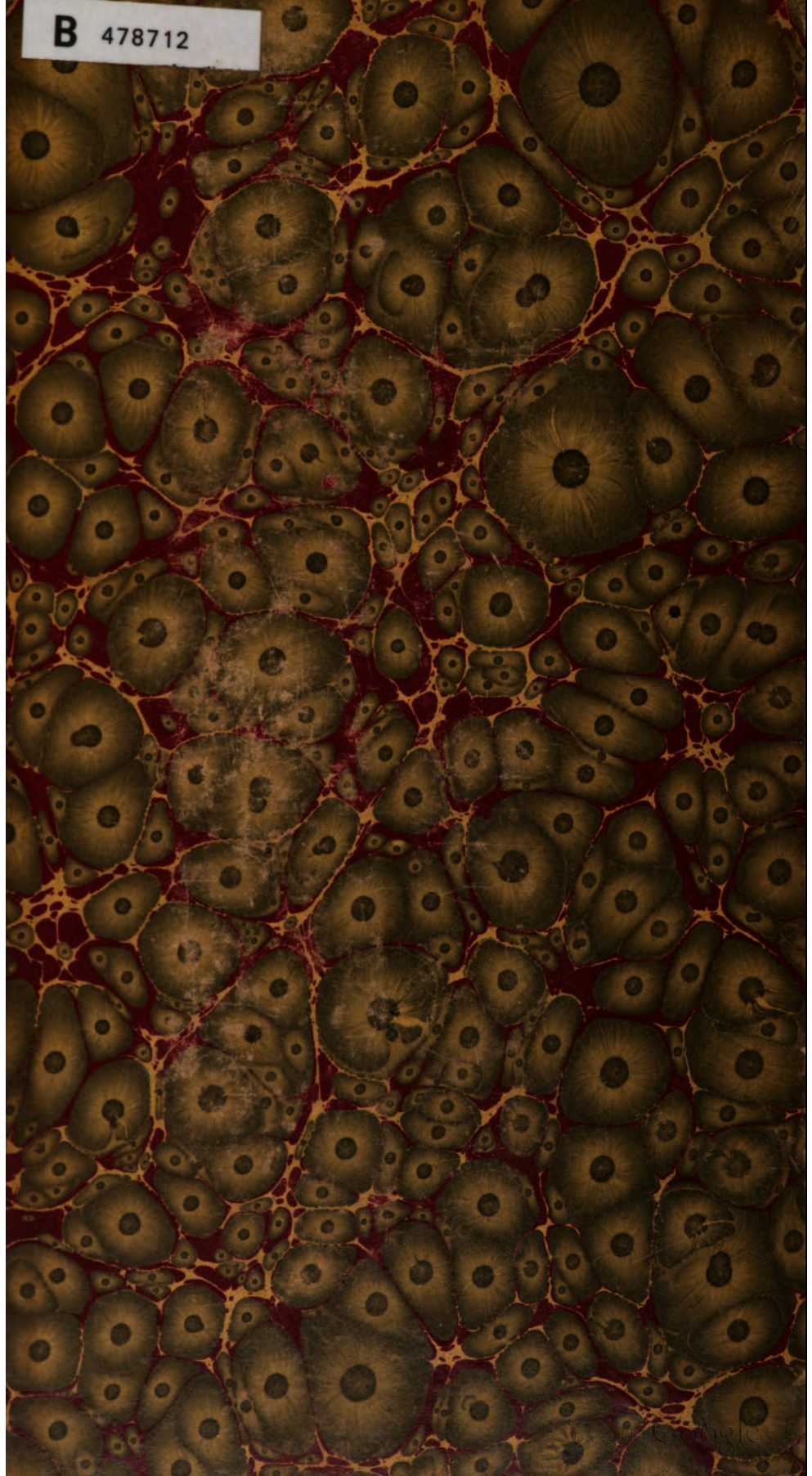
We also ask that you:

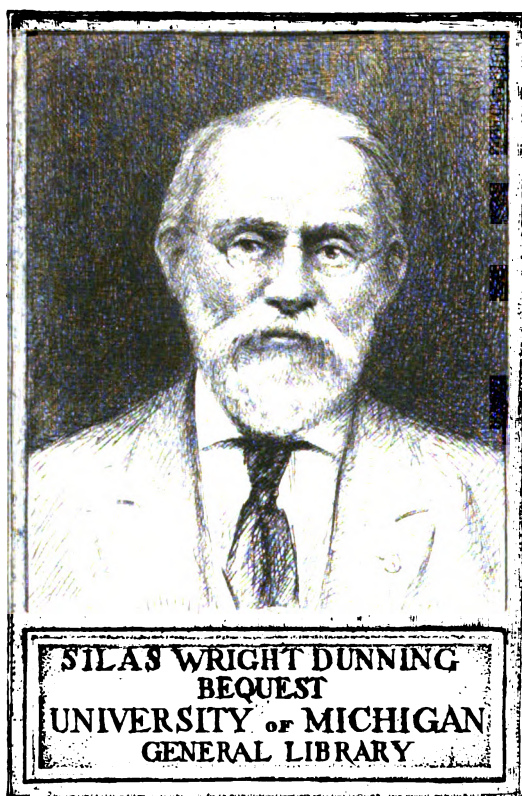
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

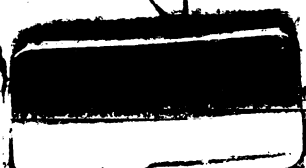
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

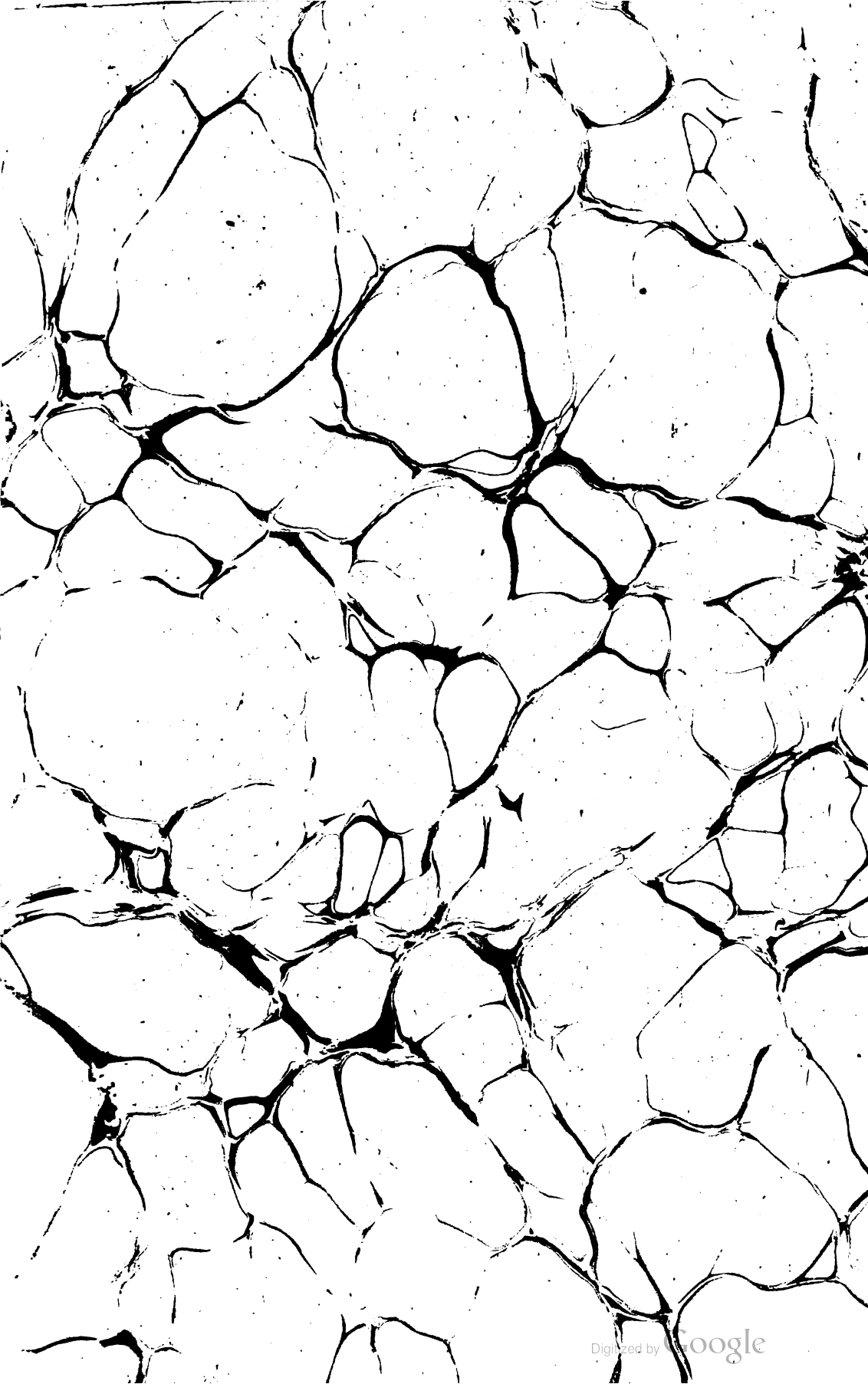
B 478712





SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY





Call
present
JH

#C
611
.V464
58

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS, *Vendôme*

TOME XXV

1886



VENDÔME
TYPOGRAPHIE LEMERCIER
1886

14

Dunning
Nijhoff
4-1-27
13603

SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

25^e ANNÉE — 1^{er} TRIMESTRE

JANVIER 1886

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois, s'est réunie en assemblée générale le jeudi 14 janvier 1886, à deux heures.

Étaient présents :

MM. de Rochambeau, président ; de Maricourt, vice-président ; Soudée, secrétaire ; A. de Trémault, trésorier ; Nouel, bibliothécaire-archiviste ; L. Martellière, conservateur ; Saint-Martin, G. Launay, Isnard, Rabouin, membres du Bureau ;

Et MM. Augis ; Bouchet ; D^r Brocheton ; de Brunier ; L. Buffereau ; Cazabonne ; Deniau ; de Déservillers ; Duvau ; Guignard ; Hème ; A. Jourdain ; Latron ; A. de Lavau ; l'abbé Lecomte ; Martellière-Bourgogne ; Macé ; l'abbé Métais ;

le général Paulze-d'Ivoy ; de la Perrière ; l'abbé Renou ; Roger ; de Sachy ; l'abbé Thévot ; Thillier ; de la Vallière ; le général de Vendevre ; Weber.

Il est procédé à l'installation des membres du Bureau nommés à la réunion générale du 15 octobre 1885, conformément aux statuts.

Le Bureau pour l'année 1886 est ainsi composé :

MM. de Rochambeau, *président* ;
de Maricourt, *vice-président* ;
Soudée, *secrétaire* ;
A. de Trémault, *trésorier* ;
L. Martellière, *conserveur* ;
Nouel, *bibliothécaire-archiviste* ;
Malardier.
l'abbé Roulet ;
Saint-Martin ;
Isnard ;
G. Launay ;
Rabouin ;

Un nouveau membre a été admis par le Bureau : M. Emile Macé, étudiant à Vendôme.

M. le Président s'exprime en ces termes :

« Messieurs,

« Avant de commencer la série des lectures, permettez-moi un mot de douloureux souvenir pour un de nos anciens présidents, décédé il y a quelques jours à peine.

« M. de Saint-Venant, membre de l'Institut et un des fondateurs de notre Société, était un de ces savants modestes qui travaillent uniquement pour l'amour de la science, sans s'occuper de ce qu'elle pourra leur rapporter.

« Pionnier infatigable, il allait en avant, toujours en avant, et l'Académie des Sciences recevait de temps à autre un mémoire qui révélait une énorme somme de travail, une lucidité merveilleuse qu'on n'aurait jamais attribuée à un octogénaire.

« De tels hommes honorent grandement les Compagnies auxquelles ils veulent bien appartenir ; aussi avons-nous tenu à lui rendre ce premier hommage. Une plume autorisée lui consacra, dans le prochain Bulletin, une notice plus détaillée et plus digne de lui.

« Je ne puis résister, Messieurs, à mon désir de vous signaler encore un fait considérable pour nous. Un autre de nos collaborateurs, que nous aimons et apprécions tous, M. Nouel, a été récemment fait chevalier de la Légion d'honneur, après plus de trente ans de services. Permettez-moi, mon cher collègue, de me faire le porte-voix de cette Assemblée en vous adressant nos sincères félicitations. »

M. le Président invite M. le Trésorier à présenter les comptes de la Société.

COMPTES DE L'ANNÉE 1885

RECETTES ORDINAIRES

Solde en caisse au 1 ^{er} janvier 1885.	11	74
Remboursement de chromos de la miniature du manuscrit de l'abbé Gœoffroy.	143	50
Produit de la vente du Bulletin	176	50
Produit de diplômes.	20	«
Arrérages de rente 3 %.	15	»
Cotisations d'années arriérées.	720	} 2412 »
— de 1885	1680	
— de 1886, par anticipation.	12	
Boni sur frais de recouvrements par la poste . . .	17	88
<i>Total des Recettes ordinaires. . .</i>	<i>2796</i>	<i>62</i>

RECETTES EXTRAORDINAIRES

Subvention du Conseil général	300	»
---	-----	---

RÉCAPITULATION :

Recettes ordinaires . . .	2796	62
Recettes extraordinaires.	300	»
TOTAL général des RECETTES.	3096	62

DÉPENSES ORDINAIRES

Restes à payer de 1884	459	»
Frais d'administration	198	78
Bibliothèque	119	»
Bulletin	1717	58
Fouilles et recherches	»	»
Dépenses imprévues	»	»

DÉPENSES EXTRAORDINAIRES

Travaux au château de Lavardin	»	»
Somme déposée à la Caisse d'épargne	250	»
Total des Dépenses	2744	36

BALANCE

Recettes	3096	62
Dépenses	2744	36
Solde en caisse au 31 décembre 1885.	352	26

A la suite de cette lecture, M. le Président demande si quelqu'un a des observations à faire sur les comptes de 1885. L'assemblée adopte ces comptes, et en donne quittance définitive à M. le Trésorier. Celui-ci donne ensuite lecture du budget de 1886.

BUDGET DE 1886

Avoir de la Société :

- 1° Titres de 15 fr rente 3 %.
- 2° Livret de Caisse d'épargne, présentant au 31 décembre 1885 un crédit de 697 fr. 41.

RECETTES

Recettes ordinaires

Solde en caisse au 1 ^{er} janvier 1886	352	26
Cotisations arriérées à recouvrer	21	»
— de l'année 1886	1680	»
Rente 3 % ; arrérages de 1886	15	»
Produit de la vente du Bulletin	5	»
Produit des droits de diplômes	5	»
	2081	26

Recettes extraordinaires

Subvention du Conseil général	300	»
TOTAL général des RECETTES . .	2381	26

DÉPENSES

Dépenses ordinaires

Frais d'administration	230	»
Bibliothèque	120	»
Bulletin. Impression	1440	»
— Brochage	140	»
— Planches	100	»
Fouilles et recherches	75	»
Dépenses imprévues	75	»
Total des Dépenses ordinaires . .	2180	»

Dépenses extraordinaires

Travaux de consolidation à Lavardin	200	»
TOTAL général des Dépenses . .	2380	»

BALANCE

Recettes	2381	26
Dépenses	2380	»
Excédent de Recettes . .	1	26

Le budget de 1886 est voté à l'unanimité.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

DESCRIPTION SOMMAIRE
DES
OBJETS OFFERTS OU ACQUIS

depuis la séance du 15 octobre 1885.

I. — ART & ANTIQUITÉ

NOUS AVONS REÇU :

De M. le C^r DE VILLEBRESME, au château de Rocheux :

Un grand PLAN PERSPECTIF de la ville de Paris, connu sous le nom de plan de Turgot, parce qu'il fut exécuté pendant l'administration de ce magistrat. Il est composé de vingt feuilles juxtaposées et collées sur toile, et ne mesure pas moins de 2^m,60 de hauteur et 3^m,32 de largeur. Commencé en 1734, il fut terminé en 1739 ; il a été levé et dessiné par Louis Bretez, et gravé par Claude Lucas. On rencontre ordinairement ce beau plan en un atlas gr. in-folio, complété par l'adjonction d'une feuille d'assemblage inutile ici. Cette disposition est préférable, car il est difficile de distinguer les détails d'une gravure de près de sept mètres carrés de superficie. L'exemplaire offert par M. de Villebresme est malheureusement fort attaqué par l'humidité, notamment dans la partie supérieure.

M. le maire de Vendôme a aussi reçu l'avis que le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts attribuait au Musée de Vendôme un GROUPE en plâtre de M. Gérard, représentant la *Lutte de Jacob et de l'Ange*, lequel avait été acquis par l'Etat à la suite du Salon de 1881.

II. — NUMISMATIQUE

NOUS AVONS REÇU :

De M. DESHAYES, pharmacien à Vendôme :

Une médaille en vermeil de 0^m,050 de diamètre, laquelle n'avait pas été décernée lors du Concours musical de l'année dernière, et que M. Deshayes, président du comité d'organisation, offre au Musée, en souvenir des brillantes fêtes du 23 août 1885.

De M. DUVAU, juge de paix à Vendôme :

Un denier de Gaston d'Orléans (1650), et un jeton du XVI^e siècle, au type du navire dégénéré, tous deux assez frustes et trouvés dans un jardin de la rue de la Grève.

De M. G. LAUNAY, à Vendôme :

Un GB de Domitien, dont la tête est assez bien conservée, mais dont les légendes sont trop frustes pour qu'on les puisse déchiffrer, et une pièce de billon de Pierre I^{er}, empereur du Brésil (1830).

D'un ANONYME :

Quatre pièces gauloises en argent, présentant une tête casquée à droite, et au revers un cheval libre au galop, environné d'annelets ou vestiges de caractères. Ces monnaies sont la dégénérescence de pièces qu'on attribue généralement aux Eduens et qui portent la légende KAAETEAΘY. Ce sont peut-être les plus communes du monnayage gaulois. Deux sont *fourrées*, preuve que les ouvriers gaulois n'avaient pas tardé à emprunter aux Romains leurs pratiques vicieuses, et ne leur cédaient en rien comme habileté de main. Provenance inconnue. Médiocre conservation.

III. — BIBLIOGRAPHIE

I. — DONS des Auteurs ou autres :

NOUS AVONS REÇU :

De l'auteur : *Les Pipes et le Tabac*, par M. le marquis de Nadaillac, avec fig. Extrait des *Matériaux pour l'Histoire primitive de l'Homme*, N^o de novembre 1885.

Dans cet intéressant travail, nous trouvons la vraie histoire du tabac et des pipes, non pas celle de son introduction en Europe, qui est bien connue, mais l'histoire de l'usage de fumer en Amérique. Cet usage remonte aux époques préhistoriques des races américaines. Il faut remonter aux *Mound-Builders* (les constructeurs de ces grands tertres qui couvrent l'Amérique du Nord), pour rencontrer les premiers fumeurs. Dans les anciennes sépultures qui datent de cette époque, on trouve des pipes de toute forme, de toute taille, en toute matière. Les hommes de cette époque reculée ont disparu avec plusieurs espèces animales, comme le mastodonte et l'éléphant.

Voilà pour nos fumeurs modernes des ancêtres inattendus, et pour leur défaut une antiquité, qui le rend presque respectable.

De l'auteur, M. Armand Parrot, président de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres d'Angers, les quatre brochures suivantes :

1. *Histoire de Notre Dame de Béhuard*. Angers, 1873.
2. *Histoire de la ville de Nice*. 2^e édition, 1860.
3. *Abolition du droit de tierçage en Anjou*. Angers, 1868.
4. *Notice sur la Découverte du Lavatorium de l'ancien hôpital Saint-Jean d'Angers*, avec figures. Extrait de la *Revue des Sociétés savantes*, 1876.

Conseil général du département de Loir-et-Cher. — Session d'août 1885.

Au budget de 1866, p. 76, on trouvera :
Subvention à la Société Archéologique du Vendomois.... 300 fr.

II. — Par envoi du Ministère de l'Instruction publique :

Rapports à M. Edmond Turquet sur les Musées et les Ecoles d'art industriel, en Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie et Russie, par M. Marius Vachon. Paris, 1885. In-4°.

Journal des Savants. N° d'octobre, novembre et décembre 1885.

Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences.

Bulletin historique et philologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques. Année 1885, N° 2. — Ce Bulletin

débuté par le compte rendu des séances du Congrès des Sociétés savantes des départements à la Sorbonne, au mois d'avril 1885. A la séance du mercredi 8 avril, M. l'abbé Métails lisait un mémoire répondant à la 8^e question (*Etat de l'instruction primaire et secondaire avant 1789*), où il montre que, dès 1060, les Bénédictins de Vendôme installaient des écoles publiques, et que les chanoines de St-Georges s'empressaient de suivre cet exemple. En résumé, le clergé vendomois poursuivait avec une noble émulation l'éducation populaire. Nous trouvons aussi, à la page 171, l'indication des principaux articles parus dans notre Bulletin de 1883 (tome xxii).

Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques. Année 1885, N^o 2.

Recue des Travaux scientifiques. Tome v, N^o 7.

III. — Par ENVOI des Sociétés savantes ou des Revues :

Bulletin de la Société Archéologique de Touraine. Tome vii, 1^{er} et 2^e trimestres de 1885. — P. 323, on signale aux publications reçues : le *Bulletin de la Société Archéologique du Vendomois*, donnant en chromolithographie un spécimen fort bien réussi des miniatures d'un manuscrit du XII^e siècle conservé à la bibliothèque de Vendôme.

Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir. Décembre 1885. Mémoires.

Monographie de la cathédrale de Chartres, par M. l'abbé Bulteau, N^o 1, novembre 1885. (L'ouvrage formera deux volumes, avec nombreuses gravures dans le texte.)

Bulletin de la Société Dunoise. N^o d'octobre 1885. — On y trouvera, p. 123, sous le titre *Destruction de la chapelle de Notre Dame du Champdê*, une adresse au ministre de l'instruction publique, qui contient une histoire abrégée de cet intéressant monument du XVI^e siècle.

Bulletin de la Société Archéologique de Nantes. Année 1885, 1^{er} semestre.

Recueil des Publications de la Société Havraise d'études diverses. 1880-81-82-84, en un volume ; — 1884, en deux fascicules.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest. 2^e et 3^e trimestres 1885.

Annales de la Société Historique et Archéologique du Gâtinais. 2^e trimestre 1885.

Bulletin de la Société des Etudes du Lot. Tome x, 3^e fascicule, 1885.

United States. Geological Survey. J.-W. Powell director Fourth annual report, 1882-83. — Washington, 1884. — Splendide volume grand in-8, avec cartes en couleur, plans, figures, fossiles, etc.

Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France. Séances du 25 novembre 1884 au 21 juillet 1885.

Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France. Tome XIII, 3^e livraison. Toulouse. 1885. In-4^e.

IV. — ABONNEMENTS et ACQUISITIONS :

Revue Archéologique. 3^e série. Tome v, juillet-août 1885. —

Bulletin Monumental. vi^e série, tome I^{er}, juillet-août 1885.

Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme. N^o d'octobre, novembre et décembre 1885.

E. N. & L. M.

LES ŒUVRES D'HILDEBERT

Par M. le C^{te} DE DÉSÉRVILLERS

Une littérature est l'expression d'une époque, comme le style est l'expression de l'homme : les œuvres d'Hildebert nous révèlent le moyen âge d'une manière aussi réelle que ses actes, et ses lettres nous initient d'une manière intime non seulement à ses idées et à ses sentiments, mais aux idées et aux sentiments de son époque.

On a peine à comprendre comment un prélat aussi occupé, aussi attaché à ses devoirs, si souvent persécuté, a pu trouver le temps de produire un nombre d'ouvrages aussi varié et aussi considérable. Pour expliquer cette merveilleuse fécondité, il faut se rendre compte de la nature de certaines intelligences privilégiées, pour lesquelles le travail intellectuel est une nécessité qui s'impose, nécessité à laquelle ils ne peuvent se dérober ; la pensée les suit et les tourmente, au milieu des exigences de la vie : semblables à ces grandes sources, magnifiques déversoirs d'immenses et souterraines nappes d'eau, ils bouillonnent sans cesse et répandent leurs eaux à travers tous les obstacles.

Hildebert a peut-être été l'expression la plus complète de la littérature de son époque, parce qu'il a abordé tous les genres : théologie, philosophie, morale, histoire, poésie, éloquence, il a tout traité avec supériorité ; chez lui se rencontrent toutes les qualités, les imperfections, les contrastes, les ardeurs du moyen âge ; avec la connaissance incontestable des règles de l'art d'écrire, il ne les a pas toujours respectées. Chez lui la sève déborde ; ses œuvres sont semblables à ces monuments

gothiques qui dépassent toutes les conventions antérieures ; la pensée l'emporte sur la forme, et il faut que cette pensée trouve rapidement son expression. En présence des vastes horizons qui s'ouvrent devant ses yeux, le temps manque à l'auteur du moyen âge, comme à l'ouvrier, pour perfectionner et pour polir ; de là ces imperfections que l'on remarque dans quelques-unes de ses œuvres. Et puis, l'auteur écrit pour son temps ; et s'il veut plaire, s'il veut faire pénétrer sa pensée chez ses contemporains, il doit se plier à leur goût. Voilà pourquoi Hildeberty se livre à ces jeux de mots, purs enfantillages, aimés d'un temps encore barbare, et qui se font remarquer dans ses poésies surtout, et quelquefois dans ses sermons. Ses lettres, écrites à des personnes d'une éducation plus soignée, sont exemptes de ces taches, et sont d'un style très pur et très élevé.

LES LETTRES D'HILDEBERT

Dom Beaugendre, dans la consciencieuse édition qu'il a donnée des Œuvres d'Hildeberty, a cru devoir diviser ses lettres en trois livres.

Le premier renferme vingt-cinq lettres, concernant la morale ou des principes de piété, ou touchant à la vie ascétique qu'Hildeberty se plaît à nommer la vie contemplative.

Le second livre se compose de cinquante-trois lettres, concernant le dogme, les rites et la discipline ecclésiastiques.

Les trente-quatre lettres que contient le troisième livre sont adressées à des amis, à des connaissances, et sont destinées à l'entretien des relations affectueuses ou polies.

Cette division est favorable à l'étude de la grande personnalité d'Hildeberty ; elle nous la fait envisager à

un triple point de vue, comme évêque,, comme docteur et comme homme privé.

Dans le récit que nous avons fait de la vie d'Hildeb-
bert, nous avons dû citer beaucoup de lettres du pre-
mier livre, soit pour établir la cordialité des rapports
qui existaient entre le saint prélat et la famille d'Henri
I^{er}, roi d'Angleterre (1), soit pour faire connaître les
consolations qu'il apporta à ce roi infortuné dans son
nouveau malheur (2), soit pour révéler le goût qu'Hil-
debert conservait, au milieu d'une vie agitée, pour la
contemplation. D'importants passages de plus de la
moitié des lettres du premier livre ont été traduits, et
sont déjà connus du lecteur. C'est dans ce premier livre
que se trouvent les chaleureuses exhortations que le
saint évêque adresse à des religieuses qui, comme la
comtesse de Blois, avaient échangé les joies de ce
monde contre les austérités du cloître. C'est avec une
entraînante éloquence qu'il les félicite *d'avoir choisi la
bonne part*. Le monastère, à ses yeux, est un port où
les âmes, fatiguées des orages de la vie, trouvent un
refuge, un Eden, où les âmes virginales conservent
leur fraîcheur et viennent abriter leur innocence.

La vie monastique est une conséquence nécessaire
de la croyance à la vie future ; c'est une longue halte
avant le redoutable passage de la mort. Hildebert, dont
l'existence avait été partagée entre la lutte et la contem-
plation, et qui avait ardemment souhaité de pouvoir dé-
poser le fardeau de l'épiscopat, et d'aller méditer à son
aise à l'ombre du sanctuaire de Cluny, comprenait les
saintes ardeurs de la vie monastique ; il avait, selon sa
poétique expression, entrevu, à travers la porte, les
splendeurs des demeures éternelles, et il dédaignait le
monde. Aussi, quelle vie, quelle foi, quelle conviction

(1) *Un Evêque au XII^e siècle*, pp. 145-148, 152-167, 167, 60 et 128.

(2) *Le Naufrage de la Blanche-Nef. Un Evêque au XII^e siècle*, p. 167.

il y a dans ses lettres aux saintes recluses(1)! Ce n'est pas la pensée d'autrui qu'il approuve et qu'il appuie sur la doctrine, c'est sa propre pensée, qui a trouvé sa réalisation dans le sacrifice de ces saintes âmes.

Celui qui veut renfermer la destinée de l'homme dans le court espace qui sépare le berceau de la tombe ; celui qui jamais n'a franchi les limites étroites de ce bas monde, pour s'envoler, sur les ailes de l'espérance, dans le domaine infini de l'immortalité, ne peut comprendre, ne comprendra jamais l'abandon volontaire des jouissances de la vie et les austérités du cloître : mais, s'il ne les comprend pas, qu'il hésite du moins à les blâmer. Quand on voit un esprit aussi puissant, aussi cultivé, que celui d'Hildebert, applaudir à ces sacrifices, encore faut-il se demander, avant de se permettre le dédain, si on sait autant que lui ; si, autant que lui, on a médité sur l'essence, les besoins et les destinées de l'âme humaine. Le mépris des croyances d'autrui révèle toujours une certaine étroitesse d'esprit : et quand ce mépris s'étend sur la foi de toute une époque, sur ce qui fait la vie, l'aliment spirituel des générations qui nous ont précédés, il prend quelque chose de l'odieux qui s'attache à la profanation des tombeaux ; et même l'outrage est plus révoltant encore, parce que ce ne sont pas des cendres et des emblèmes qui sont profanés, c'est l'âme, la vie, le cœur, la pensée de nos pères qui sont méprisés.

La lecture des lettres d'Hildebert n'exige pas la foi ardente et vive du XII^e siècle ; mais il faut l'aborder avec un sentiment de respect du passé, de respect des talents et du caractère du grand archevêque. Alors seulement on peut apprécier la chaleur du style, la vivacité des images, et cette constante élévation d'idées, qui dépasse les sphères ordinaires, et qui transporte le lecteur dans un monde supérieur.

(1) Dom Beaugendre. Lib. I, Epist. v, p. 10. — Id., Epist. xix. — Id., Epist. xxi.

La deuxième lettre du premier livre, écrite à S^t Anselme, archevêque de Cantorbéry, mérite d'être citée en entier, non pas seulement parce qu'elle est adressée à un grand saint, à un grand esprit et à un grand homme, mais aussi parce qu'elle exprime d'une manière plus particulière la tendance d'Hildebert au symbolisme, et qu'elle donne une idée de la grâce et de l'élégance de son style.

« Je vous ai envoyé un éventail, écrit le pieux évêque du Mans, meuble essentiellement utile à chasser les mouches (1). Je vous engage à pénétrer le sens de ce petit cadeau. Considérez par quelle nature de mouches les prêtres sont surtout incommodés pendant le sacrifice ; mille fantômes de l'imagination, mille suggestions du diable, mille tentations de l'âme humaine se glissent, par une invasion subite, dans les esprits, et s'efforcent de les attirer, ça et là, vers des pensées étrangères. Que font les prêtres, lorsqu'ils s'efforcent d'éloigner cette coupable disposition, si ce n'est de chasser les mouches qui les troublent et les incommode ? Notre père Abraham, en éloignant les oiseaux qui se précipitaient sur les sacrifices, nous a indiqué d'avance la manière de repousser les attaques de ces mouches. Car il est écrit : Les oiseaux descendaient sur les victimes, et Abraham les chassait. Lorsqu'avec cet éventail, qui est donné pour cela, vous éloignerez les mouches du sacrifice, il faudra de même, avec l'éventail de la foi catholique, préserver l'esprit du prêtre de l'invasion des tentations qui se présentent ; de sorte que ce qui est pour un usage indiqué soit interprété par vous dans un sens mystique. Et de même qu'il est dit que les oiseaux descendaient seulement sur le sacrifice, mais ne l'interrompaient

(1) Les servants de messe agitaient l'éventail pour éloigner les mouches de l'autel ; cet usage, commun à l'Orient et à l'Occident, a persévéré en Occident jusqu'au XIV^e siècle.

« pas ; de même les prêtres du Christ doivent éloigner
« les tentations et ne pas s'abstenir du sacrifice de
« l'autel. Cette faiblesse est une infirmité qui éprouve
« la vertu, mais qui ne rend pas nulles les œuvres de
« la vertu. » (Lib I, Epist. II.)

Ce n'est pas seulement aux religieuses, aux moines, aux abbés et aux prélats, que l'évêque adresse ses pieuses exhortations : il ose attaquer de front un de ces redoutables chevaliers, une de ces terribles exceptions qui jettent une lueur sinistre sur leur temps, et dont nous avons rencontré un type dans Robert de Bellême, comte d'Alençon.

Il existait, à la cour de Louis-le-Gros, un baron, puissant par ses richesses, ses immenses possessions et son influence ; abusant de tout, il s'était mis au-dessus des lois et des scrupules (1). Hildebert lui écrit en ces termes :

« Je gémis, mon frère, je gémis de vous voir être
« un sujet d'horreur et de répulsion pour votre Créa-
« teur. Vous êtes un de ces hommes qui ont reçu en
« vain toutes les conditions de la vertu. Peut-être voyez-
« vous arriver mes reproches, et, inquiet, vous vous
« disposez à les repousser. Cette inquiétude juste et
« légitime vous tourmente : il est naturel que les sup-
« plices effraient ceux qui les ont mérités. Vous crai-
« gnez mon langage, vous qui donnez tant de prise aux
« malédictions de tout le monde. L'intention de celui
« qui vous écrit n'est cependant pas, ni de vous mau-
« dire, ni de vous pousser à la potence, je m'efforce,
« au contraire, d'empêcher que vos méfaits ne vous
« y traînent. J'approche de vous, comme un médecin
« de son malade. Mes traits ne s'adressent pas à votre
« vie, mais à la turpitude de votre vie ; si vous les
« souffrez patiemment, ils arracheront les corruptions

(1) Cet abominable tyran était vraisemblablement Etienne de Garlande, ainsi que le dit dom Beaugendre.

« de vos vices et vous réconcilieront avec la vertu.
« Ecoutez-moi donc, jusqu'à la fin, avec attention.... »

Après cette vigoureuse et hardie philippique, le saint évêque démontre au tyran que « les richesses et la
« puissance ne sont données à l'homme que pour at-
« teindre au plus haut degré de vertu. » Puis il ajoute :
« Heureux en naissant vous avez été mis en pos-
« session d'immenses propriétés, du trésor de vos an-
« cêtres, de palais superbes ; vous n'étiez encore qu'une
« matière inerte ; rien encore n'avait surgi de cette
« boue, que déjà vous étiez entouré d'honneurs, envi-
« ronné de serviteurs empressés. Il semblait que la
« nature voulût effacer, par des caresses et des bien-
« faits, les injures qu'elle prévoyait devoir lui faire l'en-
« fant nouveau-né ; mais ces avances et ces faveurs
« ne lui servirent à rien ; jusqu'alors elle ignore, si
« je ne me trompe, qu'une même personne pût suf-
« fire à tant de crimes, et elle se demanda d'où pou-
« vait venir cette image de toutes les furies. C'est Né-
« ron, c'est Tarquin, c'est Polymnestor, que nous ren-
« controns chaque jour. Nous nous demandons si le
« peuple méprise plus en vous la gloire de Thrason,
« qu'il ne déteste la cruauté de Denis. Enfin tout
« homme qui a outragé la nature par sa débauche, et
« les lois par son mépris, trouve en vous l'héritier de
« son ignominie. Tout ce qu'il y a de délicat, tout ce
« qu'il y a d'honnête, tout ce qui se rapproche des
« saintes prescriptions, est, selon votre habitude, dé-
« claré punissable à vos yeux, chaque fois qu'il échappe
« à votre dur châtiment..... »

Et, comme dans le XI^e siècle, un reste de foi exis-
tait à l'état latent dans les âmes les plus perverses,
Hildebert termine cette terrible lettre par un saisissant
tableau du jugement dernier ; il demande à ce cruel
Seigneur ce qu'il deviendra, ce qu'il dira, ce qu'il
fera, lorsque, seul, abandonné de tous, objet d'horreur
à toute la cour céleste, il se trouvera chargé de ses
iniquités face à face avec son juge. Toute cette let-

tre est à lire, et parce qu'elle produit dans tout son éclat le style d'Hildebert, et aussi parce qu'elle indique le rôle important du clergé au moyen âge ; seul, quand la force était impuissante, il opposait une invincible résistance aux ardentes passions du temps, et, par sa foi vivace, par son énergie, il refoulait la barbarie, et faisait avancer la vraie civilisation, qui n'est autre que le règne du droit.

La lettre suivante, XVII^e du premier livre, est très probablement adressée au même seigneur (1). Ce n'est plus à l'orgueilleux tyran qu'elle est écrite, mais au courtisan disgracié, vaincu, abandonné. L'évêque prie pour lui, avant de commencer son exhortation ; il se relève pour lui démontrer la vanité des choses de ce monde. Qui plus que le roi Salomon, lui dit-il, a connu toutes les séductions de la vie ? il a eu la richesse, la puissance, la considération, la sagesse, et le premier il a prononcé ces paroles : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité*. « Vous aussi, vous avez eu la puissance, la considération, la richesse ; vous avez ramassé des trésors, bâti de magnifiques palais ; ces palais ont été détruits, sur un signe de la Reine ; les trésors se sont engloutis dans une guerre désastreuse. N'est-il pas raisonnable de mépriser des biens si éphémères ? »

Puis, en finissant, il lui dit : « On se demande pour quoi votre raison, si vigoureuse pour tout ce qui touche à la prévoyance et à la disposition des choses du siècle, semble être morte lorsqu'il s'agit de connaître et d'accomplir le bien ? Mais probablement votre raison discerne ce qui est bien, et l'orgueil

(1) Cette seconde lettre confirme la pensée de Dom Beaugendre, et indique que c'est bien à Etienne de Garlande que ces deux lettres sont adressées. Etienne de Garlande, qui osa injurier la reine, fut dépouillé de sa charge de chancelier, se révolta, et, vaincu et blessé, ayant perdu la forteresse de Livry, fut obligé de s'exiler.

« s'oppose à son accomplissement. L'orgueil domine
« la raison, et lui impose sa loi tyrannique. La rai-
« son dit : Si vous faites cela, vous serez agréable à
« Dieu ; l'orgueil dit : Si vous faites cela, vous devien-
« drez méprisable aux yeux des hommes. O déplo-
« rable et détestable servitude !... Quoi ! la raison, qui
« doit commander en souveraine, obéit à l'orgueil en
« servante ! Je demande que la raison revienne à une
« juste liberté ; que l'orgueil sorte de votre cœur, et
« que l'humilité, si chère à Dieu, la remplace. »

Le ton de cette lettre, quoique adressée à la même personne, est tout différent de celui de la précédente ; il est même affectueux. C'est que la fortune et la position du terrible chevalier sont bien changées. Quand Hildebert s'adressait à l'homme redoutable et redouté, son style était menaçant ; maintenant c'est au vaincu, à l'exilé, au courtisan ruiné et abandonné, qu'il écrit ; il veut le faire réfléchir ; il déroule à ses yeux ce passé qui n'est plus qu'un rêve, pour l'attacher à un avenir durable : Hildebert a adouci son langage, il le rend caressant, parce qu'il parle à un homme malheureux, aux yeux duquel il faut présenter la miséricorde de celui qui pardonne tout et toujours. Voilà l'évêque.

Les cinquante-trois lettres qui composent le second livre ont pour la plupart une grande importance dogmatique ou disciplinaire ; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les sujets qu'elles traitent :

Des empêchements qui s'opposent, d'après la loi canonique, au mariage entre beau-frère et belle-sœur (1) ;

De la nécessité et le devoir de ne pas sacrer un évêque avant l'âge canonique (2) ;

De l'obligation pour les évêques et les prêtres de maintenir le droit d'asile dans les églises (3) ;

(1) Dom Beaugendre, lib. II, Epist. I, p. 78. — Id., Epist. II, lib. II, p. 97.

(2) Id., Epist. IV, p. 82.

(3) Id., Epist. VII, p. 83.

De la forme, établie par la tradition, sous laquelle l'Eucharistie doit être donnée (1) ;

De la défense du pape Pascal II (2) ;

De l'invocation des saints (3) ;

Du devoir pour les laïcs de ne pas usurper les fonctions sacrées (4) ;

De l'abus introduit dans l'église de Clermont de rendre les canonicats héréditaires (5) ;

De la simonie (6) ;

De la miséricorde, qui est le plus bel ornement de la nature humaine (7) ;

De l'obligation à un supérieur de rester à son poste (8).

Si aux lettres qui traitent ces différents sujets on joint celles que le prélat écrit au pape Honorius II, soit pour le prier de ne pas accorder le *pallium* au successeur de Baudri, évêque de Dol ; soit pour présenter au pape les règlements du concile de Nantes ; soit pour faire ressortir les inconvénients de l'abus des appels à Rome ; soit pour se plaindre que les clercs qu'il avait excommuniés aient été rétablis dans leur dignité ; soit pour le prier de confirmer un don fait par Henri I^{er}, roi d'Angleterre, au monastère de Fontevault, lettres dont nous avons eu à signaler le ton respectueux et l'esprit d'entière soumission ; si à ces lettres on joint celles qu'il a écrites à saint Bernard, à saint Anselme, au légat Gérard, évêque d'Angoulême, à quelques évêques et à quelques abbés, on

(1) Dom Beaugendre, lib. II, Epist. XV, p. 95.

(2) Id., Epist. XXI, p. 109. — Id., Epist. XII, p. 109.

(3) Id., Epist. XXIII, p. 114.

(4) Id., lib. II, Epist. XXIX, p. 129.

(5) Id., id., id.

(6) Id., lib. II, Epist. XLVIII, p. 156.

(7) Id., lib. II, Epist. XLIX, p. 167.

(8) Id., Epist. LI, p. 159.

aura le contenu de ce II^e livre des lettres d'Hildebert.

Nous ne suivrons pas le prélat dans les hautes sphères de la théologie et de la discipline ecclésiastique; mais nous pouvons assurer qu'il jette une vive lumière sur tous les sujets qu'il aborde. Sa manière de procéder, lorsqu'il est consulté, est tout à la fois très simple et très rationnelle: il précise bien d'abord la question qui lui est posée, et il ne donne une décision qu'après avoir eu recours à ses immenses connaissances et à sa prodigieuse mémoire, et invoqué le témoignage des saintes Ecritures et l'opinion des pères de l'Eglise; il s'est tellement approprié ces sources sacrées, qu'elles jaillissent spontanément dans tous ses écrits, même dans ses lettres, et qu'elles donnent à ses décisions une autorité à laquelle il est le premier à se soumettre. Nous en trouvons un exemple dans la quatrième lettre du second livre, adressée à l'archevêque de Tours. Un jeune clerc, nommé Rainauld de Martigny, avait été irrégulièrement nommé évêque d'Angers; une cabale l'avait acclamé, et avait étouffé les réclamations du clergé et de la partie la plus saine et la plus nombreuse de la population; outre cela, Rainauld n'avait pas l'âge canonique pour être promu à l'épiscopat.

Hildebert, convoqué par l'archevêque de Tours pour assister à la consécration du jeune évêque, refuse de s'y rendre, et dit nettement qu'il ne veut pas, par sa présence, sembler approuver une élection faite par la violence et en dehors des lois canoniques. Mieux vaut, dit-il à l'archevêque avec Salomon, les blessures faites par un ami que les embrassements des flatteurs. « Ne m'attendez donc pas, vous lui imposerez les « mains sans moi (1). » Puis il écrit à Rainauld lui-même; il lui prouve, par les exemples tirés du Nouveau et de l'Ancien Testament, qu'un âge a toujours été fixé pour l'exercice du ministère sacré. « Ce n'est

(1) Epist. IV, lib., II, p. 83.

« qu'à trente ans que les Cieux s'ouvrent pour Ezé-
« chiel et qu'il commence à prophétiser. Jésus-Christ
« aime mieux saint Jean que saint Pierre, et cepen-
« dant ce fut à Pierre, et non à Jean, que fut donnée
« la puissance de lier et de délier. Enfin, saint Luc
« nous apprend que la bienheureuse vierge Marie
« trouva le Christ dans le temple, siégeant au milieu
« des docteurs, les écoutant et les interrogeant; jus-
« qu'à un certain âge, le Docteur des docteurs écou-
« tait comme un disciple. »

Il démontre ensuite à Rainauld l'irrégularité de son élection; il cite les décrets des papes qui établissent les conditions d'une élection régulière (1). Et quand les évêques sont réunis pour assister au sacre de Rainauld, il lui écrit encore une lettre qui se résume et se termine par cette dernière phrase : « Le juge ac-
« cordera un facile pardon à des fautes rares, les trans-
« gressions multipliées l'irritent (2). »

Cette consécration de Rainauld de Martigney fit du bruit; l'abbé Geoffroy de Vendôme s'en occupa; il en écrivit aussi au trop jeune évêque (3), pour lui dire qu'il s'associait aux paroles vraiment apostoliques et évangéliques d'Hildebert, et ce grand abbé dit à Rainauld, avec son énergie ordinaire, que ce n'est pas une consécration, mais une abomination qui va se faire (4).

Les lettres d'Hildebert à l'archevêque de Tours et à Rainauld de Martigney témoignent de sa fermeté et de sa persévérance, et montrent aussi la vigueur de son style, sa science profonde; sa connaissance non

(1) Lib. II, Epist. V, p. 83.

(2) Lib. II, Epist. VI, p. 85.

(3) Goffr. Vindocin., lib. III, Epist. II.

(4) Saint Bernard, dans une lettre écrite au pape Innocent, Epist., 166, N° 1, sur quelques élections irrégulières, emprunte cette vigoureuse expression à l'abbé Geoffroy.

seulement des usages de l'Eglise, mais des hautes raisons sur lesquelles s'appuyaient ces usages.

Voilà l'évêque.

Les lettres du premier et du second livre, destinées soit à distribuer l'enseignement épiscopal, soit à traiter des questions dogmatiques ou de discipline ecclésiastique, ont dû nécessairement être écrites avec l'attention et la précaution qu'exigent des sujets ardu et délicats; elles sont restées des modèles de tact, de prudence et de science profonde.

Les lettres du troisième livre, adressées à des amis, à des connaissances, pour l'entretien des relations ordinaires de la vie, sont écrites au courant de la plume; elles nous révèlent l'homme tout entier, sa nature, ses sentiments et sa pensée, traduits sous une forme variée, vivante, imagée; dans ses épanchements intimes, son âme tout imprégnée de la rosée de la charité, fait éclore comme des fleurs les sentiments les plus tendres et les plus délicats.

Quoi de plus frais et de plus charmant que cette dixième lettre du livre III, écrite à un ami, de retour d'un voyage à Rome !

« Votre retour a réjoui ma vie et mon visage. Peut-être ne le savez-vous pas ? mais j'ai été à Rome avec vous ; avec vous j'ai supporté les rigueurs de la neige, avec vous j'ai franchi les montagnes, j'ai glissé sur les glaces, j'ai escaladé les abrupts rochers. J'ai tout supporté avec vous, et j'ai pris part à tout. Telle est, entre des amis, l'union des âmes, que rien de ce qui arrive à l'un n'est étranger à l'autre, que rien n'est particulier à aucun d'eux. Une seule volonté crée en eux un seul gouvernement. D'après ces lois de l'amitié, vous comprendrez que, par la mémoire, je revenais sans cesse à vous ; par le tendre intérêt, j'étais sans cesse auprès de vous ; par la prière, j'agissais pour vous. Le Seigneur a entendu et a exaucé le cri de mon cœur, puisque,

« grâce à son efficace protection, il vous a rendu à
« l'Eglise, et sain et sauf à vos amis. Adieu. »

Avec quelle grâce il rappelle à la Comtesse Adèle de Blois qu'elle lui a promis une chasuble!

« La pauvreté est effrontée; elle n'a honte de rien,
« pourvu qu'elle réussisse, la pauvreté fait faire la
« faute, et sollicite le pardon. Sachez donc que, par
« nécessité, je demanderai plus que je ne mérite; vous
« m'avez appris, en ne cessant de me donner plus
« que je ne mérite, à espérer plus que je ne mérite.
« Si vous voulez savoir, et ce que je demande, et sur
« quelle espérance j'appuie ma demande : je n'ai
« pas de chasuble, et vous m'en avez promis une.
« Comme je le pense bien, vous ne faillirez pas à vo-
« tre promesse, vous qui aimez tant à donner, même
« quand vous n'avez pas promis. »

Il faudrait traduire toutes les lettres de ce troisième livre, si on voulait faire ressortir les idées ingénieuses et spirituelles qu'elles renferment, et mettre au jour, d'une manière tout à fait complète, l'imagination brillante et fertile d'Hildebert.

Citons encore la lettre qu'il écrit à l'impératrice Mathilde, fille d'Henri I^{er}, roi d'Angleterre, pour lui demander de ses nouvelles :

« Je me sers d'un proverbe bien connu et d'un fré-
« quent usage : *Celui qui veut étancher sa soif, se dé-*
« *saltère mieux à la fontaine qu'à l'eau courante.* Les
« vins du premier vaisseau conservent le bouquet na-
« tif, ceux qui ont été transvasés dégénèrent. Ainsi,
« il me serait bien plus agréable d'avoir de vos nou-
« velles par une lettre, que d'en avoir par un récit
« étranger; et tout ce que j'apprendrai de vous, par
« vous, sera pour moi plus certain, que tout ce qui
« pourrait arriver à mes oreilles par la rumeur pu-
« blique. Aussitôt que, par elle, j'appris que les vents
« vous avaient été favorables, je vous écrivis; votre
« retour en Angleterre m'indiquait, tout à la fois, et

« la volonté paternelle, et avec quelle émotion son cœur de père avait partagé l'outrage fait à sa fille. « Je crie à vous, comme votre ami dans le Seigneur ; « je crie à vous, comme votre serviteur en Jésus-Christ, qui regarde votre gloire comme la base de son contentement. Je vous en conjure donc, daignez « instruire un ami et de ce qui vous touche, et de ce « qui touche le roi. »

Ces échantillons détachés de la correspondance d'Hildebert peuvent très justement, dans une traduction, être comparés à ces vins dont il parle dans cette charmante lettre, qui, transvasés, perdent leur bouquet ; ils donnent cependant idée de son style. Le sens des phrases, facile à saisir, est difficile à rendre, et cela parce qu'il s'est si bien approprié le génie de la langue latine, qu'il en a pris toute la vigueur et toute la concision.

Les trente-quatre lettres qui forment le troisième livre, sont toutes à lire par l'homme qui aime à établir une certaine intimité avec les grandes intelligences. Si on est obligé de choisir, nous recommandons, avec celles que nous avons citées :

La lettre IV^e du III^e livre, écrite à l'évêque de Séz, en lui envoyant un petit cadeau ;

La VI^e à saint Anselme, évêque de Cantorbéry, par laquelle il conjure le grand archevêque de lui écrire plus souvent et plus longuement. *Illæ* (epistolæ), lui dit-il, *me otiosum non inveniunt, sed faciunt*. Cette phrase ne justifie-t-elle pas cette concision de la langue latine, si difficile à rendre en français !

La XV^e à Raynald, moine de St-Augustin de Cantorbéry, pour lui faire compliment de la Vie de saint Malchus, en vers, que ce moine lui avait envoyée, et pour lui demander son amitié. Après lui avoir dit qu'il sera Pilade, s'il veut être Oreste, il ajoute : *Je n'ose pas vous dire que vous aurez un associé, mais cer-*

tainement un ami (1). Cette phrase est assurément bien flatteuse et trop modeste.

La XVIII^e, adressée à saint Bernard : sa réputation, lui écrit-il, est arrivée jusqu'à lui, comme une odeur balsamique, et il ajoute : *Cette grande et bonne réputation... sont des épis, produits de votre champ que vous récoltez avant la suprême moisson.*

La XIX^e n'est pas d'Hildebert ; c'est la réponse de saint Bernard, qui témoigne de son respect et de son admiration pour le grand évêque.

La XXII^e, à un ami malheureux et exilé. Dom Beaugendre croit cette lettre adressée à un archidiacre de Nantes. Tout en admettant qu'au XII^e siècle quelques ecclésiastiques aient pris les armes, il est cependant difficile d'accepter que cette lettre soit écrite à un ecclésiastique. Comment un évêque dirait-il à un prêtre : *J'entends dire que vous êtes un César dans les combats ?* Quelques auteurs ont voulu qu'elle soit adressée à Etienne, comte de Blois. Le comte Etienne était poète, il est vrai, mais il n'a pas été exilé. Quoi qu'il en soit, on trouve mises en pratique, dans cette lettre, les maximes d'Hildebert sur l'amitié...

« Vous n'êtes pas seul froissé, écrit-il à cet ami, un
« autre l'est aussi. Je supporte avec vous tout ce que
« je gémis de vous voir supporter. Vous m'avez choisi
« pour ami, lorsque le ciel était pur ; vous me trouvez,
« quand le ciel est chargé de nuages. Il est odieux de
« rechercher quelqu'un lorsqu'il est prospère, et de le
« renier dans l'adversité. Si donc j'ai quelque chose,
« si je peux quelque chose, tout est encore plus à la
« disposition de l'exilé que du citoyen (2).

Recommandons encore les dix lettres suivantes, toutes écrites à des amis dans ce style affectueux et ingénieux.

(1) *Socium tamen profiteri non audeo, sed amicum promitto.*
Lib. III, Epist. XV, p. 180.

(2) Lib. III, Epist. XXII.

Les auteurs de l'Histoire Littéraire de la France ont attribué une moindre importance aux lettres du troisième livre, parce que, disent-ils, *ce ne sont que des lettres de compliments, ou sur des sujets peu importants* (1). Il est vrai que les grandes questions ascétiques ou théologiques n'y sont pas traitées, comme dans les deux premiers livres ; mais dans ces épanchements intimes se révèle l'âme d'Hildebert, et se rencontrent les éminentes qualités de son style épistolaire. Ces lettres du troisième livre nous initient aussi à la nature des relations qui unissaient entre elles les hautes intelligences de cette époque ; à ce triple point de vue, elles ont pour nous un intérêt tout particulier. Les lettres du premier et du second livre se rapprochent souvent du sermon. Il ne pouvait en être autrement : les sujets religieux qu'elles traitent, les citations nombreuses des Ecritures qu'elles renferment, leur impriment nécessairement un caractère dogmatique. Les lettres du troisième livre n'étant pas, comme les autres, des monuments de la doctrine catholique, on comprend qu'elles aient présenté un moindre intérêt aux pieux et doctes auteurs de la Congrégation de S^t-Maur.

Peu de temps après la mort d'Hildebert, ses lettres ont été mises entre les mains de la jeunesse comme des modèles de style épistolaire. Pierre de Blois, qui vivait à la fin du XII^e siècle, dit qu'on les lui avait fait apprendre par cœur.

N'est-il pas regrettable qu'elles soient aujourd'hui si complètement oubliées ! Ce triste dédain des monuments de notre littérature nationale est dû surtout aux découvertes artistiques et littéraires faites dans le XVI^e siècle, et à l'entraînement exagéré de cette époque vers l'antiquité. Certes, personne ne peut nier les merveilleuses beautés des ouvrages des anciens ; sur beaucoup de points, ils ont atteint les dernières limites de la perfection de la forme ; ils honorent l'es-

(1) *Histoire Littéraire de France*, T. XI, p. 303.

prit humain, et doivent être mis entre les mains de la jeunesse, comme d'immortels modèles littéraires. Mais l'esprit humain n'a pas été détruit avec l'empire romain. Si, par exemple, les lettres de Cicéron sont belles, écrites dans un style d'une merveilleuse élégance, si elles nous initient à la vie d'une époque qui a encore de l'intérêt, les lettres d'Hildebert sont belles aussi : elles vivifient l'imagination ; elles nous transportent au milieu d'un monde plus intéressant pour nous que le monde romain, dans un monde français, dans le monde de nos aïeux. Cette exclusion des œuvres nationales enlève à l'enseignement un grand intérêt, et le restreint d'une manière fâcheuse. Quoi de plus profitable, pour le développement intellectuel, que de pouvoir rapprocher les différents esprits des différentes époques ! que de comparer, par exemple, Cicéron et Hildebert, ces deux grandes intelligences qui se touchent par leur nature, et qui se trouvent séparées par des abîmes creusés entre leurs temps ! Tous deux avaient une activité intellectuelle qui ne se reposait pas ; tous deux avaient acquis des connaissances immenses, et avaient à leur disposition, dans leur vaste mémoire, les trésors littéraires du passé ; tous deux ont laissé les fruits les plus variés et les plus abondants de cette science. La philosophie, l'histoire, l'éloquence, la poésie, la morale, ils ont parcouru toutes les vastes régions ouvertes à l'esprit humain ; ce sont deux génies semblables, placés dans des sphères différentes. L'orateur romain est au milieu d'une société qui s'écroule ; sa vertu est la dernière lueur d'un patriotisme qui s'éteint ; son âme, dégoûtée des passions brutales, de l'égoïsme et des ténèbres qui l'environnent, ne voyant que ruines dans le présent et dans l'avenir, se retourne vers le passé, et interroge les grands esprits qui l'ont précédé : il trouve dans Platon des inspirations qui lui font pressentir les vérités du christianisme. Ce ne sont que des éclairs, à travers lesquels il aperçoit,

sans pouvoir les fixer, des horizons infinis; il a soif d'immortalité; et comme cette immortalité, qu'il a entrevue, ne lui est révélée par aucun dogme précis, il la demande à la renommée; il l'attend des éminents services qu'il a rendus à sa patrie, maîtresse du monde; il l'attend des chefs-d'œuvre littéraires qu'il n'a cessé de produire. Cette préoccupation constante de l'opinion de ses contemporains et du jugement de la postérité perce dans sa correspondance, et lui donne quelque chose de personnel, que n'effacent ni l'enjouement de l'esprit, ni le bonheur de l'expression, ni l'incomparable éclat du style. Ce souci d'imprimer son nom dans la mémoire des hommes ne manque pas de grandeur, et il répond à un des besoins les plus impérieux de l'âme humaine: il est stérile, s'il ne s'appuie que sur les générations futures, et il est impuissant à soutenir l'homme dans le malheur et dans l'adversité. Cicéron en est la preuve: sa correspondance, si vive dans les temps de prospérité, devient une véritable lamentation dans l'adversité. Avec ses dignités et ses richesses, auxquelles il tient, il craint de voir crouler sa réputation, et il est inconsolable. Il écrit à son ami Atticus: *Ayez donc soin de ramasser tout ce qui peut me donner quelque consolation. Cherchez-en d'autres que celles qu'on tire de la philosophie. Je trouve chez moi ce remède, mais il est trop faible pour mes maux; de bonnes nouvelles d'Espagne et de Marseille me feraient plus d'effet* (1).

Hildebert, lui, vit au milieu d'une société pleine de sève, de foi et d'espérance. Sa correspondance ne reflète pas, comme celle du grand Romain, les préoccupations des intérêts de ce monde, mais l'entière confiance dans une vie meilleure. Sa pensée est sans cesse tournée vers l'immortalité; non vers celle, bien éphémère, qui est donnée par les hommes, mais vers celle qui est promise par Dieu. Ces vérités supérieures, que

(1) M.-T. Cicero ad Atticum, lib. X, Epist. XIV.

Cicéron n'a fait qu'entrevoir, il les contemple comme des astres fixes, sur lesquels il règle la marche de sa vie. Au milieu des plus terribles adversités, il ne se laisse pas abattre, et, entraîné en exil, à la suite du roi Guillaume, il trouve des accents poétiques pour chanter l'Angleterre.

La correspondance d'Hildebert est toujours empreinte d'une imagination vive; les antithèses et les comparaisons y sont fréquentes. C'est le langage d'une société jeune et ardente, pour laquelle les limites de ce monde sont trop étroites, et qui aspire à une vie meilleure et éternelle. Hildebert exprime son époque telle qu'elle est. Cicéron est beaucoup meilleur que la sienne; ses idées, ses inspirations, ses vertus même, sont supérieures à celles de ses contemporains. Le grand orateur, le grand écrivain romain restera comme le plus parfait modèle de cette beauté du style, de cette magnificence de la forme, attributs d'une civilisation consommée. Si quelquefois Cicéron, par la force de son génie, a atteint la hauteur des pensées de l'évêque, souvent l'évêque arrive à la beauté de la forme du Romain. L'un peint avec largeur, mais avec précision; il aime les lignes irréprochables et la parfaite harmonie; la magnificence de l'ensemble ne lui fait pas mépriser les détails. L'autre procède par opposition, et, pour rendre les effets de la lumière qu'il a devant les yeux, il jette ces vigoureux coups de pinceau qui donnent tant de relief à son style. L'un, comme l'autre, doit servir de modèle, et on ne peut comprendre ce goût exclusif qui a mis en lumière le consul romain, et tenu dans l'ombre le grand évêque du XII^e siècle.

Nous ne ferons pas le récit des recherches considérables qui ont dû être faites, pour réunir les 120 lettres contenues dans l'édition des Œuvres d'Hildebert (1).

(1) On lit dans l'*Histoire Littéraire de la France*, tome XI, p. 308, que, parmi les manuscrits dont Thomas Bodley avait fait présent à l'Université d'Oxford, il y en a un qui contient 178 let-

Dom Beaugendre, avec la simplicité et la modestie d'un religieux, nous indique, dans la préface des Œuvres d'Hildebert, le précieux concours qu'il a rencontré de la part des membres de la Congrégation de Saint-Maur ; comme lui, ils fouillaient les manuscrits ensevelis sous la poussière des bibliothèques, et ils lui ont adressé leurs précieuses découvertes. On ne peut s'empêcher d'admirer cette confraternité de la science, et les résultats féconds obtenus par l'association de ces moines, dont la vie tout entière était consacrée au travail et à la prière, et qui livraient, sans regret et sans calcul, les fruits de leurs savantes recherches. Ainsi que les abeilles, ils mettaient en commun leur précieux butin. En voyant devant soi ces magnifiques rayons de miel qui se nomment *l'Histoire Littéraire de la France*, *L'Art de vérifier les dates*, *Les Monuments de la Monarchie française*, *Gallia Christiana*, etc., etc., l'âme est saisie d'un double sentiment d'admiration et de reconnaissance, et ensuite d'une profonde tristesse, en songeant qu'aujourd'hui la ruche est vide, et que les abeilles ont été dispersées à tous les vents.

tres d'Hildebert. Dom Beaugendre a ignoré l'existence de ce manuscrit. Du reste, c'est en Angleterre aujourd'hui qu'on peut avoir l'espoir de trouver des lettres inédites d'Hildebert.

CONVOI FUNÈBRE

DE CÉSAR DE VENDÔME

Par M. Ch. BOUCHET.

César, duc de Vendôme, mourut dans son hôtel, à Paris, rue et près la porte St-Honoré, le 22 octobre 1665, dans sa 72^e année. « Son corps, son cœur et ses entrailles, nous dit l'abbé Simon, eurent différentes sépultures. Ses entrailles restèrent à Paris, dans l'église des Capucines (1); son corps fut déposé dans le chœur de l'église collégiale St-Georges de Vendôme, dans le caveau des Bourbons, entre le chœur et le sanctuaire (2), et son cœur dans l'église des Pères de l'Oratoire de cette ville dont il était fondateur (3). »

(1) C'est dans cette église que furent également inhumées, en 1669, sa femme, Françoise de Lorraine et (en 1657) sa bru Laure Mancini, nièce de Mazarin. (L'abbé Simon, tome I, pp. 462-3 et 498.)

(2) « L'Art de vérifier les dates » fait confusion par conséquent en disant qu'il fut inhumé chez les Prêtres de l'Oratoire, pour lesquels il avait fondé le collège de cette ville. C'est Alexandre, frère de César, mort en 1629, qui fut inhumé dans cette église, dans un caveau qui était sous le grand autel. Françoise de Lorraine, sa belle-sœur, lui fit ériger un tombeau de marbre, au-dessus duquel elle fit placer le cœur de César son mari. (L'abbé Simon, T. I, pp. 435-36.) La relation contemporaine dont nous allons parler confirme bien l'abbé Simon en ce qui concerne la sépulture de César.

(3) Il ne faut pas entendre qu'il était fondateur de l'église, laquelle était bien antérieure à lui, mais simplement du collège des Pères de l'Oratoire. V. à la bibliothèque de cette ville un manuscrit de l'Oratoire de Vendôme, où l'abbé Simon a peut-être puisé les détails ci-dessus.

Le convoi du corps de Paris à Vendôme se fit avec une pompe vraiment royale. Une relation contemporaine nous en a transmis le récit dont nous allons donner lecture (1), et que nous reproduirons dans notre Bulletin. Il n'y sera pas inédit sans doute, mais peu s'en faudra, attendu son extrême rareté.

« Ordre de la Marche du Convoi du Duc de Vandôme, au transport du Corps, depuis l'Eglise des Capucines de la rue S. Honoré, jusques en ladite ville de Vandôme : avec tout ce qui s'y est passé.

« Deux cent Capucins marchoyent à la teste, deux à deux, chacun vn cierge à la main, devancez par six Archers du Prévost de Robe courte, revestus de leurs Casques en broderie, apres lesquels estoyent deux Suisses à pied vestus de deuil.

(1) Nous en avons trouvé l'indication dans un catalogue, en même temps que celle de deux autres brochures vendômoises, et nous avons prié M. Guibillon, notre savant bibliothécaire, de vouloir bien les faire venir pour la bibliothèque, ce qu'il s'est empressé de faire. — Cette brochure a été détachée, par spéculation de libraire, d'un volume du Bureau d'adresses (a) dont il occupait la fin, pp. 1143-1150, pet. in-4°. Cette fin était le N° 139 du volume et portait pour titre : EXTRAORDINAIRES DU XXVII NOVEMBRE M.DC.LXV CONTENANT ce qui s'est passé au transport du Corps du Duc de Vandôme.

Et les particularitez du Seroice fait à Bruxelles pour Philippe IV Roi d'Espagne (b).

Et à la fin : *A Paris, du Bureau d'Adresse, aux Galleries du Louvre, decant la rue S. Thomas, le 27 novembre 1665. — Avec Privilège.*

(a) Le Bureau d'adresses était une sorte d'office de publicité, en faveur des indigents sans emploi. Il répondait à nos bureaux de placements d'aujourd'hui. Il avait été créé dans le premier quart du XVII^e siècle par Renaudot, médecin philanthrope que Richelieu avait nommé commissaire général des pauvres du royaume. Renaudot avait également ouvert pour eux une Maison de prêt, analogue à nos Monts-de-piété. C'est lui qui fonda la *Gazette de France* en 1631, que ses deux fils continuèrent après sa mort (1653), et qui a donné la continuation du *Mercur françois*.

(b) Philippe IV était le père de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV.

« Ensüite, paroissoient deux Trompettes à cheval, avec leurs Trompettes couvertes d'un cresse, dont ils ne sonnoient que d'une manière lugubre, ainsi qu'il se pratique en pareille Cérémonie.

« Un Officier des Gardes de la Marine, marchoit apres à cheval, & à la teste de dix Gardes, vestus de deüil, avec leurs Casaques & Carabines, tous avantageusement montez.

« Le Maistre d'Hôtel du Prince défuntles joignoit seul, à cheval en housse noire, & le baston en main, aussi, à la teste des principaux Officiers de la Maison du Défunt, & de celle du Duc de Vandôme son Fils: ceux du premier à la droite, & au nombre de plus de soixante, tres bien montez, avec de longs manteaux, & devancez par deux Süsses à cheval.

« Deux escüyers venoyent derrière, ayans apres eux, soixante Pages, vestus de deüil, pareillement, sur de beaux chevaux: portans des flambeaux de cire blanche, allumez.

« A leurs trousses, paroissoient trois chevaux de main, couverts de housses de velous (*sic*) noir, traînantes, aux Armes de la Maison du Défunt, en broderie d'or: menez, chacun, par deux Palefreniers en deüil, précédez par un autre, à cheval.

« Le Premier Escüyer, sur un cheval housé de noir, süivoit, en manteau long, portant l'Epée haute, & couverte d'un cresse: ayant apres lui, quatre-vingt Valets de pied, qui marchoyent deux à deux, & tenoyent, chacun, un flambeau allumé.

« Ils précédoyent le Chariot, sur lequel estoit le Corps, couvert d'un Poésle de velous noir, d'une extraordinaire grandeur, croisé de brocart d'argent, & enrichi de quatre Armoiries en broderie d'or, de quatre pieds de hauteur, & bordé d'Hermine.

« Ce Chariot estoit attelé de huit chevaux blancs, des plus beaux, houssez, & caparaçonnez de velous noir, avec une croix de brocart d'argent, sur chaque

housse : les coins du Poëslé portez par quatre Gentils-hommes du Défunt, dont les chevaux estoyent, aussi, en housse, & caparaçonnez de noir.

« Il y avoit, pareillement, à chaque coin de ce Chariot, vn Aumônier à cheval : le bonnet carré en teste, & le Rochet sous vn grand manteau de deuil.

« Six Frères Capucins de ceux qui servent les Filles de la Passion, vulgairement, nommées les Capucines, marchoyent aux environs du Chariot, portans d'une main, vn flambeau, & soutenans de l'autre, les coins du Drap qui estoit sous le Poëslé.

« Il y avoit encor six Valets de pied du Roy, à chaque costé du Chariot, qui avoyent, aussi, des flambeaux allumés : lesquels estoyent joints par les Officiers des Gardes de la Marine, en longs manteaux, & très avantageusement montez.

« Grand nombre de Gentils-hommes envoyez de toute la Maison Royale, & des Princes, & Parents du Défunt, alloient apres, semblablement, fort bien montez : & cette belle & nombreuse Cavalcade (*sic*) estoit fermée par vne infinité de carrosses.

« Le premier estoit celui du Corps du Prince défunt, tiré par six chevaux blancs couverts de grandes housses noires : où estoit son Confesseur, avec le Curé de Saint Roch, sa paroisse.

« Apres suivoient ceux du Roy, des Reynes, de la Reyned'Angleterre, de Monsieur, de Madame, de la Duchesse Dotiairière d'Orléans, de Mademoiselle, du Prince de Condé, & du Duc d'Engüyen : à la queue desquels paressoit celui du Duc de Vandôme, où estoyent les Intendans des trois Maisons, avec le Secrétaire de la Marine : &, enfin, ceux des autres Princes & Parents, tous attelés de six chevaux, & drapez de deuil, qui fermoient ce pompeux & superbe Convoy.

« Lorsqu'il fut arrivé au bout de la rue du Palais d'Orléans, les Capucins se rangèrent en haye, des deux costez : & apres l'avoir laissé passer continuans les Prières, ils revinrent en leur Convent.

« Le mesme jour, le Convoy arriva sur le soir, à Villepreux : où le Curé, accompagné des Religieux de la Charité, vint recevoir le Corps, qui lui fut présenté par l'Aumônier du Prince defunt, par vn fort beau Discours en Latin, & le conduisit à l'Eglise.

« Il fut posé dans le Chœur, avec le Poëse armoirié de ses Armes, & la Couronne sur vn Carreau de velours noir, couvert d'un crespé : y ayant à l'entour, dix-huit chandeliers garnis de cierges, & chacun de deux Armoiries, ainsi que quatre sur le grand Autel, & deux sur les autres, garnis comme les premiers.

« En mesme temps, on chanta Matines des Morts : puis quatre prestres demeurèrent aupres du Corps, psalmodians jusques au lendemain, que la Messe fut solennellement chantée : ensuite de quoy, le Convoy continua sa marche vers Annet.

« A deux lieues de là, la Noblesse, & la Iustice vinrent faire leurs Complimens de condoléance : & furent suivis de cent Religieux des Charitez de cette Principauté : puis de tous les Curez, qui conduisirent le Corps en l'Eglise, pour y demeurer en dépost jusques au lendemain, ainsi qu'à Villepreux.

« Ce jour là, l'on y fit vn service tres-célébre, où toute la Noblesse assista, & donna l'eau Bénite, plus de cent Prestres y ayans dit la Messe : & le jour suivant, on alla coucher à Chasteauneuf, où se fit un semblable Service.

« Le lendemain on arriva à Iliers en Beauce, où le Peuple rendit tous les témoignages possibles de reconnaissance à la Mémoire d'un Prince, dont la Maison lui avoit donné de particulières assistances, dans ses besoins : & les mesmes cérémonies y ayans esté observées, la marche se continua le jour suivant, à la Ville aux Clercs : plus de cinquante Gentils-hommes en deuil, avec partie de la Iustice, estans venus recevoir le Corps à l'entrée du Vandomois.

« Le jour d'apres, le Convoy estant arrivé proche de la Maladerie, y fut rencontré par le Clergé la No-

blesse, & la Iustice: & apres que l'Aumônier eust fait le Depost entre les mains du Doyen, encor, par vn beau Discours, auquel il fut répondu, le Baron de Vautourneux prit la droite du derrière du grand Poësle, le Baron de Poucé (1) la gauche, le Chastelain de la Chesnière, la droite du devant, & le Chastelain de la Ferrière, la gauche, la marche se continuë en cet ordre.

« Les Capucins alloient les premiers, précédez de cent Pauvres en robes grises, chacun tenant vne torche blanche garnie de deux Armoiries.

« Les Cordeliers venoyent, ensüite, puis les Curez du Duché, le Chapitre à la droite, & les Bénédictins de l'Abbaye, à la gauche.

« Tous ceux de la Maison en grands manteaux, & à cheval, estoient apres, süivis des Pages, aussi, à cheval, avec des flambeaux de cire blanche, & des Valets de pied, qui en portoyent, pareillement.

« L'Ecüyer estoit à leurs Trousses tenant l'Epée devant le Corps, & précédant le Capitaine des Gardes, & le Gouverneur du Vandomois.

« Celui-ci estoit à la teste de plus de cent Gentilshommes tous en deüil, süivis, aussi, de la Iustice à la gauche, devancé par le Baillif, & enfin, des Avocats, & Esleus, tous à cheval, avec leurs robbes, & bonnets carrez.

« L'on entra, ainsi, par la Porte S. Michel : où les Bourgeois estoient rangez en haye, les Armes trainantes, & couvertes de deüil, jusques au Chasteau, dont toute l'Eglise estoit tenduë de noir, avec deux lez de velous armoirié.

« Le Corps fut mis au Chœur, sur le Caveau de ses Prédécesseurs, avec vn tres-nombreux Luminaire, de mesme que celui du grand Autel : & le lendemain, l'Oraison Funébre fut faite, le Service célébré avec toute la solennité possible : ensüite dequoy, le Corps fut descendu dans le Caveau, avec les cérémonies, & Prières accoùtümées. »

(1) *Sic*, pour Poncé.

Ainsi s'en alla ce fils de Henri IV, qui n'a laissé dans l'Histoire qu'une trace bien pâle. Lui qui aurait dû, s'il en eût été capable, être le premier ministre de son frère Louis XIII, aima mieux se jeter dans les intrigues et les complots de cette folle noblesse que Richelieu réprima si durement. — Que pouvait-il faire, dirait-on, vis à vis d'un tel homme ? Se tenir en repos et attendre. C'était la seule politique qui lui convint. Il ne le comprit pas et s'en trouva mal.

Mais nous Vendômois, en particulier, nous lui devons une éternelle reconnaissance, car il nous a dotés de deux grands bienfaits : de ce collège qui, pendant deux siècles, jouit d'une réputation et d'une prospérité si étendues, et de cette rampe du château qui nous procure encore aujourd'hui une si agréable et si salutaire promenade.

Nous allons maintenant donner quelques notes sur la brochure, et d'abord sur les personnages.

On remarquera qu'aucun des fils de César n'accompagnait le corps ; c'est que l'aîné, Louis, qui fut duc de Vendôme après son père, était sans doute alors dans son gouvernement de Provence, à Aix, et que le second, le duc de Beaufort, était occupé sur mer à battre les corsaires d'Alger. Les carrosses seuls de ces princes figuraient. Le roi avait envoyé le sien, avec six valets de pied de chaque côté du chariot, traitant César comme un parent. Dans un Privilège d'imprimer que nous avons vu, il l'appelle son *très cher et bien aimé oncle*. — Les deux Reines qui étaient également représentées étaient, outre la femme du roi, sa mère, Anne d'Autriche qui vivait encore (elle ne mourut que l'année suivante). La reine d'Angleterre était cette fameuse Henriette de France, fille de Henri IV, sœur consanguine par conséquent de César, et femme de Charles I^{er}, réfugiée en France après la mort tragique de son époux. — *Madame* était la fille de cette même Henriette et femme du duc d'Orléans. Ce sont

ces deux princesses dont Bossuet prononça les oraisons funèbres en 1669 et 1670.

A l'entrée du convoi à Vendôme, les coins du poêle étaient tenus par : 1^o le baron de Vautourneux, nom connu dans l'Histoire de la noblesse. Le fief de Vautourneux était situé près du Fresno, commune d'Authon. Il y avait un petit castel. Le P. Anselme lui consacra un petit article, T. VIII, p. 171, mais nous n'y avons rien trouvé d'utile pour ce qui nous concerne (1). 2^o Le baron de Ponce (c'est ainsi qu'il faut lire). On sait que ce seigneur, au moyen âge, avait le privilège de mener par la bride la haquenée des comtes de Vendôme, lors de leur entrée dans la ville (2). Nous ignorons quel était le baron de Ponce en 1665. Nous ne connaissons pas davantage les châtelains de La Chénuière (car c'est ainsi qu'il faut lire) et de la Ferrière. On nous dit seulement que le premier de ces fiefs était situé sur la rive droite du Loir, entre Ponce et Ruillé. Mais nous n'avons pu nous en assurer. — Les dix gardes et les officiers de la marine, ainsi que le secrétaire de cette administration, représentaient au convoi la dignité dont César était revêtu de Grand-maitre, chef et surintendant général de la navigation et du commerce de France.

Si de là nous passons à l'itinéraire suivi par le convoi, nous voyons qu'il ne mit pas moins de cinq et même six jours à faire ce trajet, car ce n'est que le sixième jour qu'il arriva aux portes de Vendôme, près de la Maladrerie. Le premier jour, au soir, il arrive à Villepreux, aujourd'hui petite commune à 12 kilom. O.-N.-O. de Versailles (3). Il avait fait par consé-

(1) Nous voyons seulement dans un autre endroit, T. VII, p. 7, un Gilles de Bellenger, baron de Vautourneux, dont la fille et héritière épouse Antoine de Bueil, seigneur de Racan, baron de Fontaine-Guérin, né en 1632. — Un Vautourneux figurait à l'Assemblée générale de la noblesse, au bailliage secondaire de Mondoubleau, pour l'élection des députés aux Etats généraux, en 1789.

(2) L'abbé Simon, T. I, p. 86.

(3) Villepreux était autrefois entourée de murailles, et on y entrait par quatre portes.

quent 35 kilomètres. Le corps y reste en dépôt jusqu'au lendemain, qu'il arrive à Anet. Cette direction n'était nullement celle qu'il aurait dû suivre, attendu qu'Anet est situé au N. et à l'extrémité du département d'Eure-et-Loir, à 14 kilom. N.-N.-E. de Dreux, à 48 de Chartres, tandis que la direction véritable était vers le S.-O. de ce département. Mais il faut songer qu'Anet était une principauté dont César était seigneur (1). C'est ce qui explique le pompeux appareil dans lequel il fut reçu, ce concours de la Noblesse, de la Justice, de ces cent religieux, qui vinrent à deux lieues au devant du corps, et ce service solennel où plus de cent prêtres officièrent. — Le corps resta en dépôt à Anet jusqu'au lendemain, ainsi qu'à Villepreux, où semblables cérémonies avaient eu lieu, ce qui nous fait penser que cette localité appartenait également à César.

Le troisième jour, on alla coucher à Châteauneuf en Thimerais, aujourd'hui chef-lieu de canton à 20 kilom. S.-S.-O. de Dreux et à 24 de Chartres. On rentrait dans la direction véritable.

Le quatrième jour, on arriva à Illiers en Beauce, sur le Loir, aujourd'hui chef-lieu de canton à 25 kilom. S.-O. de Chartres. Illiers étant, à ce qu'il paraît, redevable à César, nous ignorons de quels bienfaits, l'accueillit également avec de grands témoignages de deuil et de reconnaissance.

Le cinquième jour, on arriva à La Ville-aux-Clercs. On entra alors dans le Vendômois. Aussi plus de 50 gentilshommes en deuil et partie de la Justice vinrent-ils recevoir le corps.

A partir de La Ville-aux-Clercs, deux routes se dirigeaient sur Vendôme, l'une au S.-O. par Danzé, puis au

(1) Il est désigné, en effet, dans son épitaphe comme *prince d'Anet*. Ce n'était point toutefois une principauté *souveraine* ; aussi n'avait-elle pas le droit de battre monnaie, comme la principauté de Sedan, par exemple.

S.-E. par la forêt de Vendôme et la Garde, l'autre en droite ligne au N., traversant ou côtoyant beaucoup de très petites localités, à peu près dans la direction de la route actuelle et aboutissant aux Capucins, c'est-à-dire aux portes mêmes de Vendôme. C'est cette dernière route, la véritable, qui fut suivie, et le sixième jour, on arriva proche la Maladrerie, qui était située un peu au delà du Grand-Faubourg, dans ce qui fut plus tard l'ancien Champ de Mars (1). — Le corps traversa ce faubourg, et, au lieu de prendre le pont Chartrain qui est à la suite (2), tourna à droite par le Mail, et entra en ville par la porte St-Michel (3). Là les bourgeois l'attendaient, rangés en haie, les armes trainantes et couvertes de deuil. Il s'agit ici des milices bourgeoises qui subsistaient encore partout en France, bien que réduites à un rôle fort secondaire ou plutôt de simple appareil (4).

Le convoi ne pouvait en effet entrer par la porte Chartraine, en supposant que ce pont eût été praticable, et suivre les rues du Change et St-Bié, qui l'eussent conduit au pied de la rampe du château, laquelle était impraticable aux chevaux et au chariot funèbre. Il dut donc prendre la rue Poterie, le pont St-Georges, le faubourg St-Lubin, le tertre de l'ancienne route de Blois,

(1) Un des anciens de notre pays, M. G. Launay, a vu les restes de la chapelle de la Maladrerie dans sa jeunesse.

(2) Ce pont, d'ailleurs, avait été en partie renversé par une inondation en 1651, et sept ans après n'était pas encore relevé. (M. de Pétigny, *Histoire du Vendôm.*, 1^{re} éd., p. 374. D'après les registres municipaux.)

(3) M. de Pétigny affirme, d'après les Registres municipaux, qu'à la suite de la terrible inondation de 1665, le pont St-Michel resta à l'état de ruine, et ne fut entièrement reconstruit qu'en 1677. (*Ibid.*, p. 378). Mais puisque l'immense convoi passa par ce pont, il faut en conclure que l'inondation fut postérieure à ce passage, c'est-à-dire au mois d'octobre 1665.

(4) De Pétigny, *Ibid.*, pp. 368, 373, 384. D'après les mêmes registres.

le Temple, la porte de Beauce, et entrer ainsi dans la cour du château (1).

Le lendemain, à l'église S^t-Georges, l'oraison funèbre fut prononcée par le P. Gabriel Chapuis de l'Oratoire.

Les funérailles des princes, sous l'ancien régime, étaient réglées par un cérémonial beaucoup plus sévère que celui dont nous avons été témoins de nos jours. On en peut voir un tableau dans S^t-Simon, (2) au sujet des funérailles du prince de Conti.

M. de Pétigny prétend que César n'eut point de monument ni même d'építaphe dans l'église du château (3). C'est une erreur. Son építaphe est donnée précisément par le manuscrit de S^t-Georges du chanoine du Bellay (4) et par M. de Passac, *Histoire de Vendôme*, p. 23. Nous croyons inutile par conséquent de la reproduire.

Si l'on veut se faire une idée de la lenteur avec laquelle s'accomplissait encore le trajet de Paris à Vendôme, à la fin du siècle dernier, on n'a qu'à consulter l'Almanach royal de 1781, p. 645 (5). Nous ne donnerons pas cette note cependant qui est un peu longue, pour ne pas allonger un travail déjà bien étendu.

Dans le prochain Bulletin, M. Duvau, notre juge de paix et savant bibliophile, donnera un article qui sera, pour ainsi dire, le complément du nôtre. et nous fera connaître les cérémonies qui ont eu lieu à Vendôme même, au sujet de ces obsèques.

(1) Quelques personnes paraissent croire que le convoi prit directement par la rampe. Nous ne pouvons admettre cette opinion, la rampe nous paraissant impossible à la montée et encore plus à la descente.

(2) Ed. Chéruel, VII, 69.

(3) Hist. du Vend., p. 378, note.

(4) Calendrier historique, etc., pp. 14 et 15 des építaphes. Ms. de la bibliothèque de Vendôme.

(5) A la bibliothèque de Vendôme.

RAPPORT
SUR UNE
DÉCOUVERTE GALLO - ROMAINE

Au GUIMIER, canton d'Herbault

Par M. L. GUIGNARD.

Messieurs,

Appelé par le bureau de la Société Archéologique du Vendomois à l'honneur de vous donner des renseignements sur une intéressante découverte faite dans le canton d'Herbault, sur le territoire de la commune de ce nom, je suis honteux de la tâche qui m'incombe. Ne suis-je pas, en effet, le dernier venu dans votre association, qui compte tant de sommités parmi ses membres, et à laquelle la cruelle mort ravissait encore, ces jours derniers, un de ces hommes d'élite, illustration de leur pays, un de ces champions de la science auquel l'Institut, depuis de longues années, avait donné une place d'honneur dans la Section si recherchée de la Mécanique ?

J'eusse voulu vous apporter la solution d'un nouveau problème archéologique ; malheureusement, devant une question grosse de menaces dès les premières recherches, j'ai dû me contenter de vous signaler les objets découverts, laissant à l'avenir, et surtout aux hommes compétents, le soin de vous éclairer.

Dans le cours du mois de juin 1885, M. Eugène

Randuineau, fils du fermier du Guimier, en traversant un champ appartenant à un de vos concitoyens, M. Lemaire, rencontra quelques débris de ces haches de silex connues sous le nom de *celtæ*. M. Randuineau ramassa ces curieux morceaux, et surveilla attentivement le lieu où ils avaient été trouvés. Lorsque vint l'époque du labour d'hiver, sa charrue fut arrêtée par plusieurs pierres et tuiles à rebords, disposées avec soin par le travail de l'homme; profitant d'un dimanche, notre explorateur découvrit le terrain, et après plusieurs heures de travail, au milieu de nombreux débris de tous genres, il releva la magnifique urne que vous voyez figurer ici, grâce à l'obligeance de M. Lemaire, son heureux possesseur.

Prévenu quelques jours après, par les soins de M. de la Vallière, nous écrivîmes à votre savant conservateur, M. Martellière, qui voulut bien se joindre à nous, pour faire une étude scientifique et raisonnée de cette trouvaille, faite assez loin relativement de toute habitation ancienne, et dans un lieu - dit où aucune découverte de ce genre n'avait encore été signalée.

La fouille, nous ne lui donnerons pas d'autre nom pour le moment, a été effectuée à 250 mètres environ de la ferme dite du Guimier, à une distance à peu près égale de la route de Saint-Lubin à Herbault, à 3,200 mètres au nord-est de cette commune, dont fait partie le lieu-dit ci-dessus signalé, lequel a été, par erreur, considéré comme dépendant de Françay, dans une note antérieure, parue dans le *Moniteur Universel* de Paris, le 1^{er} novembre 1885.

Pardonnez-moi de m'étendre longuement sur ces mesures. En archéologie, rien ne doit être laissé au hasard, et, là, les distances des centres habités pourront jouer un grand rôle pour la reconstitution historique et géographique tant du pays que de la fouille qui nous intéresse.

Peut-être même cette étude nous permettra-t-elle de

retrouver une de ces antiques voies reliant les plaines fertiles de la Beauce vendomoise (Belsis) avec la Sologne (Sigalonia, Sicalonia, Solonia) des anciens.

En effet, consultez la carte de l'état-major de France, et vous verrez que le Guimier se trouvait dans la ligne de passage et de migration des peuples primitifs de la Gaule traversant le centre de la Celtique.

Sans nous étendre bien loin, en partant seulement de Thésée (Tassiacum), célèbre par sa mazelle attribuée aux Romains, nous retrouverons leurs traces au Roger, près Thenay; dans le bois de Sudais; à la Motte-Maindrai, où se dresse le vieux fort gaulois, décrit par notre collègue M. de la Vallière; aux Vernous, au Veau, à l'Alleu sur Chouzy; à Lorigny, à Chambon; à l'Enfer de Molineuf, au-dessus d'Orchaise; enfin au Guimier; et, si nous remontons plus haut, vers les points de rattachement, vous trouverez Landes, la station préhistorique la plus curieuse de nos pays, puis la pierre du Breuil, Tourailles, etc.; le tout presque en ligne droite.

Notez que je ne parle pas du camp romain découvert en 1857, je crois, sur le territoire d'Herbault, et où furent déterrés, par les soins de Madame la Comtesse de Pleurre, un certain nombre de monnaies et médailles romaines, avec de nombreux fragments de vases.

La fouille primitive du Guimier ne fut malheureusement pas effectuée d'une façon méthodique, et nous fûmes prévenus quelques semaines trop tard. Bien des personnes des villages voisins étaient déjà venues voir l'excavation; et chacune emportant un souvenir, nous ne pûmes réunir, dans la seule visite faite à la ferme, que fort peu de documents propres à éclaircir le mystère archéologique, et à noter une époque précise pour la date d'enfouissement. Cependant, quelque peu nombreux qu'ils soient, nous pouvons faire passer sous vos yeux ces restes parlants d'un autre âge.

A l'époque où nous visitâmes le champ en explo-

ration, la fouille comportait trois mètres cinquante environ de diamètre, sur une profondeur de un mètre cinquante.

Les terres rejetées sur les bords se composaient de plusieurs assises, se détachant facilement par plaques, bien que détrempées par des pluies successives. Les unes étaient charbonneuses, noires, grasses au toucher, et exhalaient cette odeur fadasse, caractéristique de graisse chaude répandue sur de la cendre rouge, fort atténuée du reste par le temps; les autres, au contraire, portaient des traces palpables du feu, qui, en décomposant les oxydes ferrugineux, avait fait passer les alluvions au rouge pâle ou au bistre rougeâtre de la poterie à peine cuite. Au milieu des débris ligneux incinérés, se trouvaient de nombreux morceaux de patères, de patines, de lagènes, faits en cette belle terre fine et rouge, à lustre brillant, appelée par les Anglais « Terre de Samos »; par d'autres, « Terre d'Arezzo, de Luxembourg ». Sous l'action d'un feu violent, une grande partie des morceaux était tournés au rouge brun, et, à l'état humide, s'effritaient facilement sous le doigt.

La décoration de ces curieux fragments comportait, sur les petits plats, patères ou assiettes, la feuille symbolique du lotus, se déroulant, répétée en guirlande sur les rebords du vase. Sur les patines ou saladiers de dimension plus grande, en forme de marmite et à pied tourné, le motif était tout autre; des scènes mouvementées représentaient des chevaux au galop, des hercules nus, des danseuses lascives, légèrement vêtues, agitant des crotales ou des tambours de basque. Plus loin, des nains, le poing sur la hanche, comme des fanfarons, se détachaient dans des encadrements à dents de scie ou en corde, tantôt arrondis, tantôt droits. Ce sont ensuite des doubles ronds dans des carrés, le tout relevé par la traditionnelle bordure d'oves.

Certains morceaux présentaient même, nous a dit

M. Randuineau, des chasseurs, des colombes, des oies, des lièvres, des cerfs. Les pièces, hélas ! ont disparu, emportées peut-être par des ignorants.

D'après la quantité et les différences fondamentales des débris de cette terre, nous pouvons estimer à une vingtaine au moins le nombre des vases dits de Samos qui furent primitivement enfouis, brisés dans la fouille, et dont plusieurs portaient des marques de potier, des noms, des quintefeuilles.

Cette poterie, d'après Brongniart (*Traité des Arts céramiques*, t. I^{er}, p. 420), ne laisserait aucun doute sur son origine. On en trouve, nous dit cet auteur, dans tous les pays soumis à la domination romaine. « Leur pâte est d'un rouge de cire à cacheter, à lustre brillant, vitreux, très mince, qui, par lui-même, paraît sans couleur..... Elles sont enrichies d'ornements, de figures en relief, et ont un style si particulier, qu'il fait reconnaître le plus petit débris de cette poterie et en quel lieu qu'il vienne. Sa pâte est très fine, très compacte, assez dure ; mais rayable au burin ; à haute température, elle devient rouge-brun foncé, et se ramollit un peu. »

Nous sommes donc bien en présence d'une poterie romaine, selon l'autorité du maître ; les caractères sont bien identiques dans les fragments du Guimier.

Buisson donne un tableau comparatif de la composition des diverses poteries rouges trouvées en différents endroits. Celle d'une localité inconnue contenait 56 de silice, 15 d'alumine, 7 d'oxyde de fer, 9 de chaux, 2 de magnésie, 0 d'eau. Cette proportion varie sensiblement dans celle de Gergovia, du Châtelet, du Luxembourg ; et bien que la couleur proprement obtenue par l'ocre rouge ne subisse aucune variation, ou peu appréciable à l'œil, les déplacements des bases s'effectuent proportionnellement sur la silice, l'alumine, et se font même sentir sur l'oxyde de fer. Le lustre contient, un peu mêlé de pâte, 59 de silice, 10 d'alumine, 4 d'oxyde de fer, 10 de chaux, 2,30 de

magnésie, 00 d'eau, et, en déduisant la pâte, 64 de silice, 0,00 d'alumine, 11 d'oxyde de fer, 000 de chaux, 000 de magnésie, 00 d'eau, le tout pour 100 parties.

On place la fabrication de cette poterie dans une période de temps qui s'étendait depuis un siècle avant Jésus-Christ jusqu'au III^e de l'ère chrétienne; cette dernière date, cependant, me paraît susceptible d'une rectification même assez sérieuse, si l'on se reporte aux cimetières mérovingiens, où le type se retrouve encore fréquemment. On voit même la feuille de lotus, qui servit de flabellum (pinx), éventail, aux dames romaines, sous la période des Antonins surtout, figurer longtemps après sur nos monuments publics, et se perpétuer dans les rinceaux de certaines de nos églises romanes.

Si nous étudions attentivement les autres fragments découverts, nous retrouverons les types principaux de tous les cimetières gallo-romains, pâte grise à engobe noire, composée d'un silicate alcalin, terre rougeâtre à engobe rose, terre bistre plus fine à engobe blanche jaunâtre, dont la composition est en général de 70,17 de silice, 29 d'alumine, 0,83 d'oxyde de fer. Cette dernière, glaçurée très mince, est parfois peu adhérente, surtout sur la poterie humide, et se détache par lamelles, laissant apercevoir un dessous rous-sâtre. Les débris de ce genre comprennent des vases de forme ovoïde, des guttus, des dolia, des lagènes, de grandes et petites urnes agrémentées parfois, ces dernières, de piquetages réguliers, de grandes raies parallèles en relief, arrondies à leur base et sommet, et se mêlant en croix de Saint-André sur les panses des pots, qu'ils ornent de leurs méandres délicats et gracieux.

Une dernière sorte de poterie nous a vivement intéressé; d'une terre gris souris de 3 millimètres d'épaisseur, à engobe grise, elle porte, en relief, de curieux dessins, et paraît appartenir à des vases cylindriques d'un diamètre de sept à huit centimètres.

.Sur un débris de ce genre, nous voyons en relief une coupe légère et gracieuse de forme, comme celle consacrée aux libations dans les sacrifices aux dieux infernaux, surmontée d'un masque humain lourd et grossier; en côté sur la droite, un buste d'homme, le bras tendu en avant; ce bras, accompagné lui-même d'un autre, sans attache, descendant de la partie supérieure terminale du vase, garni d'un léger boudin en relief sur le bord externe. Un autre morceau présente un motif à peu près identique, suivi cette fois d'une guirlande et d'une tête de bouc ou de béliet.

Est-ce-là le vase funèbre du départ, la coupe sombre dont la couleur triste est restée comme symbole du deuil? Devons-vous voir dans les motifs représentés les sacrifices aux dieux infernaux, aux larvis tenant le ΜΟΡΜΟΛΥΚΕΙΟΝ ou masque humain, l'épouvantail des génies, ainsi que le constate la célèbre peinture de Résina (1)? N'est-ce pas la prière au futur diable de l'enfer chrétien? « Ne prive pas cette âme « du repos de la mort; ne la condamne pas à errer « dans l'espace, sans demeure fixe, ô larve; cette âme « est celle d'un juste, laisse-la en repos (2). »

A ces nombreux débris étaient associés plusieurs morceaux de verre grumeleux, de couleur verdâtre, tourmentés, gondolés par le feu, des clous de fer mangés de rouille, et des fragments d'objets de cuivre, boucles ou petits instruments à dents effilées, recouverts d'une admirable patine verte, mais dans un état indéterminable.

Tels sont, Messieurs, les objets qu'il nous a été permis de voir et de recueillir par nous-mêmes: ajoutez-y quelques fragments de haches de l'âge de la pierre polie, tenus de l'obligeance du fermier, vous aurez l'ensemble de notre exploration du mercredi

(1) Anthony Rich, Dict. d'Ant., p. 351.

(2) Saint Augustin.

21 octobre 1885. Le bagage, ainsi qu'on peut le voir, est bien léger, mais des plus caractéristique pour l'archéologue. L'association des vases romains aux vases gaulois caractérise la période d'occupation des légions du peuple conquérant. La conservation encore flagrante des usages de la patrie dans ces modestes ustensiles, fragiles mais impérissables débris d'un passé lointain, montre que, malgré Rome et malgré ses lois, nos potiers gaulois gardaient la personnalité de l'art national.

A quelque distance de la fouille existent, nous a-t-on dit, les restes d'une villa ; nous n'avons, vu le manque de temps, pu contrôler le fait.

Tous les objets découverts ont été notés, ainsi que vous avez pu le voir ; nous n'avons pas cru, cependant, devoir donner un avis sur ce que pouvait être cette substruction intéressante. Sommes-nous en présence d'une sépulture, d'un four à potier à incinération, d'une loge ou hutte gauloise, avec cavité souterraine ? Notre embarras est grand pour nous prononcer, n'ayant pas surtout pu, par nous-mêmes, suivre pas à pas le relèvement des terres extraites de la fouille. Cependant, il est nécessaire d'examiner chacune de ces hypothèses, pour arriver à une solution exacte. Dans le principe, nous avions cru à une fosse à incinération ; depuis, certains faits ont engendré un doute fort compréhensible. Dans l'incinération antique, la crémation n'est jamais complète. Il reste toujours quelques fragments d'os, plus ou moins bien conservés par le temps. Les grosses pièces anatomiques survivent, en général, à l'action de l'air, et, bien que tombant en poussière, sont suffisamment visibles pour l'explorateur, même le moins expérimenté. Là, rien de ce genre. Des poteries, du charbon, des traces d'un feu violent, quelques morceaux de métal, aux alentours des haches de silex brisées.

Tels sont les seuls vestiges rappelant la présence de l'être humain. Si nous nous fussions trouvés en

contact avec un four à potier, nous eussions certainement rencontré des supports pour les pièces, des moules, un pourtour brûlé par l'action d'un feu ardent, comme les fosses du Bardeau signalées par nous à Chartres en 1884.

Au contraire, là, les couches de feu paraissent alternantes, comme si les débris se fussent effondrés successivement, à la suite d'un incendie dans lequel plusieurs matières auraient fourni des aliments à l'élément destructeur. Charbon de bois, paille brûlée, argile, torchis, pierrailles apparaissent successivement. N'aurions-nous pas là la hutte semi-souterraine d'un Carnute, brûlée pendant une période de guerre, peut-être même par rite religieux après le décès de celui qui l'habitait?

Ces vases brisés, éclatés, ces clous, ces boucles, seraient le mobilier de l'habitant forcé de fuir et disparaissant à tout jamais de la scène de ce monde.

Les Gaulois croyaient à l'immortalité de l'âme, les auteurs anciens sont tout d'accord pour nous le dire. La foi dans cette vie future était tellement vive chez eux, que l'ami s'immolait sur la tombe de l'ami, l'épouse sur le cercueil de celui qui lui était cher, pour le rejoindre dans un monde meilleur.

Pour un peuple pénétré de ces idées, la disparition des objets terrestres coïncidait avec leur rentrée dans le monde idéal. Ainsi s'explique cet incendie peut-être volontaire, qui rendait au mort, dans le ciel de Teutatès, les objets auxquels il s'était attaché pendant la vie terrestre, par ce principe, essence même de la religion druidique : « Tout est dans tout, rien ne se perd dans la nature. » Ce n'est pas, Messieurs, une théorie que j'avance, car toute démonstration doit s'appuyer sur une base solide, et, là, la preuve est à faire ; chacun de nous doit étudier, sans se laisser entraîner par l'imagination, cette folle maîtresse du logis. Le travail et l'examen attentif des faits mènent

seuls au résultat cherché, et là, si le premier point a été fait aussi consciencieusement qu'il nous a été possible, le second nous a totalement manqué, par suite de circonstances indépendantes de notre volonté. Chacun de nous, néanmoins, peut apprécier ces faits, et du choc des idées naîtra la lumière.

En science comme en archéologie, rappelons-nous, Messieurs, ces beaux vers de M^{lle} Jeanne Loiseau, récités dernièrement dans l'enceinte où se trouvaient réunies les gloires littéraires et scientifiques de la France :

Nous sommes les voyants, les chercheurs, les apôtres,
Quand c'est nous qui crions : *Sursum corda*. Les autres
Lèvent un front riant,
Car ils ont cru soudain voir luire, en leurs ténèbres,
L'étoile qui guidait, pendant les nuits funèbres,
Les Mages d'Orient.

Nous sommes des chercheurs, des voyants, pour le peuple des rêveurs ; laissons chacun parler, rire de nous, et nous lancer l'épigramme sanglante en sa touche : C'est un archéologue ! et reconstituons à pas lents mais sûrs l'histoire de l'humanité. Comme le poète acclamé par nos maîtres, disons :

Vivre dans le présent, c'est être en décadence.
Vingt peuples, délaissant leur antique prudence,
Ont ainsi trébuché.
C'est en chantant qu'ils ont glissé dans l'ombre noire,
De leurs débris encore..... ô leçons de l'histoire !
L'univers est jonché.
Sursum corda ! là-haut nos cœurs et nos pensées !
Vers ce ciel rayonnant de nos gloires passées,
Ce beau ciel radieux,
Ce ciel de Gaule, où semble errer une voix douce,
Vers qui celui qu'on frappe et celui qu'on repousse
Tournent toujours les yeux !

Des leçons du passé, exhumé par nos soins, faisons du moins un enseignement pour l'avenir, et sans craindre la banale critique, marchons droit au but, en nous disant que nous reconstituons les origines de la patrie.

LUDOVIC GUIGNARD,

Président de la 18^e Section (Archéologie)

de l'Association française de Paris.

NOTE CRITIQUE

SUR LE

JOUR DE LA NAISSANCE DE RONSARD

& sur la durée précise de sa vie

A L'OCCASION DU TROISIÈME CENTENAIRE DE SA MORT

Par M. E. NOUEL (1)

Le 27 décembre 1585, il y a trois cents ans révolus, mourait, dans son prieuré de Saint-Cosme, près Tours, Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois, le plus célèbre poète de son siècle.

Des poètes français réunis à Paris ont résolu de fêter le troisième centenaire d'un de leurs glorieux ancêtres. Un comité s'est formé, dont M. de Rochambeau, notre président, a été appelé à faire partie. Des projets ont été mis en avant, mais j'ignore ce qui s'est passé le 27 décembre 1885 à Paris (2).

Il a semblé à quelques membres du Bureau de la Société Archéologique de Vendôme, qu'il était indispensable qu'à la première réunion générale qui suivrait cet anniversaire tricentenaire du grand poète vendômois, au pied même de la seule statue qui lui ait été érigée en France, on parlât un peu de Ronsard.

(1) Les matériaux de cet article m'ont été fournis, pour la plus grande partie, par M. L. Martellière.

(2) M. de Rochambeau l'ignore également, et croit qu'il ne s'est rien passé de relatif à Ronsard.

Mais tout n'a-t-il pas été dit, en bien et en mal, sur cet illustre personnage ?

Glorifié comme un demi-dieu au XVI^e siècle, dénigré au XVII^e, oublié au XVIII^e, réhabilité au XIX^e, n'a-t-il pas parcouru tout le cycle des vicissitudes de la renommée ?

Dans cet embarras, M. Louis Martellière m'apporta une brochure, formée de la réunion de plusieurs numéros du *Journal historique sur les matières du temps* (dit *Journal de Verdun*) (1), de mars à juin 1757, et qu'il venait de se procurer. Ces numéros renferment une série d'articles touchant la *date de la naissance de Ronsard*. Trois auteurs sont en scène, et se disputent, à coups de textes, relativement à cette date. M. Martellière pensa que cette discussion de chiffres pourrait m'intéresser, et que j'y trouverais l'occasion d'exercer mes faibles talents de chronologiste.

Après avoir pris connaissance des pièces, j'arrivai à me faire une conviction relativement à la date de cette naissance, et, à défaut de mieux, je vais vous offrir une discussion d'*almanach* sur Ronsard (2).

Discussion du jour de la naissance de Ronsard.

Au moment de sa mort, il régnait une grande confusion sur la date de sa naissance, puisque, dans l'*oraison funèbre sur la mort de Monsieur de Ronsard prononcée en la chapelle de Boncourt* (à Paris) l'an 1586, le jour de la feste de Saint-Mathias (24 février, deux mois après sa mort), par Monsieur du Perron (depuis cardinal), on lit : « Quant au temps de sa nais-

(1) Ce journal paraissait par numéros mensuels à Paris.

(2) Il ne faudrait pas traiter de petite question la discussion des dates en histoires. Tout le monde connaît ce monument élevé aux sciences historiques par les savants bénédictins de S^t-Maur, sous le titre modeste : *L'Art de vérifier les dates*.

sance il y a diverses opinions; les uns veulent qu'il soit né l'an cinq cens vingt-deux (1522) et par ainsi mort en *son an climactérique*, chose que l'on remarque arriver à beaucoup de grands personnages; les autres s'arrestent à ce qu'il en a escrit, ayant signalé l'année de sa nativité par la prise du grand roy François devant Pavie (1524).... »

Qu'est-ce que l'an climactérique? me direz-vous. J'ouvre le Dictionnaire de Trévoux XVIII^e siècle: « L'année climactérique est l'espace de 7 ou de 9 ans pendant lesquels on prétend qu'il arrive quelque changement dans le tempérament de chaque personne. »

Dans le Dictionnaire de Littré: « *Climatérique*, adj., qui appartient à un des âges de la vie regardés comme critiques.

«...Tous ont admis comme climatérique la *soixante-troisième année*, dite la grande climatérique, parce que 63 est le produit de 7 multiplié par 9. »

Ainsi, pour le besoin de confirmer un préjugé, on voulait faire mourir Ronsard à 63 ans, et comme c'était en 1585, on voulait qu'il fût né en 1522. Nous voilà bien loin de l'*Art de vérifier les dates*.

Revenons à quelque chose de plus sérieux, à ce que Ronsard a écrit lui-même.

Dans son élégie à Rémy Belleau (1), on lit les strophes suivantes:

Mais s'il te plaist avoir autant de cognoissance
(Comme de mes ayeux) du jour de ma naissance
Mon Belleau, sans mentir je diray vérité
Et de l'an et du jour de ma nativité.

L'an que le Roy François fut pris devant Pavie,
Le jour d'un samedy, Dieu me presta la vie
L'onzième de septembre, et presque je me vy
Tout aussi tost que né (2) de la Parque ravy.

(1) Élégie XX: Edit. Blanchemain, tome IV, p. 298.

(2) « La demoiselle qui le portoit quand on l'alloit baptiser le laissa tomber sur un pré. » (Note du temps.)

Cette pièce est datée 1560.

Voilà qui est bien positif. Or, si on ouvre une histoire de France, on voit que le jour de la funeste bataille de Pavie est le 24 février 1525, d'où il semblerait résulter que Ronsard est né le samedi 11 septembre 1525. Mais ici un *computiste* vous arrête.

En France, jusqu'en 1565, les années commençaient à Pâques, d'où résulte qu'à l'époque de Ronsard on datait la bataille de Pavie: 24 février 1524, et par suite le jour de sa naissance devient le 11 septembre 1524; ceci s'accorde parfaitement d'ailleurs avec les deux vers suivants de la même élégie:

Et à peine seize ans avoient borné mon âge
Que l'an cinq cens quarante avec Baif je vins.

1524 et 16 font bien 1540. Rien donc de plus précis en apparence; mais ailleurs (1) Ronsard s'exprime ainsi:

Tu dis que je suis vieux: encore n'ai-je atteint
Trente-sept ans passés, et mon corps ne se plaint
D'ans ni de maladie....

Cette pièce de poésie, comme l'observe Bayle dans son *Dictionnaire historique*, fut composée quelques semaines après l'assassinat de François, duc de Guise, par Poltrot, le 18 février 1563.

Mais si Ronsard est né le 11 septembre 1524, en mars 1563 il avait 38 ans et demi! Ce qui n'est plus d'accord avec la citation précédente, qui devient un argument pour le faire naître en 1526.

M. L. Martellière a encore retrouvé le vers suivant de notre poète:

Je vous passe, mon Roy, de vingt et deux années.

(Réponse aux vers du roi Charles IX.) (2)

(1) Réponse de P. de Ronsard aux injures et calomnies de je ne sçay quels prédicanteraux et ministreaux de Genève.....
Edit. Blanchemain tome VII, p. 105.

(2) Ed. Blanchemain, tome III, p. 258. Note de la page 261:

Or Charles IX est né le 27 juin 1550 ! Si on retranche 22 de 1550 on trouve 1528 ; nous voilà bien loin de 1524.

Décidément, à mesure que Ronsard vieillit, il cherche à se rajeunir. C'est une licence poétique qu'il faut lui passer, et se contenter de répéter, avec le critique Bayle : « Il est un peu surprenant que notre poète n'ait pas bien su quand il étoit né. »

Depuis Claude Binet, qui nous a laissé une vie détaillée de son ami Ronsard, presque tous ses biographes ont adopté, avec lui, pour date la naissance du poète, le *samedi 11 septembre* 1524. M. Blanchemain lui-même, son éditeur définitif, s'exprime ainsi (Vie de Ronsard, p. 5) : « Le samedi 11 septembre 1524, premier jour de sa vie, avait failli être celui de sa mort. »

Enfin la date du 11 septembre a été gravée sur le socle de sa statue (son siège est fait !) ; il semble donc qu'il n'y ait plus à y revenir.

Mais nous avons compté sans l'almanach ! En 1757, au *Journal de Verdun*, un nommé Morel, intervenant dans la discussion, dit avoir composé des *tables infaillibles* pour retrouver à quel jour de la semaine correspond une date quelconque, et fait observer que le poète Ronsard s'est mépris en citant un *samedi* pour le 11 septembre 1524. Ce jour-là était un dimanche !

On ne pense pas à tout. Il est indiscutable, en effet, que le 11 septembre 1524 est un dimanche, et que Ronsard n'a pu naître un samedi 11 septembre. Il faut adopter ou le samedi 10, ou le dimanche 11.

Je me range pleinement à la conclusion suivante, qui clôt la longue discussion du *Journal de Verdun* :

« Je crois, dit un des critiques, que le samedi 10

« Charles IX n'avait, dit-on, que quatorze ans quand il composa cette pièce. » Ce serait donc en 1564 au plus tôt que Ronsard écrivit sa réponse. Mais le texte même de la pièce me porte à croire qu'elle est postérieure ; vers 1570, par exemple.

fut le jour de la naissance, et le dimanche 11 celui du baptême de Ronsard, jour auquel il pensa périr tout aussitôt que né ! Ces deux termes sont si voisins, que le poète en réunissant les deux événements en aura sans doute confondu les jours, et c'est là, si je ne me trompe, la vraie solution de cette difficulté. »

Cette solution a été d'ailleurs adoptée par l'auteur de l'article *Ronsard* dans la *Biographie Universelle de Michaud*, nouv. édition ; lequel s'exprime ainsi : « P. de Ronsard nacquit, à ce qu'il paraît, le 10 septembre 1524... » Et en note : « Cette date qui a exercé divers chronologistes est fort bien discutée dans le *Journal de Verdun* de mars et juin 1757. »

Enfin, dans les *Œuvres choisies de Pierre de Ronsard avec notice biographique* par Paul Lacroix (bibliophile Jacob), Paris, 1840, à la page I de la notice, on lit : « Pierre de Ronsard nacquit le 10 septembre 1524 au château de la Poissonnière. »

Comme on le voit, le célèbre érudit ne doute pas du jour de la naissance de notre poète, et bien certainement un chercheur comme lui avait dû lire les discussions qui se sont élevées à ce sujet.

Nous concluons donc, avec P. Lacroix, que le jour de la naissance de Ronsard est le *Samedi 10 septembre 1524*.

J'ajouterai, pour tout rapprocher davantage, que, d'après la statistique, le plus grand nombre des enfants naissent *pendant la nuit* ; de sorte qu'il y a grande probabilité que c'est pendant la nuit du 10 au 11 septembre que Ronsard vint au monde, le samedi 10, mais quelques heures seulement avant le 11, qui fut le jour de son baptême.

Voilà donc une question résolue.

En voici une seconde du même genre que je me suis posée et dont la solution est facile :

Durée exacte de la vie de P. de Ronsard.

Son biographe, Claude Binet, après avoir décrit ses derniers moments, termine ainsi : « Son trépas fut sur les deux heures de nuit, le vendredi 27 décembre 1585, ayant vescu 61 ans, 3 mois et 16 jours. »

Machinalement, par l'habitude que j'ai de vérifier les calculs, je refis le décompte de sa vie : du 11 septembre au 27 décembre 1524, il y a bien trois mois et 16 jours ; du 27 décembre 1524 au 27 décembre 1585, il y bien 61 ans. Par conséquent Binet a bien compté. Mais puisqu'il est né *maintenant* le 10 septembre, il faudrait ajouter un jour, ce qui ferait 17 jours au lieu de 16 ; cependant puisque j'ai établi qu'il avait dû naître le 10 dans la nuit et qu'il est mort le 27 à 2 heures du matin, il n'y a bien que 16 jours et quelques heures. Il n'y aurait donc rien à corriger de ce chef au calcul de son ami Binet.

Mais tout à coup, une idée horrible s'élança de la case chronologique de mon cerveau. Binet a oublié la réforme grégorienne de 1582 !

En décembre de cette année, on a, en France, par décision du pape Grégoire XIII retranché 10 jours au calendrier pour le remettre d'accord avec les saisons astronomiques. Il faut donc supprimer 10 jours (1) au calcul de Binet, et Ronsard décidément n'a vécu que 61 ans 3 mois et 6 jours, ou plus exactement, en tenant compte des années bissextiles, il a vécu 22,377 jours et quelques heures !

Voilà ma tâche terminée. Pour le troisième cente-

(1) Cette rectification s'applique à tous les personnages dont la vie comprend le mois de décembre 1582.

naire de notre glorieux poète j'aurais désiré pouvoir ajouter quelque chose à sa gloire, au lieu de retrancher quelque chose à sa vie. Il m'excusera je l'espère, en songeant qu'une vérité, si petite qu'elle soit, a plus de valeur qu'un compliment plus ou moins mensonger.

12 Janvier 1886.

E. NOUEL.

Notice sur M. DE SAINT-VENANT

& sur ses Travaux

Par M. Ed. PHILLIPS, Membre de l'Institut.

Au milieu des pertes récentes et nombreuses qui ont affligé l'Académie des Sciences, la Section de Mécanique a été particulièrement éprouvée. La mort de son illustre et regretté Doyen, M. de Saint-Venant, porte à trois le nombre des Membres de cette Section qui nous ont été enlevés depuis moins d'un an. Ce douloureux événement est dû à l'esprit de devoir qui animait notre Confrère, car c'est lors d'un voyage à Paris, à l'occasion de l'élection qui va se faire dans notre Section, qu'il a été atteint d'un refroidissement d'où est résultée la maladie à laquelle il a succombé, le 6 de ce mois.

M. Barré de Saint-Venant (Adhémar-Jean-Claude) était né à Villiers-en-Bière le 23 août 1797. Il entra en 1813, à l'âge de seize ans, à l'Ecole Polytechnique, où il eut pour condisciples deux de nos anciens Confrères, MM. Chasles et Bienaymé. Il entra ensuite dans le service des Poudres et Salpêtres, puis il passa dans celui des Ponts et Chaussées, après être sorti le premier de son Ecole d'application. Pendant vingt-cinq ans, il se livra, comme ingénieur des Ponts et Chaussées, à des travaux pratiques sérieux. C'est en cette qualité qu'il fut attaché successivement à un port de mer, aux canaux de navigation d'Arles, du Nivernais, des Ardennes, qui comprenaient des ouvrages importants de tout genre; à ceux de la rivière d'Yonne, à ceux des routes et ponts de plusieurs arrondissements. Il ne s'y est pas tenu dans les sentiers battus. C'est ainsi qu'il a employé un procédé nouveau de fondation dans les terrains difficiles. Il a indiqué aussi le moyen qui est aujourd'hui mis à exécution pour opérer une vaste transformation agricole, celle de la Sologne. Ses Mémoires d'hydraulique agricole ont été honorés, en 1849, d'une médaille de la

Société d'Agriculture. Disons, à ce sujet, que, en 1850 et à la suite d'un concours, il fut nommé professeur de génie rural à l'Institut agronomique que l'on venait de fonder à Versailles. Il a aussi, et sur la proposition de Coriolis, été chargé de professer à l'Ecole des Ponts et Chaussées. Enfin, le 20 avril 1868, il fut élu Membre de l'Académie des Sciences, en remplacement du général Poncelet.

En 1848, alors qu'il était jeune encore, et attaché, comme ingénieur en chef, aux Travaux de la Ville de Paris, il prit sa retraite, et se consacra exclusivement à son goût pour la Science, et principalement pour la branche de la Mécanique peut-être la plus importante, et assurément une des plus difficiles, celle qui traite de l'élasticité des corps et de leur résistance. Il serait impossible de citer, fût-ce par une simple mention, les très nombreux travaux de notre regretté Confrère. Nous devons nous borner à un exposé succinct des principaux d'entre eux.

Et d'abord, à l'occasion de son enseignement à l'Ecole des Ponts et Chaussées, il avait été conduit à remarquer que la flexion des pièces solides était nécessairement accompagnée de mouvements relatifs transversaux et longitudinaux qu'il a appelés *glissements*. Ces glissements relatifs contribuent aux ruptures ou aux altérations de la cohésion en augmentant les écartements moléculaires qu'il faut maintenir dans de prudentes limites. Il a donné en conséquence une formule ou équation nouvelle de non-rupture établie en tenant compte de ce nouvel élément. Dès l'année suivante, 1839, Poncelet, dans son cours à la Faculté des Sciences de Paris, cita cette formule de résistance, qu'il qualifia de « très remarquable » ; et dont il prit la peine de chercher et de donner une démonstration élémentaire.

M. de Saint-Venant a fait aussi, en 1838, un autre travail important sur le même sujet. Auparavant, dans les calculs relatifs à la flexion des pièces à section transversale constante, on négligeait l'influence exercée par la contraction ou la dilatation de la fibre moyenne. Il en résultait une cause d'erreur souvent considérable, principalement pour les arcs courbes métalliques comme ceux des ponts de chemins de fer. C'est cette lacune importante que notre éminent Doyen a comblée le premier. Depuis, M. Bresse a repris cette question, en y introduisant quelques éléments nouveaux, et a construit

des Tables fort utiles, fréquemment consultées par les ingénieurs.

En 1843, M. de Saint-Venant a publié trois Mémoires d'une grande valeur scientifique, et auxquels l'Académie des Sciences a accordé sa plus haute récompense, l'insertion dans son *Recueil des Savants étrangers*. Ils se rapportent à la déformation et à la résistance des pièces et courbes élastiques à double courbure, soumises à des forces quelconques.

Lagrange a donné le premier des équations pour la solution de ce problème. Mais il les fondait sur la supposition que ces forces ne font varier que les angles de contingence de la ligne moyenne, comme si elles n'avaient, en chaque point, de moment qu'autour des normales à ses plans osculateurs.

Binet a signalé l'omission d'un autre moment composant, s'exerçant autour de la tangente. Poisson, en en tenant compte, déduisit des équations un théorème consistant en ce que, pour un axe primitif et une section transversale de formes quelconques, ce moment, qui tend à tordre, serait constant d'un bout à l'autre de la tige courbe dans son état d'équilibre. M. de Saint-Venant a démontré que ce théorème n'a lieu que lorsque la tige était primitivement droite, et que la section est d'une des formes d'égale flexibilité, comme le cercle, le carré, etc.

Pour tout autre cas, les forces, après la déformation, ont un troisième moment composant qui s'exerce autour du rayon de courbure, et ce moment était omis dans les travaux cités. M. de Saint-Venant a, de plus, reconnu que la flexion ne dépend pas seulement du changement de la première courbure des tiges, et la torsion de celui de leur deuxième courbure. Il a fait voir qu'elles dépendent aussi d'un autre élément, qui est le déplacement angulaire du rayon de courbure sur le plan de la section correspondante. On comprend, en effet, que l'état de la tige courbe après sa déformation dépend, non seulement de la forme de son axe ou de sa ligne moyenne, mais encore de l'orientation des sections par rapport aux plans osculateurs de cette ligne. En partant de ces principes, il a posé les équations différentielles du problème, et a pu les intégrer dans le cas le plus usuel où les déplacements des points sont très petits. Depuis, ces formules ont été démontrées directement, et publiées par M. Bresse, en 1859, dans son Cours de l'Ecole des Ponts et Chaussées.

Je passe maintenant à un mémoire de M. de Saint-Venant *Sur la torsion des prismes ou cylindres à base quelconque*, lequel, pour beaucoup de savants, peut être regardé comme son chef-d'œuvre.

Coulomb, en 1784, a donné la formule de torsion pour les cylindres ou fils élastiques à section circulaire.

Depuis, on avait cru que cette loi s'appliquait à des prismes ou cylindres ayant des sections de forme quelconque, c'est-à-dire que les sections planes et normales à l'axe restaient telles après la déformation, et que les angles de torsion étaient toujours inversement proportionnels aux moments d'inertie de celle-ci autour de l'axe de torsion. Notre éminent et regretté Confrère a découvert, en 1847, et développé, en 1853, la véritable loi de la torsion, reconnue telle par Cauchy, ainsi que par la Commission de l'Académie, composée de MM. Poncelet, Piobert et Lamé, rapporteur, et sur l'avis de laquelle le Mémoire fut inséré au *Recueil des Savants étrangers*. Cette loi, très simple, consiste en ce que, quand l'élasticité est égale dans les sens transversaux, les sections droites, primitivement planes, se gauchissent, ou prennent la forme d'une surface légèrement courbe, qui jouit de la double propriété d'avoir partout ses deux courbures égales et opposées, et de couper normalement, aux points du contour, la surface latérale déformée du prisme ou cylindre dont les arêtes sont devenues des hélices.

M. de Saint-Venant est parvenu à résoudre ce problème au moyen d'une méthode nouvelle, qu'il a appelée *méthode mixte*, et dans laquelle il se donne *a priori* une partie des inconnues ou certaines relations entre elles. Il en résulte comme conséquence une certaine distribution, théoriquement obligatoire, des forces données, appliquée sur les deux bases du prisme. Mais, dès que les dimensions transversales sont petites, comparées à la longueur de la pièce, cette distribution est indifférente, pourvu que la résultante de translation et le moment résultant restent les mêmes. Les conséquences de cette théorie ont été, du reste, vérifiées expérimentalement par l'auteur, et l'indifférence, au degré d'approximation désirable, du mode de distribution des forces appliquées aux extrémités, a été démontrée depuis par M. Boussinesq, dont la démonstration s'applique aussi au cas de la flexion ainsi qu'à celui de la traction ou de la compression longitudinale.

Cette solution remarquable était appelée à faire sensation, et cette méthode mixte a reçu le nom de *Problème de Saint-Venant*, nom qui lui a été donné, d'abord par M. Clebsch, puis par MM. Kirchhoff, Thomson, Tait, etc.

M. de Saint-Venant a aussi appliqué sa méthode mixte à la question de la flexion des prismes et des glissements relatifs qui l'accompagnent. Voici à quel sujet.

La théorie ordinaire, et partout enseignée, de la flexion des prismes, se base sur deux hypothèses : 1° que les sections transversales restent planes et normales aux fibres ; et 2° que celles-ci se comportent comme de petits prismes isolés ou sans action les uns sur les autres. Le savant auteur a reconnu que ces deux hypothèses ne sont vraies que dans un cas exceptionnel, celui de la flexion égale ou uniforme d'un bout à l'autre, c'est-à-dire en arc de cercle, déterminée par des forces transversales faisant couples à chaque extrémité. Dans tous les autres cas, elles sont fausses. Les sections se courbent et s'inclinent sur les fibres, et celles-ci exercent entre elles une sorte de frottement ou d'entraînement mutuel dans le sens de leur longueur. Il est remarquable toutefois que cette inexactitude des hypothèses n'affecte pas les formules des dilatations et tensions des fibres et du moment de flexion. Mais elles sont insuffisantes, et ne donnent point tout ce qui se passe.

Elles ont en conséquence besoin d'être complétées, corrigées, tant sous le rapport de la forme nouvelle de la pièce que sous celui de son danger de rompre, et cela par la prise en considération des glissements déjà signalés au commencement de cet article, mais dont la méthode mixte apprend à déterminer plus complètement la vraie valeur, qui, variable aux divers points d'une même section, est généralement nulle à son contour et maximum à son centre. Disons, à ce sujet, qu'en appliquant la méthode mixte de M. de Saint-Venant au cas d'une pièce de faible section et de forme courbe suivant sa longueur, on a pu résoudre, avec la précision nécessaire, une question d'un grand intérêt pour la chronométrie.

M. de Saint-Venant s'est occupé aussi d'une manière très utile de la question du choc des barres.

Navier a donné, pour le mouvement vibratoire d'une barre élastique, une formule, en série de sinus, qui tient compte de l'inertie en vertu de laquelle ses diverses parties ne s'ébran-

lent que successivement. Poncelet, au moyen de l'addition d'une deuxième série transcendante, a complété la solution en la rendant applicable au cas le plus fréquent, où la barre ne posséderait pas une certaine tension préalable que Navier lui supposait.

Le problème du choc transversal est pratiquement plus important. Il est aussi plus compliqué. Notre regretté Confrère a su néanmoins le résoudre complètement. Il a pu obtenir le déplacement transversal des points sous forme d'une série de sinus et d'exponentielles. Il en a comparé les résultats avec ceux des nombreuses expériences de M. Hodgkinson et de la commission anglaise de l'enquête sur les fers. La formule empirique par laquelle celui-ci représente les flèches dynamiques ne diffère de celle de notre Confrère que par un coefficient, $\frac{1}{2}$ au lieu de $\frac{17}{15}$. On ne peut pas désirer un accord plus complet.

On connaît les belles expériences de M. Tresca sur les déformations que subissent les corps solides ductiles, lorsqu'ils sont soumis à de fortes pressions qui les déforment au delà de leur limite d'élasticité. En faisant usage de considérations de Cinématique, il avait représenté par des formules très simples les principaux résultats de ses recherches. M. de Saint-Venant a édifié la théorie analytique de cette nouvelle branche de la Mécanique, en y introduisant la notion des forces, et l'appuyant sur deux principes : l'un de la constance de la densité, et l'autre de l'égalité en chaque point de la force tangentielle maxima au coefficient de rupture par cisaillement. Dans une Note présentée à l'Académie le 7 mars 1870, il a résolu, au moyen de cette théorie, le cas où la déformation a lieu parallèlement à un plan donné. Plus tard, le 20 juin 1870, notre Confrère, M. Maurice Lévy, présentait à l'Académie un Mémoire dans lequel il appliquait avec succès cette même théorie au cas général où tout est symétrique autour d'un axe, comme cela avait lieu dans les expériences de M. Tresca.

L'admiration que M. de Saint-Venant n'a jamais cessé de professer pour les savants et consciencieux travaux de son ancien maître, Navier, qui ont opéré dans la théorie de la résistance et de l'élasticité des solides une si heureuse révolution, l'avait porté à annoter ses leçons. Il en est résulté une nouvelle édition du *Cours de Navier*, parue en 1858, et qui forme un Ouvrage presque entièrement neuf, car les

Notes de M. de Saint-Venant y occupent un espace beaucoup plus grand que le texte primitif. Bornons-nous à citer, parmi elles, un historique complet des progrès de la science de l'élasticité depuis le moyen âge jusqu'à nos jours; d'importantes Notes sur la rupture par compression, par flexion et par torsion; un exposé général des principes de la théorie de l'élasticité. Nous devons encore mentionner deux appendices considérables sur les expressions générales des forces élastiques dans les solides, la classification des diverses sortes de coefficients; leur réductibilité dans le cas le plus général; puis, cette réductibilité à deux ou à un dans le cas de l'isotropie. Enfin, il a montré leur réductibilité à six ou à trois dans les corps primitivement isotropes, mais qui ont été déformés d'une manière permanente par l'application temporaire de trois fortes pressions ou tractions inégales suivant trois directions rectangulaires. Ce dernier cas est fort intéressant pour la pratique, car il comprend notamment les corps qui ont été déformés par le forgeage, l'étirage ou le laminage, et il est traité dans un Mémoire inséré en 1863-64 dans le *Journal de Mathématiques* de M. Liouville.

On peut juger par ce qui précède de l'importance de l'œuvre scientifique de notre vénéré Doyen. Jusqu'à l'âge le plus avancé, il a conservé la même vigueur et intelligence et la même puissance de travail. Quoique vivant loin de nous, il se rappelait fréquemment à notre souvenir par de fortes Communications qui témoignaient que l'âge n'avait pas affaibli ses belles facultés, et, quelques jours avant de succomber, il signait de son lit le bon à tirer d'une Note envoyée à l'Académie. Il y a peu de temps, il avait eu la douleur de perdre la compagne de sa vie; mais il lui restait la consolation de voir réunie autour de lui une nombreuse famille d'enfants et de petits-enfants. C'est dans leurs bras qu'il s'est éteint, fidèle à la foi religieuse qu'il avait toujours possédée. Sa vie, si longue et si bien remplie, toute de travail et d'honneur, est un noble exemple à suivre pour tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître et qui restent derrière lui.

NOTES ADDITIONNELLES

AU

JOURNAL D'UN VICAIRE DE SOUDAY

(Bulletin de 1885, p. 267.)

1° Monseigneur du Maine.

P. 295. A l'année 1611, le vicaire note la mort (vers le commencement d'octobre) d'*honorable homme Monseigneur du Maine*.

J'avais vainement cherché de quel personnage il voulait parler. Mais notre collègue M. H. de la Vallière, plus versé que moi dans les recherches héraldiques, m'envoie le renseignement suivant :

« Le Monseigneur du Maine, mort en 1611, n'est autre que le duc de Mayenne, mort le 4 novembre 1611, d'après le *Dictionnaire de la Noblesse* par de la Chesnaye des Bois. »

2° Sur le vin de lignage.

Au précédent Bulletin (Année 1885, p. 317), dans une note sur le *vin de lignage*, à propos du Journal de B. Hameau, vicaire de Souday, j'ai établi qu'au XVII^e siècle on désignait particulièrement sous ce nom un vin rouge (médiocre ?) du terroir d'Orléans et du Blésois.

Une question restait à décider : le vin de lignage est-il un vin fait avec un cépage particulier, dit *Lignage*, ou bien simplement une *qualité de vin rouge* fait avec plusieurs cépages, comme est fait aujourd'hui le vin rouge ordinaire de nos pays ?

J'ai adopté cette dernière opinion sur l'autorité de M. P.

Martellière, qui l'appuyait sur un passage très net de J. Boullay, auteur d'un ouvrage spécial sur la manière de cultiver la vigne aux environs d'Orléans, 1723, et qui bien certainement connaissait le sens des mots employés alors par les viticulteurs relativement aux cépages.

J'ai reçu, depuis, deux lettres relatives à ce sujet, et qui s'accordent à regarder le *Lignage* comme un cépage particulier de l'Orléanais et du Blésois, disparu aujourd'hui d'ailleurs. En voici l'analyse :

La première est de M. Chavigny, curé de Lancé :

« Le vin de lignage, m'écrivit-il, est réellement un vin d'un cépage ainsi nommé, un vin *sui generis*...

« Dans mon jeune âge, je voyais encore (à St-Dyé-sur-Loire) beaucoup de vignes de lignage. Autrefois le seul vin rouge sortant de cette localité était d'*auvernat* ou de *lignage*.... La grappe du lignage est plus longue que celle de l'*auvernat*, et son grain plus gros aussi....

« Ces vignes ont disparu aujourd'hui, etc....

« Je tenais à rétablir la réputation de ce pauvre lignage, qu'on a un peu trop vite abandonné et qu'on regrette peut-être aujourd'hui. »

M. H. de la Vallière proteste avec la plus grande énergie contre l'appréciation : Vin de lignage, vin médiocre de l'Orléanais.

« Le lignage n'est point un vin médiocre, obtenu par des mélanges.... C'est un vin plus fin que les autres, et provenant du cépage appelé *le lignage* aux Grouëts, à Champigny-sous-Orchaise, à Saint-Secondin-des-Vignes, à Chambon et à Coulanges. C'est le plus ancien de nos cépages et le plus délicat comme vigne..... Il a disparu aujourd'hui de nos coteaux, au grand détriment de la qualité des vins.... »

M. de la Vallière me renvoie, pour appuyer son dire, aux ouvrages suivants :

L'Almanach du département de Loir-et-Cher pour 1824, pp. 47 et 54 ;

L'Ampélographie universelle, du comte Odart. 4^e édit. 1859. p. 247 ;

Le Manuel du Vigneron, par le même ;

& l'*Etude sur les Vignobles de France*, par le docteur Guyot, 2^e vol., p. 689, où cet auteur explique que « le lignage est le même cépage que le *Macé-doux* ou *Sucrin*. Le même ajoute que la côte des Grouets, qui donne d'excellents vins rouges, est surtout plantée d'Auvernat noir et de Lignage. »

Voilà bien des preuves accumulées ; comment les accorder avec le dire du chanoine J. Boullay d'Orléans, 1723, que j'ai cité p. 320 ?

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? — *Il est mort !*

E. N.

CHRONIQUE

ACTES OFFICIELS

COMMUNICATION DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DES BEAUX-ARTS ET DES CULTES

Comité des Travaux historiques & scientifiques

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES DE COMMUNAUTÉS D'HABITANTS EN FRANCE SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Etudier, dans une région déterminée, l'institution des assemblées générales de Communautés d'habitants, en recherchant les dates les plus anciennes et les plus récentes, — la périodicité, la composition des assemblées, le mode et l'objet de leurs délibérations, la manière dont ces délibérations ont été recueillies et conservées.

La Section économique et sociale du Comité des travaux historiques croit utile d'appeler l'attention des correspondants du Ministère, et celle des Sociétés savantes, sur une institution qui, au point de vue des souvenirs administratifs de l'ancienne France, présente un intérêt capital, l'institution des assemblées de Communauté d'habitants (1).

Comme on le sait, l'organisation première des Communautés n'a point eu son origine dans des dispositions légales, comme celles qui ont édicté les règles de l'organisation communale moderne, ou même dans des dispositions analogues à celles qui ont créé les Communes de l'ancien régime.

(1) On croit inutile de faire remarquer qu'assez souvent, dans les ouvrages ou dans des documents administratifs, le mot *Communauté d'habitants* est entendu, non d'une façon spéciale, comme dans la présente note, mais à l'état générique, pour indiquer les agglomérations d'habitants grandes ou petites, ayant vie propre communale ou de communauté.

Les anciennes Communes se sont, il n'est pas besoin de le rappeler, formées dans des conditions spéciales. Elles se sont organisées en vertu d'actes constituant des privilèges, et souvent par de véritables contrats. Il y a eu des communes rurales, mais d'ordinaire les Communes, surtout celles de sérieuse importance, sont nées sur des points où la classe bourgeoise, représentée principalement par les corporations, avaient pris une cohésion plus ou moins forte. Elles étaient sur l'ensemble du territoire une exception. La forme ordinaire de l'agglomération des habitants, la forme que l'on retrouve généralement dans les campagnes, dans les petites villes (1), c'est la Communauté, la Communauté, expression pure et simple des besoins communs (2) des habitants réunis dans ces petits centres.

Nées, le plus souvent, à la suite de luttes, et quelquefois dans des circonstances dramatiques, ayant d'ailleurs par elles-mêmes une importance relative qui appelait l'attention, les Communes devaient trouver leurs historiens et elles les ont trouvés parmi d'illustres écrivains. Les humbles Communautés sont restées dans l'ombre. Les détails que leur ont consacrés divers auteurs, tels que La Poix de Fréminville (3) et Denisart (4) sous l'ancien régime, Alexis de Tocqueville (5), M. Léopold Delisle (6) et M. Albert Babeau (7) dans les temps actuels, quelques épars dans les recueils des Sociétés savantes ne suffisent pas pour éclairer suffisamment une matière digne de tout intérêt. La France moderne a le devoir d'interroger attentivement le passé et de le mettre en lumière. L'histoire des Communes est une page importante de l'histoire nationale, un relevé précieux des annales de la grande bourgeoisie française, mais l'histoire des

(1) On sait que cependant, parmi les plus grandes villes, il en est qui n'ont jamais été communes.

(2) L'assemblée des voisins, *la Vestau*, comme on disait dans le Bigorre.

(3) Edme de la Poix de Fréminville. *Traité général du gouvernement des biens et affaires des communautés d'habitants, des villes, bourgs, villages et paroisses du Royaume*. (In-4°, Paris, chez Gissey, 1760.)

(4) *Collection de décisions nouvelles et de notices relatives à la jurisprudence*, donnée par maître Denisart, procureur au Châtelet, mise dans un nouvel ordre. (In-4°, Paris, veuve Desaint, 1786.) Tome IV, *mot COMMUNAUTÉS D'HABITANS*.

(5) *L'Ancien Régime et la Révolution française*. Chap. III, p. 73 et suiv. de l'édition de 1856.

(6) *Recherches sur la condition de la classe agricole et sur l'état de l'agriculture en Normandie au moyen âge*. (In-8°, Evreux, 1851, p. 125 et suiv.)

(7) *Le village sous l'ancien régime*. (In-8°, Paris, 1878. Liv. 1^{er}, chap. II.) — Raynouard (*Hist. du droit municipal en France*, in-8°, Paris, 1829, t. II, p. 293), sans traiter le sujet, rappelle ces institutions primitives qui, dans les localités organisées en communes, précédèrent la constitution communale.



Communautés est l'histoire de ceux qui, à proprement parler, formaient le corps de la nation.

Nos Communes actuelles ne sont pas les filles des Communes de l'ancien régime; elles sont les filles des Communautés d'habitants.

« Il est de principe, porte le recueil de Denisart, il est de principe qu'aucun corps n'a, en France, d'existence légale s'il n'est autorisé par lettres patentes. A l'égard des communautés d'habitants dont l'existence est en quelque sorte nécessaire, elles n'ont besoin de titres que pour établir en leur faveur la concession de quelques droits ou privilèges extraordinaires ou la propriété de quelques biens (1). »

Dans un autre recueil analogue, un jurisconsulte célèbre qui après avoir, le dernier, résumé les souvenirs de l'ancien régime, devait, en haute situation, assister à l'éclosion de la France nouvelle, Merlin de Douai répétait à son tour: « Quoiqu'il ne puisse s'établir dans le Royaume aucune communauté sans lettres patentes, les habitants de chaque ville, bourg ou paroisse ne laissent pas de former entre eux une communauté, quand même ils n'auraient pas de charte commune (2). »

Nées d'elles-mêmes, les Communautés virent leur existence se dessiner à mesure que le pouvoir seigneurial s'affaiblissait; elles prirent, avec le temps, un caractère plus accentué, une certaine organisation variant plus ou moins, suivant les localités, et le pouvoir royal finit par intervenir pour contrôler et régler, dans une mesure de plus en plus déterminée, une liberté d'action qui, dans la pratique, n'est pas toujours sans inconvénients.

Pour ne pas élargir trop le sujet, la section ne demande pas des études portant sur l'organisation entière des Communautés, organisation quelquefois trop complexe, mais sur l'institution qui en est la base première, l'élément originaire, l'assemblée générale des habitants connue souvent sous la dénomination de *Conseil général de la Communauté*, réunion qui, image fidèle des assemblées des temps primitifs, était la forme la plus simple, et théoriquement la plus complète, de la représentation des intérêts collectifs de la localité.

L'objet de ces réunions, dit Merlin, était: « de délibérer sur les affaires communes, de nommer les maires et échevins, consuls, syndics et autres officiers, selon l'usage du lieu, pour administrer les affaires communes, des assesseurs et collecteurs

(1) *Nouveau Denisart*, au mot *communautés d'habitants*, § 2.

(2) *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence*, au mot *communauté d'habitants*.

dans les lieux taillables pour l'assiette et le recouvrement de la taille, des messieurs et autres préposés pour la garde des moissons et des vignes et autres fruits. »

Quand on parle des institutions de l'ancienne France, toute définition d'un caractère un peu général est difficile; l'indication de Merlin n'est guère qu'énonciative, et on ne peut, en outre, la considérer comme exacte pour toute époque, car, on le sait, sans parler des moments où le pouvoir royal s'attribua d'une manière plus ou moins effective, dans un but plus fiscal qu'administratif, le droit de nommer les magistrats principaux des Communautés, ils n'étaient pas toujours désignés par l'assemblée.

La Section désirerait qu'afin d'arriver à des résultats précis et certains, on interrogeât, pour un territoire donné et d'une certaine homogénéité, les documents originaux, de façon à pouvoir indiquer d'une façon très nette:

A quelle époque on peut faire remonter dans le pays le souvenir des assemblées de Communautés;

Quelle était leur composition (on sait que, sur certains points, les femmes même y prenaient part);

S'il y avait l'obligation d'assistance et quelles étaient les sanctions de l'obligation;

Quel était le mode de convocation (convocation au prône de la messe paroissiale, cloches, son de trompe, etc.);

Qui présidait la réunion (souvent, on le sait, le juge seigneurial, mais quelquefois d'autres personnes);

Quel était le lieu et le mode de réunion (généralement on le sait, pour les Communautés rurales, réunion à l'issue des offices religieux dans le cimetière environnant l'église, l'orateur montant sur une tombe);

Quels étaient les usages spéciaux suivis dans les localités dont la population était protestante ou mixte.

Il faudrait, en outre:

Indiquer quelle était la nature des attributions de l'assemblée au point de vue de la gestion des intérêts de la Communauté, en ce qui concernait les biens et droits de la Communauté, les sacrifices à imposer à ses membres dans l'intérêt commun, le contrôle des dépenses et l'établissement des comptes, la nomination des fonctionnaires et délégués d'ordre divers ayant mission de représenter la Communauté et de défendre ses droits soit dans des conditions permanentes, soit à l'état de missions temporaires au dehors;

Indiquer quelle était l'action du pouvoir seigneurial sur l'assemblée;

Indiquer quelle était la périodicité des assemblées et à quelle époque précise apparaissent les dernières en date ;

Indiquer comment étaient rédigés, arrêtés et conservés, les procès-verbaux, et où se trouvent maintenant ceux de ces documents qui survivent.

Il importerait absolument, sur chacun de ces points, de ne pas faire une réponse unique, mais de suivre la Communauté dans les diverses époques de son existence, le mode de fonctionnement des assemblées s'étant généralement assez modifié avec le temps. Il serait nécessaire de noter avec soin et d'une façon spéciale les modifications résultant de l'action des pouvoirs publics, et notamment d'actes des Intendants.

Les municipalités actuelles, qui ont quelquefois de riches archives provenant des Communes de l'ancien régime, ont rarement les archives des Communautés, mais les archives départementales, ces inestimables répertoires des richesses de l'histoire locale, fournissent de précieuses indications ; on en trouve aussi dans les documents des archives nationales concernant l'administration provinciale (correspondance des intendants, etc.) ; il y a également, et d'une façon plus particulière, des recherches à faire dans les vieux actes des notaires, ces officiers publics ayant été très souvent chargés autrefois de la rédaction des procès-verbaux des assemblées, et les ayant, par suite, déposés parmi leurs minutes.

On le sait, dans l'ancienne France, au sein d'une civilisation sortie, on peut le dire, du Christianisme, les intérêts religieux ne se séparaient pas des intérêts temporels, et étaient, comme eux, ceux de l'ensemble de la population. Il était naturel que, par suite, dans les limites plus restreintes qui s'imposaient forcément, ils fussent aussi l'objet des délibérations de l'ensemble des habitants : on trouve donc, dans les Communautés, le souvenir d'assemblées paroissiales (1) à côté des assemblées de Communautés. Originellement même, à n'en pas douter, elles n'ont pas dû se distinguer. La Section désire que, dans l'étude proposée par elle, on laisse de côté les assemblées d'un caractère purement paroissial, qui pourront faire plus tard l'objet d'une étude spéciale. On pourrait se borner à en mentionner l'existence, avec les dates les plus anciennes et les plus récentes.

(1) On doit rappeler que le mot *Paroisse* est bien souvent entendu, dans l'ancienne nomenclature, en un sens civil pour représenter l'agglomération des habitants de la circonscription.

M. Albert Babeau a, on le sait, traité séparément, dans son livre, *des assemblées d'habitants et des assemblées générales de la paroisse*.

M. LOISON

M. Pierre LOISON, le sculpteur, est mort à Cannes, le 9 février dernier. Il était né à Mer, en 1821. Il avait par conséquent 65 ans. L'habitude que nous avons prise de considérer comme nôtres les artistes de Loir-et-Cher, en quelque point du département qu'ils aient pris naissance, nous engage à consacrer un souvenir à M. Loison. — C'est sa petite ville natale qui fit les frais de son éducation artistique. Elle lui accorda généreusement un secours qui lui permit d'entrer à l'école des Beaux-Arts. Il fut, dit-on, le dernier élève et l'élève préféré de David d'Angers ; il débuta brillamment au Salon de 1845 par 5 morceaux, parmi lesquels :

Jésus enfant au milieu des docteurs. Statue. Plâtre.

Psyché, d'après Apulée. Statue. Plâtre.

Andryane, prisonnier d'Etat. Buste. Plâtre. L'auteur obtint une médaille de 3^e classe.

Depuis, il n'a guère cessé d'exposer à tous les Salons annuels. Il serait intéressant de donner une liste complète de son œuvre, qui est plus importante qu'on ne croit, mais cela nous entraînerait trop loin. Bornons-nous aux morceaux les plus saillants.

En 1853, médaille de première classe.

En 1855, *Une nymphe.* Marbre. Acheté par l'Etat.

En 1859, *Pénélope.* Marbre. Elle apporte à Ulysse son arc et ses flèches, au moment de son départ pour Troie. — L'auteur est décoré.

En 1861, *Pandore.* Marbre. Ministère d'Etat.

Jeune fille portant un vase. Statue. Bronze.

Le roi Clovis, statue pour la tour de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris.

L'Agriculture distribuant des couronnes aux enfants de la Beauce et de la Sologne. Bas-relief en pierre pour la halle au blé de Mer.

En 1863, *Jeune Romain enlevant une sabine.* Groupe. Bronze.

En 1865, *Psyché*, Refaite en marbre. Appartient à M. Mac Henry, à Londres.

Phryné. Statue. Plâtre.

En 1874, *Nausicaa lance une dernière fois la balle.* Statue. Plâtre. Aujourd'hui au musée de Vendôme. Se reporter pour l'intelligence du sujet au ravissant épisode de l'Odyssée, chant VI.

En 1878, *Berryer*. Buste en marbre. Pour l'Institut (Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts).

En 1879, *Andryane, prisonnier d'Etat*. Buste. Refait en terre cuite.

En 1883, *Pigalle*. Statue. Plâtre. Pour l'Hôtel de Ville de Paris.

Ce fut, croyons-nous, la dernière exposition de l'artiste. Nous voulions donner ici une appréciation générale de son talent, mais on nous prie d'abrégé.

CH. B.

20 mars 1886.

Le Gérant, LEMERCIER.

Vendôme. Typ. Lemer cier.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU VENDOMOIS

25^e ANNÉE — 2^e TRIMESTRE

AVRIL 1886

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois, s'est réunie en assemblée générale le jeudi 13 avril 1886, à deux heures.

Étaient présents :

MM. de Maricourt, vice-président ; Soudée, secrétaire ; A. de Trémault, trésorier ; Nouel, bibliothécaire-archiviste ; L. Martellière, conservateur ; l'abbé Roulet, G. Launay, Isnard, Rabouin, membres du Bureau ;

Et MM. le D^r Brocheton ; L. Buffereau ; Cahen ; Duriez ; Duvau ; Hème ; P. Lemerrier ; Macé ; Martellière-Bourgogne ; Jean Martellière ; l'abbé Métais ; de la Perrière ; C. Roger ; de Sachy ; l'abbé Thévoz ; R. de Saint-Venant ; Weber.

M. de Maricourt se lève, et prononce les paroles suivantes :

« Messieurs,

« L'irréparable malheur qui a frappé notre Société est trop récent, pour qu'il soit possible d'ouvrir cette séance avant d'avoir prononcé le nom qui est sur toutes nos lèvres, exprimé le sentiment qui est dans tous nos cœurs.

« Le talent et la vieille amitié me reprocheront d'usurper leurs droits, mais je ne saurais oublier qu'il y a dix-huit ans, lorsque j'arrivai à Vendôme en étranger, c'est M. Bouchet qui voulut bien me servir de parrain, à mon entrée dans cette Société Archéologique, par laquelle je suis devenu votre collègue d'abord, plus tard votre concitoyen.

« Puisque des circonstances toutes fortuites m'appellent à l'honneur exceptionnel de présider aujourd'hui une séance générale de cette Société, qui m'a fait Vendomois, permettez-moi d'en profiter pour être le premier à déposer un témoignage public de reconnaissance, de regret et d'admiration, sur la tombe où a été déposé, hier, le foyer mortel de cette lumière qui a éclairé tous nos travaux, et dont le reflet continuera à les éclairer tant que nous subsisterons. »

M. de Maricourt donne la parole à M. Nouel, pour lire une notice nécrologique sur M. Bouchet. Voici le texte de cette notice :

« Hier, une foule nombreuse et recueillie accompagnait le cercueil d'un homme de bien et d'un savant qui honore depuis longtemps la ville de Vendôme : nous voulons parler de M. Charles BOUCHET, ancien bibliothécaire. Il était en même temps un des fondateurs de cette Société, qu'il sut toujours animer du feu de son esprit, et dont il était véritablement l'âme.

« Né à Vendôme le 11 juillet 1814, il fit de brillantes études au collège de sa ville natale, et commença par se livrer à l'instruction, carrière qui convenait admirablement à cet esprit fin, précis, et d'un enthousiasme communicatif. Malheureusement, une demi-surdité, qui ne fit que s'accroître avec l'âge, ne lui permit pas de continuer ces fonctions, et il lui

fallut, en 1849, abandonner sa chaire de rhétorique de Saint-Calais. Il vint alors se fixer à Vendôme.

« La bibliothèque de la ville consistait, à cette époque, en un dépôt de livres provenant des Bénédictins et des Oratoriens des siècles précédents ; ces livres, entassés sans soin dans une mansarde de l'ancien Collège,

Languissaient tout poudreux dans un honteux oubli, confiés à la garde d'un ancien maître de danse (M. Coquelin), auquel on avait voulu ainsi assurer une modeste retraite. M. Bouchet, bibliophile dans l'âme, vit une bonne œuvre à faire, et n'hésita pas à se dévouer pour sauver de la destruction cette bibliothèque remplie de choses si précieuses pour la ville de Vendôme ; mais, ne voulant pas priver le pauvre titulaire de sa petite pension, il n'accepta que le titre de *bibliothécaire adjoint*, et, sans aucune indemnité, avec le zèle d'un savant, il entreprit de ranger cette collection.

« Devenu plus tard bibliothécaire en titre (1857), il continua jusqu'en 1868 à passer la meilleure partie de son temps dans ce sanctuaire d'études, un grenier, brûlant l'été, sans feu l'hiver, où se risquaient seuls quelques professeurs venant y chercher des livres à emprunter. La partie la plus précieuse de ce dépôt consistait en manuscrits, qu'il sauva de la destruction ; il apprit à les lire, et entreprit une notice sur chacun d'eux ; ce catalogue raisonné, auquel il travaillait encore il y a quelques mois, restera inachevé.....

Pendent opera interrupta.

« Cependant la ville de Vendôme, pressée par l'administration d'enlever cette bibliothèque d'un local qui appartenait au Lycée, s'était décidée à bâtir un édifice approprié à cet usage, et destiné à renfermer en outre un musée naissant, entrepris par la Société Archéologique du Vendomois.

« Le jeudi 19 novembre 1868, eut lieu l'inauguration du Musée et de la Bibliothèque.

« M. Bouchet pouvait être fier de son œuvre. Cette bibliothèque, si coquettement disposée, si bien rangée, et qui honore aujourd'hui la ville, c'était bien grâce à lui qu'elle existait, grâce à sa persévérance, à son talent de bibliothécaire, à son prestige de savant consulté de tous les côtés.

« Jusqu'en 1868, les Vendomois ne connaissaient réellement de leurs livres que le bibliothécaire ; à partir de la nouvelle

installation, ils s'aperçurent qu'ils avaient une véritable bibliothèque, et commencèrent à en apprendre le chemin ; aujourd'hui cette salle est devenue un centre d'études, où les curieux et les chercheurs peuvent se rencontrer et se consulter.

« Un autre grand événement dans la vie de ce modeste savant fut la fondation d'une Société Archéologique à Vendôme, en 1862.

« Avec quelle ardeur juvénile il coopéra, avec un groupe d'amis, à allumer ce foyer scientifique qui devait briller d'un certain éclat parmi les sociétés analogues de province — *nec pluribus impar* ! — Cette fondation lui permit de nous livrer successivement quelques extraits de ses précieuses notes relatives à l'histoire de notre pays ou à d'autres sujets.

« En 1872, lors du Congrès Archéologique tenu à Vendôme, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Ronsard, ce fut lui qui rédigea le programme des questions à traiter. Ce programme est un chef-d'œuvre ; c'est la table des matières d'un ouvrage complet sur l'histoire de notre pays considérée à tous les points de vue, ouvrage qu'il aurait pu faire, car il avait dans ses dossiers de quoi répondre à toutes les questions.

« Mais déjà le poids des années et des infirmités précoces l'avaient accablé, et lui interdisaient de longs ouvrages ; pendant près de quinze ans, ses amis attristés eurent le spectacle d'une intelligence supérieure, se débattant avec héroïsme dans un corps qui lui refusait tous les services, semblable à une ville assiégée mais défendue par un commandant énergique.

« Sentant ses forces défaillir, il dut chercher de l'aide pour l'administration de sa chère bibliothèque. Il eut le bonheur de trouver un digne auxiliaire dans la personne de M. Guibillon, l'éminent professeur de rhétorique du Lycée de Vendôme, qui fut nommé bibliothécaire adjoint le 9 juin 1876 ; et, lorsque enfin il donna sa démission le 20 septembre 1881, il eut la consolation de laisser son œuvre en des mains capables et éprouvées. Nommé bibliothécaire honoraire après 31 ans de services, il continua à travailler autant que ses forces le lui permettaient. Nous le voyions souvent courbé par le mal, mais profitant de chaque accalmie pour reprendre un travail commencé, sans jamais se décourager, trouvant encore dans sa fraîche imagination des échappées poétiques, et écri-

vant ça et là une pièce de vers où la grâce le dispute à la profondeur. Il a ainsi combattu jusqu'au dernier jour, se traînant, en plusieurs étapes, de chez lui jusqu'à sa chère bibliothèque, pour y prendre une note, ou jusque chez l'imprimeur pour en surveiller l'impression, jusqu'à ce qu'enfin, le vendredi 9 avril, il tomba terrassé pour ne plus se relever. Il mourut le lundi 12, à 1 heure de l'après-midi ; il avait 71 ans et 9 mois.

« Ce prodige d'existence était dû surtout aux soins tendres et délicats dont sut l'entourer, toute sa vie, sa digne compagne, malade et infirme elle-même, mais oubliant ses misères pour adoucir celles de son mari ; elle joua pour lui le rôle d'un ange gardien.

« Ils nous offraient ainsi l'image touchante de la légende antique de Philémon et Baucis, avec l'exergue dont La Fontaine en a fait précéder le récit :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

« D'une modestie rare, il ne demandait jamais rien pour lui. Cependant des honneurs bien mérités vinrent le trouver dans sa retraite : en janvier 1873, il était nommé *officier d'Académie*, et le 1^{er} janvier 1885, il recevait les palmes d'*officier de l'Instruction publique*, la plus haute distinction dont puisse disposer l'Université.

« En voyant ce vénérable savant, déformé par l'âge et les infirmités, se traînant à force d'énergie, par dévouement à ses devoirs ou par amour de la science, je me ressouvenais de cette pensée profonde de Pascal : « Je puis bien concevoir un « homme sans mains, sans pieds, et je le concevrais même « sans tête, si l'expérience ne m'apprenait que c'est par là « qu'il pense. C'est donc la *pensée* qui fait l'être de l'homme « et sans quoi on ne peut le concevoir. » C'est bien, en effet, par la pensée que M. Bouchet a vécu ; la nature, en lui refusant tout le reste, lui avait donné une belle âme, une vive intelligence et un grand cœur.

« Tous ceux qui l'ont connu n'oublieront pas ce trésor de science, où chacun venait puiser des renseignements, donnés avec autant de libéralité que de précision.

« D'un esprit universel, il avait embrassé dans ses études toutes les branches des connaissances humaines, et pouvait soutenir une conversation avec toute espèce de savant ; avec un numismate, un archiviste, un historien, avec un mathé-

maticien, un physicien, un naturaliste, avec un littérateur, un poète, avec un artiste même.

« Son âme vibrait à tous les nobles sentiments qui sont comme les mélodies de l'humanité: le culte désintéressé de la science, le patriotisme, le dévouement, le progrès moral et matériel du plus grand nombre.

« Ayant peu fréquenté les hommes, il conserva jusqu'à sa mort toutes les illusions de la jeunesse et tous ses enthousiasmes, parfois même les naïvetés de l'enfance. Ce défaut de contact avec les autres avait conservé chez lui une délicatesse de sentiments faite pour dérouter parfois ses amis, qui le froissaient sans le vouloir; mais son extrême bonté lui faisait oublier le lendemain la petite susceptibilité de la veille.

« Quoique ayant peu, il savait donner beaucoup; mais sa charité était si discrète, que les intéressés pourraient seuls en livrer le secret.

« Ses amis conserveront toujours le souvenir du charme de son esprit, de l'amabilité de son caractère, et de sa gaité communicative; à défaut de la santé du corps, il avait la santé de l'âme.

« C'est ainsi qu'a vécu cet homme de bien et ce savant, dans la vertu et dans le travail. »

Après cette lecture, M. de Sachy propose qu'après la séance, une députation du Bureau aille présenter à Madame Bouchet l'expression des regrets de tous les membres de la Société. Cette proposition est accueillie à l'unanimité.

La séance est ouverte.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des nouveaux membres admis par le Bureau; ce sont :

MM. Masse, pharmacien à Vendôme ;

Emile Huet, substitut du procureur de la République
à Limoges.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

DESCRIPTION SOMMAIRE
DES
OBJETS OFFERTS OU ACQUIS
depuis la séance du 14 janvier 1886.

I. — ART & ANTIQUITÉ

NOUS AVONS REÇU :

De M. Olivier MARTELLIÈRE, capitaine d'infanterie de marine :

Plusieurs instruments de musique annamites, dont la décoration, bien que fort simple, ne manque par d'une certaine originalité. Tous sont à cordes. L'un d'eux se joue au moyen d'un archet ; les autres sont plus ou moins analogues à nos guitares ou mandolines. Le plus curieux est une sorte de petit clavecin dont les cordes métalliques sont tendues sur une table d'harmonie demi-circulaire.

Et deux parasols également rapportés de Cochinchine par le donateur.

De M. Charles DE SÉGOGNE, à Châlon-sur-Saône :

Une décoration de l'Académie de l'ancien collège de Vendôme. C'est une étoile blanche à 7 pointes, en argent émaillé, munie d'une bélière ; au centre, une lyre et un compas d'or sur fond d'azur émaillé, entourés des mots : **ACADÉMIE DU COLLÈGE DE VENDÔME**. Au revers, armes de France dans une couronne de laurier. Provient de la succession de M. Ch. Mareschal, ancien directeur du collège. Époque de la Restauration.

A cette occasion, nous faisons appel à la bonne volonté de tous ceux de nos collègues qui ont fait leurs études à Vendôme, et nous les prions de vouloir bien nous communiquer sur l'organisation et les travaux de l'ancienne Académie les renseignements que leurs souvenirs ou leurs recherches pourront leur fournir.

II. — NUMISMATIQUE

NOUS AVONS REÇU :

De M. TROUESSARD, architecte à Blois :

Une belle médaille en bronze, frappée en souvenir des explorations sous-marines du *Talisman*. Elle représente une Divinité maritime donnant la main au Génie de la Science et lui ouvrant les profondeurs de l'Océan. — $\mathfrak{r}$: INSTITUT DE FRANCE. ACADEMIE DES SCIENCES. EXPÉDITION DU TALISMAN. 1883.— VITA MARIS IN PROFUNDO DEPREHENSUS. — Diam., 0^m,069. Elle a pour nous le triple mérite d'être une œuvre d'art remarquable, de rappeler un événement scientifique de premier ordre, et d'être due à un artiste de notre département, M. Daniel Dupuis, de Blois.

Trois jetons en argent des maires de Tours, d'une très belle conservation : 1^o MAIRIE DE M^r BENOIST DE LA GRANDIÈRE, 1769. Armes de Tours. $\mathfrak{r}$: Tête de Louis XV à droite. — 2^o MAIRIE DE M^r BOUCHEREAU, 1771. Armes de Tours. $\mathfrak{r}$: même tête. — 3^o MAIRIE DE M^r E.-J.-C. BENOIST DE LA GRANDIÈRE, 1785. $\mathfrak{r}$: Buste de Louis XVI à gauche. Sans exagérer la rareté de ces jetons, nous ferons observer qu'ils n'existent ni au Cabinet des médailles, à la Bibliothèque Nationale, ni dans le médaillier de la Société Archéologique de Touraine.

De M. Aug. DE TRÉMAULT, notre trésorier :

Quelques monnaies en fort médiocre état, où nous ne trouvons guère à signaler qu'une pièce d'argent de Ferdinand et d'Isabelle d'Espagne, quoique les légendes en soient complètement rognées. Trouvées aux environs de Lunay.

De M. l'abbé MÉTAIS, curé de Saint-Rimay :

Trois pièces de billon du roi Charles VI, connues sous le nom de Florettes, qui faisaient partie d'un petit trésor trouvé à Lavardin. Voici la note que nous a remise M. l'abbé Métais au sujet de cette découverte : « Le dimanche 4 avril, les élèves de l'Ecole congréganiste de Lavardin mettaient à découvert, en jouant, un dépôt d'environ 40 monnaies, toutes au même type, recouvertes d'une mince couche de terre ou de cendre, dans un vieux bâtiment dépendant de la maison. Les Religieuses, aver-

ties, en recueillirent le plus grand nombre, et en offrent trois des mieux conservées à notre Musée. »

De M. DUVAU, juge de paix à Vendôme :

Un double tournois de Gaston, prince usufruitier des Dombes, 1641.

De M. l'abbé ROULET, curé de la Trinité :

Un lot de 15 pièces, jetons, monnaies françaises et étrangères, en général d'une assez médiocre conservation, dont voici les principales :

Un double tournois de François de Bourbon, prince des Dombes, 1582 ;

Un demi-dollar des Etats-Unis d'Amérique. Buste à gauche, coiffé du bonnet de la Liberté et entouré de 13 étoiles. ₪ : Aigle portant un rameau et un foudre, ayant au cou l'écu de l'Union ; dans une banderolle : E PLURIBUS UNUM. 1836. — Argent ; très beau ;

Une pièce de 2 schillings de Frédéric V de Danemark. 1762 ;

Une petite pièce de la Chine anglaise (Hong-Kong). 1866.

Jetons de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV ;

Une médaille du comte de Chambord, frappée en 1848 ;

Une médaille de piété, en cuivre argenté, représentant saint Pierre d'Alcantara et sainte Madeleine de Pazzi ;

Etc., etc.

Par acquisition :

Une bulle en plomb du pape Zacharie (741-752). ZAK-KA-PIAE, en trois lignes. ₪ : ΠΟΝ - ΤΙΦΕΞ - ΜΑΞ. On sait que ce fut sur l'avis de ce pontife que Pépin-le-Bref prit le titre de roi. Nous n'oserions pas d'ailleurs garantir l'authenticité de cette pièce.

Dans le courant du mois de janvier dernier, il a été trouvé à Champigny-en-Beauce, sur les confins de notre arrondissement, un petit trésor composé de 51 monnaies seigneuriales, dont nous avons pu examiner un certain nombre. Les 32 pièces qui nous ont été communiquées se répartissent ainsi :

Vendôme, à la légende VDONCAOSTO...	8
Châteaudun, DVNIOSTILLI.....	5

Le Mans, monogramme d'Herbert.....	8
Angers, monogramme de Foulques.....	1
Guigamp, Etienne de Penthièvre	5
Frustes	6
	33

Elles sont toutes fort connues et ne nous apprennent rien de nouveau. On nous a affirmé, et nous avons tout lieu de le croire, que le reste de la trouvaille ne présentait aucun autre type.

III. — BIBLIOGRAPHIE

I. — DONS des Auteurs ou autres :

NOUS AVONS REÇU :

Les Crânes dits déformés. mémoire lu à la Société Anthropologique de la Havane, le 1^{er} novembre 1885, par Juan Ignacio de Armas. Brochure. Havane, 1885.

Les Pierres à cupules, par M. de Nadaillac. Extrait de la Revue d'Anthropologie. 1866. 1^{er} fascicule.

Inauguration du buste du D^r Crevaux au jardin botanique de Nancy, le 13 juin 1885. Nancy. 1885. (Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est.*)

Cette brochure nous est adressée par l'un de nos plus anciens membres, M. le D^r A. Demersay. On y trouvera, avec une photographie représentant le monument, avec le récit de l'inauguration et tous les discours prononcés à cette occasion, le résumé de trois conférences faites, le soir du même jour, au théâtre de Nancy, relativement à la géographie de l'Amérique du Sud et de la région où eut lieu la fin tragique de notre courageux compatriote. L'une d'elles est due à M. Demersay, qui, il y a longtemps déjà, a exploré le Paraguay et la frontière orientale du Grand-Chaco, habité par les féroces indiens *Tobas*, les assassins du D^r Crevaux. M. Demersay avait eu la bonne fortune de pouvoir examiner de près une douzaine de ces Indiens, amenés captifs à l'Assomption (Paraguay), et il en résume les caractères anthropologiques, en ajoutant quelques détails sur leurs mœurs.

II. — Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

Romania. Table analytique des dix premiers volumes (1872-1881).

Recue des Travaux scientifiques. Tome v, N° 8-11.

Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques. Année 1885, N° 3.

Journal des Savants. N° de janvier, février, mars 1886.

Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences (suite).

III. — Par ENVOI des Sociétés savantes ou des Revues :

Third annual Report of the United States' Geological Survey to the Secretary of the interior, 1881-82. by J.-W. Powell, director. — Washington, 1883.

Annual Report of the Smithsonian Institution for the year 1883.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse. 1^{er} et 2^e semestres 1885.

Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre. XIII^e vol., 1885.

Congrès Archéologique de France. 50^e session, tenue à Caen en 1881.—51^e session, tenue à Pamiers, Foix et Saint-Girons, en 1884.

Bulletin de l'Académie du Var. Tome XII, 2^e fascicule 1885.

Bulletin de la Société Archéologique du département d'Ille-et-Vilaine. Tome XVII, 1884.

Mémoires de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais. Tome XX, avec atlas, 1885.

Bulletin de la Société de l'Orléanais. 2^e trimestre 1885. — Ce Bulletin contient un article magistral sur *Emile Egger, sa vie et ses travaux*, par M. A. Bailly, professeur au lycée d'Orléans.

Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir. Mémoires, février 1886.

Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. 4^e trimestre 1885.

Bulletin de la Société des Archives historiques de l'Aunis et de la Saintonge. Trimestres de juillet et octobre 1885; trimestre de janvier 1886.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest. 4^e trimestre. 1885.

Revue de la Société des Etudes historiques, faisant suite à *l'Investigateur.* 51^e année 1885.

Bulletin de la Société Académique de Chauny (Aisne), fondée le 15 août 1884. 1^{re} année. (Nouvelle Société correspondante.)

Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes. 2^e année, 1883-84-85, et les deux premiers trimestres de 1886. (Nouvelle Société correspondante.)

Annuaire de la Société Française de Numismatique et d'Archéologie. Année 1885.

Bulletin de la Société Philomatique de Paris. Tome ix, 1884-1885.

IV. — ABONNEMENTS et ACQUISITIONS :

Revue Archéologique (Suite).

Bulletin Monumental (Suite).

Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme (Suite).

Flore de Loir-et-Cher, par M. A. Franchet. Dernier fascicule, comprenant, outre le titre et la table, une préface où l'on trouve une *Histoire de la Botanique* dans notre département depuis le XVI^e siècle; un chapitre intéressant sur la *distribution* des plantes de la région; un *vocabulaire* des termes botaniques employés dans l'ouvrage, et une *clef dichotomique* des familles.

Notre département possède donc aujourd'hui une flore complète, élémentaire quoique savante; puisse-t-elle servir de guide à beaucoup d'adeptes, et contribuer à faire pousser beaucoup de botanistes!

V. — N^o SPÉCIMENS.

The American Antiquarian and Oriental Journal. January 1886.

Annalen des Naturhistorischen hofmuseums redigirt von Dr. Fr. R. von Hauer. — Jahresbericht für 1885. Wien, 1886.

Dictionnaire historique de l'ancien langage français, par La Curne de Sainte Palaye, publié par les soins de L. Favre, etc.

E. N. & L. M.

L'ÉGLISE & L'ABBAYE DE LA TRINITÉ DE VENDÔME

PENDANT LA RÉVOLUTION (1790 - 1802)

Par M. l'abbé CH. MÉTAIS,

Curé de Saint-Rimay.

L'abbaye de la Trinité de Vendôme était sortie, comme la collégiale de Saint-Georges, de la main bienfaisante de Geoffroy Martel. Pendant huit siècles, ces deux sœurs jumelles rivalisèrent de gloire et de prospérité. Tour à tour caressées par les seigneurs et les rois, elles avaient traversé les périodes les plus néfastes de notre histoire, sans voir se ralentir leur marche ascendante vers le bien.

Pourquoi donc une révolution, qui d'après tous les vœux, aurait dû leur infuser dans les veines un sang plus généreux, et leur ouvrir une plus large carrière, a-t-elle, par une erreur néfaste, tout renversé ?

Nées le même jour, elles eurent un même tombeau.

Nous avons parcouru déjà la suite de lois et de décrets qui fermaient aux moines les voies du dévouement et de la vie religieuse. Ce supplice ne fut pas sans douleur, on ne l'accepta point sans protestation. L'innocence ne peut ainsi se démettre de ses droits.

Bien des fois, depuis la convocation des Etats généraux, depuis les délirantes assemblées primaires ou

électorales, le silence des cloîtres avait été troublé. La grande église de la Trinité avait été choisie comme théâtre des élections pour la paroisse de S'-Martin, comme celle des Cordeliers pour la paroisse de la Madeleine.

Ils avaient entendu, ces vieux moines, les cris d'un peuple qu'ils aimaient à soulager pendant la disette, réclamer la suppression des abbayes (1); puis le glas funèbre de la nuit du 4 août avait retenti lugubre à leurs oreilles.

Il fallait se séparer.

Les Commissaires municipaux se présentent pour dresser l'inventaire du mobilier, vases sacrés, ornements, le 28 avril 1790 (2); celui des titres chez les religieux et chez M. l'abbé, les 6 et 7 septembre; enfin pour apposer les scellés le 9 décembre.

Quelles tristes heures ils durent passer avec ces hommes, quand il leur fallut les conduire dans leur vaste église et leur remettre ses richesses séculaires, remuer avec eux la poussière de leur chartrier, étaler à leurs regards la pauvreté de leurs cellules! car la minutie officielle voulait tout voir, tout compter, tout compulsier: combien l'armoire contenait de chemises, de serviettes, de mouchoirs, de bas; combien de frocs, de vestes et de culottes dans la garde-robe; si les matelas, les rideaux, la couverture, voire même la pailleasse de la pauvre couche, ont de la valeur.

Ce n'est pas assez de cruauté encore! Ils ont bâti ces cloîtres, élevé cette église, ils l'ont aimée, ornée! ne pourront-ils plus y venir louer Dieu? — Oui! quelques jours encore, par grâce, comme par commis-

(1) Cahier des doléances du Tiers Etat de Vendôme, art. 48.

(2) Cet inventaire, précieux parce qu'il donnait le détail des richesses de l'église, est égaré; mais nous en avons le résumé dans un inventaire général des biens de toutes les congrégations.

ration. Ils sont descendus jusqu'à la prière pour obtenir cette faveur.

Ecoutez le procès-verbal de l'apposition des scellés :

« Mesdits sieurs (les bénédictins) ont dit qu'ils voyoient
« avec la plus grande douleur leur dissolution et leur
« séparation; qu'ils espèrent que nous voudrons bien
« leur donner la consolation de célébrer chacun en
« leur particulier, dans leur église, les saints mystères, et à cet effet laisser entre leurs mains les vases sacrés et ornements pour ce nécessaire. »

On n'osa pas refuser, mais on leur fit « expresse
« inhibition de s'assembler en chapitre ou en communauté. »

Dans quelques mois, plusieurs d'entre eux, Dom Busseret, Dom Flosseau, se verront détenus prisonniers dans leur cellule d'hier.

Enfin commence le triste pèlerinage. Nous allons suivre pas à pas les agents du pouvoir.

Pendant que M. Dehargne et C^{ie} exhibent leur mandat, jetons un coup d'œil sur le clocher (1). La croix

(1) Sur son histoire, son architecture et ses réparations, consulter M. Louis Martellière.

Rappelons toutefois deux faits inconnus. Le premier : la conversion du clocher en forteresse en 1357. (Anno 1357, cum patriæ Vindocinensi bellorum moles immineret, firmitus muniri monasterium et turrim campanariam iubet Ludovicus regis Galliæ filius, Andium et Cœnomanorum comes et Montispessuli Dominus, impensis tamen eiusdem monasterii. »

Ce fait est aussi relaté dans l'inventaire des Chartes de la Trinité. « Lectre du conte d'Anjou et du Mayne de congé de fortifier l'abbaye de Vendôme avec le grand clocher. MIII^e LVII. » fol. LXXV. v^e.

Le 2^e fait se trouve relaté dans un mémoire sur l'introduction de la congrégation de Saint-Maur à la Trinité : « La nuit même de l'introduction (21 octobre 1621) s'eslevoit une si furieuse tempête de vents, de tonnères et d'esclairs, que l'on appréhendoit que tout ne fut renversé par terre, il n'y eut pourtant point d'autre mal, Dieu mercy, qui celui que fit le tonnère qui

avec ses fleurs de lis domine encore le dôme altier ; mais laissez venir la Terreur, ces marques et ces attributs du despotisme et du fanatisme, malgré les sommes considérables demandées par les ouvriers, seront remplacés par le drapeau tricolore surmonté du bonnet rouge. 6 — 24 pluviose an II.

Dix-huit mois durant, « ce signe de sang et de terreur « comme dit le Procureur syndic Marganne-Rulière, « domina sur la ville. » Mais, le 8 messidor an III (26 juin 1695), « les administrateurs du district, « amis des lois et de la justice, ne pouvant plus souffrir un spectacle aussi hideux, qui ne peut que leur « rappeler les horreurs qui se sont commises et dont « ils ont eu si longtemps à gémir, firent enlever ce « signe odieux fait pour inspirer des sentiments de « cruauté, de férocité et de barbarie, etc. »

La croix ne vint reprendre sa place qu'au mois d'octobre 1803, après la restauration du culte (1).

Les quatre cloches sonnaient alors leurs dernières volées, car, le 19 octobre 1793, le Conseil ordonna la descente de toutes les cloches de la ville, excepté toutefois la cloche dite Crevant ; celle-ci allait elle-même être sacrifiée, d'après un décret du Directoire, rendu, sur la réclamation de l'agent national Bourgogne, le 26 ventose an II.

« L'ordre étoit donné à un serrurier de la ville, dit « Duchemin de la Chesnaye, de la casser ; mais le « sieur Marganne-Rulière, syndic du district, ayant « représenté à ses collègues que, si l'ordre étoit exécuté, il ne resteroit plus de cloches pour annoncer « non seulement les assemblées générales prescrites « par l'assemblée nationale, mais encore les incen-

tombant sur le grand clocher en abatit quelques petites pyramides et en passant froissat une des grosses cloches dont il fit tomber quelque peu de métal. »

(1) Journal d'un ouvrier vendomois, Bulletin 1869, p. 227.

« dies et autres événements publics et extraordinaires, d'après ses observations, que nous avons recueillies de sa propre bouche [l'ordre fut révoqué], « il se transporta sur-le-champ lui-même au clocher, « où il trouva le serrurier ayant déjà la main levée « pour frapper le coup fatal. »

« On se rappellera longtemps, ajoute-t-il, l'effet harmonieux que produisoient ces quatre cloches, quand « elles étoient toutes ensemble mises en volée. Les « tons de chacune étoient si justes qu'elles formoient « presque un accord parfait qu'on entendoit de très « loin. Bien des étrangers s'empressoient de venir « jouir de cette espèce de concert dans les jours de « grandes fêtes ou de grande cérémonie, on croyoit « alors qu'elles répétoient cet espèce de refrain si « connu en France : Orléans, Beaugency, etc (1). »

I

INVENTAIRE

Introduits dans l'église, les officiers municipaux procèdent à l'inventaire de tous les objets précieux.

I. **Tableaux.** — De ce nombre étoient quelques tableaux qui ornaient le maître-autel et le sanctuaire.

Le tableau du maître-autel représentait le baptême de Jésus dans le Jourdain. D'après une délibération du Conseil municipal du 25 nivose an IV, il fut transporté au collège comme un monument d'art, et remis au C. Lefèvre, bibliothécaire, pour être joint aux autres monuments d'art dont il étoit dépositaire.

Après le rétablissement du culte, il fut décidé, sur la pétition du sieur Buffet et autres, « qu'il seroit de

(1) Mémoires, tome 1^{er}, p. 203. Le petit clocher contenait aussi 4 cloches. — Pierre Brosse, le dernier sonneur, recevait 200 livres de traitement.

nouveau exposé aux yeux des connaisseurs et amateurs dans l'église de la Trinité, où il fera meilleur effet et sera aussi bien conservé. » Retouché depuis par une main maladroite, il a perdu toute sa valeur, et se trouve relégué dans la chapelle actuelle du Sacré-Cœur.

Le sanctuaire était encore orné de plusieurs tableaux, pour la plupart œuvres d'un religieux qui ne fut pas sans mérite, le frère Dunztan (1). De Passac et Duchemin de la Chesnaye nous en ont laissé la description. On y voyait, appendus aux quatre grands piliers, le portrait de Geoffroy Martel, dont un second portrait se trouvait dans la grande salle du couvent; ils furent l'un et l'autre, avec celui de Laurent Ganganelli (Clément XIV), brûlés par les volontaires de Paris le 28 mai 1793.

Puis les portraits de S^t Odéric, de S^t Arnoul et du fameux Geoffroy, abbé de Vendôme.

II. Châsses. — Cependant les commissaires, après avoir apposé les scellés sur une armoire renfermant la châsse de S^t Eutrope, placée sur l'arcade de la S^{te}-Larme, portent sur leur inventaire « le tabernacle et les 6 chandeliers de l'autel, en cuivre doré, et le grand aigle de cuivre qui sert au lutrin. » Puis ils se dirigent vers cette ancienne et primitive chapelle, indignement travestie de nos jours en cantine militaire; et avant « de fermer de clef l'armoire dans laquelle « est contenu le trésor de ladite sacristie, dont le détail est en l'inventaire », comptons avec eux les objets précieux de notre antique église.

« Un coffret couvert de lames d'or, dans lequel sont

(1) « De J. C. 1635. Frère Dunztan, religieux conuers de nostre congrégation, flamand de nation, peintre de son métier, mais des plus fameux du royaume, orna nostre église de quantité de tableaux et même le réfectoire. De J. C. 1636. Ce même frère Dunztan fit un tableau au réfectoire qui représente l'adoration des roys, estimé mille livres. »

trois autres petits coffrets d'or massif. L'un d'eux, le plus grand, enrichi de pierres précieuses, contient les deux petits; dans l'un d'eux est la Sainte-Larme, dans l'autre une petite croix. La S^{te}-Larme est contenue dans une lentille de cristal garnie en or avec deux chaînons de même matière. »

On a si souvent parlé de cette célèbre relique, que nous n'ajouterons rien ici. — Voir Pétigny, n. éd., p. 309.

« La châsse de S^t Eutrope, d'un goût très gothique, en argent doré et ornée de petites statues. »

Cette châsse, représentant la forme extérieure de l'église abbatiale, était enrichie de statuettes ciselées et de nombreux émaux et pierres précieuses.

Elle avait été donnée par l'abbé Aimery de Coudun, lors de la translation des reliques de S^t Eutrope, en 1492, par le cardinal Philippe de Luxembourg, évêque du Mans. Elle avait été fabriquée à Tours par un nommé Adrien, pour le prix de 431 livres 10 sols. On y voyait les armoiries du donateur. Elle pesait 107 marcs.

On portait cette châsse pieds nus, à la procession des corps saints.

Continuons: « Un chef de S^t Eutrope, en argent », pesant, d'après un procès-verbal dressé en 1792, 14 marcs 16 onces. Ce reliquaire avait été fait avec l'argent de la lampe donnée à la Sainte-Larme par Louis XI, laquelle pesait un peu moins (13 marcs, 3 onces et demie).

« Une grande croix couverte de lames d'or et de pierres précieuses, d'environ trois pieds de hauteur, contenant un fragment considérable de la vraie croix.

« Un soleil de vermeil; — Une petite croix d'argent pour le célébrant, garnie d'une couronne d'épines en vermeil et d'un diamant; — Un ostensor en cuivre doré pour exposer et porter la sainte Larme; — Le chef de saint André en argent; — Deux châsses d'é-

bène ornées de lames d'argent ; — Une sainte Madeleine en argent sur un piédestal en cuivre doré ; — Une croix processionnelle en argent neuve ; — Un saint Benoît en argent ayant à son col une petite croix d'or émaillée. »

L'abbé Simon nous donne l'origine de ces deux derniers objets : « Après la réforme de la congrégation de Saint-Maur, l'abbaye de la Trinité tint un rang si considérable, qu'on y tint un chapitre général, et les religieux capitulans, pour en perpétuer la mémoire, firent présent à la sacristie du monastère, d'une magnifique croix processionnelle enrichie de pierres précieuses et toute de vermeil, et d'une chässe d'argent représentant la figure de saint Benoît, dans laquelle ils firent mettre des reliques de ce saint patriarche, qu'ils avaient tirées du trésor de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, qui se glorifie de posséder ses précieuses dépouillés. »

« Un petit reliquaire en argent contenant un ossement de saint Julien ; — Un petit saint Antoine.

« Deux ex-voto représentés par deux yeux d'argent ; — Un petit vase d'argent ; — 2 paix d'argent ; — Un bâton de chancre surmonté d'une lanterne, le tout d'argent, dans lequel est une Trinité en vermeil ; — 2 grands chandeliers d'argent ; — Un très beau calice en vermeil ; — 3 autres calices dont un en vermeil, tous avec leurs patènes ; — Deux autres ornés de larmes en vermeil ; — 18 couverts, 3 cuillères potagères, une cuillère, le tout d'argent. »

Voyons de suite ce que deviendront plus tard ces objets précieux. Les églises supprimées durent transporter reliques et reliquaires dans l'église de la Trinité. La Madeleine, devenue desserte, réclamait en vain ses reliquaires le 12 décembre 1791. Ceux de St-Georges et des autres paroisses et communautés de la ville y avaient aussi été déposés.

Le 18 octobre 1792, en exécution de la loi du 10 septembre précédent, la municipalité sommat les pré-

tres qui occupaient encore les églises, de lui remettre les reliquaires. L'inventaire en fut dressé. Le 6 novembre, l'exécution était en pleine vigueur, et les fabriciers de la Trinité demandaient « de pouvoir disposer d'un certain nombre de pierres précieuses et perles qui se trouvaient enchâssées dans les matières d'or et d'argent extraites dans cette paroisse. » Le Directoire refusa, car ces objets, au nombre de 293 pierres et 69 perles, étaient la propriété de la nation.

Le tout avait été remis aux mains du fameux C. Ledoux, orfèvre, qui, le 14 novembre suivant, réclamait 24 livres, « pour paiement de son travail et du temps par lui employé à peser et aplatisir l'argenterie des différentes maisons et communautés supprimées dans le district. »

Puis vint la Terreur, avec tous ses crimes.

Le 6 frimaire an II (29 novembre 1793), le représentant du peuple Guimbertault était à Vendôme. Le Directoire se réunit sous la présidence du C. Catherinet, et « considérant que le fanatisme a de tous temps occasionné les plus grands désastres, qu'il est de la sagesse et du devoir des autorités constituées de faire disparaître tous les hochets de la superstition et de ramener par là les esprits faibles ou égarés aux principes de la raison ;

« Considérant surtout que l'argenterie destinée à l'exercice du culte catholique n'est qu'un objet de luxe et peut être utilement employée au service public ;

« Arrête... que l'argenterie employée au culte catholique sera envoyée à la monnaie ; que tous les signes de fanatisme, ... tels que bonnes vierges et autres, seront supprimés. »

Enfin Garnier, de Saintes, était arrivé dans le département. De Blois, il envoie au district de Vendôme une lettre suivie d'une proclamation, où il l'invite « à se défaire de tous les hochets du fanatisme » et à reconnaître le triomphe de la raison, où il éta-

« blit jusqu'à l'évidence le ridicule de la religion des
« prêtres, l'influence dangereuse des maximes super-
« stitieuses dans la société et la nécessité de les faire
« disparaître. »

Le Directoire, « convaincu que cette mesure va porter le dernier coup au fanatisme, etc., etc., et qu'il est temps de faire tourner à l'avantage public tous les ustensiles d'église », s'empresse, dès le 4 nivose (24 décembre), d'obéir à cet ordre, et sans retard nomme 24 commissaires, tous membres de la société révolutionnaire, lesquels devaient se transporter aussitôt dans toutes les municipalités du district, pour opérer le dépouillement des églises (1).

Garnier, de Saintes, était à Vendôme le 27 ventose an II, 17 mars 1794; et ce fut, paraît-il, en sa présence, vers la fin d'avril, que les nombreuses reliques de la Trinité et de la collégiale St-Georges furent livrées aux flammes dans la chapelle St-Michel, aujourd'hui de la Compassion.

Le C. Ledoux avait été un des principaux agents de ces tristes exécutions. Il nous expose lui-même ses exploits dans une pétition du 11 brumaire an III (1^{er} novembre 1794).

« Il a fait, dit-il: 1° l'inventaire de toute l'argenterie provenante (*sic*) des églises de Vendôme;

« 2° Celluy de l'argenterie de toutes les communes de ce district à fur et mesure que l'envoi s'en faisoit à l'administration;

« 3° Qu'il a démonté les croix et autres garnitures en plomb et en fer faisant partie de cette argenterie;

« 4° Qu'il a passé 5 jours à démonter la croix d'or de la cy-devant abbaye de Vendôme, à démonter les pierreries qui la garnissaient, et à dégarnir trois ou quatre châsses;

(1) La municipalité de Sougé fut seule à résister. Le maire, le sieur Pujost, fut suspendu de ses fonctions.

« 5° Qu'il a passé quinze jours à dégalonner et à faire dégalonner tous les ornements des églises;

« 6° Qu'il a employé trois décades à faire la vérification des étoffes d'or et d'argent à fur et mesure de la vente qui s'est faite des dépouilles des églises;

« 7° Qu'il a passé quatre jours à faire enlever dans différentes communes les dépouilles de leurs églises et à faire disparaître les signes du fanatisme, pourquoy il demande qu'il lui soit, pour les différents travaux, adjugé une somme convenable. »

Le Directoire lui alloue la somme de 336 livres pour 42 journées.

Il fut aidé toutefois par le C. Courcelles, qui mit trois jours à peser l'argenterie de 80 communes, et 33 jours à vendre les ornements des églises, et reçut pour cela 210 livres.

Le C. Ledoux ne fut point d'une intégrité parfaite dans ces délicates opérations. Le 6 floréal an III, il fut accusé et convaincu d'avoir mis dans ses poches des bouts de galons d'or des ornements qu'il avait démontés; et, après la chute de Robespierre, il fut arrêté avec trois autres des principaux terroristes de Vendôme.

Le 8 prairial an III (27 mai 1795), le Directoire exposait ainsi les motifs de cette arrestation :

« Le C. Ledoux, dit-il, est notamment dénoncé pour déprédations de la fortune publique; chargé de l'enlèvement des dépouilles des églises, il a mutilé, avec une affectation ridicule et contraire aux intérêts de la République, les objets de la vénération de ses concitoyens. »

Si nous en croyons les historiens, les déprédations auraient été considérables. « Suivant un extrait du procès-verbal du dépouillement des églises et communautés, qui nous a été communiqué par feu sieur Marganne-Ruillère, procureur syndic du district de Vendôme, resté en fonctions depuis l'année 1789 jus-

qu'en 1794, nous dit Duchemin de la Chesnaye, tous les vases sacrés, châsses d'argent et de vermeil, ainsi que les divers trésors tant de l'abbaye de la Trinité que du chapitre de Saint-Georges et des autres communautés et églises supprimées dans l'arrondissement du district de Vendôme, et envoyés alors à Orléans et à Paris, se sont trouvés monter au total de 194 marcs, 6 onces, 4 gros seulement, duquel poids il a été donné des reconnaissances aux administrateurs du district en 1791 et 1792. Il est assez vraisemblable qu'avant le dépouillement des églises de cet arrondissement, il en a été soustrait une grande quantité d'argenterie et effets précieux; le montant du poids ci-dessus étant bien inférieur à celui qu'on aurait dû y trouver, vu la richesse, le nombre et la quantité des vases et ornements que possédaient surtout les églises de l'abbaye et de la collégiale, ainsi que celle des principales communautés enclavées dans le ressort seul du district de Vendôme. En effet, 195 marcs d'argent, à 51 fr. le marc, ne formeraient pas une somme de 10,000 fr. On a lieu de présumer également qu'avant le dépouillement des églises, les diamants, les pierreries et effets les plus précieux auraient aussi été soustraits, n'étant fait mention nulle part ni de leur estimation ni de leur inventaire. »

Le fameux reliquaire de S^{te} Opportune, qui, d'après le certificat de l'artiste qui l'avait exécuté en 1644, pesait, avec les statues de la sainte et de son frère, saint Godegrand, 52 marcs 5 gros, ne se trouve plus peser que 31 marcs d'après le procès-verbal de 1792.

Nous donnons aux documents annexes le tableau sommaire du pesage de tous les reliquaires, vases sacrés, etc., des églises et chapelles de Vendôme, et leurs envois aux monnaies de Paris et d'Orléans.

Or le poids total de l'argenterie, malgré un nombre encore assez considérable de vases sacrés qui n'ont pas été pesés, se monte pour la Trinité seulement :

Or : 12 marcs, 1 once, 5 gros, 36 grains, sans compter les galons et draps d'or des ornements ;

Pierreries : 362 pierres précieuses et perles ;

Vermeil : 51 marcs, 2 gros ;

Argent : 329 marcs, 5 onces, 3 gros ;

Et, pour tout le district, à 153 marcs, 5 onces, 2 gros, 36 grains d'or, et à 3452 marcs d'argent, soit 38 kil. 500 d'or, et 863 kil. d'argent.

Après cet examen, nos commissaires « font fermer à clef l'armoire dans laquelle est contenu le trésor de ladite sacristie, y font apposer le sceau de la municipalité sur une bande de papier apposée sur ladite armoire, après néanmoins y avoir mis la Sainte-Larme et les coffres qui la renfermaient, la lampe d'argent qui était suspendue devant le sanctuaire (dont il n'est pas fait mention dans l'inventaire), ainsi que deux châsses en ébène garnies d'argent. »

III. Ornaments. — Puis nous entrons dans une chambre haute près de l'orgue, où l'on a transporté les ornements à cause de l'humidité de la sacristie. Nous y voyons un ornement complet de drap d'or, brodé et relevé en bosse d'or ; composé de 5 chapes, 1 chasuble, 2 tuniques, 2 étoles, 3 manipules, 1 écharpe, 1 voile, 1 bourse et un devant d'autel ;

Un ornement d'argent moiré, les orfrois à fleurs d'or et d'argent, 4 chapes, 1 chasuble, 2 tuniques, etc. ;

Un ornement en velours noir à galons d'argent, orfrois en drap d'argent moiré avec crépines, 4 chapes, 1 chasuble, 2 tuniques, etc. ;

Un ornement de velours violet à galons d'or, 3 chapes, 3 chasubles, 2 tuniques, etc. ;

Un ornement de velours rouge à franges d'or, orfrois en drap d'or, 5 chapes, 1 chasuble, 2 tuniques, etc. ;

Un ornement de velours cramoisi à galons d'or, 5 chapes, 1 chasuble, 2 tuniques, etc., etc. ;

Un dais de drap d'or, garni de franges d'or ;

2 parements d'autel en drap d'or et plusieurs autres en soie ;

125 aubes, dont 7 brodées et 84 à dentelle ;

2 coussins de velours verts, et 3 de panne violette, garnis de galons d'or, etc., etc.

Et, avant d'apposer les scellés, on laisse aux religieux, pour leur service, 2 calices d'argent et leurs patènes, le vase des saintes huiles, un ciboire d'argent contenant les hosties, et cinq chasubles de différentes couleurs.

IV. Bibliothèque. — Nous passons devant la bibliothèque, qui était située au-dessus de la salle du chapitre. Nous y trouvons 5113 volumes, savoir 1290 in-folio, dont 116 manuscrits et 18 sur parchemin ; 636 in-quarto, dont 72 manuscrits ; 2132 in-octavo, dont 30 manuscrits ; 465 in-douze, dont 3 manuscrits, et 590 volumes dispersés dans les chambres des religieux.

A ces richesses, s'ajoutait une collection de coquillages, minéraux, madrépores, pétrifications, médailles et jetons en cuivre.

Un catalogue manuscrit dressé en 1799 compte 256 manuscrits sortis exclusivement de la bibliothèque des Bénédictins et 5 seulement de l'Oratoire (1).

(1) La loi du 8 pluviôse ordonna l'établissement de bibliothèques publiques par la réunion des bibliothèques des maisons religieuses supprimées. Le Directoire, par son arrêté du 24 germinal an II (13 avril 1794), décréta que la bibliothèque de Vendôme serait établie au collège, et en confia le soin au C. Lefebvre. Le 1^{er} floréal suivant on lui adjoignait les citoyens Crémère, Dessaignes et Halès, pour procéder, de concert avec lui, au récollement et inventaires de tous les manuscrits, etc., des communautés, émigrés et condamnés du district.

Le collège possédait déjà une bibliothèque fondée par le

V. Chambres des religieux. — Mobilier. —
Suivons pas à pas MM. les commissaires dans la visite de chacune des chambres de la maison conven-

conseiller Augri, qui avait légué, dans ce but, les 3,100 volumes de sa bibliothèque. Une autre réunie à l'hôtel-de-ville, à l'aide de contributions que s'était librement imposées les juges, avocats, procureurs et greffiers du bailliage, contenait 400 volumes.

Enfin l'abbaye de l'Etoile avait...	344 vol. dont 123 in-folios ;
les Ursulines.....	372 — 20 —
le Calvaire.....	1802
la Virginité.....	480
l'abbaye de St-Georges-du-Bois	150.

Mais la dilapidation en fit disparaître un certain nombre. Ainsi, le 27 brumaire an III, le bibliothécaire se plaignit de la soustraction des « Antiquités dévoilées, par Bénard de Montfaucon », 10 vol. in-folio de la bibliothèque des Bénédictins. On regrettera toujours la perte du précieux cartulaire de la Trinité ; le calendrier du chanoine Du Bellay passa de même en des mains étrangères.

Enfin l'administration vendit au poids, le 12 fructidor an VI, « un très grand nombre de bouquins, réunis dans l'église de l'Oratoire, livres de dévotion et de théologie dépareillés. »

Voici d'ailleurs une lettre du bibliothécaire sur la formation de cette bibliothèque :

« Vendôme, le 26 brumaire de l'an 3 de la République
une et indivisible (16 novembre 1794).

« Citoyen,

« Pour répondre à ta lettre du 22 courant par laquelle tu me demandes compte de l'état des objets dont la garde m'est confiée, et des dilapidations qui pouvoient y être survenues, voici les détails que je puis te transmettre. Dans ce moment-ci il se trouve au dépôt national du district de Vendôme environ 17,000 vol. imprimés, 260 vol. manuscrits, provenant tous des cy-devant communautés ecclésiastiques ; de plus, 300 volumes provenant de personnes émigrées, recluses ou déportées, 3 tableaux tirés des temples du culte catholique con-

tuelle. Plus libéral que MM. les commissaires, nous ne noterons ici que les objets de valeur.

Dans le salon, ou chambre des hôtes, 6 morceaux de tapisserie de toile cirée, un lit à la polonaise, 4 tableaux encastrés dans la boiserie.

Antichambre et salon à manger, une fontaine en cuivre, buffet encastré dans la boiserie.

Infirmierie, deux vieux lits.

Chambre du sieur Girodon, administrateur (1), 5 morceaux de tapisserie, un lit (dont on donne le détail), etc.

servés comme monuments de l'art. Il doit arriver dans peu de chez la v^e Querhoent 2500 vol. (total 20,060 vol.), et un tableau représentant Enée qui emporte son père Enchise.

« J'ai déjà fait passer au comité d'instruction publique 6300 cartes portant titres d'ouvrages. J'en ferai partir incessamment 1500; un plus grand nombre serait parti si l'emballage et le transport des livres de Meslay et de la Ribochère n'eussent exigé ma présence. Je te prie de remarquer que les trois quarts des volumes sont déposés par terre, n'ayant ni local ni tablettes pour les placer autrement; il est urgent que le comité d'instruction publique nous donne son avis sur le devis que l'administration lui a fait passer...., etc.

« Salut et Fraternité,

« LEFÈVRE.

« Au C. Bourgogne, agent national près le district de Vendôme.

NOTA. — Le premier bibliothécaire de notre ville fut donc le C. Lefèvre, ex-vicaire constitutionnel de la Trinité, et non le sieur Londiveau, qui lui succéda seulement, malgré l'assertion de M. H. Omont, dans le catalogue de la bibliothèque de Vendôme qu'il vient de publier.

(1) L'administration du district s'était installée, dès le 10 juillet 1790, jour de sa première séance, dans les bâtiments conventuels de l'abbaye, aile du couchant, près le grand clocher, que la ville louait à l'Etat pour 1200 livres.

Chambre du procureur syndic, 5 morceaux de tapisserie d'indienne, un lit, etc.

Chambre de M. Deschamps (plus tard de M. Arnoult), 6 morceaux de tapisserie d'indienne, un lit, etc.

Chambre de M. Quantin, administrateur, 7 morceaux de tapisserie d'indienne, un lit, etc.

Grande salle (où plus tard fut jugé Babeuf), 10 tableaux, ... un parafeu en tapisserie.

Office, un quignola, 2 tables, etc.

Cuisine batterie de cuisine, où on remarque 30 petites tourtrières de cuivre pour les portions des religieux.

Réfectoire, boisé jusqu'à la naissance de la voûte ; *la boiserie décorée de belles peintures*, 10 tables à manger encastrées dans le parquet.

La chambre où logeait le sieur abbé, contenant des effets précieux, dont on ne donne pas le détail.

Greffe du Directoire, 2 tableaux.

Salle du Directoire *4 morceaux de tapisserie de haute lisse représentant l'histoire de la Sainte-Larme*, 4 tableaux, 2 autres morceaux de tapisserie, etc.

Salle du billard, un billard avec ses queues et ses billes.

Salle d'entrée, 5 morceaux de tapisserie de verdure encadrés dans une boiserie peinte, 8 fauteuils de tapisserie Un tableau représentant Louis XV.

Dans la remise, une voiture à 2 roues.

Dans la cave, 3 pièces de vin et des boissons.

Cabinet du jardin, instruments de jardinage.

Grenier, grosse horloge avec ses timbres.

Dortoir, une cloche d'exercice et un timbre, pesant ensemble 90 à 100 livres.

Vient ensuite la visite des chambres des religieux,

où nous ne voyons rien de remarquable, si ce n'est l'indication d'un domestique au service de Dom Busseret, cellerier.

Nous allons donner seulement la description de la cellule du P. prieur Dom Perrenet. Sa pauvreté fera juger de celle des autres.

« Entrés dans la chambre du P. prieur, y avons trouvé un lit composé d'un bois de lit, une paillasse, 3 matelats, un lit de plume, 3 couvertures tant bonnes que mauvaises, un traversin et un oreiller, 14 mauvais fauteuils et chaises couverts de cotonnade passée, un feu complet de fer, deux tablettes contenant 103 volumes de divers formats qui sont livres de piété à son usage, un miroir, 2 petites tables, une table de nuit, 4 vieux rideaux de cotonnade, 3 douzaines de serviettes tant bonnes que mauvaises, 4 paires de draps, 3 aubes, amicts, purificatoires et corporaux, deux vieux tableaux sans cadre, deux couverts d'argent.

« Le vestiaire dudit P. prieur consistait en chemises, bas, chaussons, mouchoirs, habits, vestes, culottes, robes et frocs, le tout à son usage, et dont il requis distraction à lui octroyé. »

Après avoir ainsi parcouru les chambres des RR. DD. Busseret, Dubois, Ducastel, Péan, Diraz, Nicot, Pommier, jetons un coup d'œil sur le dortoir, où nous trouverons 19 cellules occupées ci-devant par les novices, et dans chacune d'elles, un bois de lit, une paillasse, un mauvais bureau, une vieille tablette sans livres, une ou deux mauvaises chaises.

Et pendant que les commissaires visitent la chapelle St-Jacques (ou de N.-D. de Pitié), dans l'enceinte du couvent, où rien n'est susceptible d'inventaire, et qu'ils se transportent à la closerie des Bénédictins, à la Fosse, à la Béguinière (Naveil) et enfin à la Garlière, sans plus de résultat, pénétrons dans le fameux chartrier.

VI. Chartes. — C'était une grande salle, aux voûtes élancées, formant la partie supérieure de la sacristie actuelle. Au-dessous était un passage pour communiquer de l'ancienne sacristie (chapelle du XII^e siècle) avec les cloîtres.

Là venait souvent l'abbé Simon, notre premier historien, se délecter dans la lecture des vieux parchemins, bonheur que lui envieront toujours nos savants collègues, les Bouchet, les de Trémault, les de Rochambeau, et combien d'autres. Nous allons encore augmenter aujourd'hui leurs regrets en leur disant ce que contenait ce magnifique écrin, savoir :

69 registres, dont 2 cartulaires, 1 nécrologe de la maison, 7 contenant les prises d'habit et les professions de l'abbaye de Vendôme, 9 autres registres de vêtements et professions, et les autres des exhibitions, déclaration des fiefs de l'abbaye.

400 censifs, cueillerets, remembrances desdits fiefs.

1 portefeuille rempli de plans en parchemin de différents fiefs.

6 cartes contenant les plans des bois en coupes réglées appartenant à l'abbaye.

Plus de 700 liasses, contenant, d'après l'énumération détaillée de l'inventaire, plus de 29,000 pièces, tant en parchemin qu'en papier. Qu'il nous soit permis d'en énumérer quelques-unes :

Une liasse de 10 pièces, qui sont les titres de fondation de l'abbaye de Vendôme par Geoffroy Martel en mil quarante, les bulles confirmatives d'icelle et plusieurs copies collationnées d'icelles.

Une liasse de 34 pièces, qui sont relatives au concordat fait entre le sieur Sublet, abbé de Vendôme, et les sieurs religieux.

Une autre de 77 pièces, qui sont des copies collationnés de bulles et autres titres attributifs de privilèges.

Une autre liasse de 55 pièces, relatives à l'accord fait entre

les religieux de l'abbaye de Couches au sujet de l'office d'hôtelier.

Une liasse de 71 pièces, transactions entre l'abbaye de Vendôme et les évêques de Chartres.

Huit liasses, contenant 240 pièces, qui sont différentes bulles des papes relatives aux fondations et privilèges de ladite abbaye.

Une liasse de 32 pièces, concernant le droit par lesdits sieurs religieux d'assister aux assemblées de ville et d'opiner les premiers.

Une liasse de 35 pièces, contenant les procès-verbaux des miracles de la Sainte-Larme.

Une liasse de 24 pièces, qui sont les procès-verbaux d'autres miracles opérés par la Sainte-Larme.

Une liasse de 10 pièces, qui sont les titres de fondation par Louis de Bourbon, comte de Vendôme, en 1428 de la délivrance d'un criminel d'un cas gracieable le vendredi avant la semaine de la Passion par chacun an.

Autre liasse contenant 26 pièces, qui sont relatives au droit de préséance dans ladite cérémonie.

Une liasse de 2 pièces, relatives à l'établissement d'une foire franche le jour de la Nativité de Notre-Dame dans l'enclos de ladite abbaye.

Une liasse de 38 pièces, qui sont des bulles d'indulgences de différents papes.

Une liasse de 7 pièces, qui sont les accords et échanges des fiefs blésois et vendomois entre les comtes de Vendôme et de Blois.

Une liasse de 30 pièces, qui sont les nouveaux acquêts et amortissements depuis 1689 jusqu'à 1705.

4 pièces, qui ne peuvent servir qu'à l'histoire, et concernant les privilèges de la maison.

Une liasse qui est le résidu d'un procès entre l'évêque de Chartres et les religieux, concernant la juridiction de l'évêque sur ladite abbaye.

Huit liasses contenant 104 pièces, sur les droits des justices seigneuriales dépendantes de l'abbaye.

Edits, mandements, arrêts imprimés, qu'il nous a paru inutile (?) de détailler.

Une liasse des contestations entre les maires et échevins de Vendôme et messieurs les Bénédictins, contenant 100 pièces concernant le boisseau d'eau.

Une liasse de 16 pièces, contenant les déclarations, inventaire et mémoires des aliénations de la maison de Vendôme.

..... Mémoires des anciennes coutumes de l'abbaye.

Une liasse de 47 pièces, contenant les titres en vertu desquels les biens de l'abbaye sont chargés d'aumône envers les pauvres de la ville de Vendôme.

Une liasse contenant 33 pièces relatives au procès jugé en faveur des religieux de l'abbaye de Vendôme, Messieurs de l'Oratoire et Messieurs les chanoines de la même ville, pour l'exemption des droits d'entrée sur les vins de leur crû.

Une liasse de 21 pièces, legs et concessions faites à l'abbaye de Vendôme.

Une liasse de 6 pièces, droits et privilèges du canal du cloître.

Une liasse de 13 pièces, aveux au duché d'Anjou.

Une liasse de 10 pièces, procédures et sentences concernant les propriétés de la maison.

16 pièces, donation des petits prés faisant partie de l'enclos de la maison en 1238.

Un échange entre Jean Barbotin et *Jean Thibault* (?), abbé de Vendôme, pour 15 sous de rente assignée sur héritages situés à Cognague, lesquels sont chargés de 4 livres de rente envers les religieux.

La métairie de Beauvoir, donnée par Jean et Pierre Garrault le 7 may 1441 (Villemardy).

La métairie de la Vasseur, située au village de Mézières, paroisse de Périgny, acquise par les abbés et religieux le 24 septembre 1703, et donnée par moitié par Louis de Crevant auxdits religieux le 4 juin 1520 (47 pièces).

Un titre de donation de l'an 1123 d'héritages à Vendôme et au Bois-aux-Moines, par le chevalier Chospano (?)

Bulles des papes pour la réunion de la cure dudit Savigny à l'abbaye.

8 pièces, qui sont un traité fait avec M. le comte de Rochefort, abbé de Vendôme (?), et les religieux pour les dixmes et terrages par lui abandonnés pour les aumônes publiques du Carême.

5 pièces, qui sont diverses lettres Royaux (*sic*) et commitimus relatifs aux affaires de la maison.

5 pièces concernant la distribution des images de la Sainte-Larme et d'étalage dans la cour de l'abbaye.

10 pièces, union de l'office d'infirmier à la manse conventuelle.

Donation faite par Thibault, comte de Blois, à l'église et aux religieux de l'abbaye de Vendôme, droit de voirie et de foire à Boisseau, 60 pièces.

17 pièces en une liasse, relatives à une rente de 50 sous due par le chapitre de Vendôme sur les petites écoles.

Donation de la métairie de la Grande-Poterne (Perrigny) par Philippe de Boley et Heloiys sa femme au mois de juillet 1234.

Closerie de la Garrelière (Villiers), donnée par Michel Dupont chanoine à Vendôme, le 28 janvier 1656, à charge d'un anniversaire.

35 pièces, qui sont les titres originaux de propriété et donation par Pierre de Montoire à la maison des domaines de Coulommiers.

Acte de concession par les prieur, abbé et religieux de cette maison aux habitants de Saint-Aignan de partie des terres de la seigneurie, à la charge, etc., 1^{er} janvier 1407.

Une liasse de 102 bulles de différents papes et pièces y relatives, concernant les abbés de Vendôme.

7 pièces, qui sont une donation du Meric de Cozedun (*sic*), abbé de Vendôme, de 1000 écus d'or.

129 pièces de visites de différents prieurés.

20 pièces, partage des biens entre l'abbé et l'abbaye.

40 liasses, quittances, mémoires d'ouvriers, etc., etc.

Transportons-nous maintenant dans le chartrier spécial de l'abbé, placé dans le palais abbatial, et dont M. Simon Deschamps, notaire, avait la garde. Nous y recueillerons plusieurs renseignements précieux.

1° L'aliénation de la terre et baronnie de Villedieu par M. Philippe de Vendôme, abbé dudit Vendôme et grand prieur de France, au sieur et dame du Tronchot, en date du 15 juin 1694 pour finir en 1804, avec

1700 pièces, déclarations au fief, seigneurie, etc., de Villedieu.

2° L'aliénation de la châtellenie du *chêne quarré* à perpétuité au profit du sieur Guichard.

3° L'aliénation de Courtozé au sieur Dubouchet pour 99 ans par contrat du 10 septembre 1757 (1891 pièces, déclarations au fief de la seigneurie de Courtozé).

4° L'aliénation d'un cellier sous les grands greniers à François Pichéré, en 1673.

5° L'aliénation de la closerie de Beauregard aux sieurs Bénédictins de S^t-Calais par contrat du 15 septembre 1753 pour 99 ans (avec 400 déclarations audit fief).

6° Le bail à vie de la maison abbatiale au sieur Dey de la chapelle, par contrat du 27 juin 1763.

On voit encore que l'abbé possédait, entre autres, 1° la seigneurie de la châtellenie de Lisle en Vendomois, avec les fiefs en dépendant, comme les fiefs de La Ville-aux-Clercs, de Neuf-manoir, de la Baronnière, de Moncé, de la Roche-Belle-assise, de Saint-Germain, de la Hardonnière, de Haye-de-Champ, etc., 2,500 pièces.

2° Le fief de Rainçay (Lancosme), 600 pièces.

3° La seigneurie de Prunay, donnée à bail à vie abbatiale à M. Legrand de Marizy (avec 1000 déclarations à ladite seigneurie).

4° Le prieuré d'Oléron, et le bénéfice de Maran, 130 pièces.

On peut juger, par cet aperçu, de la richesse du chartrier de l'abbaye de la Trinité et de la perte énorme que nous a fait subir l'autodafé révolutionnaire du 10 août 1793.

DOCUMENTS ANNEXES

I

« **INVENTAIRE** des titres des sieurs religieux bénédictins de Vendôme en date du 6 septembre 1790, dressé par MM, Antoine Buscheron, maire, Bodichon, Renou & Boutrais, officiers municipaux. »

Il serait fastidieux de reprendre article par article l'énumération de ces titres. Nous allons simplement indiquer, d'après l'inventaire, les principales propriétés de l'abbaye, renvoyant pour le reste à la copie complète que nous déposons aux archives de la Société.

1. — Les dignitaires avaient chacun leurs propriétés particulières. L'*aumônier* de l'abbaye, outre sa maison dans l'enclos, possédait des biens et des rentes à Vendôme, aux Hermites, la métairie de la Fosse-à-l'Aumônier ; — le *cellerier*, le fief près le cimetière de Thoré, des biens en Anjou ; — le *chambrier*, des droits sur la cure de Busloup (7 pièces de prises de possession de cet office) ; — le *sacristain*, une maison dans l'enclos, la ferme générale de la secrétainerie de Pezou, des terres en Anjou ; — le *sacristain de la Sainte-Larme* avait un droit de vinage ; — l'*armoirier*, des domaines en Anjou ; — l'*infirmier*, un fief à Villiers, des maisons à Vendôme, rue du Change, au pontceau et faubourg Saint-Michel. Cet office avait été réuni à la masse conventuelle. — Le *vêtu-rier* de la maison avait aussi ses propriétés.

2. — Des rentes et des biens étaient affectés à l'entretien des chapelles : en particulier des chapelles de Notre-Dame-de-Pitié, de la Majesté (métairie de Gombergean), de Saint-Jean (dîmes de la Comprie à Villemardy, métairie des Gâts à Coulommiers), de Saint-Michel (rentes sur le moulin d'Esnault à Périgny), de Saint-André (métairie de la Barratière), de Saint-Pierre (métairie du Plessis à Azé).

Nous allons maintenant énumérer les prieurés, fiefs et seigneuries de l'abbaye.

3. — PRIEURÉS qui, en général, étaient aussi fiefs et seigneuries : Houssay, 2,720 pièces, déclarations, etc. ; — Prunay, 262 p. ; — Savigny, 330 p., et Cormenon, réuni au prieuré de Savigny, 185 p. ; — Villemardy, 193 p. ; — Ville-dieu, uni à la manse abbatiale, 28 p. ; — Busloup, 210 p. ; — Lancôme, 123 p.

Château (Anjou), 173 p. ; — Lesvières-lès-Angers, 67 p. ; — Cheviray-le-Rouge, 62 p. ; — Lattay ; — Lavaille ; — Craon ; — Beauchamps ; — Notre-Dame-du-Broc, réuni au séminaire Saint-Charles d'Angers, à la charge de 75 livres de rente ; — Saint-Hippolyte, 22 p. ; — Ménil, 3 p. ; — Saint-Sarturnin-sur-Loire, 17 p. ; — Tannécy, 7 p. ; — Notre-Dame de la Colombe, près Brissac, 8 p.

Notre-Dame d'Olonne, 93 p. ; — Andrieux, en Normandie près Caen, 317 p. ; — Saint-Etienne de Beaugency, 359 p. ; — Surgère, diocèse de Xaintes, 64 p. ; — Moutierneuf ou Saint-Sauveur, en Saintonge (bulles et prises de possession du titulaire actuel dom Busseret), 1233 p. ; — Saint-Laurent de l'Hermitage, 203 p. ; — Saint-Nicolas de la Chartre, 224 p. ; — Dahion, 2 p. ; — Le Puy-Raveau, 372 p.

Prieuré de Saint-Aignan (concession, par les prieur, abbé et religieux aux habitants, de la terre et seigneurie de Saint-Aignan).

Prieuré, fief, baronie et seigneurie de *Gastineau*. 531 p. (Bénédiction de la chapelle du prieuré de Gastineau, 33 p.)

4. — FIEFS, BARONIES et SEIGNEURIES de :

Coulommiers, 1,400 pièces (fiefs de Chantevie, 18 p.) — Baignaux, 798 p. — Danzé, les Mornas, la chapelle Saint-Aignan, 709 p. — Villebouzon (à Villefrancœur), 382 p. — La Chapelle-Enchérie, 462 p. — Pezou, Lisle (réuni au censif de Pezou), Touche-Gontier, la châtellenie de Fontaine-sous-Pezou, 839 p. — Gombergean, 816 p. — Les Hermites, 614 p. Boisseau, 405 p. — Rocé, 48 p. — Fiefs de la Béguinière, Saint-Etienne, la Chapelle et Saint-Nicolas de la Béguinière (Naveil, baillée originaire de 1256), 2,427 p. — Faye, 100 p. — Villechatain, 156 p. — Le Grand-Mortier (Saint-Ouen), 336 p. — Saint-Mandé, 146 p. — Oléron. — Villiers, 1060 p. — Fief de l'Infirmerie (à Villiers), 47 p. — Fiefs de Monthonon, la Thibaudière et la Beaumicellerie, 128 p.

Vendôme ; fiefs du cellerier assis en la ville et faubourg de

Vendôme ; fiefs en Anjou, 947 p. — Fief de l'Aumônier et de la Fosse-à-l'Aumônier, 907 p. — Fief de la Maladrerie, 40 p. — Fief de la Courtilière devant le grand cimetière, 48 p. — Fief de l'Infirmier, 74 p.

5.. — PROPRIÉTÉS DE L'ABBAYE.— Les principales sont énumérées dans la Pièce justificative N° 2. Nous nommerons cependant ici : Le Chêne-Quarré et Haye-de-Champ (Pezou), — La Haute-Prévôté à Coulommiers, — Le moulin de Houssé, — Le moulin de Croué (Sasnières), — Le Rincé à Lancôme, — Villebazin et la Bélinière (Villeromain), — Moulin de Fosse-Darde, — Métairie de Saint-Denis à l'Islette (réunie à celle de la Fosse-à-l'Aumônier), Vendôme, — Ilot Frabot, — Le moulin Frabot, — Le moulin de Beaumay.

6. — RENTES : du Grand-Prieur à Houssay, — des Grands-Chemins à Lisle, — sur la seigneurie de Sougé, — sur la métairie des Marais à Sougé, — sur la Gaulerie de Prunay, — 250 livres dues par le prieur de Prunay, — 210 l. dues par le fief de Prunay au sieur abbé, — 12 l. sur la maison appelée Vauchalou, à Trôo, — rente des Guenardeau, 12 liv., à Mazangé, — la grande rente du couvent sur les Trois-Nouées, à Baignaux, — 5 sols de rente à chaque mutation du curé de Boisseau, — sur la terre des Boudereaux et sur la Chalottière, à Azé, — sur le Bouchet-Touteville, à Crucheray, — 30 l. sur la Cochetière, à Rocé, — 24 l. sur la Cire, à Rocé, etc.

Un grand nombre de rentes établies sur des maisons de la ville et des faubourgs de Vendôme.

7. — DIMES :

De Houssay, de Sasnières, du Chêne-Quarré, de Pezou, de Prunay, de Boisseau, de Danzé, de Faye, de Thoré. — Dîmes du Mont Saint-Père, à Savigny. — Dîmes noales à Lignièrès. — Dîmes et prémices à Lancôme. — Dîmes de la Lampe, à Villiers. — Dîmes de la Biche, à Vendôme.

8. — JUSTICE haute et basse sur la châtellenie de Pezou. — Haute justice sur le prieuré de Houssay. — Droit de justice aux Hermites. — Justice de l'abbaye.

9. — VARIA.

Droit de relief sur le moulin de Baignaux. — Droit de

chasse sur le censitaire de Baignaux. — Foire de S^t-Gilles, à Villiers.

Titres des maisons et boutiques à la porte voûtée de l'abbaye. — Rente sur la maison du pape Gault, bourg Saint-Martin, — Propriété de la rivière de Loir depuis les anciens moulins de l'Isle et Savateau jusqu'à ceux de Fosse-Darde. — Curages des deux canaux qui descendent du pont Parrain et qui vont l'un au pont Rondin et l'autre au pont de la Chevrie, 85 p. — Procédures contre ceux qui embarrassaient le canal qui descend au pont Parrain, 45 p. — Propriété de la rivière au-dessus du pont Parrain. — 24 pièces relatives aux planchers sur le Loir, faubourg Saint-Bienheure. — 11 pièces concernant le droit de pêcher anguilles sur les moulins de l'Isle, à la porte Saint-Georges, pendant une nuit, tel qu'il plaira aux religieux.

II

VENTE DES PRINCIPALES PROPRIÉTÉS DE LA TRINITÉ

(Arch. départ., Série D.)

I. — A Vendôme.

<i>Numéro de la vente</i>	<i>Date</i>	<i>Désignation</i>	<i>Livres</i>
207	13 avril 1791	Métairie et closerie de la Fosse-à-l'Aumônier	17000
253	19 avril	La métairie des Grands-Prés, l'abbatiale, la maison du sacristain, petits greniers, grands greniers.	130000
360	12 mai	Une maison cour de l'abbaye, avec une boisselée de jardin, occupée par Girodon.....	7650
434	30 mai	La chapelle Saint-Jacques ou de N.-D.-de-Pitié	1700
435	—	Le moulin à than appelé Baumé.	4550
681	21 octobre	Les moulins du pont Parrain....	15100
771	29 décembre	3 arpents dits les Petits-Prés. — La maison conventuelle des ci-devant Bénédictins	64000
784	—	Le four banal de la Trinité, rue du Change	4150

863	30 janv. 1792	Une maison cour de l'Abbaye , occupée par Ledoux	815
866	—	Une maison cour de l'Abbaye, joi- gnant la chapelle Saint-Jacques et la maison dite case barbière.	4350
868	—	Une maison sous le porche de l'ab- baye, où se trouve l'auditoire..	3050

II. — En dehors de la ville.

126	11 mars 1791	Métairie de la Béguinière (Na- veil)	21000
127	—	Métairie de la Béguinière (Rocé)..	1800
129	—	Petite métairie du Grand - Mor- tier (Saint-Ouen)	10500
149	21 mars	Métairie du Prieuré de Gomber- gean	24300
227	14 avril	Closerie de la Béguinière (Naveil).	7500
229	—	Métairie de Belliard (Houssay)...	10900
266	22 avril	Métairie de la Vassor (Périgny)..	12000
335	9 mai	Métairie de Villarceau (Selommes).	30300
337	—	Métairie du Buisson (Baignaux).	42000
342	10 mai	Métairie de la Grande-Pontée et dépendances, à Busloup.....	13800
346	—	Métairie du Plessis (Azé).....	5200
348	11 mai	Métairie du Liboy (Tourailles) ...	32400
356	—	Métairie de la Secretainerie, avec sa chapelle (Pezou).....	66000
413	17 mai	Métairie de Baignaux	38500
415	—	Métairie de l'Abbaye à Villemardy.	18100
418	—	Métairie de Beauvoir à Villemardy.	61500
424	—	Métairie de la Goufardièrre (Se- lommes).....	11000
426	20 mai	Métairie des Coulommiers (Cou- lommiers)	21000
430	—	Métairie de la Cour (Coulommiers).	35000
500	20 juin	Métairie de Villemalin (Cruche- ray)	20600

653	23 sept ^{re}	Une closerie au hameau de la Garrelière (Villiers)	14000
739	6 décembre	Le moulin appelé le Moulinneuf (Coulommiers)	17900
951	5 avril 1792	Les moulins bannaux de Fortunas (Pezou)	11100
973	24 avril	La métairie du Prieuré de Prunay.	6100
1209	26 br ^{re} an II	Le château de Villedieu	8050
1210	—	Le moulin du Bois-Neuf, à Villedieu	15580
1211	—	Le moulin de Groteau	19900
1214	—	Métairie de Grison, à Villedieu...	30700
1215	—	Métairie de la Rotière, à Tréhet...	42000
1216	—	Le moulin de Peaudoye, à Villedieu	15100

TOTAL de la vente des biens de l'abbaye de la Trinité dans le district de Vendôme..... 1,075,468 liv.

III

ARGENTERIE DES ÉGLISES

Les lois des 27 mars 1791, 4 et 10 septembre 1792, prescrivaient l'envoi de l'argenterie des églises aux hôtels des monnaies. Les renseignements suivants ont été puisés dans le N° 774 de la série L des archives départementales.

Une lettre datée de Paris, 14 brumaire an II, signée Lau-
mond, fait mention d'un envoi de 42 marcs 7 onces 4 gros de
vermeil fait le 7 novembre 1791, mais sans désignation des
objets.

1^{er} ENVOI, 25 janvier 1792.

Vermeil, à Paris, 43^e 4^e 9^e. — Argent, à Orléans, 89^e 6^e

Saint-Georges de Vendôme.

Vermeil. — 1 croix processionnelle, 1 petit S^t-Georges, 1 ostensor, 2 calices = 18^e 6^e 6^e.

Argent. — 1 bâton de chantre à lanterne d'argent, 2 chandeliers d'acolytes, 2 burettes et leurs patènes, 2 encensoirs et

1 navette, 1 bénitier et son goupillon, 4 calices et leurs patènes, 1 paix, 1 ciboire, 1 vase aux saintes huiles = 40ⁿ 6^s.

Un autre bâton de chantre non pesé.

Cordeliers.

Vermeil. — 3 calices, dont l'un sans patène = 6ⁿ 2^s 4^s

Argent. — 1 soleil, 1 calice rompu et sans patène, 2 burettes, 1 encensoir, 2 croix, l'une processionnelle, l'autre petite, 2 ciboires dont l'un très petit = 12ⁿ.

Augustins de Montoire.

Argent. — 2 calices et leurs patènes, 1 petit ciboire, 1 petit vase aux saintes huiles, 2 cuillers et fourchettes à bouche, 1 cuiller à ragoût = 7ⁿ 6^s.

Saint-Georges-du-Bois.

Argent. — 12 couverts, 1 cuiller potagère, 2 cuillers à ragoût = 9ⁿ 6^s.

Abbaye de l'Etolle.

Argent. — 1 ostensor, 1 ciboire, 1 calice et sa patène, 1 cuiller à potage, 6 cuillers et 6 fourchettes = 8ⁿ 5^s.

La Trinité.

Vermeil. — 1 soleil. 2 calices et leurs patènes (l'un très beau) = 17ⁿ 6^s 4^s.

Argent. — 1 croix de célébrant, 2 calices et leurs patènes, 1 cuiller à soupe, 1 couvert, 2 cuillers à ragoût, 12 cuillers à café = 10ⁿ 3^s 6^s.

2^e ENVOI à Orléans, le 18 avril 1792.

61ⁿ 4^s d'argent.

Saint-Lubin de Vendôme.

2 calices et leurs patènes, 1 paire de burettes, 1 vase aux saintes huiles, 1 ciboire, 1 soleil = 5ⁿ 4^s 1^s.

Saint-Bienheure.

2 calices et leurs patènes, 1 soleil, le vase d'un petit ciboire = 4ⁿ 5^s.

Saint-Martin.

5 calices et leurs patènes, 2 soleils, 1 feuille d'argent représentant Saint-Martin = 10ⁿ 1^s 1^s.

Non pesés: 1 bénitier et son goupillon, 1 petite croix de 15 pouces, 2 chandeliers d'acolytes, 2 encensoirs, 1 navette,

2 burettes et leur plateau, 1 lampe, 4 vases pour les saintes huiles. (Inventaire du 3 août 1790.)

Saint-Gilles de Montoire.

1 calice et sa patène = 4^l.

Collégiale Saint-Georges.

1 grand ciboire et son pied. 1 lampe et ses chaînes = 9^l 4^l.

La Trinité.

1 lampe et ses chaînes = 4^l.

La Virginité.

1 soleil, 1 ciboire sans pied, 2 calices, 1 croix processionnelle, 1 petite crosse, 2 petites couronnes, 1 vase aux saintes huiles, 1 navette, 2 plats et 4 burettes, 1 petite custode = 22^l 2^l,

3^e ENVOI à Orléans, le 16 novembre 1792.

Or, 4^l 6^l 9^l 36^l. — Vermeil, 125^l 12^l. — Argent, 442^l.

La Trinité.

Or: les coffres de la Sainte-Larme, 4^l 6^l 5^l 36^l ^{grains}.

Argent : 1 lampe, 10^l 6^l — 1 bâton de chantre, 13 2 — La croix processionnelle, 12 6. — Le chef de S' André, 14 2. — Le chef de S' Eutrope, 14 6. — La statue de S' Arnoul, 9 2. — La statue de S' Benoit, 6 3. — La statue d'un ange, 13^l. — 2 chandeliers d'acolytes, 10 6. — Le bras de S' Bienheurez, 3 6. — 1 encensoir, 4 4. — 1 encensoir, 4 6. — 1 navette, 7^l 3^l. — 1 paix, 4^l. — 1 plat, 1^l 6^l. — 2 burettes, 1^l 1^l. — Le bras de S' Columban, 3^l 6 4. — 1 bénitier et son goupillon, 13^l 4. — La statue de S' Laurent, 6 2. — La statue d'un ange portant la mâchoire de la Madeleine, 6 2. — La châsse de S' Eutrope, 107^l 7. — La châsse de S^{te}. Opportune (1), 31 7. 1 masse d'argent, 5 5.

Total = 294^l 7^l 7^l.

(1) La châsse de sainte Opportune provenait de la Collégiale. C'était l'œuvre d'un artiste de Paris, d'après le certificat suivant : « Je soubssigne certifie à tous qu'il appartient que l'ouvrage d'argent qui est à la châsse de Madame S^{te}.-Opportune, pèse 52 marcs 5 gros et demy savoir deux figures, l'une de S^{te}.-Opportune et celle de M^e saint Godegrand, avec tous les ornements qui sont autour de lad. châsse, et déclare que les quatre boules qui portent lad. châsse avec le fond de dessous n'est que de l'eston argenté qui n'ont point été pesés n'estant point d'argent, laquelle ouvrage a esté pesé en présence de Messieurs de Terriou et des Monnault, en tesmoing de quoy nous avons signé le présent certificat. A Paris, ce 2^e jour de novembre 1644. Signé : Terriou, De Billevery des Monnault et L. Cottard. »

Plus 18 couverts, 3 cuillers potageres, une statue de la Madeleine, le reliquaire de S' Julien, un S' Antoine, 2 yeux d'argent, 1 petit vase, 1 paix ; le tout non pesé. — (Inventaire du 16 août 1791.)

La Madeleine.

Argent : 1 croix, 15ⁿ 3^e 4^e — 1 aspersoir et 1 bénitier, 13 1 — 2 chandeliers, 8 5. — 1 encensoir, 3ⁿ 7 6. — 1 encensoir, 3ⁿ 5. — 1 navette et sa cuiller, 6^e 4. — 2 burettes, 1ⁿ 6^e. — 1 plat, 1ⁿ 4 5. — 1 paix, 3^e 3 1/2.

Total = 48ⁿ 5^e 4^e 1/2.

Oratoire.

Argent : 1 patène, 1ⁿ 7 7. — 2 burettes, 1ⁿ 2^e 36 ^{rr} — 1 navette et sa cuiller, 7^e 1^e. — 1 encensoir, 5ⁿ 2^e 5 ^r.

Total = 9ⁿ 7^e 36 ^{rr}.

Ursulines.

Argent : 4 chandeliers, 22ⁿ 4^e 6 1/2. — 2 autres chandeliers, 9 1 2. — 1 lampe, 5 6 6. — 3 paires de burettes, 3 3. — 1 bénitier et son goupillon, 6ⁿ. — 1 encensoir et sa navette, 3 7 4. — 3 calices et leurs patènes : le 1^{er}, 5ⁿ; le 2^e, 4ⁿ 2; le 3^e, 4 2 4. — 2 ciboires, l'un grand et l'autre petit, 2ⁿ 4^e. — 1 petite boîte aux saintes huiles, 4^e 3. — 1 croix processionnelle, 5ⁿ 5.

Vermeil : 1 soleil, 2ⁿ 7.

Total = 75ⁿ 4^e 7^e.

Calvaire.

Vermeil : 1 soleil (de 14 pouces de hauteur), 7ⁿ 0^e 4^e.

Argent : 2 calices avec leurs patènes : le 1^{er}, 3ⁿ, 6^e 4^e; le 2^e, 3 2 6. — 1 ciboire, 1ⁿ 5. — 1 autre ciboire, 2ⁿ 6 4. — 1 boîte aux saintes huiles, 4^e 2. — 1 encensoir et sa navette, 4ⁿ 4. — 1 paire de burettes, 1ⁿ 3 4. — 1 plat, 1 4 7. — Une cuiller, 2^e 1 cœur d'argent, 3ⁿ 6^e.

Total = 31ⁿ 1^e

Chapelle de Saint-Pierre de Vendôme.

Argent : 1 calice et sa patène, 1ⁿ 2^e 2^e 1/2.

Hôtel-Dieu.

Argent : 1 encensoir, 3ⁿ 1 2. — 1 paire de burettes, 7^e. — 1 assiette, 1ⁿ 1 6. — 1 navette et sa cuiller, 4^e 5^e 36 ^{rr}. — 2 chandeliers d'acolytes, 4ⁿ 2 5.

Total = 10ⁿ 1^e 2^e 36 ^{rr}.

Maison des Sœurs de la Charité de Montoire.

Argent : 1 encensoir avec chaînes, 1^{re} 3^{re} 7^{re}. — 4 burettes
1 2 11/2. — 1 plat d'argent, 1^{re} 6^{re} 1/2.

Total = 4^{re} 6^{re} 7^{re}.

Paroisse Saint-Laurent de Montoire.

Argent (pesé le 21 octobre 1792) : 1 plat, 1^{re} 4^{re} 6^{re} 1/2. — 2 burettes, 1^{re} 3^{re} 1/2. — L'offerte, 3^{re} 5 1/2. — 1 petite statue de saint Laurent avec son gril, 1 6 7. — 1 navette et sa cuiller, 7^{re} 5 1/2. — 1 encensoir avec sa chaîne, 4^{re} 1 4 1/2. — 1 petite lampe avec sa chaîne et son chapiteau, 4 1 7. — 1 autre grande lampe avec sa chaîne et son chapiteau, 13^{re} 3. — 4 chandeliers, 14^{re} 4. — 1 goupillon d'argent, 1^{re} 3 1. — La grande croix d'argent, le christ et 3 clous, 6 2 1. — 5 feuilles d'argent qui couvraient le bâton de la croix, 2 4 2.

Total = 53^{re} 4 6.

Vermeil : 1 croix d'argent doré, 1^{re} 4 6 1/2.

Paroisse de Saint-Oustrille.

Argent : 1 lampe d'argent avec ses chaînes et son chapiteau, 6^{re} 5 4 1/2. — 1 navette avec sa cuiller, 7^{re} 1. — 1 encensoir avec sa chaîne, 4^{re} 1 4 1/2. — 5 feuilles d'argent, 2 4 6. — 1 croix d'argent, 5 7 4.

Total = 20^{re} 2 4.

Paroisse de Tourailles.

Argent : 2 burettes, 4^{re} 2. — 1 plat à lavabo, 1^{re} 4^{re} 1/2.

Total = 1^{re} 4 6 1/2.

Houssay.

Encensoir et sa navette, 1 cuiller, 2 burettes, 1 bassin, ensemble, 9^{re} 3 6.

Saint-Ouen.

1 croix d'argent et une feuille couvrant le bâton, 7^{re} 5 4. — 2 burettes d'argent, 1^{re} 2 6. — 1 petit plateau, 2^{re}.

Navell.

1 croix d'argent, 7^{re} 5.

TOTAL de cet envoi :

Or.....	4 ^{re} 6 ^{re} 5 ^{re} 36 ^{re}
Vermeil.....	11 3 21/2
Argent.....	562 6 21/2

Emigré Montsoreau, 3^{re} 1^{re} 12^{re}.

4^e ENVOI à Orléans, 11 janvier 1793.

Argent : 23^m 1^o 12^s.

Crucheray.

Argent : 1 croix, 6^m 7^o 2^s. — 2 burettes et bassin, 2 2 4. —
1 croix processionnelle et son bâton, 6^m 7.

Villiers.

Argent : 1 encensoir, sa chaîne, sa navette et sa cuiller, 4^m 6.
— 2 burettes, 1 5. — 1 plat à lavabo, 1 2.

5^e ENVOI à Paris (1), 3 nivose an II (23 décembre 1793).

Or.....	7 ^m	2 ^o	4 ^s
Vermeil	90	3	4
Argent	71		2
Etoffes d'or (2)..	12	4	

Collège.

Vermeil : 1 soleil, 6^m. — 1 ciboire, 3^m 5. — 1 calice avec sa patène, 4 2.

Argent : 1 calice, 4^m 3 1. — 1 calice, 3^m 1 5. — Un autre, 2 4 6.
1 ciboire, 1^m 4^s. — 1 custode et son couvercle, 1^m 4^o 2^s. — Un vase pour les saintes huiles, 6^s.

Trinité (3).

Or : Or massif en différents morceaux sorti de dessus la croix de Sainte-Larme, 7^m 2^o 4^s.

Vermeil : 1 soleil, 9^m 2^s. — 4 calice, 8^m 3^o 2^s. — 1 ciboire cassé, 4^m.
— 1 calice avec sa patène, 3^m 5 6. — Un autre avec sa patène, 2^m 5 6. — 6 morceaux, 5^m 2 4.

Total = 33^m 1^o 4^s.

Argent : 1 ciboire, 3^m, 7^o 4^s. — 1 calice, 3^m 7. — Un autre, 3^m 1 6.

(1) Le pesage fut fait par le C. Ledoux Jean-Baptiste, marchand orfèvre, dans l'église de la Trinité, le 15 frimaire et le 2 nivose an II. — Le total de l'argenterie de toutes les églises de Vendôme, argent et vermeil réunis, se trouva monter à 130^m 2^o.

(2) 5 morceaux de brocart d'or, 4 faisant le dais de la Madelaine, 1 robe de ciboire.

(3) Ces objets avaient été laissés entre les mains du clergé constitutionnel de la nouvelle paroisse de la Trinité, avec la Sainte-Larme, revêtue de ses 2 anneaux en or, et une petite croix aussi en or : et 3 châsses, l'une en cuivre et les deux autres en bois, parsemées de lames d'argent. (Etat dressé par Galopin, sacristain de la Trinité, le 15 frimaire an II.)

Un autre, 2 5 4. — 4 boîtes pour les saintes huiles, 2^m. — Feuilles provenant de 2 châsses, 4^m 4.

Total = 20^m 1^o 6^r.

Eglise du Cimetière.

Vermeil : 1 calice et sa patène, 1^m 7^o 2^r.

Hôpital.

Vermeil : 1 soleil, 3^m 5^o 4^r.

Argent : 1 calice et sa patène, 3^m 1. — 1 calice et sa patène, 4^m 6 6. — 1 ciboire, 2^m 1.

Total = 10^m 6^r.

La Madeleine.

Vermeil : 1 ciboire, 3^m 7 4. — 1 calice, 4^m 4^r.

Total = 8^m.

Argent : 1 soleil, 6^m 6 2. — 1 ciboire, 3 1. — 4 calice et sa patène, 3^m 6 2. — Un autre, 2^m 2 4. — Un autre, 2^m 2^r. — Une petite custode, 3^o 2.

Total = 18^m 3^o 4^r.

La chapelle dite de Villeclou (sic — VILLETHIOU).

Argent : 1 calice et sa patène, 2^m 4^o 2^r.

Pray.

Argent : 1 calice et sa patène, 2^m 4 2. — 1 soleil, 1^m 2 4. — 2 burettes, 3^o 6^r. — 1 ciboire en 2 pièces, 5^o 4. — 1 boîte de campagne, 2^o.

Espéreuse.

1 calice et sa patène, 1^m 7. — 1 ciboire, 1^m 6^r. 1 ciboire de campagne, 1^o 4^r. — 1 soleil, 1^m 5 2.

Azay.

1 calice, 1^m 5 6. — 1 soleil, 1^m 4. — 1 ciboire, 2^o 6. — 1 ciboire, 1 5 6. — 1 vase d'argent aux saintes huiles, 2^o.

Morée.

1 croix, 11^m 3 6. — 2 burettes, 2 3 6. — 1 calice avec sa patène, 2^m 2 6. — 1 encensoir en 4 morceaux, 3^m 7 4.

6^e ENVOI à Paris, 6 pluviôse an III (25 janvier 1795).

Vermeil.....	249 ^m 3 ^o	
Argent monté	106	4 ^r
Argent monté	496	2

Galons en or	129	
Galons en argent.....	121	1
Etoffes or et argent...	344	6
Etoffes argent.....	96	2

NOTA. Dans la liasse du 6^e envoi, se trouvent :

- 1^o L'état des galons en or et en argent.
- 2^o Les étoffes tissées en or et en argent... 174 livres.
— brochées en or et en argent. 307 —
- 3^o Le détail de l'argenterie de toutes les communes du Vendomois, excepté Vendôme et les bourgs déjà cités, dont voici le résultat.

TOTAUX:

Or.....	Néant.	
Vermeil.....	49 ^m	6 ^e 2 ^r
Argent.....	816	5

(Argenterie des Emigrés).

7^e ENVOI, à Paris, 11 brumaire an III (1^{er} novembre 1794),

Vermeil.....	1 ^m	5 ^o	
Argent.....	63	4	
Argent monté.....	4	7	2
Argent.....	15	3	2
Argent monté.....	54	3	

Argenterie provenant de la maison La Porte (Meslay) et portée en l'inventaire fait en ladite maison le 1^{er} ventôse et jours suivants de l'an II, ainsi qu'il suit :

3 plats ovales, 12^m 6. — 4 plats ronds, 12^m 2 4. — 7 plats octogones, 21 5. — 4 jattes, 10^m 7 4. — Une écuelle et son couvercle, 4^m. — 1 cafetière et 2 bougeoirs, 3 5. — 34 couverts et 2 cuillers à sucre. — 21^m 7 4 — 14 cuillers à ragoût et 10 cuillers à café, 11^m 5. 16 chandeliers, 30^m 7 4. — 2 chandeliers, 1 crucifix, 1 plat ovale, 2 burettes, 1 calice et sa patène, 8^m 7. — 2 paires de....., 4^e 5.

Total — 139^m 1^e 6^r.

8^e ENVOI, à Paris, 8 frimaire an III (28 novembre 1794).

Vermeil d'une face, monté.	7 ^e	1 ^r
Argent plat.....	26 ^m	1 1
Argent monté	26	2

8 grandes cuillers potagères, 2 douzaines de cuillers à bouche, 2 douzaines de fourchettes, 2 douzaines de cuillers à café,

26^m 1.— 2 casseroles, 6^m 8 4.— Une écuelle et son couvercle, 3 4. — Un calice et sa patène, 2 burettes et un plat, 4 6. — Un huilier, ses 2 bouchons et une saucière, 6 5. — 22 manches de couteaux, 5^m 6 6.

Total = 53^m 2° 2^r.

TOTAL GÉNÉRAL :

Or..... 153^m 5° 5^r 36^r, soit 38 kilos 500.
Argent..... 3452^m soit 863 kilos.

PERLES & PIERRERIES

EXTRAITES

De la grande croix de la Trinité, le 4 messidor an II : 20 petites pierres incrustées dans de l'argent doré en très petit volume ; 110 pierres unies d'une modique valeur.

Des coffres de la Sainte-Larme et de la châsse de S^t-Eutrope : 140 pierres et 40 perles, le 25 octobre 1792 (1).

Le 3 novembre 1792, Bordier certifie que le total s'élève à 293 pierres et 69 perles.

(Envoi le 27 messidor an II (15 juillet 1794), plus 2° 6^r d'argent en morceaux, dans lesquels étaient les pierres.)

AUTRES VASES D'ÉGLISE EN CUIVRE

Collégiale Saint-Georges.

Une croix et son piédestal. Un aigle en pulpttre. Châsse de S^t Theopiste, dorée.

La Trinité.

6 beaux chandeliers et un tabernacle, en cuivre doré. Un grand aigle.

Saint-Martin.

12 petits apôtres. 6 grands et 8 petits chandeliers. 14 petits chandeliers des petits autels. Une lampe.

(1) Il s'est trouvé, parmi lesdites pierres, une grosse topaze d'Allemagne, pesant 2 onces 1 gros 18 grains.

La Madeleine.

2 plateaux. 20 chandeliers. Une piscine. Un bénitier. Une lampe argentée. Une croix dorée et son pied. 6 grands chandeliers argentés. Un fond de bénitier. Un gobelet de lampe. 2 bras de cheminée. Un chandelier. Une épitaphe d'environ trois pieds et demi de long sur deux pieds de large. Une autre épitaphe de 18 pouces de hauteur sur un pied de large. 2 chandeliers. 2 chandeliers à girandole. Une sonnette argentée.

Eglise du Grand-Cimetière.

6 chandeliers. Une croix argentée. Une croix. Une autre petite croix. Un bénitier et son goupillon. Un encensoir et sa navette.

Cordeliers.

10 petits chandeliers. 2 grands. Un bénitier. Un goupillon. Une lampe.

Calvaire.

Un encensoir et sa navette. 2 burettes et un plateau, argentés. 10 petits flambeaux. 6 chandeliers. 2 piscines. 2 flambeaux argentés.

Ursulines.

Une lampe en cuivre.

Saint-Bienheure.

6 grands et petits chandeliers. Un bénitier. Un encensoir, Une lampe. Le pied d'un ciboire argenté.

Saint-Lubin.

Une lampe. Un encensoir et sa navette. 2 petits chandeliers. Un bénitier. Une croix.

Maison-Dieu.

Une croix. 12 chandeliers. Un encensoir. Le tout argenté. — 6 tourillons de cloches, etc.

Différents objets en étain ou potin provenant de la chapelle du Tribunal, de l'Hôtel-Dieu, de la Madeleine, de Saint-Lubin, de la Collégiale et de la Trinité, en particulier la montre en étain de l'orgue de cette église.

Les cuivres et autres métaux, provenant des dépouilles des églises et maisons devenues propriété nationale du district de Vendôme, furent conduits à Paris et à Orléans par différents envois.

1^{er} Envoi, le 3 prairial an II.

Cuivre blanc.....	276 livres.
Cuivre jaune	7729 —
Plomb et étain.....	2242 —

Dans cet envoi se trouvait un aigle en cuivre, pesant 85 livres, et son pied 144.

2^e Envoi, le 29 prairial an II.

Cuivre argenté.....	589 livres.
Gallons argentés	782 —
Cuivre blanc	616 —
Cuivres variés	672 —

3^e Envoi, le 19 floréal an II.

Cuivre rouge	228 livres.
Cuivre blanc.....	772 —
Cuivre jaune.....	7629 —
Plomb et étain.....	2500 —

4^e Envoi, le 18 messidor an II.

Cuivre.....	3246 livres.
Métal de cloches.....	1820 —

5^e Envoi, le 19 pluviôse an III.

Cuivre blanc	732 livres.
Cuivre rouge	783 —
Cuivre jaune.....	7979 —
Plomb et étain	2668 —
Fers nationaux.....	36186 —

CLOCHES

Le poids total des cloches de Vendôme et du district, transportées à Blois, pour être conduites par voie fluviale à Orléans et à Saumur, est de 91,468 livres.

104 étaient intactes, et les autres brisées. Chaque commune avait conservé sa cloche principale, ou avait échangé les siennes pour une autre plus considérable prise au dépôt. Vendôme se vit dépouiller de 24 cloches du poids total de 25,200 livres. La cloche principale de la collégiale de S^t-Georges, dite S^{te}-Opportune, pesant 7,000 livres, avait été concédée, le 21 août 1791, à l'église de S^t-Nicolas de Blois.

Du 19 octobre 1791 au 6 prairial an II (25 mai 1794), les cloches de nos villes et de nos campagnes descendirent de leurs beffrois, pour suivre cet étrange défilé, cette lugubre procession, pleurant leur ancienne destinée à la fois joyeuse et pacifique, et frémissant déjà du sang que, sous la forme guerrière des canons, elles allaient répandre, et des pleurs qu'elles feraient verser.

UN GOUVERNEUR DE VENDÔME

& SA FAMILLE

(NOTES & DOCUMENTS)

Par M. l'Abbé DESVIGNES,

Professeur au Petit-Séminaire de Précigné (Sarthe).

En 1875, M. Ch. Bouchet faisait pour la première fois connaître le nom du successeur de Jean d'Harambures au gouvernement de Vendôme; il donnait même, à la suite de celles de ce dernier, les lettres de provisions adressées par Henri IV à Geoffroi de Beaufils (1). Malheureusement, rien de plus: pas le moindre détail biographique pour nous apprendre qui était ce nouveau gouverneur et dans quelles conditions s'était écoulé le temps de sa charge.

Cette lacune, qu'a pu regretter lui-même alors notre éminent collègue, la gracieuse obligeance d'un confrère, M. l'abbé Amb. Ledru (2), nous met à même de

(1) Voir le Bulletin de la Société Archéologique du Vendomois, tome xiv, 1875, p. 34 et suiv. *Lettres de rois de France aux habitants de Vendôme.*

(2) Nous ne pouvons que nous féliciter de voir entre les mains de M. l'abbé Ledru les magnifiques archives du château de Sourches, que M. le duc des Cars a bien voulu lui confier. Elles lui ont fourni déjà la matière de plusieurs études intéressantes, et nous savons que bientôt il nous sera donné de connaître une partie plus importante de ce fonds précieux. Pour nous, nous remercions bien sincèrement notre digne confrère et ami de la gracieuseté avec laquelle il a laissé à notre disposition les éléments de ce modeste travail.

la combler en partie : grâce aux documents du riche chartrier de Sourches (1) qu'il nous a communiqués, nous avons sur ce gouverneur des renseignements qui ne manquent pas d'intérêt.

Ce sont ces pièces, avec quelques pages rédigées à la hâte, que nous osons offrir à nos collègues du Vendomois ; sans chercher ici une biographie détaillée et complète, que nous n'avons ni voulu ni pu faire, qu'ils veuillent bien voir surtout notre désir de leur être agréable, en contribuant, même pour une faible part, à l'histoire de leur beau pays.

I

Le jour même où Jean d'Harambures (2), après huit années d'exercice, se démettait de sa charge entre les mains du roi, celui-ci lui donnait pour successeur Geoffroi de Beaufls, sieur de Jumeaux (3) (27 août 1607), et le 16 octobre de la même année, on enregistrait à Vendôme les lettres de provisions du nouveau gouverneur (4). Le personnage à qui Henri IV donnait cette marque de sa confiance, était originaire de la Beauce ; sa famille, qui jusque-là semble n'avoir pas joué un rôle bien important, y possédait, depuis longtemps déjà, les seigneuries de Villepion (5), en Terminiens, d'Allonnes, en Villeneuve-sur-Conie, etc.

(1) Presque tous nos documents provenant de cette source, nous ne l'indiquerons pas à chaque pièce citée.

(2) Outre le Bulletin de la Société du Vendomois (tome xiv, p. 37), voir, sur Jean d'Harambures, sieur de Romefort, Thaumassière, *Histoire du Berry*, liv. xii, ch. xliv. Cet historien lui donne pour armoiries : *D'or, à l'arbre de sinople contre lequel grimpe un ours de sable ; à la bordure de gueules chargée de 3 sautoirs d'or*. D'après le même auteur, il aurait eu de son mariage avec Marie Secondat deux fils : Jean et Henri, et une fille du nom de Jeanne.

(3) Jumeaux ou les Jumeaux, commune de Jallans, canton de Châteaudun.

(4) Voir aux Pièces justificatives, N° I.

(5) Villepion fut possédé, après les de Beaufls, par la famille

Le chanoine Hubert, dans ses généalogies manuscrites conservées à la bibliothèque d'Orléans (1), fait remonter jusqu'à la fin du XIV^e siècle les membres connus de cette famille (2), et cite en premier lieu *Bernard Beaufls*, « lieutenant de M. le capitaine et gouverneur d'Orléans. » Sans aller aussi loin, une généalogie du chartrier de Sourches, dressée au XVIII^e siècle (3), fait connaître, vers 1460, *Jean de Beaufls* et *Agnès de Sainte-Maure*, son épouse (4).

Si nous n'avons point de raisons pour nier la vérité de la filiation donnée par ces auteurs, nous n'en avons point non plus pour l'accepter sans contrôle. Aussi ne citerons-nous, en fait de renseignements généalogiques, que ceux qui ressortent clairement des pièces que nous avons eues en main.

Le premier personnage du nom, que nous ayons trouvé, est *Jean de Beaufls*, seigneur de Villepion, époux de *Marguerite de Patay*, et nous pouvons, sans

Cornuel, au milieu du XVII^e siècle. La célèbre M^{me} Cornuel l'habita, nous assure-t-on. — Est-il besoin de rappeler que, dans la guerre de 1870-71, le nom de Villepion est intimement mêlé aux luttes qui suivirent la victoire de Coulmiers ? A la bataille de Loigny (improprement appelée bataille de Patay), c'est du château de Villepion que partirent les zouaves pontificaux, pour aller reprendre le village occupé par l'ennemi, et conquérir, au bois du *Sacré-Cœur*, une gloire impérissable (2 décembre).

(1) Biblioth. d'Orléans, M. 457 bis, 8 vol. T. iv, f° 31.

(2) Les de Beaufls portaient pour armoiries : *D'azur à 3 étoiles d'argent*. Le chanoine Hubert remplace ces étoiles par *3 molettes d'éperon*. On peut voir encore l'écusson de ces seigneurs de Villepion sur un pilier de la nef latérale de l'église de Termigniers. — Sur plusieurs points du département d'Eure-et-Loir, dans l'Inventaire des archives (tome v), paraissent des personnages du nom de Beaufls : nous ignorons s'ils se rattachent à la famille qui nous occupe.

(3) En 1747, par M^r François de Salmon, seigneur du Châtelier, en faisant celle des du Bouchet.

(4) Ils auraient eu pour enfants : Jean, époux de Marguerite de Patay, que nous citons plus loin, et Catherine, femme de Claude de Coutances, seigneur de Baillou, 21 octobre 1498.

hésiter, assigner dès lors pour aïeul et pour père à Geoffroi de Beaufls, *Aimery* ou *Méry*, fils des précédents, écuyer, seigneur de Villepion, de Lierville et de Vallières (en Nottonville), et *Jean*, son fils et principal héritier.

Ce dernier était l'aîné des nombreux enfants qu'*Aimery* eut de son mariage avec *Claude Authier* ou de *Villebeton* (1). Divers actes passés devant le notaire de Terminiers (2) nous font connaître quels étaient, vers 1548, après la mort de leur père, les frères et sœurs vivants de Jean de Beaufls : *Jacques*, seigneur d'Orgères, qui, le 10 juin 1545, avait épousé *Jeanne de Villeray* (3); *François*, seigneur de Cussolles (?), époux de *Françoise de Varennes*; *Mathurin*, sieur de Lierville; *Guillaume* et *Claude*, encore jeunes, puisqu'en 1553 ils se trouvent toujours sous la tutelle de leur aîné; *Marie*, religieuse, et *Marguerite*, femme de *Jean des Personnes*.

Jean de Beaufls, outre les seigneuries de Villepion, d'Allonnes et de Vallières, qu'il avait héritées de son père, aurait, d'après le chanoine Hubert, possédé celles de Nonneville, de Loigny et de Jumeaux. C'est la première fois que nous rencontrons ce dernier titre, que portera notre gouverneur de Vendôme : comment vint-il à Jean de Beaufls ? par achat, héri-

(1) Villebeton, fief de la paroisse du Mée en Dunois. Sur les Authier, qui en étaient seigneurs, voir le chanoine Hubert, tome IV, p. 21.

(2) Nous devons un certain nombre de renseignements à l'obligeante amitié de M. l'abbé Sainsot, curé-doyen de Terminiers. Qu'il veuille bien recevoir ici nos remerciements. Lui-même vient de présenter à la Société Dunoise le *Testament d'une noble damoiselle (Hélène de Beaufls)*.

(3) Il est difficile d'accorder cette alliance avec ce que dit l'abbé Bordas (*Histoire du Dunois*, 1884, T. II, p. 22). A Jeanne de Villeray il donne pour époux Claude de Beaufls, et leur fille Claude aurait en 1568 épousé René du Plessis, gouverneur de Châteaudun.

tage ou alliance ? Il avait épousé *Marie d'Allonville* (1), qu'il laissa veuve avant 1573, avec une nombreuse famille.

Son fils aîné, *Claude*, seigneur de Villepion, de Vallières, de Nonneville et du Bourg, en Poitou, gentilhomme ordinaire de la Chambre de Monseigneur le duc d'Anjou, eut de *Anne Descartes* (2) (et non pas Marie Descarts, comme le dit le chanoine Hubert) : *François* de Beaufls, que nous trouvons, en 1603, âgé de 10 à 12 ans, écolier en l'Université de Paris (3); il épousa *Anne Ancel*, et mourut en décembre 1624 (4); *Claude*, baptisé à Villepion le 11 mai 1594 (5); *Charles*, sieur de Vallières, né vers 1596, qui de son mariage avec *Françoise de Molitard* (6)

(1) Sur la famille d'Allonville, que nous trouvons plusieurs fois alliée à celle de Beaufls, voir les manuscrits du chanoine Hubert, T. III, f° 1.

(2) La famille Descartes, en Touraine, à laquelle appartenait le célèbre philosophe de ce nom, portait : *D'argent au sautoir de sable, accompagné de 4 palmes de sinople*.

(3) Peleus. *Questions illustres décidées par arrests*, question XLIII.

(4) Regist. de l'état civil de Terminiers.

(5) *Inventaire sommaire des archives d'Eure-et-Loir*, série E, tome v, p. 230, commune d'Orgères. Nous avons le regret de ne pas trouver dans ce même volume l'analyse des registres de Terminiers.

(6) Elle était fille de François de Molitard et de Catherine de Chambray. Son père défunt, elle eut pour l'assister à son contrat de mariage René de Mervilliers, écuyer, seigneur de Sigongne, en Saint-Léonard, son beau-frère; Anne de Renty, écuyer seigneur de La Ferté couverte-de-fer (paroisse de Boisgasson); Jacques Le Jay, écuyer seigneur de La Touche-Hersant, à Lançeray, et Marie de Saint-Mesmin, sa femme; Hélène de la Place, épouse de David du Plessis, chevalier seigneur de la Perrine, etc. (*Copie en papier, signée Bignon.*) — La famille Thoreau de Molitard s'armait : *De gueules au taureau passant, encorné et couronné d'or, la queue passant entre les jambes et relevée sur le dos, aussi d'or.* (Voir les manusc. du chanoine Hubert, T. VIII, f° 285, et l'article que vient de donner M. l'abbé Le-

(12 avril 1624) eut une fille *Anne*, qui épousa successivement *Jacques-Denis*, sieur de Tierceville, et *Louis du Bouchet*; *Joachim*, né vers 1599, sieur du Bourg; *Jean*, né vers 1602, sieur de Loigny; *Gilles*, sieur de Nonneville; *Hélène*, née vers 1608; *Esther*; et *Anne*, inhumée le 23 août 1650, à l'âge de 40 ans environ.

Des autres enfants de Claude de Beaufile et d'Anne Descartes, nous n'avons rencontré, outre Geoffroi, sieur de Jumeaux qui fait l'objet principal de ce travail, que *Anne*, dont le mari *François d'Aligre*, seigneur baron de la Brosse, en Nottonville, assiste, en 1624, au contrat de mariage de Charles de Beaufile, et *Françoise*, dont le fils *Lancelot du Bouchet*, nous occupera plus loin. Toutefois les généalogies d'Orléans (1) nomment encore: *Abel*, sieur de Lierville; *Joseph*; *Jeanne*; *Claude*, qui aurait épousé *René du Plessis*; *Claudine*, religieuse à Poissy; *Hélène*, et *Yolande*, femme de *René de Taillevis*, sieur de la Mézière.

II

Malgré l'aridité fatigante de ces détails généalogiques, nous avons tenu à faire connaître autant que possible la famille du nouveau gouverneur de Vendôme. Elle était nombreuse, on le voit; et, quand Henri IV, en 1607, voulant commettre au lieu de Jean d'Harambures « quelque bon et expérimenté personnage », choisissait le second fils du seigneur de Villepion, pour ses « sens, suffisance, loyauté, prudence, valeur, expérience au fait des armes, bonne conduite et diligence » (2), bien des cœurs sans doute

compte dans le Bulletin de la Société Archéologique d' Eure-et-Loir: *Notice sur l'ancienne commune de Molitard.* (Mémoires, T. ix, p. 119.)

(1) Manusc. du chanoine Hubert, loco cit.

(2) Voir au Bulletin de la Société du Vendomois (1875, T. xiv, p. 41), les lettres de provisions. L'original que nous avons sous

battirent d'aise, et s'ouvrirent peut-être à des espérances qui toutes ne devaient pas se réaliser.

Où le monarque avait-il pu éprouver toutes les qualités qu'il se plaît à reconnaître dans Geoffroi de Beau-fils ? Quels exploits avaient attiré sur celui-ci les faveurs royales ? C'est ce que nous ne saurions dire. Mais il était à souhaiter que ces qualités fussent réelles : les circonstances dans lesquelles il devait exercer ses fonctions demandaient en effet un homme expérimenté en même temps que fidèle.

Quels services rendit-il au roi, qui l'honorait ainsi de sa confiance, pendant les trois dernières années du règne ? Les pièces que nous citons plus loin — s'il n'y faut pas voir des formules quelque peu banales de compliments — les constatent plus d'une fois sans les déterminer.

Mais la situation allait changer : bientôt la mort d'Henri IV mettait la France aux mains d'un enfant de neuf ans et d'une femme peu habituée aux affaires. La féodalité, contenue par la main puissante du Roi, allait relever la tête, et le duc de Vendôme lui-même, César, le fils légitimé du défunt et de Gabrielle d'Estrées, ne tarderait pas à donner son appui aux projets ambitieux des grands. Il importait donc que les gouverneurs de province, et celui du Vendomois en particulier, restassent fidèles à leur serment et maintinssent leurs peuples sous l'obéissance du nouveau monarque.

Aussi, dès le lendemain du meurtre qui enlevait à la France son souverain, Marie de Médicis fit-elle écrire par le jeune roi Louis XIII à Geoffroi de Beau-fils (1),

les yeux ne diffère qu'en quelques mots de la copie imprimée ; il est sur parchemin, signé *Henry*, contresigné *de Loménie*, et scellé du grand sceau de cire jaune.

(1) Pièces justificatives, N° II. — On remarquera par le début de cette lettre que *le nouveau roi* avait dû, dès le soir même du crime, dépêcher un courrier, pour en avertir M. de Jumeaux ; la même précaution dut être prise auprès de tous les gouverneurs.

comme aux autres gouverneurs sans doute, pour lui notifier l'avènement du fils et la régence de la mère ; et elle-même joignait ses instances à celles du roi, pour prier M. de Jumeaux de maintenir au pays vendomois la liberté des relations et la tranquillité (1).

Ce dernier ne tarda pas à rassurer la cour sur ses dispositions ; il fit même acte d'autorité et de précaution, en commettant cent arquebusiers extraordinaires à la garde du château de Vendôme, et en appelant l'attention sur le mauvais état des murailles qu'il avait à défendre (2). En dépit du peu de sécurité des chemins qu'accusent les lettres citées, rien ne motivait sans doute, dès les premiers jours du règne, le zèle que déployait Geoffroi de Beaufile. Venaient « nouvelles de tous les costés de la bonne union des villes et provinces du royaume et sages comportements des peuples partout », dit Lestoile dans son *Journal*. Aussi, tout en le félicitant et en le remerciant, le pria-t-on de licencier incontinent ces soldats, dont la solde pouvait créer des difficultés (3).

Pourtant toutes choses ne demeurèrent pas longtemps si paisibles : la lettre du roi du 23 juillet 1610 (4) dénote, de la part de la cour, moins de confiance dans la situation des esprits. La présence à Paris des principaux seigneurs protestants, gouverneurs et capitaines de places, venus pour faire serment de fidélité, les dispositions hostiles qu'on prêtait au gouvernement à leur

(1) Pièces justificatives, N^o V et VI. Il se pourrait que la date fût un peu différente de celle que nous donnons, le chiffre offrant à la lecture quelque difficulté.

(2) La brèche dont il est question dans la lettre de la Régente daterait-elle du siège du château en 1589 ? Rien n'empêche de le supposer. (Voir, sur la prise de Vendôme et l'état du château, *Congrès Archéologique de France*, séance à Vendôme, 1872, p. 409 et suiv.)

(3) Pièces justificatives, N^o III, IV et VII.

(4) Pièces justificatives, N^o VIII.

endroit, les rumeurs malveillantes qu'on répandait pour exciter leurs défiances, malgré la confirmation de l'édit de Nantes (1) et les efforts de Marie de Médicis pour les rassurer, nécessitèrent à Paris des mesures de précaution, et firent envoyer dans les provinces des paroles d'apaisement, qui laissent voir jusqu'où allait l'inquiétude. Est-il téméraire d'ajouter ici qu'à Vendôme, où, depuis Antoine de Bourbon (2) et Jeanne d'Albret, les catholiques et le parti protestant s'étaient toujours trouvés en face, la lettre du roi à M. de Beaufranc avait spécialement sa raison d'être.

Qu'on rapproche après cela de ce document la lettre du 30 juillet 1615, que nous lisons au Bulletin de la Société de Vendôme (3), adressée aux habitants de cette ville, on y verra, de la part du roi, mêmes sentiments d'inquiétude : pendant ces quelques années, les craintes du début se sont réalisées, et des agissements séditieux trop bien constatés ont fait redouter de nouvelles guerres civiles.

Les réformés, toujours en défiance et toujours mécontents, avaient pris ombrage de la double alliance décidée de Louis XIII et de sa sœur la princesse Elisabeth (1612) ; des troubles s'étaient élevés sur plusieurs points ; Henri de Condé, les ducs de Longueville, de Mayenne et de Bouillon, le comte de St-Pol, s'étaient éloignés de la cour, et avaient, pour s'opposer aux mariages projetés, formé cette confédération armée dont parle M. de Pétigny, qui devait empêcher le voyage dans le Midi. Le duc de Vendôme, rallié tout

(1) Elle avait eu lieu dès le 22 mai. (Daresté, *Histoire de France*, T. v, p. 3.)

(2) C'est Ant. de Bourbon qui avait introduit la Réforme en cette ville ; et depuis le jour où, en 1559, il avait établi un préche au pied de son château, il fallut toutes les violences de sa femme pour implanter la nouvelle doctrine au milieu de cette population catholique. (Voir M. de Pétigny, *Hist. du Vendomois*, 2^e éd., p. 609 et suiv.)

(3) Tome xiv, 1875, p. 43.

naturellement au parti séditieux, une première fois arrêté à temps, s'était enfui du Louvre et était allé en Bretagne prêter appui au prince de Condé.

Il n'est donc pas étonnant qu'au milieu de ces difficultés, le monarque ait écrit au gouverneur du Vendomois la lettre que nous citons en entier à la date du 22 décembre 1616 (1). Les amas illicites de gens de guerre, les entreprises contre les villes sans défense et en particulier contre celle de Vendôme, lui font donner à M. de Jumeaux l'ordre le plus formel de veiller à la sûreté de la ville, et d'en interdire l'entrée même au duc de Vendôme, son frère naturel.

Cette injonction si précise pouvait être d'autant plus difficile à observer pour Geoffroi de Beaufls, qu'il avait lui-même quelque obligation au fils légitimé de Henri IV. En même temps qu'il recevait du roi ses lettres de provisions au gouvernement de Vendôme, il obtenait du duc le brevet de capitaine du château de cette ville (27 août 1607) (2).

Eut-il occasion de s'opposer ainsi aux agissements du prince rebelle, que la paix de Loudun (mai 1616) n'avait pas complètement désarmé (3), et dut-il, à ce prix,

(1) Pièces justificatives, N° XI. Le roi semble y justifier la mesure qu'avait prise, en 1610, M. de Beaufls, en mettant cent arquebusiers dans le château, et regretter l'ordre donné pour le désarmement: il a fallu, dit-il, « faire recommencer les gardes délaissées.... par nre commandement. » Il serait intéressant de savoir quels événements motivaient alors les craintes du roi par rapport à la ville de Vendôme.

(2) *Original en parchemin signé : César lég^{ue} de France et scellé sur queue de parchemin du grand sceau de cire rouge à ses armes.* Il est formulé presque dans les mêmes termes que les lettres de provisions: les deux pièces semblent avoir été préparées de concert.

(3) « M. de Vendôme demeuroid très mal content de ce qu'on lui refusoit Dinan, encore qu'on lui offrit 100,000 livres, pour la prétention qu'il avoit sur le château de Nantes; mais il ne l'écoute point et demeure en son mécontentement » (*Conférence*

continuer au roi « sa fidelitté et affection acoustumée ? » Nous n'avons plus de documents pour nous dire quelle fut dès lors l'attitude de Geoffroi de Beau-fils. Mais le zèle qu'il avait montré dans le passé nous autorise à croire qu'il fit tous ses efforts pour répondre aux désirs de Louis XIII ; et nous aimerions à être informé qu'il fut à la tête du cortège qui plus tard reçut si magnifiquement, mais d'une manière si ruineuse, le monarque et sa mère entrant dans la ville de Vendôme (1).

III.

Il ne nous est plus révélé, par les pièces que nous avons en mains, que quelques détails sur les fonctions de M. de Jumeaux : s'ils sont d'un intérêt moins général, ils sont précieux pour l'histoire de la ville qu'il gouvernait. Nous voulons parler d'un différend qui s'éleva entre lui et les chanoines de la collégiale St-Georges.

Déjà ce chapitre avait eu à se plaindre d'un gouverneur de Vendôme. Si nous en croyons le chanoine du Bellay, Vignolles (2), le prédécesseur de Jean d'Harambures, avait persécuté, rançonné et réduit les chanoines. Plus heureux sans doute sous son successeur, retrouvaient-ils donc dans G. de Beau-fils un maître exigeant et injuste ? Nous aimons à penser que de moins graves motifs les mirent aux prises. C'est dans l'intérieur du château que se trouvait l'église St-Georges : les libres relations des chanoines qui la desservaient, avec les gens du dehors, lui semblaient-elles peu en harmonie avec les mesures de précaution qui lui étaient ordonnées au début du règne ? Ou bien,

de Loudun, à la suite des Mémoires de Pontchartrain. Coll. Michaud et Poujoulat).

(1) M. de Pétigny. *Hist. du Vend.*, 2^e éd., p. 642.

(2) Imposé à Vendôme en 1589 par Henri IV, quand il eut pris cette ville, Vignolles mourut après dix ans d'une charge exercée avec rigueur et dureté.

profitant des bonnes dispositions du nouveau gouverneur, avaient-ils depuis 1607 accru leur nombre, changé arbitrairement l'ordre du service religieux, et pris trop de licences en face de l'autorité militaire ? Nous inclinons plutôt à croire que ces difficultés provenaient surtout de la différence de religion. Comme ses oncles Jacques, seigneur d'Orgères, et Mathurin, seigneur de Lierville (1), M. de Jumeaux appartenait sans doute à la religion prétendue réformée : la dédicace que lui fait, en 1610, Pierre Solomeau, ministre protestant de Vendôme, de son *Discours de la vie et mort de M. Théodore de Bèze* (2), nous permet, ce semble, de l'affirmer. Est-il étonnant alors qu'il se soit montré peu favorable aux chapelains du château, mêlés d'une façon qui lui paraissait peut-être importune, à l'exercice de ses fonctions ? Que ce soit défiance, susceptibilité, antipathie ou griefs réels, le fait est que G. de Beaufile leur enleva les clefs de leur église. Sur la plainte des chanoines, Marie de Médicis manda le gouverneur (3), pour en conférer avec lui (22 septembre 1611), et quelques semaines après, un arrêt du roi, daté de Fontainebleau le 28 octobre (4), réglait le différend et ramenait l'ancien état de choses : douze chanoines et chapelains seulement étaient autorisés à pénétrer dans l'église du château, pour y célébrer le service divin pendant une semaine, et douze autres à tour de rôle pendant la semaine suivante.

Jusqu'à quelle époque M. de Jumeaux garda-t-il le

(1) *Bulletin de la Société Dunoise*, t. III, p. 275. *Le Calvinisme dans le Dunois*, par M. Am. Lefèvre-Pontalis.

(2) *Bulletin de la Soc. du Vendomois*, t. VIII, 1869, p. 141. Art. de M. Ch. Bouchet. — Voir aussi, sur P. Solomeau, même *Bulletin*, tome IX, 1870, p. 14.

(3) V. Pièces justificatives, N° IX.

(4) Pièces justificatives, N° X. Pour apprécier la portée de cet arrêt, il serait utile de connaître la nature du différend : cependant il est difficile de ne pas voir une certaine satisfaction donnée au gouverneur.

gouvernement de la ville et du château de Vendôme, c'est ce que nous ne pouvons dire d'une manière précise. S'il habite encore en 1617 l'Hôtel de la place actuelle du marché (1), en juillet 1625, au contrat de mariage de sa fille, nous le trouvons « demeurant en la maison seigneurial de Boisbonnard paroisse de Villeperdue » avec sa seconde femme et la future épouse ; il est bien qualifié comme précédemment de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, mais non plus de gouverneur de Vendôme. Est-ce oubli du copiste, ou n'était-il plus en fonctions ? Les années commençaient à s'accumuler sur sa tête : rien d'in vraisemblable à ce que le roi eût songé à lui donner un successeur, ou plutôt à ce que lui-même, comme Jean d'Harambures, « se fût personnellement et volontairement démis de sa charge. »

En ce cas, nous ne connaissons pas son successeur immédiat, car le premier gouverneur dont le nom nous soit connu est Gilbert de Préaux, et d'après l'historien du Berry, Thaumassière (2), la commission du roi à lui donnée est du 17 août 1626.

IV.

Les actes du gouvernement de M. de Beaufile nous ont un peu fait perdre de vue sa vie privée et sa famille. En énumérant les enfants de Jean de Beaufile, seigneur de Villepion, nous nous étions borné à donner son nom : il est temps que nous en venions à parler plus en détail de ses alliances et de sa postérité.

(1) Voir le *Guide du Touriste dans le Vendomois* (Vendôme, 1883), p. 189.

(2) *Histoire de Berry*, liv. XI, chap. 39. D'après le même auteur, G. de Préaux aurait eu d'abord le gouvernement du château de Ham (1622) ; il aurait épousé, le 13 juin 1593, Charlotte de Laverdin (*sic*), de laquelle deux fils : Claude et Charles. Il portait pour armes : *De gueules, au lion d'argent armé, lampassé et couronné d'or ; au chef emmanché d'argent.* — M. de la Vallière (*Bull. de la Soc. du Vendomois*, T. IX, 1870, p. 54) dit : *au chef d'argent vioré de sable.*

Nous ne connaissons que de nom sa première femme *Madeleine de Verdun* (1) ; il l'avait épousée en 1598, d'après le chanoine Hubert, et il la perdit de bonne heure. Toutefois ses trois enfants, *Nicolas, Paul* et *Marie*, dont nous parlerons tout à l'heure, semblent être le fruit de ce premier mariage.

Il s'allia en secondes noces à demoiselle *Geneviève Chalopin*, fille de noble homme Julien Chalopin (2), seigneur de la Boiserie, receveur des aides et tailles en l'élection de Tours, et de demoiselle Geneviève de Troyes. Elle avait épousé, en 1593, noble homme Louis de Tours (3), seigneur de Boisbonnard et de la Vrillaie, conseiller du roi et secrétaire de ses finances. Mais celui-ci mourut dès le 26 novembre 1605 (4), et le 3 décembre suivant il était inhumé dans l'église de Villeperdue, paroisse d'où dépendait le manoir seigneurial de Boisbonnard. De ce mariage restaient un fils, *Nicolas* de Tours, et une fille du nom de Geneviève.

Par conséquent, la seconde alliance de M. de Jumeaux, dont nous ignorons la date exacte, ne dut guère avoir lieu avant sa nomination au gouvernement de Vendôme. Ses enfants, quand elle se célébra, étaient tout jeunes encore, et de son côté la veuve de Louis de Tours amenait avec elle les deux siens, dont l'âge n'était guère plus avancé. Tous durent grandir côte à côte,

(1) Contrat de mariage de Nicolas de Tours et de Marie de Beaufrils (9 février 1625).

(2) S'il faut ajouter foi à la généalogie manuscrite de Sourches, Julien Chalopin avait pour armes : *D'azur au cœur en abîme de gueules, en chef une étoile de même ; accompagnés de 2 pommes de pin d'or et 1 en pointe.*

(3) Le contrat est passé devant Pierre Aubert, notaire à Tours, le 14 octobre. (*Copie en parch., signée P. Aubert.*) — Louis de Tours portait pour armoiries : *D'or à l'aigle de sable à deux têtes, armé et becqué de gueules ; au pal d'azur, chargé de trois tours d'argent échiquetées.*

(4) Extrait du Registre des sépultures de l'église de Villeperdue délivré en 1634, et signé G. Bry, curé. (*Pièce en papier.*)

soit à Vendôme, soit à Boisbonnard, où nous les retrouvons plus tard. Rien d'étonnant donc que par suite, en 1625, nous voyions Nicolas de Tours demander en mariage Marie de Beaufls, la fille de son beau-père et de Madeleine de Verdun. Le contrat, passé à Boisbonnard devant François Nau, notaire à Tours, est du 9 février (1).

Nous n'avons point l'intention de suivre longtemps la famille de Geoffroi de Beaufls ; les renseignements, d'ailleurs, nous feraient défaut. Son fils aîné, Nicolas, seigneur de Jumeaux et de Vallières, eut pour femme *Elisabeth de Pérelles* (2), qui était veuve en 1668. L'autre fils, Paul, seigneur de Lierville, ne nous est connu que par une pièce où il est qualifié, en 1624, gouverneur de Tancarville-sur-Mer, capitaine d'une compagnie de gens de pied entretenue pour le roi en la ville d'Amiens.

V.

On nous permettra maintenant d'introduire ici, à la suite des de Beaufls, un personnage qui eut avec eux d'étroites relations : nous voulons parler de *Lancelot du Bouchet* (3), seigneur de la Bouverie, de la Vrillais

(1) Nous trouvons, parmi les témoins de ce contrat, noble homme Julien Chalopin, seigneur de la Boisderie, contrôleur général des finances en la généralité de Tours, et demoiselle Charlotte Leblanc son épouse ; Maître Marc Chalopin, cellerier et chanoine prébendé de Saint-Martin de Tours ; Nicolas de Beaufls, seigneur de Vallières. (*Copie en parchemin, signée Gerbeau.*)

(2) Voir aux archives d'Eure-et-Loir (série B, 3237) un arrangement entre Elisabeth de Pérelles et M^{re} Hector du Plessis, seigneur de Saint-Hilaire, gouverneur de Châteaudun, touchant la possession de la terre de Jumeaux (28 avril 1670).

(3) La famille du Bouchet était originaire du Perche, où elle possédait dès le XV^e siècle la terre de Jarsant, en Condeau. Les membres qui la représentaient au XVIII^e siècle eurent la prétention, bien peu fondée, ce nous semble, de la rattacher aux du Bouchet du Maine, plus connus et plus puissants alors ; ils

et des Mussets (1). Ce ne sera pas sortir de notre sujet.

Il était en effet fils d'*Artus du Bouchet*, écuyer, seigneur de la Bouverie, et de *Françoise de Beaufls*, propre sœur de M. de Jumeaux, et celui-ci l'avait tenu sur les fonts baptismaux avec son frère aîné Claude, sieur de Villepion, le 16 mai 1586, à Condé au Perche

D'autres liens étaient venus plus tard la rattacher à la même famille : le 4 février 1617, au logis du gouverneur de Vendôme, il y avait nombreuse et brillante réunion, pour signer, devant Jean Rasteau, notaire, le contrat de mariage de Lancelot du Bouchet, avec *Geneviève de Tours*, fille de la seconde femme de G. de Beaufls (2).

Ce devait être en effet un des habitués de cette maison que le sieur de la Bouverie. Car à ses relations de parenté s'adjoignait un autre titre : il était alors lieutenant de M. de Jumeaux au gouvernement de la ville et du château de Vendôme. On a fait erreur à ce sujet, c'est pourquoi nous tenons à en parler.

Il a été désigné souvent comme successeur de Geof-

obtinrent même une sorte de reconnaissance des seigneurs de Sourches, et c'est ce qui explique sans doute la présence au chartrier de ce château des archives des du Bouchet du Vendomois. Ils portaient pour armes : *Un lion rampant de sable en champ d'argent.*

(1) La Bouverie, à Condé au Perche. — La terre de la Vrillaie, à Chavaignes, près Richelieu en Poitou, lui était venue sans doute de Louis de Tours, qui en était seigneur. Pierre du Bouchet, seigneur de la Salle, l'un de ses fils, l'acheta sur ses cohéritiers le 17 décembre 1671. — Les Mussets, en Bullou.

(2) Là se trouvaient, outre M. de Jumeaux et la mère de l'épouse, François d'Aligre, seigneur baron de la Brosse, et Anne de Beaufls son épouse, Michel de Beaufls, et du côté de la fiancée, Geneviève de Troyes, son aïeule, Julien Chalopin, sieur de la Boisderie, Guillaume Berziau, sieur des Hayes, Nicolas de Vanssay, chevalier, sieur de Bouy et Marie Chalopin, son épouse..., etc., Louis du Bois, grénottier au grenier à sel de Vendôme, et sa femme Marguerite Turquois. (*Copie en parchemin signée Rasteau.*)

froï de Beaufls. Moréri (1) le donne comme tel, M. de Maude (2) le décore du même titre, et plusieurs pièces du chartrier de Sourches essaient d'établir cette opinion. Nous-même, à première vue, l'avions partagée ; mais un examen plus attentif a modifié entièrement notre jugement.

Tout repose, croyons-nous, sur la lettre de Louis XIII du 22 décembre 1616, dont il a été question. Sur l'original, qui se trouve sous nos yeux, on a cherché à remplacer le nom de M. de Jumeaux par celui de M. du Bouchet; la fraude est visible, et on a dès lors pris pour une réalité ce qui n'était que le fait d'une ambitieuse prétention. L'analyse de ce même document, conservée au Cabinet des Titres (3), rend la lettre du roi à son véritable destinataire; enfin le contrat de mariage de Lancelot du Bouchet, postérieur de six semaines environ (4 février 1617), nous le présente toujours comme lieutenant du gouverneur. Si donc l'on n'a pas d'autres pièces à produire que celle-ci, si maladroitement falsifiée, il faut renoncer à faire bénéficier le sieur de la Bouverie d'une qualité qui n'appartient qu'à M. de Jumeaux.

Lancelot du Bouchet passa de longues années au service du roi sous les armes (4), et habita d'ordinaire sa

(1) *Le grand Dictionnaire historique*, 1759. Art. *Bouchet*, T. II, p. 111.

(2) *Armorial du Vendomois*, 1867, p. 10 v°. *Bouschet de Sourches*.

(3) Bibliothèque nationale. Dép. des Ms. Cabinet des titres. Carrés de d'Hozier, T. 71, au mot *Beaufls*. (*Communication de M. l'abbé Ledru*.)

(4) En 1635, des certificats de services fort élogieux lui sont accordés par Jacques de Beauvau, seigneur du Rivau, lieutenant général de Sa Majesté en Poitou. (*Pièces origin. en papier du 17 août et du 15 novembre 1635, signées J. de Beauvau et autrefois scellées*.) — C'est à lui sans doute encore que, en 1636, Gaston d'Orléans, chargé par le roi de convoquer la noblesse de son apanage, faisait un appel pressant contre les ennemis de l'Etat.

terre de la Vrillaie en Poitou, où il mourut avant 1660, date à laquelle il fallut pourvoir de tuteurs ses enfants encore mineurs (1).

De son mariage avec Geneviève de Tours, il laissa une assez nombreuse postérité (2). Le second seul de ses fils, *Louis*, sieur du Bouchet et de la Salle, à Artins, pourrait nous occuper un instant, parce qu'il prit alliance à son tour dans la famille de Beaufile, en épousant *Anne* (3), fille de Charles, sieur de Vallières, et de Françoise de Molitard, et parce que ce sont ses descendants surtout qui se sont perpétués dans le Vendomois, en particulier à Courtozé, qu'ils achetèrent en 1741.

Mais, pour ne pas abuser de la bienveillante attention de nos lecteurs, qui nous diraient bientôt avec le poète :

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire,

nous terminons ici cette étude déjà longue, en expri-

qui menaçaient la Picardie. Le prince ajoutait de sa main à la lettre de convocation, datée de Blois, 8 août 1636 : « Je vous conjure encore pour l'amour de moy de vous rendre le 24 à Estampes au plus tard et de faire la même prière de ma part à tous les gentilshommes vos voisins. Vostre bien bon amy GASTON. » (*Original en papier, dont le sceau est disparu.*)

(1) Acte passé le 2 décembre 1660 devant François Ollivier, « procureur fiscal de son altesse de Vandosme en sa chastellenie de la Villeauxclercs. » (*Copie en parchemin, signée M. Chevreaux.*)

(2) *Artus-Louis*, seigneur de la Vrillaie et des Mussets ; *Louis Pierre*, seigneur de la Salle ; *Nicolas*, seigneur de Chavaigne ; *Charles*, seigneur des Essars ; *Henry*, seigneur de Forest ; *Geneviève*, *Anne*, *Angélique*, *Marie*, *Catherine*, religieuse à Fontevault.

(3) Nous l'avons dit plus haut, elle avait épousé en premières noces Jacques Denis, sieur de Tierceville : contrat passé à la Grande-Salle à Artins, devant Cl. Pilette, notaire, le 11 septembre 1643. — Le second fut signé à Jumeaux le 7 février 1659, devant Lucas Colliot, notaire à Notonville. — En 1671, les deux époux demeuraient en leur maison seigneuriale de Nauvays en Lunay.

mant le vœu que nos collègues de la Société de Vendôme y puissent trouver quelque intérêt ou quelque utilité (1).

L'Abbé J.L. DESVIGNES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Du mardy seizeiesme jour doctobre lan mil six cens sept a lheure dune attendant deux heures de relleeve nous Geofroy Debeaufilz sieur de Jumeaux et de Vilpion Gentillhomme ordinaire de la chambre du Roy Gouverneur pour sa maiesté en la ville et chasteau de Vendosme sommes transportez en lauditoire dudit Vendosme a lassemblee generale des esche-

(1) Nous étions dans le vrai, 'en supposant que les fonctions de M. de Jumeaux, comme gouverneur de Vendôme, s'étaient terminées avant 1626 : déjà en 1621 il avait un successeur ; cela résulte évidemment de renseignements qui nous sont parvenus à la dernière heure.

Dans les registres de la paroisse de Prunay, à la date du 26 oct. 1622, paraît comme marraine de François de Ronsard, « Regnes (Renée) Arrel, dame de Quermarquer, femme de *Monsieur de la Courbe* (Jean Bude) *gouverneur des villes chasteau et pays vandoumoys* ». V. *Revue du Maine*, tome XV, 1884, 1^{re} sem. *Nouvelles recherches sur la famille de Ronsard*, par M. l'abbé Froger, p. 130, note 1.

Les registres de la paroisse St-Martin de Vendôme nous fournissent une date plus éloignée encore. En septembre 1621, la même Renée Arrel y paraît comme marraine avec Robert Le Forestier, bailli du duché de Vendomois pour parrain, et elle est dès lors désignée comme *épouse du gouverneur, M. de la Courbe*. — Nous devons ce dernier renseignement à M. A. de Trémault, maire de Vendôme, si bien informé de ce qui touche l'histoire du pays : qu'il veuille bien recevoir nos remerciements.

uins manans et habitans de la ville et forsbourgs dudit Vendosme cedit jour publiee a son de trompe et cry public es lieux et de la maniere accoustumee par le sergent de ville et trompette ordinaires ou estoient assemblez lesdits escheuins manans et habitans es personnes de Vincent Guimont, Jacques Allard et M^e Jacques Denis escheuins, M^e Philippes Girard procureur de la Communaulté, M^e Adam Gallant escuier con^{er} du Roy bailly du pais et duche de Vendosmois, M^e Jacques Degennes aussy con^{er} du roy lieutenant general de Vendosmois, M^e Pierre Martin advocat fiscal de ce duche, M^{es} François Nourry presidant Michel Guinebault lieutenant Bonnancourse Balbany et Pierre Chanut esleuz, Pierre Parrain procureur du roy, Daniel Chauveau greffier et Isaac Dhuisseau recepueur des tailles pour le Roy en ceste ellection, M^{es} Laurent Bry, Michel Lefebure, Claude et Nicolas les Briz, Gilles Houdebert. Claude Delocques, Mathurin Menard, Hector Bourru, François Habert, Robert Lebrethon, Jehan Vau-mour, Michel Guinebault, Pierre Fouassier, Jacques Gasselin, Jehan Gaussant, Jehan Buggy, Patrice Viuet, Jacques Peschard et Jehan Roger tous licentiez es droictz aduocats, Raimond de la Liure s^r des bordes, M^e Gilles Chereau, recepueur de ceste chastellenie, M^{es} Jehan Reueryneau (?) et Mathurin Rasteau greffiers de ce bailliage... (etc.) et plusieurs aultres tant de la ville que forsbourg dudit Vendosme.

Et en ladite assemblee auons faict lire a haulte et intelligible voix par le greffier de ladite ville et communaulté les lres et commission a nous donnees par sadite maiesté, pour ledit gouvernement de ceste dite ville et chasteau tout ainsy et en la même sorte et maniere que faisoit Monsieur Dharambures sieur de Romme fort et de Fougères naguères gouuerneur pour sad^e maieste en ceste dite ville et chasteau et auparauint luy defunct Monsieur de Vignolles, icelles lres donnees a Paris le vingt septiesme jour d'aoust dernier passé, signees henry et plus bas par le Roy Delomenie et scellees du grand scel de cire jaulne, lesquelles lres auons ordonné et commandé audit greffier de ville estre registrees audit greffe pour y auoir recours si et quand besoin sera a ce que aucun nen pretende cause dignorance et de ce nous délivrer acte pour seruir ce que de raison.

(Signé) SIMONNEAU.

(Extraict des Registres du greffe
de la ville et communauté de Vendosme.)

(Copie orig. en papier.)

II

Mons^r de Jumeaux. Je vous donney hier aduis du triste et malheureux acident adueni en la personne du feu Roy Monseigneur et pere (1). Maintenant je vous diray comme ce jourdhuy je suis allé à mon parlement acompaigne des princes de mon sang autres princes prelatz ducz pairs et officiers de la couronne ou par leur aduis et de mond. parlement ouy et requérant mon procureur general conformement à larrest de mondict parlement du jour dhier a esté ordonné que la Royne ma mere sera declaree des apresant regente de moy

(1) Si nous avons bien lu la date de cette pièce, nous admirons avec quelle promptitude le crime de Ravallac, commis dans la soirée du 14 mai, fut annoncé jusque dans les provinces. Nous aurions douté de l'exactitude de cette date s'il n'y avait pour la confirmer le document que nous citons ici en partie. C'est l'enregistrement à Montoire, le 22 mai suivant, de la lettre à Geoffroi de Beaufls. Peut-être quelques-uns de nos lecteurs seront-ils contents d'en trouver ici la copie.

« Du sabmedy vingt deux^e jour de may mil six cens dix, nous Paul Blanchecotte conseiller de Monseigneur le duc de Vendosme et son lieutenant en bas Vendosmois ayant receu mandement de Monsieur le gouverneur de ce pais et duché de Vendosmois, auecq coppies collationnees des Lettres enuioees a mondict sieur le gouverneur par le roy et la royne regente, auons suiuant icelluy mandement enjoinct aux habitants de cette ville de Montoire s'assembler en lauditoire de ce lieu, ou a l'heure assignee apres publication faicte se sont trouueez M^{rs} Jehan Aubert licentié es droictz procureur fiscal pour Monseigneur le duc au bas Vendosmois, M^{rs} Math. Morin, Jehan Souchay, François Soulas, Claude Lemaistre, Claude et Claude les Margonne pere et filz, Nicollas Raué, Jacques Boulz, Paul Arnoul, Lois Gaultier, Christoffe Dupin, Denis Sucher, Denis Melient, tous aduocatz, M^{rs} Jacques Fredureau, Jacques Harouard, Germain Margonne grenetiers au grenier a scel de cested. ville, M^{rs} Phes Lemaistre, Jehan Jolly, Denis Morin, Charles Tissard, René Brethin, Jacques Blanchard, Jacques Boulz lesné,.... Gervaise Lepage sergent roial,.... M^r Anthoine Dolbeau controlleur audict grenier à scel, Jehan de Sautrice sieur de la Tousse, messire Thomas Frouard pbre.... *(suit une longue énumération de noms)* En présence desquelz auons faict faire lecture des dictes deux coppies de lettres, lune commençant en ces mots, Monsieur de Jumeaux, je vous donnay hier aduis..... et subscribe a Monsieur de Jumeaux gentilhomme de ma chambre gouverneur de ma ville et chasteau de Vendosmois, et l'autre Monsieur de

et de mon royaume pour avoir soing de ma personne et nourriture et l'administration des affaires de mond. royaume pendant mon bas aage de quoi je vous ay bien voulu donner aduis attendant que je vous enuoye la coppie dudict arrest affin que cependant vous continuez ung chun en union et obeissance qui mest deue et donniez aduis a la Roynie ma mere et a moy de toutes les occurrances qui escherront de par dela. Et a tant je pry dieu qui vous ayt Mons^r de Jumeaulx en sa s^{te} garde. Escrit a Paris le XV^e jour de may 1610.

(Signé) Louis.

(Plus bas) DE LOMENIE.

(Au dos suscription)

A Mons^r de Jumeaulx gentilhomme de ma chambre gouverneur de ma ville chau et pais de Vendosmois.

(Original en papier, portant au dos le sceau royal sur papier.)

III

Mons^r de Jumeaulx, jay esté bien aise d'apprendre par les vres du XVI de cestuy cy que vous avez escrit au s^r de Lomenie comme depuis la nouuelle qui vous fust portee de la mort du feu roy mon père vous avez pourueu a ce que toutes choses demeurassent paisibles en vre gouvernement, que pour la conseruation de la place en mon obeissance vous aviez mis cent harquebusiers dans le chau, surquoy je vous diray que toutes choses estant paisibles et ny aiant rien à craindre dieu

Jumeaulx avecq le conseil et assistance des princes, prelatz, ducz, pairs, et principaulx seigneurs qui se sont trouvez pres de moy, et subscribe a Monsieur de Jumeaux.... (*comme ci-dessus*) en datte du quinziesme jour de ce mois, contenantz leur maiesté vouldoir que tous subiectz de ce royaume viuent en paix et union, ce que tous les dessusdictz habitans presens ont concordamment promis faire et a cest effect presté le serment de fidelité et de rendre le seruice et obeissance que justement ilz doibuent a leur maiesté, ce que aussy nous avecq'eux auons juré, et ordonné que lesdictes lettres seront registrees au greffe de ceans pour y auoir recours toutes fois et quantes que besoing sera, Donné en lassemblée faicte audict Montoire par nous lieutenant susdict les jour et an que dessus. »

BLANCHECOTTE.

GODINEAU.

(Original en papier.)

mercy que incontinant la pnte receue vous congediez tous lesd. soldatz aiant lœil ouvert a ce que personne ne puisse entreprendre sur vre place et a la conseruation d'icelle en mon obeissance qui est ce que je vous recomande avecq vre fidélité acoustumee, assuré que loccasion de faire pour vous ne soffrira jamais que je ne vous tesmoigne la souuenance que jay des services que vous auez faict au feu Roy mon père. Et sur ce je pryé dieu qui vous ait Mons^r de Jumeaulx en sa s^{te} et digne garde. Escrit à Paris le XXII^e jour de may 1610.

(Signé) LOUIS.

(Plus bas) DE LOMENIE.

(Même suscription que la précédente.)

(Original en papier. Trace du sceau au dos.)

IV

Mons^r de Jumeaulx par celle que le Roy Monsieur mon filz vous escrit, vous apprendrez ce qui est de son intention touchant les cent soldatz que vous auez mis pour la conseruation de vre place en son obeissance sur la nouuelle que vous eustes de la mort aduenue du feu roy Monseigneur ce qui mēmpeschera de vous en dire davantage. Bien vous prieray je par ceste cy que continuant en vre fidellité et affection acoustumee vous conseruiez vre place en son obeissance et tous les habitans d'icelle et ceulx qui sont soubz vre charge tant dune que daultre relligion en telle union et concorde que lon ne sapercoiue point que la mort du feu Roy Monseigneur ayt apporte aulcun changement, cest lintention du Roy Monsieur mon filz et la mienne a quoy je masseure que vous apporterez de vre part tout ce qui deppendra de vous comme je feray de mon costé a ce que voz seruices soient recongnuz qui sur ce prieray le Createur qui vous tienne Mons^r de Jumeaux en sa garde. Escrit a Paris le XXII^e jour de may 1610.

(Signé) MARIE.

(Plus bas) DE LOMENIE.

(Au dos suscription)

A Mons^r de Jumeaulx gentilhomme de la chambre du Roy Monsieur mon filz et gouverneur de la ville chau^e et pays de Vendosmois.

(Original en papier, autrefois scellé au dos.)

V

Mons^r de Jumeaux. Pour pouruoir a plusieurs volleries qui se font chun jour sur les passaiges, jescritz aux preuosts des maréchaux de vre gouvernement quilz ne facent faulte de monter a cheval et rendre les chemins seurs en sorte que chun puisse aller et venir avecq la mesme liberté accoustumee. Et parce que cest chose qui importe au publicq, vous viendrez la main a ce que ma volonté soit suiue. Affin que mon pauvre peuple en recoiue la commoditte et soulaigement que je me suis promis. Et cependant je prieray dieu Mons^r de Jumeaux vous tenir en prosperitté. Escrit à Paris le XXV^e jour de may 1610.

(Signé) LOUIS.

(Plus bas) DE LOMENIE.

(Au dos suscription)

A Mons^r de Jumeaux, Gentilhomme de ma chambre Gouverneur de ma ville chau et pais de Vendosmois.

(Original en papier. Trace du sceau au dos.)

VI

Mons^r de Jumeaux vous apprendrez la volonté du Roy Monsieur mon filz par celle quil vous escrit et parce quil recoit chacun jour des plainctes sur ce subiect. Je vous prie de tenir tellement la main a ce que les preuots des maréchaux de vre gouvernement satisfacent a ce que le Roy mondiet sieur et filz leur en mande que le publicq puisse faire ces négoce ordinaires avecq la mesme liberté quil a acoustumé. Et nestant la pnte a autre fin. Je prieray dieu Mons^r de Jumeaux vous tenir en prosperitté. Escrit à Paris le XXV^e jour de may 1610.

(Signé) MARIE.

(Plus bas) DE LOMENIE.

(Au dos suscription)

A Mons^r de Jumeaux, Gentilhomme de la chambre du roy

Monsieur mon filz, et gouverneur de la ville chau et pais de Vendosmois.

(Original en papier. Trace du sceau au dos.)

VII

Mons^r de Jumeaulx jay este bien aise d'apprendre par celle que vous auez escrit a Lomenie v^{re} prompte obeissance au commandement que je vous auois faict de licencier ceulx que vous auiez mis dans le chasteau de Vendosme, au payement desquelz jeusse desia faict prouoir sans la consequence que cella attire aprez soy. Mais lors que vous serez auprez de moy qui sera le plus tost que vous pourrez, Je vous tesmoigneray que pour auoir faict ce que vous pensiez estre pour le bien du seruice du Roy, Monsieur mon filz et mien je ne veulx que vous en souffriez aucune perte. Quand à la bresche quy est au chasteau, jay commandé qu'elle soit reparee et mon cousin le duc de Sully ma promis dy prouoir au plus tost. Cependant vous recepurez ceste cy par le s^r du Brueil qui vous disant de mes nouvelles, vous assurera que vous serez le bien venu et veu de moy, et me trouuerez aussy disposee a faire pour vous lors que loccasion s'en offrira que vous le scauriez souhaicter, et sur ce je prieray dieu quil vous ayt Mons^r de Jumeaulx en sa s^{te} et digne garde. Escript à Paris le XV^e jour de juin 1610.

(Signé) MARIE.

(Plus bas) DE LOMENIE.

(Au dos suscription)

A Mons^r de Jumeaulx, Gentilhomme ord^{re} de la Chambre du Roy Monsieur mon filz lun de ses ordinaires, Gouverneur de la ville et chau de Vandosme.

(Original en papier, autrefois scellé au dos.)

VIII

Mons^r de Jumeaux, parce que lon pourroict faire courir par dela divers bruietz de ce qui se passe en ceste ville, lesquelz estans la pluspart faulx ou mal entendus apporteroient ung

grand prejudice au bien de mon seruice et repos de mes subiectz, je vous ay vullu faire celle cy affin que estant informé au vray de lestat des affaires, Vous puissiez reprimer ceulx qui tiendroient quelques discours aultres quilz ne doibuent. Je vous diray doncq que sur ce que jay recognu la grande effluance de gentilhommes et aultres particulliers qui ce sont randus en ceste ville aulcuns sur loccasion des ceremonies qui sy sont faictes aultres pour acompaigner les princes et principaulx seigneurs de ce roiaulme qui se retrouuent prez de moy, jay aduisé attendant que jaye donné ordre de faire retirer chun chez soy et pour estre au vray informé de tout ce qui se faict et de ce qui se passe en cesp. ville, de reestabli et remettre sur lordre antien qui a esté tenu tant pour la pollice que pour la seuretté et conseruation d'icelle. Et pour cest effaict jay faict assembler les collonnelz cappitaines et aultres cheffz et officiers de ville qui estoient de tout temps establis en chun quartier et ay pourueu a ceulx qui estoient vaccans aiant commandé aux ungs et aux aultres davoïr lœil ouvert a toutes occurrances chun aux lieulx et endroictz de sa charge prendre garde quil ne se passe rien au prejudice de mond. seruice et du repos de mad. ville et me donner aduis soigneusement de ce quilz apprendroient sur quoy lesd. collonnelz cappitaines et aultres se voyant ainsy reueillez et excitez a ce qui est de leur debuoir ont aussi visitté tous les habitans par^{ers} chun en lestendue de sa charge, les exortans a auoir le mesme soing et de tenir des armes chun chez soi pour sen servir en cas qu'il en fust besoing ainsy que lon auoit par cy deuant acoustumé, sans quen suite de ce, il ait esté faict aulcune garde port darmes ne aultre nouuelleté les choses estans tousiours demeurees en la mesme liberté et au mesme repos quelles estoient auparauant, Ce neantmoings jay esté aduertie quauculns peu affectionnez au bien de mon seruice et ennemis du reppoz publicq ont vullu prendre preteste sur ce subiect de brouiller et apporter du desordre et de la confusion aux affaires aiant faict semer des bruietz parmy lesd. habitans et aultres de mes subiectz que par le moien du regiment de mes gardes et de quelques par^{ers} je voulois entreprendre sur aulcuns deulx que ceulx de la religion pretendue reformee auoient a prendre garde a leur seuretté que lon auoict desseing de se saisir des principaulx dentre eulx et aultres semblables discours et artifices du tout faulx et controuuez et qui ne tendent qua desordre sedition

et mutinerie Et parce que ie ne doubte point que ceulx qui en sont auteurs feront courir semblables bruitz aux prouinces esloignees affin de donner des defiances a mes seruiteurs les ungs des aultres, je desire que vous y preniez soigneusement garde en lestendue de vre charge reprimiez rudement ceulx que vous cognoistres estre ministres de ses faulx bruitz faictes scauoir a tous mes bons seruiteurs lestat au vray de tout ce qui se passe et les exortez de se contenir tous en paix repos et bonne union les ungs avecq les aultres et soubz l'observation des eeditz de pacciffication et de reiecter tous ceulx qui leur voldroient donner daultres impressions au prejudice de mond. seruice et de leur repoz par^{er}. Cest aquoy vous veillerez et y apporterez tel soing et dilligence quil nen puisse mesaduenir priant dieu Mons^r de Jumeaux, vous auoir en sa s^{te} garde. Escrit à Paris le XXIII^e jour de juillet 1610.

(Signé) LOUIS.

(Plus bas) DE LOMENIE.

(Au dos, suscription)

A Mons^r de Jumeaux, gentilhomme de ma chambre, Gouverneur de ma ville chā et pais de Vendosmois.

(Original en papier, autrefois scellé au dos.)

IX

Mons^r de Jumeaux jay entendu ce que vous aues mandé à Lomenie sur ce que je luy auois commandé de vous escrire touchant la plainte que les cheuecier chanoines et chappitre de leglise collegialle de S^t george au chastau de Vendosme mont faict de ce que vous leur auies osté les clefs de leur eglise et pour ce que a cause de cella et de ce qui cest passe despuis entre vous et eulx il y pourroit auoir de laigreur que Je veulx accommoder pour ce qu'en cella il y va du bien du seruice du Roy, Monsieur mon filz, je vous fay ceste cy pour vous dire que vous ne faciez faulte incontinent que vous laures receue de monter a cheual pour me venir trouuer, affin d'apprendre par vre bouche les raisons quy vous ont meu a cella et appres accommoder tellement cest affaire quil n'en demure aucune aigreur entre vous et eulx Et ceste cy nestant

a aultre fin je prieray dieu quil vous ayt, Mons^r de Jumeaulx en sa s^{te} et digne garde. Escript à Paris le XXII^e jour de sep-
tembre 1611.

(Signé) MARIE.

(Plus bas) DE LOMENIE.

(Au dos suscription)

A Mons^r de Jumeaulx, gentilhomme ord^{re} de la Chambre
du Roy Monsieur mon filz et gouuerneur de la ville et chau
de Vendosme.

(Original en papier. Trace du sceau au dos.)

X

Le Roy pour terminer le différend meu entre le S^r de
Jumeaux Gouuerneur pour sa maiesté es ville et chau de
Vendosme, et les cheuecier chanoines et chap^{re} de leglise
S^t Georges dud. chau, a par l'aduis de la Royne regente sa
mère et de son conseil, ordonné et ordonne que doresnauant
il n'entrera dans lad. église et chau de Vendosme que douze
chanoines et chappelains d'icelle eglise pour y faire et cele-
brer le seruice diuin deu et accoustumé, lesquelz douze y con-
tinueront led. seruice une sepmaine entiere, et laultre sep-
maine suyuant y entreront pour mesme effect aultres douze
chanoynes et chappelains et continueront led. seruice selon
cet ordre ainsy quilz faisoient cy deuant et lors que led. S^r
de Jumeaux fut pourueu dud. Gouuernement, enjoignant sad.
maiesté tant à icelluy s^r de Jumeaux que ausd. cheuecier,
chanoines et chappelains de garder et observer cette sienne
volonté. Faict a Fontainebleau le XXVIII^e jour doctobre 1611.

(Signé) LOUIS.

(Plus bas) DE LOMENIE.

(Original en papier.)

XI

Louis par la grace de dieu roy de France et de Navarre a
nre amé et féal le S^r de Jumeaux gentilhomme ord^{re} de nre

chambre et Gouverneur de noz ville et chasteau de Vendosme salut. Les aduis continuelz que nous auons de toutes partz des assemblees et amas de gens de guerre qui se font contre et au prejudice de noz deffenses nous donnent juste suiet de meffiance avecq ce que nous apprenons journellement qu'il se trame des entreprises sur aucunes de noz villes ausquelles nous auons esté contrainctz pour les conseruer en nre obeissance de faire recommencer les Gardes delaissees depuis quelque temps par nre commandement et d'autant que nous sommes bien informez quil y a entreprise sur nred. ville de Vendosme, nous vous ordonnons et tres expressement enjoignons par ces pntes signees de nre main, Que conformement au deub de vre charge vous veillez songneusement avecq les habitans de lad. ville a les conseruer en nre obeissance et soub-lacutorité de nos commandemens preuenir et empescher toutes surprises et entreprises, refuser lentrete en icelle a tousz ceux qui voudroyent y entrer en armes en troupe ou aultrement mesmes a nre frere naturel le duc de Vendosme s'ilz n'ont pour cet effect lres de nous signees de nre main et contresignees de l'un de nos secre^{tes} d'estat. Le tout jusques a ce qu'aultrement par nous en soit ordonné. De ce faire pour bonnes et justes considerations vous auons donné et donnons plain pouuoir puissance auctorité commission et mandement spal. Car tel est nre plaisir. Donné à Paris le XXII^e jour de decembre l'an de grace mil six cens seize et de nre regne le sept^{me}.

(Signé) LOUIS.

(Plus bas) *Par le Roy, DE LOMENIE.*

(Original en parchemin, scellé du grand sceau de cire jaune, en grande partie conserué.)

HAUTEURS DE PLUIE A VENDOME

PENDANT 35 ANS

Par M. E. RENOU

On ne connaît pas d'observations pluviométriques à Vendôme avant 1851. A cette époque, j'ai commencé à les faire avec un pluviomètre de 0^m,20 de diamètre, placé à 1^m,50 de hauteur au bord du Loir, dans le jardin de la maison rue Saint-Bié, n° 6. Ces observations ont duré 9 ans. G. Boutrais entreprenait en même temps, de son côté, rue Poterie, dans sa maison contiguë au Musée, du côté du nord, une série météorologique qui n'a pris fin complètement qu'à sa mort. M. Nouel a observé aussi les pluies depuis juin 1862, dans le jardin de la maison qui touche à l'hôpital, du côté du sud.

Depuis 1874, l'administration des Ponts et Chaussées fait observer, dans les jardins au N.-W. de la ville, un pluviomètre de 0^m,20 de diamètre comme les précédents.

Les trois premières séries ont des années communes, et leurs nombres sont peu différents ; la quatrième donne presque toujours un peu plus de pluie que n'en recueille M. Nouel. Sur les 10 années 1874-83, l'excès moyen est de 31^{mm},5 ; en 1878, les 2 nombres sont à peu près les mêmes ; dans les autres années, cet excès varie de 20 à 50 millimètres environ.

Les pluviomètres, tels qu'on les a adoptés depuis une trentaine d'années, de 0^m,20 de diamètre avec leur entonnoir à 1^m,50 du sol, ne donnent pas la quantité d'eau que reçoit le sol autour d'eux ; on ne tient

pas compte de la quantité du liquide nécessaire pour mouiller le métal du pluviomètre; et d'ailleurs quelques expériences ont montré qu'un pluviomètre de grandes dimensions, au niveau du sol donne toujours une hauteur de pluie un peu plus grande.

Dans le tableau ci-dessous, qui donne mois par mois les hauteurs de pluie tombée à Vendôme, les neuf premières années ont été obtenues par moi-même ou sous ma direction; de 1860 à 1872, les chiffres sont ceux de Geoffroy Boutrais; tous ceux qui suivent appartiennent à M. Nouel.

On remarque dans le tableau ci-dessous qu'il n'y a aucun mois sans pluie; quelques mois pourtant n'en ont fourni que fort peu: février 1856, 2^{mm},8; mai 1880, 2^{mm},5; juin 1870, 1^{mm},4; et enfin septembre 1865, 0^{mm},5. Le fait d'un mois sans pluie est un phénomène extrêmement rare, au centre de la France..

Les plus grandes quantités de pluie tombées dans un mois sont, pour la saison chaude, 150^{mm},9 en juin 1857, et, pour la saison froide, 157^{mm},9 en novembre 1882 (1). Le mois pour lequel les hauteurs de pluie varient le moins est celui de février, qui en donne aussi la moindre hauteur moyenne. Le mois

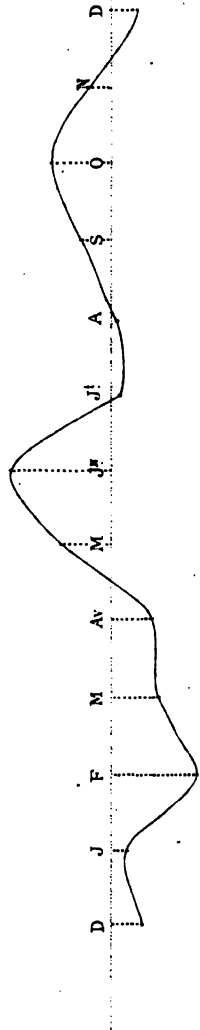
(1) Il nous a paru intéressant d'ajouter ici les hauteurs d'eau les plus remarquables, recueillies en une *seule pluie*, depuis 1860, à Vendôme.

En 1860, du dimanche 23 septembre, à midi, jusqu'au lendemain, à 6 h. soir, une pluie continue de 30 heures a donné 58^{mm},60 d'eau.

En 1866, le 18 juillet, une averse d'orage d'une demi-heure (de 1 h. à 1 h. 30 m.) a donné 37^{mm},0. La même année, le 4 octobre, une nuée exceptionnelle, qui n'a intéressé que Vendôme et ses environs (Montrieux, etc.), a fourni 56^{mm},5 d'eau depuis 5 h. 3/4 soir jusqu'à 7 h. Il en est résulté de véritables inondations locales.

Depuis la rédaction de ce travail, une pluie de 40 heures (avec quelques interruptions) de 8 h. du soir, le 28 avril 1886, au 30, à midi, a fourni 61^{mm},30 d'eau au pluviomètre.

E. NOUEL.



Variations en vraie grandeur, des hauteurs de pluie, relativement
à la moyenne mensuelle. 48^{mm} 5



de pluvieuse du calendrier républicain tombe dans la saison où il pleut le moins; ce qui prouve qu'à la fin du siècle dernier on connaissait fort peu la climatologie, même du pays qu'on habitait.

Vendôme se trouve, comme Paris, dans un minimum de pluie, c'est-à-dire dans une contrée où la hauteur de pluie moyenne, dans l'année, est moindre que dans toutes celles qui l'entourent. Toutes les variations climatiques y sont, du reste, on peut le dire, absolument les mêmes et synchroniques.

35 années suffisent pour donner, à quelques millimètres près, la hauteur de pluie qui tombe dans une contrée, du moins à une certaine époque; il est probable, en effet, que cette hauteur éprouve des variations périodiques de siècle en siècle. A notre époque, et d'après les chiffres de notre tableau, la hauteur d'eau recueillie chaque année diffère, en moyenne, de la hauteur normale, de 70 millimètres; ce qui fait que chaque année nouvelle d'observation modifie cette moyenne de 2 millimètres. Dans notre tableau, les totaux annuels varient plus que du simple au double.

La distribution mensuelle de la pluie, peu différente à Vendôme et à Paris, a une grande importance climatologique; la hauteur de pluie a deux minima, le principal en février, un deuxième en juillet et août; deux maxima, le principal en juin, le deuxième en octobre. Cette distribution de la pluie est d'autant plus à considérer, qu'elle est fort différente à des distances peu considérables; il n'y a qu'un maximum en été, vers Strasbourg, et ce maximum tombe en hiver, à Brest.

Nous devons quelques mots d'explication à la dernière ligne au bas de notre tableau, portant la mention: *mois égaux*. On ne peut pas comparer les hauteurs de pluie de février avec celles de mars, par exemple, puisque l'un n'a que 28 à 29 jours, et le second 31. Dans cette dernière ligne, on a modifié les hauteurs de pluie, pour les faire correspondre à une division de l'année en 12 mois égaux.

HAUTEURS MENSUELLES DE PLUIE

A VENDOME, EN 35 ANS (1851-1885)

en millimètres & dixièmes de millimètres

(ANNÉES MÉTÉOROLOGIQUES)

	Décembre	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Année
1851	38,0	29,0	11,6	60,2	73,6	56,1	8,5	71,7	45,7	13,7	30,7	37,2	475 -
1852	16,8	69,5	24,1	40,6	25,3	93,4	66,5	40,5	60,8	74,5	61,6	57,9	631 -
1853	51,5	78,0	23,0	26,3	43,2	92,8	69,0	21,4	44,5	21,5	57,0	28,3	557 -
1854	12,4	49,8	18,0	4,2	27,7	69,3	100,4	62,0	31,6	5,0	66,4	50,4	500
1855	44,6	28,8	61,4	78,4	10,2	61,9	63,2	36,5	30,6	41,3	77,1	17,0	554 -
1856	13,8	87,3	2,8	38,8	74,1	134,2	49,0	14,8	48,5	98,2	24,8	30,2	617 -
1857	51,5	65,8	28,7	34,8	54,6	34,4	150,9	19,8	22,5	91,7	65,2	32,4	652 -
1858	31,0	15,6	22,8	26,6	48,7	36,9	12,5	56,9	71,3	48,5	14,5	50,9	436 -
1859	58,8	42,9	9,2	18,0	42,8	93,2	88,7	49,9	42,4	66,3	98,2	65,3	676 -
1860	73,6	85,9	30,8	38,7	60,2	38,9	61,8	35,7	84,7	101,1	17,4	45,6	674 -
1861	81,5	3,4	46,4	71,5	11,8	27,6	140,3	93,3	4,9	38,4	5,4	59,1	584
1862	21,0	41,1	4,3	90,3	20,9	104,2	60,1	40,6	59,0	47,8	70,4	14,6	574 -
1863	64,9	58,8	6,8	29,0	23,4	39,5	85,5	16,6	29,2	55,8	66,3	58,4	534 -
1864	45,1	28,1	38,7	66,7	22,7	23,6	65,4	25,2	100,3	57,2	37,6	65,7	576 -
1865	17,9	85,1	52,6	30,2	27,2	51,9	73,9	87,1	83,8	0,5	90,8	49,8	651
1866	14,2	58,3	86,0	48,6	53,6	26,2	34,4	105,7	105,2	70,2	70,0	28,9	701
1867	40,3	41,9	51,2	80,4	55,4	90,5	35,5	88,4	48,0	48,2	56,2	18,1	654
1868	33,6	44,9	23,2	20,0	85,7	42,3	66,7	53,8	99,1	116,0	93,8	17,2	696
1869	116,5	29,4	12,0	62,4	36,5	134,9	22,3	25,4	17,0	40,7	40,0	54,4	592
1870	42,0	42,3	26,1	31,7	3,0	27,3	1,4	28,6	20,3	34,9	71,9	65,8	395 -
1871	41,6	53,0	32,6	24,3	56,0	16,2	100,3	60,4	9,2	90,1	70,8	24,0	579 -
1872	17,2	65,8	29,2	27,0	43,5	56,5	46,0	50,0	34,5	37,2	59,8	125,0	592
1873	57,3	58,5	32,5	54,0	10,5	39,7	62,8	15,5	53,7	24,0	64,0	47,8	520 -
1874	9,7	16,5	16,3	6,2	23,3	53,7	25,0	76,2	6,8	24,0	54,3	29,0	341 -
1875	48,5	70,0	40,5	5,3	7,0	9,5	62,7	49,3	17,5	63,0	78,5	88,7	540 -
1876	13,3	17,2	54,8	79,7	50,2	9,3	32,2	8,5	86,2	71,7	23,6	57,6	504 -
1877	48,7	37,5	37,5	70,5	72,5	72,3	48,0	60,7	30,3	45,7	23,8	64,5	612
1878	64,7	20,5	19,0	62,3	89,7	76,5	88,8	19,0	94,2	12,8	61,5	64,7	674
1879	75,3	110,1	84,7	31,3	53,5	55,0	53,0	53,0	62,0	12,0	32,5	25,7	648
1880	65,0	7,5	57,5	17,2	37,3	2,5	103,8	32,9	124,6	43,8	106,5	56,3	655
1881	65,5	86,6	44,5	27,4	66,5	30,2	27,0	49,0	41,3	49,7	35,5	28,3	552 -
1882	36,5	15,6	25,3	25,4	49,5	73,2	76,4	53,3	34,1	83,8	57,9	167,9	689 -
1883	92,3	74,3	36,5	48,3	34,3	30,7	53,6	78,6	10,6	95,8	81,8	69,8	707 -
1884	15,5	26,1	53,9	22,8	35,5	34,9	37,9	63,6	31,1	21,8	17,0	14,5	375 -
1885	56,8	26,7	59,8	98,0	31,7	79,8	49,4	47,1	21,8	42,2	105,8	41,3	660
Moyenne.	45,0	47,8	34,4	42,8	41,7	54,9	60,6	48,3	48,9	51,1	56,8	49,8	582
Mois égaux	44,3	47,0	37,1	42,0	42,4	54,0	61,6	47,5	48,0	51,9	55,8	50,6	

On trouvera sur la planche ci-jointe un *diagramme* qui reproduit la seconde ligne, savoir les moyennes par mois égaux.

GATIEN - ARNOULT

Adolphe-Félix GATIEN-ARNOULT est né à Vendôme le 30 octobre 1800. Professeur distingué, littérateur fécond, politique ardent, il mérite d'être étudié à ce triple point de vue.

Il commença ses études au collège de Vendôme et les termina à celui d'Orléans. Entré de bonne heure dans l'Université, il fut d'abord régent de sixième et de cinquième au collège de Nevers ; il n'avait que 18 ans. Bachelier ès-lettres le 26 février 1819, licencié ès-lettres à la faculté de Paris le 22 février 1823, docteur ès-lettres à la faculté de Paris le 30 août 1823, il devint agrégé de philosophie au concours de l'Académie de Paris le 22 octobre 1825.

Régent de seconde au collège d'Auch le 8 novembre 1823, régent de rhétorique au collège de Vienne le 10 décembre 1823, professeur adjoint de rhétorique et suppléant de philosophie au collège royal de Bourges de 1824 à 1826, professeur de philosophie au collège royal de Reims en 1826, et au collège royal de Nancy de 1827 à 1830, chargé du cours de philosophie à la faculté des lettres de Toulouse le 9 octobre 1830, il fut nommé professeur titulaire à cette faculté le 28 mai 1831.

Il a publié un grand nombre d'ouvrages philosophiques, et c'est son *Programme d'un Cours complet de philosophie* qui attira l'attention sur lui, et lui fit donner la chaire de philosophie à la faculté de Toulouse.

Littérateur érudit, Gatien-Arnauld s'appliqua tout particulièrement à l'étude de la langue d'Oc, et publia, sur cette langue et ses monuments, plusieurs ouvrages très remarquables.

Il était, depuis le 1^{er} juin 1830, membre de la Société des sciences, lettres et arts de Nancy ; depuis le 15 novembre 1832, membre de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse ; depuis le 24 décembre 1863, secrétaire perpétuel de cette Académie, et, depuis le 4 janvier 1833, un des 40 mainteneurs de la célèbre Académie des Jeux Floraux.

Comme nous l'avons dit au début de cette note, Gattien-Arnoult fut un politique ardent et un des champions les plus militants du parti libéral. Au mois de juin 1830, il publia une brochure intitulée *Le Ministère expliqué et justifié*, qui fit sensation.

Successivement conseiller municipal, adjoint et maire de Toulouse, il fut nommé en 1848 représentant du peuple par près de 55,000 suffrages, et vota presque toujours avec l'extrême gauche.

Forcé par la loi des incompatibilités à opter entre ses fonctions politiques et académiques, il reprit sa place à la faculté de Toulouse, et devint recteur honoraire. Il vint de mourir à l'âge de 85 ans.

M^{ls} DE ROCHAMBEAU.

Le Gérant, LEMERCIER.

Vendôme. Typ. Lemercier

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU VENDOMOIS

25^e ANNÉE — 3^e TRIMESTRE

JUILLET 1886

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois, s'est réunie en assemblée générale le jeudi 8 juillet 1886, à deux heures.

Étaient présents :

MM. de Rochambeau, président ; Nouel, bibliothécaire-archiviste ; Isnard, Rabouin, Malardier, l'abbé Roulet, membres du Bureau ;

Et MM. de Bodard, l'abbé L. Bourgogne ; le D^r Brocheton ; L. Buffereau ; Cazabonne ; Dunoyer ; Duvau ; P. Lemer cier ; l'abbé Lizot ; l'abbé Métais ; de la Perrière ; l'abbé Renou ; de Sachy ; Thillier ; le général de Vandœuvre.

Cette séance était publique, et plusieurs dames y assistaient.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

DESCRIPTION SOMMAIRE
DES
OBJETS OFFERTS OU ACQUIS

depuis la séance du 13 avril 1886.

I. — ART & ANTIQUITÉ

NOUS AVONS REÇU :

De M. l'abbé BERNAULT, de Blois :

Un Crucifix en plomb du XV^e, ou peut-être même du XVI^e siècle, mais reproduisant un type bien plus ancien, type immobilisé qui porte encore les traces de l'influence byzantine. La croix sur laquelle le Christ est monté a été refaite.

Une petite vierge en faïence de Nevers (?), d'une fabrication très négligée, et qui porte sur son pied la date de 1780.

Un insigne de juge de paix de l'époque de la Révolution (1793 ?). Soleil rayonnant dans un entourage ovale en cuivre doré ; au centre, les mots LA LOI sur un fond bleu émaillé, au milieu d'une couronne de chêne. Le revers est exactement semblable. Plus grande dimension, 0^m,05 sans la bélière.

De M. A. GIRARD, au Musée :

Une décoration de l'époque de la Restauration, encore munie de son ruban à bandes rouges et blanches. Croix en argent émaillé, surmontée d'une couronne fermée. Les branches, comme celles de la croix du Saint-Esprit, sont à double pointe et cantonnées de quatre fleurs de lis. En cœur, le buste d'Henri IV, avec la légende : LOUIS XVIII, LE 30 MARS 1814, sur émail bleu. Au revers, une fleur de lis entourée des mots : DIEU ET LE ROI. Nous ignorons la dénomination spéciale de cette décoration.

De M. le marquis DE NADAILLAC :

Un instrument en os, en forme de harpon (?), de 0^m,75 de longueur, avec lequel le donateur nous envoie la note suivante :
• Ce harpon a été trouvé à 4 mètres plus bas que le balancement
• des marées actuelles, en creusant les fondations de la halle
• aux poissons de Vannes. A cette profondeur, il existait plu-
• sieurs pieux, restes peut-être d'une habitation lacustre. C'est
• auprès de l'un de ces pieux que l'on a trouvé trois pointes de
• harpon et une vertèbre de baleine. » Que M. de Nadaillac, dont nous sommes les premiers à accepter l'autorité en pareille matière, veuille bien pourtant nous excuser de risquer notre humble avis à propos de cet objet. Nous ne croyons pas que ce harpon, si c'en est un, ce dont nous doutons un peu, remonte à l'âge des cités lacustres ; son apparence est relativement très moderne, et sa taille indique d'une façon certaine l'emploi d'un instrument en fer.

ACQUISITIONS :

Deux toiles de 0^m,62 sur 0^m,52, représentant des paysages des bords de l'Indre, dues au pinceau élégant et facile d'un jeune artiste tourangeau, M. Paul Gagneux.

Un saint Sébastien, statue en bois de 1^m10 de hauteur, provenant de l'église de Rocé (XVII^e siècle). La tête et le haut du corps sont traités avec une habileté avec laquelle jure la grossièreté des parties inférieures ; l'artiste qui a sculpté la tête n'est certainement pas le même que le manœuvre qui a taillé les jambes.

Trois nouvelles parties de la carte hypsométrique de l'arrondissement de Vendôme, comprenant les cantons (ou portions de canton) de Morée, Selommes et Mondoubleau. M. Al. Duval a aussi refait à la même échelle que celles-ci, 1/10,000 pour les longueurs et 1/8,000 pour les hauteurs, la partie des environs de Vendôme. (V. Bulletin de 1885, p. 10.)

II. — NUMISMATIQUE

NOUS AVONS REÇU :

De M. G. LAUNAY, à Vendôme :

Une cinquantaine de pièces françaises et étrangères, en cui-

vre et billon, parmi lesquelles s'est glissée une pièce d'argent d'Isabelle II, reine d'Espagne (4 réaux, 1854). Dans les autres, nous ne trouvons à signaler qu'un jeton de la cour des Comptes de 1570, et un méreau du XV^e siècle, au monogramme crucigère, avec la légende continuant la citation de S^t Jean, *Jhs (Jesus) autem transiens*, etc.

De M. l'abbé RENOU, à Vendôme :

Dix monnaies étrangères (russes, allemandes, suisses), d'une médiocre conservation, dont la meilleure est une pièce de 15 kopecks de 1868.

De M. LAMBERT, aux Murs, près Vendôme :

Un double tournois de Louis XIII et une pièce de 30 deniers de Louis XV (fruste).

De M. l'abbé BERNAULT, à Blois (V. ci-dessus) :

Un lot de 20 pièces diverses, ainsi composé :

1^o 10 imp. romaines du milieu du III^e siècle, P B. des empereurs Postume, Victorin, Tetricus, Gallien, etc. La seule intéressante, quoique sa conservation laisse à désirer, est un Lælien, usurpateur dont le règne éphémère se place en l'an 367. IMP. C. LAELIANVSP. F. AVG. Buste radié à droite. $\mathfrak{M}$: VICTORIA AVG. Victoire marchant à droite.

2^o Un gros tournois à la queue, de Jean-le-Bon (fruste), et un patard du Dauphiné de Charles VII.

3^o 8 féodales en assez mauvais état : un double tournois de Philippe-le-Bon duc de Bourgogne (1419-1467) ; un douzain d'Henri de Longueville, prince de Neuchâtel (1595-1663) ; un liard d'Antoine et Jeanne de Navarre, et cinq petites monnaies de Lorraine, des ducs Charles III (1543-1608), Henri (1608-1624) et Charles IV (1626-1639).

ERRATA. — Dans notre précédent Bulletin, le nom du second des maires de Tours dont M. Trouessard nous a offert des jetons doit être lu BANCHEREAU et non BOUCHEREAU, comme on l'a imprimé par erreur.

III. — BIBLIOGRAPHIE

I. — Dons des Auteurs ou autres :

NOUS AVONS REÇU :

De M. l'abbé Bernault : *Eloge historique de Louis-Joseph duc de Vendôme généralissime des armées de France et d'Espagne*, par M. de Villeneuve, commis à l'hôtel des fermes. Agen, 1784. — Cet opuscule, qui a remporté le prix de l'académie de Marseille en 1783, a pour épigraphe cette phrase de Quintilien : *Optimè is laudaverit qui fideliter narraverit*. L'auteur y est resté fidèle, car il raconte en détail les campagnes de son héros de façon à montrer que lui-même n'est pas étranger aux questions militaires et stratégiques. Son style est malheureusement celui qui prévalait à la fin du siècle dernier, ce qui rend la lecture de l'Eloge de Louis-Joseph assez fatigante, malgré les renseignements précieux qu'on y trouve sur les campagnes du grand général.

De l'auteur, M. le M^e de Nadaillac : *L'Epoque glaciaire* (Extrait de la *Revue des Questions scientifiques*, avril 1886). — Les débuts des temps quaternaires furent marqués d'une telle extension des glaciers, que cette période en a conservé ce nom d'*époque glaciaire*. Les faits qui la constatent ont été observés d'une façon certaine, non seulement en Europe, mais encore en Asie, dans les deux Amériques et même en Algérie. L'énorme développement de ces masses de glace, tant en superficie qu'en profondeur, confond l'imagination. M. de Nadaillac examine successivement, avec la compétence qui lui appartient en ces matières, s'il y eut simultanément des phénomènes dans les diverses régions du globe, s'il y eut réellement plusieurs périodes glaciaires, ainsi que l'affirment quelques savants distingués, et surtout comment l'homme put vivre et se développer dans des circonstances aussi défavorables. Quelle que soit la valeur des divers systèmes mis en avant pour expliquer ces changements qui paraissent certains, rien n'est tout à fait concluant ; mais l'incertitude augmente encore lorsqu'il s'agit de leur date initiale et de leur durée. Là en effet tout chronomètre fait défaut, et

aucune comparaison n'est possible entre l'intensité des actions physiques ou cosmiques de l'époque quaternaire et les phénomènes actuels. Mais l'homme, notre ancêtre et notre semblable, fut le témoin de ces immenses cataclysmes, et a pu accomplir les glorieuses destinées que lui réservait la loi providentielle du progrès.

De l'auteur, M. le M^e de Rochambeau : *Yorktown. Centenaire de l'indépendance des Etats - Unis d'Amérique 1781-1881.* — 1 vol. gr. in-8 de 340 p., avec une planche représentant la reddition de l'armée de lord Cornwallis, le 19 octobre 1781.

M. de Rochambeau, spécialement invité par le gouvernement de Washington, a assisté à toutes les fêtes, dont il peut dire :

.... *Et quorum pars magna fui.*

Dans cet ouvrage intéressant, il nous en retrace un récit vivant et animé, comme quelqu'un qui a tout vu et qui sait raconter.

..... Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : j'étais là ; telle chose m'avint ;

Vous y croirez être vous-même (1).

Il nous présente, au départ, tous ses compagnons de route, et, en biographe consommé, il nous fait leur histoire, à commencer par le général Boulanger, chef de la mission militaire.

Il est impossible d'analyser en quelques mots ce splendide voyage, qui commence à New-York le 5 octobre, pour aboutir à Yorktown le 18, en passant par les chutes du Niagara, que les Américains offrent à leurs invités comme nous offrons ici le café, et se continue par les principales villes de la grande république jusqu'au retour à New-York le 4 novembre.

Et les banquets, et les toasts, et les revues, etc. !

Le 20 novembre, le *Saint-Laurent* débarquait au Havre les héros de la fête.

II. — Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

Romania. Juillet-octobre 1885.

(1) La Font., *Les Deux Pigeons.*

Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques. Année 1885, N° 4.

Bulletin Historique et Philologique du Comité des Travaux Historiques. Année 1885. N° 3-4.

Bulletin Archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques. 1886, N° 1. — Les recherches archéologiques en Tunisie, durant les années 1883 et 1884, sont l'objet de rapports détaillés. Les fouilles dirigées par MM. Reinach et Babelon dans les ruines de Carthage sont particulièrement intéressantes.

Répertoire des Travaux historiques, Tome III, 1883, N° 4.

Recue des Travaux scientifiques. Tome V, N° 12, et tome VI, N° 1.

Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences (suite).

Journal des Savants (suite).

III. — Par ENVOI des Sociétés savantes ou des Revues :

Mémoires de la Société des Antiquaires de France. 5^e série, tome V, 1884. Suivi du *Bulletin* de ladite Société pour 1884.

Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers. Tome XXVII, 1885.

Bulletin de la Société Archéologique de Nantes. Tome XXIV, 1885, 2^e semestre.

Bulletin de la Société des Archives historiques de l'Aunis et de la Saintonge. VI^e volume, 2^e livraison, avril 1886, et 3^e livraison, juillet 1886. — A signaler : Notice sur le collège de Saintes (1571-1850), par St-Moufflet, ancien principal du collège de Saintes (2^e livraison).

Bulletin d'Histoire ecclésiastique et d'Archéologie religieuse des diocèses de Valence, Digne, Gap, Grenoble et Viciers. 6^e année, 4 livraisons, septembre 1885 à février 1886.

Annales de la Société Historique et Archéologique du Gâtinais. 3^e et 4^e trimestres de 1885.

Société Archéologique d'Eure-et-Loir. Monographie de la cathédrale de Chartres, par M. l'abbé Bulteau. N° 2, mars 1886.

Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais. 3^e et 4^e semestres 1885.

Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes. Tome x, 1885.

Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne. Année 1885. 39^e volume.

Bulletin de la Société Archéologique de Béziers (Hérault). Tome xiii, 1^{re} livraison 1885.

Bulletin de la Société Dunoise. N^{os} 67 et 68, janvier et avril 1886. — A propos d'un livre de M. Hennemeyer, intitulé *Le vrai et le faux Pierre l'Hermite*, M. Doinel, archiviste du Loiret, publie trois chartes relatives à une famille *Hermite*, qu'il rattache à celle du fameux prédicateur de la croisade. Il arrive à conclure que Pierre l'Hermite, bien que né à Amiens, avait des biens dans le pays chartrain, et que c'est à Brou, actuellement chef-lieu de canton d'Eure-et-Loir, qu'il commença à prêcher la croisade.

Revue Historique et Archéologique du Maine. Tome xvii, 1^{er} trimestre 1885. et tome xviii, 2^e trimestre 1885, en trois fascicules. — Au milieu d'articles locaux fort travaillés et fort bien faits, nous appelons spécialement l'attention de nos lecteurs sur *Les Comédiens de campagne et la vie de Molière*, par M. Henri Chardon. Ce travail, d'un intérêt plus général, est plein de renseignements nouveaux, et emprunte au nom du grand comique, autour duquel les Moliéristes font grand bruit, une véritable actualité.

Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur. Année 1884. — La Société publie dans ce volume le catalogue de la collection numismatique du Musée de Semur. Ce catalogue est fort bien fait, trop bien peut-être pour l'importance de la collection, qui, sauf les séries bourguignonnes, n'offre qu'un médiocre intérêt.

Le reste du volume est occupé par la première partie de la *Flore de l'arrondissement de Semur*, par Henry Lachot, instituteur à Magny-la-Ville. Cette première partie, contient, avec la préface, une clef analytique des genres, rédigée d'une manière vraiment élémentaire et à la portée des commençants.

Bulletin de la Société Archéologique de Touraine. Tome vi, 3^e et 4^e trimestres 1885. — Signalons l'article de notre confrère M. Malardier, intitulé : Notes sur le Grand-Pressigny et ses environs.

Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau. 1884-85.

Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest. Juillet à décembre 1885.

IV. — ABONNEMENTS :

Bulletin Monumental. 1886. N^o 1 (janvier-février) et 2 (mars et avril). ●

L'année débute par une Notice sur la Société Française d'Archéologie, fondée par Arcisse de Caumont. Le nouveau directeur a tenu, non sans raison, à montrer l'importance de l'œuvre de ses prédécesseurs et les résultats obtenus par ses devanciers. Plus loin, M. L. Courajod étudie la *Collection Révoil au musée du Louvre*. Qui connaît aujourd'hui Révoil, peintre qui jouit d'une grande vogue sous l'Empire et la Restauration ? Cet artiste, justement oublié aujourd'hui, était un homme vraiment intelligent et d'un goût éclairé, bien qu'il eût mis à la mode le fameux *troubadour-abricot*. Il sut réunir à Lyon une collection merveilleuse d'objets précieux du Moyen Age et de la Renaissance, laquelle était déjà célèbre en 1811. Elle fut achetée par l'Etat peu de temps avant la Révolution de 1830, pour le prix de 60,000 francs. Elle en vaudrait au moins dix fois plus à présent. — Lire dans le même N^o l'article de M. de Baye, prouvant que le torques gaulois était porté par les hommes, bien qu'il s'en rencontre parfois au cou de squelettes féminins.

Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme, 1886, N^o de février, mars, avril et mai. — Parmi les très intéressants travaux que renferme ce recueil, nous croyons devoir particulièrement signaler les suivants : 1^o L'Age de la Pierre ouvrée ; période héolithique, division en trois époques, par Philippe Salmon (p. 129) ; 2^o Le Torques et le Bracelet d'or de Largruisse (Tarn), par M. Em. Cartailhac, avec 13 figures dans le texte et deux belles phototypies (p. 182) ; 3^o Les premiers travaux sur les monuments mégalithiques, du même auteur (p. 229).

V. — N^o SPÉCIMENS.

Manuel de la langue néo-latine usuelle et commerciale. 2^e édition, 1886. — Par le temps de *colapuk* qui court, l'examen de ce petit opuscule ne manque pas d'actualité. Mais nous doutons que l'un ou l'autre de ces essais devienne jamais populaire. — Envoi de la Société Niçoise des Sciences naturelles, historiques et géographiques.

E. N. & L. M.

L'ÉGLISE & L'ABBAYE DE LA TRINITÉ DE VENDOME

PENDANT LA RÉVOLUTION (1790 - 1802)

(2^e Partie *)

Par M. l'abbé CH. MÉTAIS,

Curé de Saint-Rémy.

II

ÉVÉNEMENTS REMARQUABLES

Les différents inventaires de l'abbaye de la Trinité, l'expulsion des religieux, etc., n'étaient que le prélude d'événements plus graves, qu'il nous reste à raconter d'après les documents publics.

I. — Clergé constitutionnel.

La loi du 12 juillet et le décret du 27 novembre 1790 ordonnaient une nouvelle circonscription des paroisses. Sur l'avis du Directoire, du 5 avril 1791, les quatre paroisses de la ville furent supprimées, et remplacées par une seule, sous le vocable de la S^{te}-Trinité, desservie par un curé et cinq vicaires.

Les électeurs se réunirent le 15 mai 1791, dans l'église de Saint-Martin, pour procéder à la nomination

* Voir même Bulletin, p. 96.

aux cures vacantes du district. Du procès-verbal de cette opération il résulte « que M^r Joseph-Philippe Barthélemy, curé de Saint-Lubin de cette ville, a réuni la majorité de 43 voix sur 61 votants, et fut proclamé par M. le Président curé de la paroisse de la Trinité de cette ville. »

« Au même instant, M. le Président, en se conformant au vœu de l'assemblée, a député MM. Girodon et François Tardiveau auprès du sieur Barthélemy pour l'instruire de son élection, et lesdits sieurs de retour ont rapporté à l'assemblée, que M. Barthélemy acceptoit avec reconnoissance le témoignage qui venoit de lui être donné de la confiance publique, et sur le champ toutes les cloches de l'église de Saint-Martin ont été mises en volée, même celles de la cy-devant abbaye.— Signé BLANCHET DE LANGERON, président. »

Henry Grégoire, « constitutionnellement élu évêque du département de Loir-et-Cher, » approuva cette élection, et envoya les lettres d'institution signées de sa main le 19 mai 1791. M. Thoinier, curé de Saint-Martin, cessa donc d'exercer le culte dans son église le 11 juin 1791, et le nouveau curé de la Trinité fut solennellement installé le lendemain, dimanche, 12 juin.

Les cinq vicaires choisis par M. Barthélemy sont MM. Pierre Quantin, premier vicaire, Hiacinthe-Laurent Lefevre, « précédemment instituteur public au collège de cette ville », Robereau, de la Lande « cy-devant religieux cordelier », et Jacques-François Bodevin, qui recevaient tous un traitement de 800 livres.

M. Joseph-Philippe Barthélemy s'empressa de procéder à ce qu'il appelait les changements indispensables.

Les murs qui s'élevaient dans le pourtour du chœur entre les colonnes, derrière les stalles, jusqu'aux colonnades du sanctuaire, furent abattus, et avec eux les stalles disparurent, vendues comme bois de chauffage au curé de Lunay, qui les plaça dans son église.

On procédait avec une telle rapidité, que le conseil de fabrique se réunit en hâte le 15 décembre 1791 pour protester, « parce que, dit-il, le rapport des personnes de l'art a été tel que ces ouvrages gâtent l'architecture et l'ensemble de toutes les décorations de l'autel. »

Vers la fin de mars 1792, le curé et les marguilliers adressaient au Directoire une pétition pour obtenir : 1° la construction des stalles nécessaires pour achever de garnir le chœur de la Trinité ; 2° un autel à la romaine ; 3° la pose des grilles destinées à la clôture du chœur ; 4° les trois cloches de Saint-Martin ; 5° la réparation du jeu d'orgues.

L'administration du district répondit « que le grand autel étoit beau et méritoit d'être conservé (1), par suite s'opposoit à son remplacement ; laissoit à la charge de la fabrique la pose des grilles et la réparation de l'orgue. »

(1) « L'an de J.-C. 1632, dit un mémoire manuscrit, l'on fit un grand autel dans l'église qui est fort beau et fort riche, prenant depuis le pavé iusques aux vitres, orné d'une quantité de piliers de marbre fort beaux, et doré en plusieurs endroits ; il est communément estimé dix mille liures, mais il n'en a coûté que huit milles. »

Voici une description de cet autel, tel qu'il étoit encore de 1803 à 1838, époque de sa démolition :

« L'autel est d'une architecture gothique (? — c'est-à-dire grecque) à deux étages de différents genres. Il est bâti tout en pierre, revêtu par compartiments de plaques de marbre noir et rouge, ainsi que les huit grosses colonnes dont quatre noires et quatre rouges au premier étage, et aussi huit petites au second répondant aux premières.

« Le massif du premier étage offre au milieu un avant-corps de quatre colonnes, deux noires et deux rouges, entre lesquelles se trouve l'emplacement de l'autel ; au fond est, en pierre, l'encadrement du tableau ; des deux côtés de cette partie est une niche entre deux colonnes, et terminée par un pilastre à petites plaques de marbre.

« Sur l'entablement régulier, trois niches avec des colonnes semblables mais plus petites, remplissent le même espace qu'en bas, excepté que le second étage forme trois parties horizonta-

Le 20 octobre 1792, la fabrique décidait l'achat des stalles de l'église des Ursulines, « parce que les stalles de la cy-devant église de Saint-Martin, qui sont actuellement dans l'église de la paroisse de la Trinité, sont insuffisantes pour garnir le chœur. »

les séparées par les niches qui laissent le vuide entre elles, et leurs têtes surmontées d'un vase rempli de fleurs et fruits aussi en pierre.

« Cet autel a été maussadement peint en rouge dominant et autres couleurs; un beau blanc qui les feroit disparoitre seroit préférable, le marbre ressortiroit davantage.

« Au milieu est le tableau représentant la Trinité par le Père Eternel au haut disant : Celui-ci est mon fils bien-aimé » ; le Fils recevant le baptême par S^t Jean, et le S^t Esprit descendant sur le Fils, en forme de colombe..... Le tableau a un autre encadrement doré sur le chassis en baguettes dessinées dorées à la colle.

« A droite est la statue en bois de la S^{te} Vierge gémissante Mater dolorosa, sensée aux pieds de la croix, 4 pieds— aujourd'hui à droite dans la chapelle de la Compassion). A gauche est celle de marbre de S^t Jean-Baptiste (4 pieds — à gauche de la chapelle de la Compassion).

« Au second étage, la niche du milieu est vuide.

« A droite est la statue en pierre de S^{te} Anne.

« A gauche celle en bois de S^t Lubin, évêque.

« Sous les deux niches d'en bas est une porte qui communique au derrière de l'autel ou au cul-de-lampe du chœur.

« La masse d'autel est un tombeau en bois sculpté, doré à la colle, les entremoultures peintes en gris bleu, le milieu représente l'arche d'alliance sur des nuages, et les deux autres angles terminés en têtes de chérubins, portent des raisins et des épis....

« Sur le tombeau est une table le couvrant tout entier.... Sur cette table est l'édifice de trois gradins, bois doré à l'huile....

« Sur le 1^{er} gradin au milieu réside le beau tabernacle.... A la base des deux grandes colonnes de marbre de droite et de gauche sont des tablettes où reposent quatre châsses.

« Le cul-de-lampe du maître-autel comprend les quatre derniers piliers de l'église, et formoit autrefois une chapelle dite des Infirmes.

« Derrière et au haut de la maitresse niche est un pont qui

Ces travaux étaient donnés en adjudication le 2 novembre suivant.

Les grilles de l'église de Saint-Martin, que la Madeleine avait aussi réclamées, étaient déjà mises à la place de l'ancien mur derrière les nouvelles stalles, le 12 décembre 1791, et le jubé remplacé par la belle grille de fer provenant de l'abbaye des chanoines réguliers de Bourg-Moyen de Blois.

Cette dernière occupe encore cette place d'honneur, les vieilles stalles sont revenues, et les grilles de Saint-Martin ont remplacé les massives barrières de bois qui fermaient autrefois les chapelles absidiales.

Le buffet d'orgues, qui était placé dans la chapelle actuelle de Saint-Joseph, était admiré pour la beauté de la menuiserie. Le Directoire accueillit favorablement la demande qui lui était présentée, estimant « que ce jeu d'orgues méritoit d'être réparé, et que la vaste étendue de l'église de la Trinité le rendoit nécessaire pour soulager les chantres, il en autorisa la réparation aux frais de la fabrique. » Mais, dans le courant de germinal an III (mars-avril 1794), il fut démonté, et l'estimation en fut faite par le dernier organiste lui-même, le citoyen Moulineuf. La boiserie fut vendue à divers particuliers, et la montre, qui était en étain, envoyée à la fonderie.

Grâce à de coupables faiblesses, le clergé constitu-

donne sur le socle de la gallerie.... Ce pont est d'une grande commodité pour nettoyer, réparer, décorer le grand autel par le haut..... surtout pour la nuit de Noël et le salut du premier jour de l'an, l'illumination montant au-dessus du maître-autel » — (L'abbé Gaignot.)

Cet autel fut démoli en 1838, avec l'approbation du conseil municipal. Une partie fut vendue pour l'église d'Herbault (8 colonnes à 50 fr. pièce, 4 chapiteaux à 25 fr., 25 pieds de frise à 3 fr., 25 pieds de corniche à 2 fr., 25 pieds de l'astragale à 1 fr. 50, 108 pieds de pierre brute à 0,50 c., une petite niche à 60 fr. Au total, 776 fr. Et le reste (le tombeau, etc.), à l'église de Saint-Valérien de Châteaudun.

tionnel, quand les prêtres fidèles mangeaient depuis longtemps le pain de l'exil, ou gémissaient sous les verrous, pouvait exercer un culte schismatique, qui lui-même était une profanation.

Nous voyons successivement, à l'occasion de fêtes plus civiles que religieuses, une foule tumultueuse se précipiter sans respect dans la vaste enceinte de l'église :

Le 19 septembre et le 30 octobre 1791, MM. les administrateurs et membres du conseil du district, les membres du conseil général, les magistrats du tribunal de district, du tribunal du juge de paix et du bureau de conciliation, accompagnés de la garde nationale, de la gendarmerie et d'un détachement du 11^e régiment, venaient, suivis de la foule, assister à un *Te Deum* solennel, pour la proclamation de la constitution, et entendre un discours patriotique de l'abbé Quentin.

Le 24 septembre 1792, nouvelles réunions dans l'église de la Trinité. A la suite de nombreux discours patriotiques, 20 jeunes gens s'enrôlent pour voler au secours de la patrie.

Le 28 mai 1793, les volontaires de Paris, non contents de la profanation de la collégiale Saint-Georges, venaient aussi supprimer les armoiries qui sont aux voûtes de la Trinité.

Ils ne durent pas respecter davantage ses tombeaux ; « Il y avait dans le chœur de cette belle église, ainsi que dans les chapelles, un grand nombre de mausolées, d'épitaphes ; mais tous ces monuments ont été brisés par les ennemis du trône et de l'autel (1). »

Cependant les autorités de notre ville s'efforçaient de résister à cet entraînement néfaste.

Pour dissiper la terreur produite par la horde parisienne, l'on procéda solennellement, le 5 juin, à la bé-

(1) Duchemin de la Chesnaye, tome I, p. 200. Voir aux Documents annexes la liste de ces tombeaux, N° 4.

nédition du drapeau du bataillon de l'Union, arrivé la veille à Vendôme.

« Toutes les autorités, la garde nationale, précédées de la musique des élèves du collège national, se sont rendues dans l'église de la Trinité, où, par le citoyen curé de cette paroisse, il a été procédé, au bruit de l'artillerie dudit bataillon et au son des cloches de la ville, à la bénédiction du drapeau tricolore dudit bataillon. Le citoyen Quentin, vicaire de la Trinité, a prononcé un discours analogue à la circonstance, dans lequel, en rendant notoire le vœu sincère de cette commune, il a souhaité des armes heureuses audit bataillon, dont il a proposé le zèle civique pour exemple, en faisant part, à tous les citoyens assemblés, des honneurs funèbres par lui rendus à un citoyen de Cloye, et les secours abondants qu'il a prodigués à sa veuve.

« Des cris de Vive la nation ! Vive la République ! se sont mêlés à l'air Ça ira et au chant de l'hymne marseillaise. »

Tels étaient les chants sacrés de ce nouveau culte.

Au milieu de tous ces événements, la municipalité décidait encore, le 27 mai 1793, la réparation des orgues de la succursale, et, le 21 octobre, la conservation de la cloche Crevant et de quelques timbres pour les offices religieux de la Trinité et de la Madeleine.

II. — La déesse Raison.

Mais l'exemple de Paris avait force de loi. La capitale avait célébré la fête de la déesse Raison le 10 novembre 1793; la société populaire et révolutionnaire de Vendôme, qui tenait ses séances dans la chapelle du collège, prit aussitôt l'initiative. Le conseil général, consulté, délibère les 15 et 16 nivôse sur ce projet (4 et 5 janvier 1794) : « Considérant, dit-il, que le *vray* moyen de détruire le fanatisme, *sans nuire à la liberté des cultes*, est de condescendre aux désirs des citoyens qui demandent à substituer des cérémonies civiques à celles d'un culte qui ne peut plus s'exercer exclusivement à tout autre et publiquement », décide que ladite

église de la Trinité « est la seule apte aux fêtes civiques, qu'elle est la seule où les citoyens puissent se rassembler en grand nombre, y assister aux fêtes civiques, et y entendre tous les décadis la lecture des décrets, et s'encourager et se fortifier dans les principes patriotiques dont l'élan devient plus vif de jour en jour. » Le 18, il nomme ses commissaires, les citoyens Josse, officier municipal, Nourri Segondat et Adam, notables, pour arrêter avec les membres du club révolutionnaire l'ordre de la Fête.

Un citoyen anonyme de la commune avait envoyé un hymne à la Raison ; on décide qu'il sera imprimé et chanté avec d'autres couplets patriotiques.

Nous ne craignons pas d'attribuer l'initiative de cette saturnale au citoyen Gimbertault, représentant du peuple, qui était à Vendôme depuis le 5 nivôse.

Rendu docile par la terreur, le Directoire décida que la fête de la Raison serait célébrée dans la cy-devant église de la Trinité, et décréta « que l'on feroit disparaître tous les habits de la superstition qui pourroient offusquer à juste titre des républicains, qui ne doivent connoître d'autre culte que celui de la Raison. » 21 nivôse.

C'est à ce décret que nous devons le bris de tant de statues, en particulier des statues en terre cuite des 12 apôtres qui ornaient la façade de l'église, chef-d'œuvre d'un moine de la Trinité(1). La statue de saint Benoit fut précipitée du haut du pinacle de l'église.

(1) « De J.-C. 1638. Fr. Faron Crouiller religx conuers de la Reforme, excellent sculpteur, remplit les niches du grand autel de statues et figures necessaires, et celles de plusieurs petits autels. C'estoit un très grand religx et quoyqu'il n'eut pas de lettres, il ne laissoit pas de passer facilement 4 et 5 heures de suite en oraison. »

« De J.-C. 1640. Le grand portail de l'église qui iusques icy n'auoit eu que des niches vuides, en a esté orné de treize belles et grandes par Fr. Faron conuers susdit. »

« Les 13 niches de la façade contenaient les statues de J.-C. et des apôtres, parfaitement exécutées en terre cuite par un reli-

Ce qui alors aurait échappé, devait tomber infailliblement sous les coups fanatiques de la commission nommée le 16 germinal an III, pour *proposer les changements à faire subir au temple de la Raison, et pour lesquels le représentant du peuple avoit accordé 1000 livres.*

Tout était préparé, la Fête de la Raison eut lieu le 30 nivôse, 20 janvier 1794 (1). En voici le procès-verbal :

INAUGURATION DU TEMPLE DE LA RAISON.

« Aujourd'hui 30 nivôse de l'an deux de R. F. une et indivisible, en la maison commune de Vendôme, se sont rendus les membres du conseil général de la commune, neuf heures du matin, les juges du tribunal du district, l'administration du district, les membres composant le tribunal de paix, les membres du bureau de conciliation, après que la fête a été annoncée, dès le point du jour, par une salve de canons, la marche ouverte par une autre salve.

Quatre commissaires du conseil se sont rendus en la maison de la citoyenne Girard, choisie pour représenter la raison, et a été par eux accompagnée en la maison commune, où elle a trouvé un cortège de quarante jeunes citoyennes, vêtues de blanc, choisies par lesdits commissaires comme constamment connues ainsi que la citoyenne Girard, pour être vertueuses et sans reproches.

gieux du monastère. Ces figures, d'abord mutilées, ont enfin été enlevées. M. Dupuis, professeur de dessin au collège, avait sauvé quelques-unes des têtes, qu'il donna ensuite pour l'étude de la bosse à l'École centrale. » Passac, p. 36.

(1) M. Duchemin de la Chesnaye apprécie ainsi cette exhibition : « On érigea un autel dans l'église de la Trinité à cette prétendue déesse Raison, exposée processionnellement en spectacle sur un char pompeux dans la personne d'une fille jeune, belle et demi-nue, forcée de devenir ainsi l'objet d'un culte nouveau, plus monstrueux dans un siècle de lumières que dans les temps barbares du paganisme, et d'autant plus scandaleux que le char était accompagné d'un âne chargé de croix, calices, étoles, chasubles, chappes et autres vêtements des ministres des autels. » (Mémoires Mss., tome I, p. 4.)

« Dix autres portant des couronnes de lauriers, pour en couronner les défenseurs de la patrie de cette commune blessés dans les combats.

« La Société populaire, avertie par un coup de canon, est partie du lieu de ses séances, dans l'ordre qui suit, et s'est rendue devant la maison commune, en passant par la place d'Armes et la rue Ferme, et l'on a marché dans l'ordre qui suit, vers le temple de la Raison.

« 1. Un détachement de la force armée étoit en tête, précédé d'une renommée sonnant de la trompette après le groupe à cheval.

« 2. Suivoient plusieurs élèves de la patrie, choisis dans toutes les écoles comme les plus méritants.

« 3. Les défenseurs blessés au service de la patrie, accompagnés de leurs jeunes citoyennes portant chacune une couronne.

« Le premier de ces groupes étoit précédé d'une bannière portant ces mots : Rien ne résiste aux soldats de la Liberté ;

« Le second, d'une autre bannière portant ces paroles : Il est glorieux de souffrir pour la patrie.

« 4. Douze vieillards invités précédés d'une bannière portant cette inscription : Nous sommes heureux du bonheur de nos enfans.

« 5. Un groupe d'artistes imprimeurs, musiciens et peintres, précédé d'une bannière portant cette inscription : Union et fraternité.

« 6. Un groupe de huit laboureurs précédé d'une bannière portant cette inscription : Des mains libres cultivent mieux la terre.

« 7. Huit vigneron, précédés d'une bannière portant cette inscription : Nous travaillons pour animer les enfans de la patrie.

« 8. Huit jardiniers, précédés d'une bannière portant pour inscription : Enfin les travaux utiles sont honorés.

« 9. Huit marchands, précédés d'une bannière portant cette inscription : La bonne foi est l'âme du commerce.

« 10. La Société populaire, à la tête de laquelle étoient le secrétaire et le président d'icelle, se tenant par le bras et deux à deux sur deux files, au milieu desquelles étoient portés, par deux artistes, les bustes de Franklin et de Mably.

« Devant étoit portée une bannière portant cette inscription : Les amis de la liberté s'élèvent au sommet de la raison.

« 11. La gendarmerie à pied précédée d'une bannière portant cette inscription : Nous combattons pour la raison.

« 12. Les autorités constituées sur deux colonnes, savoir les administrations du district, le tribunal du district, le tribunal du juge de paix, le comité de surveillance, celui militaire, celui de subsistance, le corps municipal, les membres du conseil général de la commune, précédés d'une bannière portant cette inscription : Organes de la loi, nous gouvernons par elle. Les images de la liberté, de Marat, de Brutus étoient au milieu de ces deux colonnes.

« Suivoit le greffier de la commune, portant la déclaration des droits de l'homme et l'acte constitutionnel, en rouleau lié avec rubans aux trois couleurs et entouré d'une branche de chêne.

« Suivoient un chœur de Musiciens et Musiciennes.

« Cinq vieillards, l'un d'eux tenant par la main un jeune enfant. Devant eux étoit une bannière portant cette inscription : Enfant n'abandonne point ce guide. Une autre bannière portant cette autre inscription : Nous célébrons la fête de la raison.

« La citoyenne représentant la raison est descendue de la maison commune, et est montée sur un char sur lequel elle s'est assise, tenant d'une main un guidon aux trois couleurs surmonté d'un bonnet de la liberté, et de l'autre un faisceau. Quatre enfans, représentant des génies, étoient assis aux quatre coins du char décemment orné des couleurs et décorations nationales.

« Des chants et airs patriotiques se sont fait entendre et se sont mêlés au bruit du canon, pendant cette marche, qui a eu lieu par les rues Poterie, des Béguines et du Change.

« Le cortège arrivé au temple de la raison, la trouvé décoré d'une pyramide de marbre placée sur une montagne, d'un autel antique sur lequel étoit un seul flambeau. La Raison et les jeunes citoyennes qui l'accompagnoient, ont été se placer sur le sommet de la montagne, avec les autorités constituées. Le citoyen Maire s'est approché de l'autel, et a fait du feu avec un caillou et en a allumé le flambeau placé sur un superbe candelabre. L'hymne à la raison a été suivi d'une symphonie. Un hymne à la patrie a succédé. Le citoyen Maire, monté à la tri-

bune, a fait un discours analogue à la fête. Le citoyen Dessaigne orateur de la Société populaire, un autre discours en l'honneur de la raison. L'agent national près la commune a requis la lecture des lois recues pendant la décade. Le citoyen Maire, après avoir pris les vœux du conseil général, a ordonné ladite lecture, le Greffier de la commune ayant déposé sur l'autel l'acte constitutionnel et les droits de l'homme, est monté à la tribune et a donné lecture desdites lois. Un hymne a été chanté en l'honneur des blessés, et ils ont été couronnés par les jeunes citoyennes portant des couronnes de laurier.

« Le cortège est sorti du temple de la raison, et passant par la place d'Armes s'est rendu à la place de la liberté où les cris de Vive la République, Vive la Montagne, Vive la liberté, Vive l'égalité se sont fait entendre. La carmagnole a été dansée autour de l'arbre de la liberté, les autorités constituées rendues en la maison commune, la citoyenne représentant la raison, les sociétaires amis de la liberté, les autorités, les citoyens de Chateauregnault invités à la fête se sont rendus, avec un détachement de chacun corps composant la force armée, à la halle au bled, où, après avoir fait asseoir les vieillards et les personnes du sexe, il a été fait un banquet frugal et fraternel dit de la Gamelle.

« Le soir on s'est rendu en l'ancienne salle du club, où l'on a exécuté les danses et des airs patriotiques.

« Ce dont acte fait et arrêté lesdits jour, mois et an que dessus.

« CHICOISNEAU	BUSCHERON	CHEVÉ
GODINEAU	Maire	ADAM
LONDIVEAU	DEBURE aîné	CHEMINAIS
	NOURY SEGONDAT	
A. JOSSE	VOURGÈRE BUSCHERON	DESCHAMPS
	BUSCHERON	
COTTEREAU	MORARD	ARMAND. »

La frénésie n'eut plus de bornes. Le 6 pluviôse, la municipalité, pour démontrer son attachement à la République, fit descendre les croix qui existaient sur les clochers de la Trinité et de la Madeleine, dont l'une avait des branches de lis.

III. — L'Être suprême.

Aux fêtes de la déesse Raison succéda celle de l'Être suprême, reconnu et proclamé par la Convention, sur la proposition de Robespierre, le 7 mai 1794. Le décret fixait la fête au 20 prairial (8 juin).

« Aujourd'hui 20 prairial, l'an 2 de la République Française une et indivisible, le conseil général de la commune de Vendôme, séant ès personne des soussignés, 8 h. 1/2 du matin, tous les membres composant les autorités constituées de cette commune, se sont rendus en la maison commune sur l'invitation du conseil municipal, pour assister à la fête nationale consacrée à l'Être suprême. Tous les membres du comité de surveillance, ceux du bureau de conciliation et du comité de subsistance, établis près cette commune, se sont tous empressés de se réunir au corps municipal, pour célébrer avec pompe cette auguste fête. Un commissaire de la société populaire est entré à la maison commune à 9 h. précises, et a annoncé que tous les citoyens étoient en marche, et qu'ils se disposoient à venir précéder les autorités constituées pour se réunir à eux. Le cortège étant composé à l'instant, le corps municipal est descendu, accompagné de tous les membres ci-dessus désignés, et a attendu le cortège à la porte de la maison commune. Il étoit composé d'un détachement à pied du 16^e régiment de dragons en station en cette commune ; suivoient ensuite tous les membres de la Société populaire marchant quatre à quatre, le président à leur tête, 25 jeunes filles portant des corbeilles pleines de fleurs, et 25 jeunes garçons élèves de la patrie, ayant un sabre nud, précédoient les autorités constituées et les membres des comités, qui avoient à leur côté un détachement de la garde nationale marchant sur deux files ; une nombreuse musique guerrière étoit placée au centre, et la marche étoit terminée par un second détachement, ainsi que ceux de la gendarmerie. Le cortège marchant dans cet ordre s'est rendu sur la montagne (par la rue du Rempart) où on avait élevé un autel à l'Être suprême, placé au milieu d'une esplanade triangulaire, au travail duquel tous les citoyens et citoyennes de cette commune s'étoient empressés de travailler, et d'orner de fleurs, de feuillage et de tous les dons de la nature ; le maire a monté sur les degrés de cet autel et

a prononcé un discours, dans lequel il a prouvé l'existence de l'Être suprême, contre l'opinion des conspirateurs, l'Immortalité de l'âme, et a fini par une invocation à la divinité. Ensuite il a allumé l'encens, les jeunes filles ont parfumé leurs fleurs sur l'autel, les jeunes élèves de la patrie ont levé leur sabre en l'air, une salve d'artillerie, une musique guerrière ont annoncé à toute la commune les vœux que le peuple offroit à l'Être suprême, et le peuple réuni en chœur a chanté un hymne analogue à la circonstance.

« Le cortège est parti dans le même ordre pour se rendre à la place de la liberté, passant par la rue de l'Espérance et celle de Voltaire, et étant arrivé autour de l'arbre de la liberté qui étoit orné et entouré d'arcades, artistement arrangées avec feuillage, fleurs et autres dons de la nature, avec différentes inscriptions patriotiques, un chœur de chanteurs et de chanteuses ont entonné le couplet : Amour sacré de la patrie, qui a été répété par tout le peuple assemblé ; des cris de Vive la Convention, Vive la représentation nationale, Vive la République française se sont fait entendre de toutes parts, au milieu d'une musique guerrière, et de suite on s'est rendu au Temple de l'Être suprême, passant par la rue Guillaume Tell, Charlier et place de la Révolution et celle de la Réunion ; y étant entré, on y a fait la lecture des lois et celle du rapport de Robespierre sur les idées religieuses et l'Institution des fêtes nationales, un sociétaire est monté à la tribune, et y a fait une superbe invocation à la divinité. Plusieurs hymnes et morceaux analogues à la fête ont été exécutés par un chœur de musiciens et de musiciennes, accompagné d'un grand nombre d'instruments. La fête avait été annoncée la veille par une salve d'artillerie qui a été répétée pendant tout le temps de la cérémonie, et la journée a été terminée par une danse civique et publique qui a eu lieu, à la satisfaction de tout le peuple, sur le mail du faubourg Marat.

« Dont acte, etc. »

La Trinité devait ainsi servir aux fêtes du 14 juillet 1794, du 10 août, des victoires le 30 vendémiaire (21 octobre 1794), du 2 pluviôse (21 janvier 1795).

Mais à partir de germinal an IV (mars 1796), on avait élevé sur le plan de l'abbaye un autel à la patrie. Dès lors l'église fut respectée. Ce fut sur ce plan, comme

plus tard dans les halles (église de Saint-Martin), que l'on célébra les fêtes décadaires et ces autres solennités presque inconnues de nos jours, appelées pompeusement : Fête de la souveraineté du peuple, 30 ventôse ; de la Jeunesse, 10 germinal ; des Epoux, 10 brumaire ; de la Reconnaissance, 10 prairial ; de l'Agriculture, 10 messidor ; du 14 juillet ; du 9 et 10 thermidor, du 10 août ; de la Vicillesse, 10 fructidor, etc.

Ces fêtes, d'ailleurs, perdirent bientôt de l'entrain que leur avait donné la nouveauté.

Le 16 frimaire, six mois après la fête de l'Etre suprême, la municipalité, « voyant avec peine que l'affluence du peuple était bien moins considérable que dans le principe, et qu'ainsi cette institution patriotique des décades et des fêtes n'atteignait pas son but, ordonna de sonner la cloche de la Trinité une demie-heure entière la veille de toutes les fêtes, et un quart-d'heure entier avant la réunion (10 heures), pour dissiper cette tiédeur et cette insouciance de la chose publique. »

IV. — Rétablissement du culte

Cependant Robespierre était tombé le 21 juillet. Un décret du 21 février 1795 rétablissait la liberté des cultes, et un autre du 11 prairial an III, 30 mai 1795, rendait au culte les édifices non aliénés. Deux pétitions des habitants de la ville demandèrent aussitôt l'exécution de ce décret ; mais, comme elles émanaient, l'une des constitutionnels, et l'autre des catholiques, la municipalité leur assigna une sacristie et un autel différents (1). Le 29 prairial, le Directoire confirma cette dé-

(1) Les communications des bâtiments de l'ancienne abbaye avec l'ancien chartrier, transformé alors en sacristie, furent murées ; et le doigt du manœuvre écrivait sur l'enduit du mur la date 1796, que l'on y lit encore.

cision, « fondée, dit-il, sur les vrais principes de justice, de sagesse et de prudence, témoignage de son amour pour les lois, l'ordre, la paix, la tranquillité publique et la vraie liberté. » Le département rendit un décret conforme le 14 nivôse an IV.

Toutefois, l'église restait encore affectée aux actes civils et aux assemblées spécifiées par la loi. C'est ainsi que le 21 janvier 1796 la fête de la mort de Louis XVI se célébrait en partie à la Trinité, où on allait prêter serment « d'être sincèrement attaché à la République et de vouer une haine éternelle à la Royauté. »

Les Vendomois ne jouirent pas longtemps de cette demi-faveur. Une lettre du ministre de la justice du 16 thermidor an IV annonçait l'établissement de la Haute Cour nationale de justice dans l'abbaye de Vendôme. Des ateliers furent établis dans l'église pour les travaux nécessités par cette décision (1). La nef latérale de l'église, à droite, servit de chemin de ronde, et, pour plus de sûreté, on éleva un mur entre les colonnes.

Babœuf, condamné à mort le 7 prairial an V et exécuté le lendemain, une nouvelle pétition, revêtue de 78 signatures, fut envoyée à l'autorité supérieure le 2 messidor. Enfin le ministre de la police générale répondit, le 8 brumaire an VI, de rendre au culte l'église de la Trinité.

(1) Les ouvriers y commirent les plus grands dégâts. Une commission fut nommée pour en faire la visite : « La très majeure partie de ces dégradations consiste dans la destruction ou détérioration des vitraux dans les chapelles et bas-côtés par le dépôt et remuement des bois et planches, et dans la nef et les parties élevées, par les ouvriers mêmes, qui lançaient fréquemment des pierres après les pigeons et autres oiseaux qui s'introduisaient dans les chantiers ; une partie du banc de l'œuvre détruit et employé par les ouvriers ; les grilles du chœur endommagées ; les ordures dont les murs sont couverts surtout dans l'atelier de serrurerie ; une cheminée établie dans une des chapelles, etc., etc. » — Rapport du s^r Siret, ingénieur des ponts et chaussées, certifié conforme par Chevê, et le timbre de la municipalité, le 29 ventôse an V.

Il fallut deux autres pétitions, l'une du 27 fructidor an VI, et l'autre du 26 germinal an VIII, pour obtenir du ministre et de la municipalité la démolition du mur du collatéral de droite, aux frais des demandeurs.

Le culte y fut exercé depuis 1796 jusqu'en 1802 par le sieur Claude-Antoine Noiro, prêtre constitutionnel, ci-devant religieux bénédictin du district de Saint-Calais, curé constitutionnel de Rocé en 1791. De même, l'église de la Madeleine était desservie par le s^r François-Xavier Morin.

Cependant l'église ne fut pas encore à l'abri de toute fâcheuse atteinte : l'ouragan du 16 brumaire an VII, la grêle d'août 1807, les orages du 2 mai 1818, du 8 septembre 1828, brisaient un grand nombre de vitraux, atteints en 1871 par un nouveau désastre. Les prisonniers russes y furent enfermés en 1816. Enfin le clergé concordataire lui-même n'eut pas suffisamment la religion du respect.

En 1803, le précieux monument de la Sainte-Larme, chef-d'œuvre du XI^e siècle, et la colonnade qui lui faisait face, tombaient sous la main barbare du s^r Edde, maçon et sacristain (1).

En 1823, une tombe échappée à la fureur révolutionnaire était brutalement enlevée et déposée à l'hôtel de ville. Ce ne fut pas sans protestation. « On ne sauroit s'expliquer, dit M. de Passac, pourquoi la fabrique, loin de rétablir ces monuments, vient de faire disparaître encore deux tombes échappées au vandalisme révolutionnaire. Les ouvrages mesquins qu'elle fait exécuter, outre qu'ils sont diamétralement opposés au style du monument, ne balanceront pas ces pertes aux yeux de personne (2). »

(1) Mémoire de Edde, sacriste : « Pour la démolition de la Sainte-Larme et l'autre côté, et reconstruire le dommage qui avoit été fait, et recarreler dans différents endroits, 18 journées, 31 l. 10 s. le 14 septembre 1803. — Du 18 décembre 1803, pour avoir abattu la masse de l'autel et transporté le dessus qui était une grosse pierre plate, 4 journées, 6 livres. »

(2) Passac, p. 35.

En 1829, le pilier des grandes portes et le tympan étaient démolis.

Mais, depuis la renaissance de l'art chrétien, un goût plus pur a dirigé les réparations nécessaires et l'ameublement de l'église ; et l'on doit se féliciter du rétablissement des stalles, du tympan de la porte d'entrée, du recouvrement des cloîtres, de la confection artistique de la chaire et du banc d'œuvre, et de la réparation des vitraux aujourd'hui heureusement commencée.

V. — Vente des bâtiments de l'abbaye.

Déclarée propriété nationale, la maison conventuelle fut mise en vente avec toutes ses dépendances.

1. La maison dite l'abbatiale, alors occupée par le s^r Day de la Chapelle, et 7 à 8 boisselées de terre ; — 2. La prairie des Grands-Prés, 25 arpents ; — 3. La maison du sacristain, située cours de l'Abbaye, avec une boisselée de terrain ; — 4. Les écuries et greniers de l'arrière-cour de la maison barbière et ses dépendances avec un petit jardin devant la maison entourée de murs ; — 5. Les grands greniers où se loge ordinairement le foin des Grands-Prés avec les celliers qui sont sous les greniers, étaient vendus le 19 avril 1791 pour la somme de 130,000 livres.

Le 12 mai 1791, une maison alors occupée par le s^r Girodon, avec deux caves voûtées, etc., et un grand jardin et un terrain vague, le tout d'une boisselée et demie, vendue 7,650 livres.

La maison située sous le porche de l'Abbaye où se trouve une grande chambre appelée *L'Auditoire* des cy-devant religieux bénédictins, mise en vente le 30 mai 1791, fut réservée pour le logement du sonneur, mais vendue le 30 janvier 1792 pour 3,050 livres. Rachetée par la ville en 1828, elle fut démolie pour dégager le porche de la Trinité.

La chapelle dite la chapelle S^t-Jacques (N.-D.-de-Pitié) vendue le 30 mai 1,700 livres.

Le 29 décembre 1791, la maison conventuelle desdits cy-devant bénédictins située près l'église de la Trinité, avec 3 arpents et demi de prés appelés les Petits-Prés, vendus à la municipalité pour 64,000 livres.

Enfin, le 30 janvier 1792, deux maisons, l'une occupée par le s^r Leroux, fut vendue 815 livres, et l'autre, touchant d'occident à la chapelle St-Jacques, fut vendue 4,350 livres.

La municipalité avait été autorisée par le Directoire à acquérir la maison conventuelle, parce qu'elle « paroisoit propre et suffisante pour caserner la troupe de ligne et la brigade de gendarmerie. »

Lecitoyen Jassaud, commissaire de guerre, fut saisi de ce projet, et désigna, le 18 avril 1792, le P. Alais pour dresser les plans nécessaires pour constater l'utilité de cette destination.

Mais la Terreur arrivait, et les cellules de nos vieux moines servirent de cachots aux victimes coupables d'une naissance honorable et même d'une simple suspicion.

M. Duchemin de la Chesnaye, dans son « Tableau des prisons de Vendôme », a retracé en traits indignés les actes de barbarie dont il fut le témoin et la victime.

Les nobles, les prêtres et les suspects, furent bientôt remplacés (du 13 fructidor an IV au 8 prairial an V) par Gracchus Babœuf, Augustin-Alexandre Darthé, Philippe Buonarotti et leurs 40 complices.

Le 18 brumaire amenait le Consulat. La sous-préfecture occupa l'emplacement du directoire, et la grande salle de réception fut placée dans la salle dite de Geofroy Martel. Mais, à partir de 1820, la sous-préfecture fut transportée dans un autre local, et, depuis lors, les anciens bâtiments de l'abbaye sont affectés au casernement de la troupe. L'œuvre des bénédictins, bien que détournée de sa destination première, sera donc, pour toujours, désormais, un monument utile et glorieux pour la patrie vendomoise et française.

Que la ville de Vendôme se souvienne à jamais qu'elle doit sa belle église, sa caserne, comme son magnifique collège et sa riche bibliothèque, aux mains laborieuses des moines et à la pieuse générosité de ses pères !

DOCUMENTS ANNEXES

IV

LES TOMBEAUX DE LA TRINITÉ

On est assez indécis jusqu'à ce jour sur le nombre, l'emplacement des tombeaux de l'église de la Trinité, et sur les personnages qui y étaient ensépulturés.

Les religieux de la Congrégation de S^t-Maur, dès leur introduction dans notre abbaye, s'efforcèrent de faire la lumière sur ce point, et de réparer l'oubli et l'indifférence des anciens moines. Après eux, l'abbé Simon, MM. Duchemin de la Chesnaye, de Passac, Bergevin et de Pétigny, s'occupèrent de cette question. M. le marquis de Rochambeau a jeté un nouveau jour sur ce sujet intéressant, en publiant les dessins de quelques tombeaux de la collection Gaignières. (Biblioth. nation. Tombeaux, tom. XIV, f^o 97 à 101.)

Pour compléter toutes ces recherches, nous croyons utile de publier ici quelques documents inédits, qui feront disparaître plus d'une incertitude.

1. — Une histoire manuscrite de l'abbaye de la Trinité écrite en latin à la fin du XVII^e siècle, sous ce titre: « *Historiæ Cardinalis abbatiae sanctissimæ Trinitatis Vindocinensis Compendium* » (Fonds S^t-Germain, Portef. 584, n^o 77), consacre un chapitre spécial aux tombeaux. Le voici:

IX. — SEPULTURÆ INSIGNIORES.

« Gaufridus, primogenitus Joannis primi comitis jacet juxta altare B. Mariæ, vulgo de majestate dictæ, sub tumba ænea cum hac inscriptione: Hic requiescit Gaufridus de Vindocino filius Joannis Comititis Vindocini et Richildis Comitissæ qui multum dilexit locum istum. Et revera, ipse enim domum matris suæ fundatricis, ut necrologium vocat, infirmariæ, obtulit super altare et ad hoc illam induxit.

« Lancelinus Gaufridi frater natu minimus, humatus fuit in sacello B. M. Magdalenæ.

« In medio majoris sacelli B. Mariæ quæ dicitur trium Regum, Guido filius Thomæ de Bellocampo, Comitis Waruicj et anglicorum castrorum præfecti an 1360, sepultus est in tumulo lapideo qui hinc et inde gentilitia refert insignia.

« Juxta et extra cancellos sacellorum SS. Petri et Laurentii extant duo tumuli ex vulgari et vili lapide, abbatum pontificalibus paramentis indutorum figuras exhibentes. Utrum fuerit Goffridus vel alius quis, non constat, vixque conjici potest.

« In sacello B. Mariæ seu trium Regum, Aymericus de Cosduno jacet sub tumba lapidea a latere dextro cum epitaphio, in pariete. Duo alii abbates ignoti ante ejusdem sacelli altare sepulti sunt.

« Ad sinistrum altaris principis latus ex marmore candido et nigro erigitur tumulus Ludovico a Crevanto, abbate et Episcopo Sebastienſi an 1529.

« Antonius de Crevanto ejus successor et nepos, jacet inter chorum et altare a latere evangelij. Intra idem spatium humati sunt duo alii abbates sed ignoti. »

2. — Une liste des abbés de la Trinité, adressée au R. P. Dom Denis de S^{te}-Marthe, prieur des Blancs-Manteaux, donne cette simple indication :

« Notre Louis de Crevent fut nommé evesque de sébaste par le pape Adrien VI l'an MDXXII, et mourut les jdes de septembre l'an MDXXIX. Cela se void et se prouve par l'építaphe qui est sur son tombeau dans le presbyter. »

3. — Un annuaire latin inédit de la Trinité porte : « Anno 1360, in majorj B. Mariæ Sacello conditus est Guido de Bellocampo major filius Thomæ Comitis Warwicensis et Angliæ Marescallj defunctus eodem anno die 28 Aprilis. E. 2.

« Anno 1461 mense martio Joannj abbatj confert Pius ij Prioratum conventualem S. Georgij Oleronensis, ut illum una cum abbazia obtineat : sed illis simul et vita cessit die 29 octobris ejusdem annj, et humj mandatur die 30 seu prostridie, coram præcipuo altarj. »

4. — Dans un inventaire manuscrit inédit des chartes de la Trinité, nous trouvons plusieurs indications :

a. 1461. « Iohannes de Villeray abb. Vindoc. 1461. Indict.

29 octob. obiit et sepultus est die 30 oct. ante maius altare ex littera indictionis futuræ electionis ipsa die 30 oct. facta et die 21 nov. designante ad electionem, et electus est fr. Aymericus de Cosdun. »

b. « In cappella maiestatis ad cornu altaris dextri sub lambris æreis cum clavis grandibus affixis: Hic requiescit Gaudridus de Vindocino filius Johannis Comitis Vindocinij et Richildis Comitissæ qui multum dilexit locum istum. »

« Et in capella maiorj B. Mariæ eminet tumulus: Icy gist Monseigneur Guy de Beauchamp einne fieux de tres noble et puissant monseigneur Thomas de Beauchamp cōte de Warwich, mareschel d'Engleterre qui trepassa l'an 1360 le 28 apuril. »

« Emericus de Cosdun sepultus est ad gradus altaris S. Mariæ ad cornu Epistolæ; in pariete habetur epitaphium elegiacis versibus in lamina cupræ vbj supra meritum laudatur. notatur obitus 1492. »

c. Ludovicus de Creuanto Sebastiensis eps. cuius depositio 1529, idib. octobris..... Ita in sepulcro marmoreo ad cornu epistolæ iuxta maius altare.

Nous pouvons donc dresser la liste suivante des tombeaux de la Trinité.

Du côté de l'Evangile :

Dans la **Chapelle** actuelle des **Fonds** (dite autrefois de S^t-André, et de S^t-Denis), le tombeau de frère Jean Gallois, 1540. Sa pierre tombale s'y trouve encore. (Voir Bulletin, 1885, p. 54.)

La **Chapelle de Notre-Dame du Bon Secours** (primitive-ment de S^t-Jean l'Evangéliste), si nous en croyons les historiens, aurait servi de sépulture à Jean de Buffa (1342), 23^e abbé de la Trinité. — Simon, II, p. 250; Pétigny, p. 590; Bulletin, 1885, p. 53.

A gauche de cette chapelle, se voit encore une vaste niche destinée sans doute à contenir un tombeau.

Dans la **Chapelle de la Compassion** (dite de S^t-Michel avant la Révolution, et de S^t-Eloy en 1804), aurait été inhumé Michel de Marillac, 24^e abbé (1350). « On y voit encore sa tombe sans inscription », dit l'abbé Simon, p. 252.

La Chapelle de S^t-Martin (autrefois de S^t-Laurent, de S^t-Etienne et de S^t-Léonard, dédiée au duc de Bordeaux sous le vocable de S^t-Michel en 1828). L'abbé Simon et après lui les autres historiens y placent le tombeau de Guillaume Du Plessis (1384). Il y avait deux épitaphes, l'une en vers latins, et l'autre en vers français. Voir Simon, p. 268; Passac, p. 33.

Gaignières donne le dessin de ce tombeau, fol. 98, avec cette légende: « Tombeau en pierre contre le mur à droite dans la chapelle de S^t-Estienne (?) derrière le chœur de l'église de l'abbaye de la Trinite de Vendôme. » Ce tombeau en pierre, orné de la statue couchée d'un abbé mitré et crossé, la tête sur un coussin, un ange à la droite et un dragon aux pieds, répond en tous points à la description du premier document que nous avons donné plus haut.

M. le M^{rs} de Rochambeau voudrait y voir, nous ne savons pourquoi, le tombeau de Louis de Crevent. Cette hypothèse nous paraît inadmissible, car, ainsi que le prouvent les documents que nous avons cités, le tombeau de Louis de Crevent était en marbre, orné d'une inscription, et placé dans le sanctuaire. Gaignières lui-même, en indiquant la chapelle S^t-Etienne, rendait toute confusion impossible.

La Chapelle du Sacré-Cœur (primitivement de la Madeleine, dite de S^{te}-Opportune en 1803, et plus tard de S^t-Roch), contenait la sépulture de Lancelin, frère de Bouchard IV, comte de Vendôme (1195). La charte qui fait mention de cette sépulture est célèbre, et a été de nouveau publiée par M. le M^{rs} de Rochambeau dans son *Etude sur la S^{te}-Larme*, Bulletin 1873, p. 253. — La pierre tumulaire, « portant gravée en creux l'effigie d'un chevalier couvert de son armure, avec quelques vestiges d'une inscription devenue indéchiffrable », aurait été retrouvée, la face retournée vers la terre, dans le dernier dallage de cette chapelle. — Pétigny, p. 489.

Derrière les gradins de l'autel de cette chapelle, on distingue des peintures, assez bien conservées encore, malgré les profanations brutales de 1793. On y voit sainte Marthe jetant de l'eau bénite sur la Tarasque, et la forçant de rendre vivante une de ses victimes.

Dans les niches supérieures, il est facile de reconnaître des paysages de la Judée.

La Chapelle actuelle de la S^{te}-Vierge (primitivement de Notre-Dame, puis de la Compassion, des Trois-Rois, et

enfin en 1803 de l'Adoration), contenait, dans le sanctuaire, devant les degrés de l'autel, à droite du côté de l'épître, le tombeau en pierre d'Aymeric de Coudun (1492). Son épitaphe, trop élogieuse, dit un moine de la Trinité, était gravée sur une plaque de cuivre, dont l'encadrement en pierre, surmonté de ses armoiries et du chapeau de cardinal, existe encore. Simon, p. 330, Passac, p. 34. Le dessin en est donné par Gaignières, fol. 101. — Cf. Gallia Christiana, tom. VIII, col. 1376.

Sa pierre tombale portant ces mots : « Hic jacet dominus Emericus de Codun abbas hujus conventj qui obiit anno 1492, 29 augusti », était employée comme simple pavé, à quelque distance de la petite porte de droite du bas-côté. (De Passac, p. 34.)

Au milieu de la nef, se trouvait le tombeau en pierre de Guy de Beauchamp, donné par Gaignières au fol. 100, et publié par M. le M^{re} de Rochambeau, Bulletin 1885, p. 51.

Deux autres abbés inconnus étaient enterrés devant l'autel.

La chapelle de **S^t-Bienheureé** ou de **tous les Saints**, dite de S^t-Vincent en 1803, ne contenait aucun tombeau.

Cependant un fragment de pierre employée dans le dallage de cette chapelle, représente une tête de mort gravée en creux avec ces mots : « Memento mori, respice finem », et autour : « André, aumonier de céans qui déc..... »

Deux fragments considérables d'une pierre tumulaire servent comme marchepied de cette même chapelle ; on y aperçoit encore les lignes trop effacées d'un personnage. Est-ce la pierre tombale de Lancelin, ou une autre, découverte en 1814, dans la grande nef de l'Eglise ?

La **Chapelle de S^t-Pierre** (autrefois du Rozaire et de S^t-Lubin), contenait un tombeau en pierre dont le dessin nous a été conservé par Gaignières, fol. 99. La statue représente un abbé crossé et mitré, revêtu des habits pontificaux. D'après l'abbé Simon, ce serait le tombeau de l'abbé Pierre de Péruse (1414). Les bénédictins de la congrégation de S^t-Maur l'ouvrirent afin de le reconnaître, mais en vain. (Simon, p. 273.)

La **Chapelle de S^t-Joseph** (autrefois de la Majesté et de la S^{te}-Vierge) : au bas des degrés de l'autel, se trouvait une plaque en cuivre jaune, retenue par de grands clous de la

même matière, ornée de rosaces et d'une inscription reproduite exactement par Gaignières, sous le n° 97. C'était le tombeau de Geoffroy, frère de Bouchard et de Lancelin. Les documents cités plus haut donnent cette inscription.

Dans le **Sanctuaire** à gauche, du côté de l'épître, se voyait le tombeau, en marbre blanc et noir, de Louis de Crevant. Ce tombeau, orné d'une statue en marbre blanc et d'une épitaphe, avait été élevé par son successeur et son neveu Antoine de Crevant. « Le buste de cette statue existoit encore, il y a quelques années, dit M. de Passac, parmi beaucoup de débris entassés dans la chapelle derrière le maître autel. » — Cf. *Gallia Christ.*, l. c.

Derrière le maître-autel devait aussi se trouver une autre sépulture, car on remarque encore les restes incomplets d'une inscription funéraire sur le piédestal d'une des petites colonnes de la colonnade qui ferme le sanctuaire.

STES.... D(E) GĒTIS ABBA (Dona)VIT OSSA
(su)A NOBIS (re)QUIESCAT.

Antoine de Crevant avait été enseveli entre le chœur et le sanctuaire, du côté de l'évangile.

En ce même endroit, étaient ensevelis deux autres abbés inconnus. Cependant les documents 3 et 4, a, nous donnent la certitude qu'un de ces abbés était Jean de Villeray, 1461, mort le 28 ou 29 octobre, et enterré devant le grand autel. — Cf. *Gal. Christ.*, l. c.

Nous n'hésitons même pas à reconnaître pour un fragment de sa pierre tombale, un large pavé situé du côté de l'épître, au commencement des stalles, où l'on peut distinguer encore quelques lettres, entre autres ...IOANNEM... OCTAVA DIE OCTOBRIS.

Enfin la grande nef possédait, sans aucun doute, plusieurs sépultures.

Au commencement du siècle, on refit en entier le pavage de l'église. Or, nous dit l'abbé Gaignot, vicaire de la Trinité, témoin oculaire, « on découvrit vers le milieu de la grande nef, près la masse des piliers, côté du midi, plusieurs tombeaux, deux, entre autres, dont on n'a fait pour le premier que de lever une des pierres qui le couvroient; il étoit en forme de voûte pointue; on l'a laissé tel qu'il étoit. L'autre étoit couvert d'une tombe, d'une seule pièce de sept pieds de

long sur quatre de large. Elle étoit sculptée en dessus et annonçoit un personnage en robe, mais tellement dégradé par la vétusté et l'humidité, qu'il étoit impossible de distinguer qui il représentoit. Cette tombe a été enlevée et coupée de manière à former quatre belles marches. »

Enfin, à l'entrée même de l'église, aux grandes portes, se trouve un autre fragment de pierre tombale, où l'on peut distinguer une date, 1654, et ces mots: DIEV POVR. Ce doit être la tombe du R. P. Dom. François Ducher, prieur de la Trinité, « homme d'une rare vertu et piété », de 1654 à 1657, année de sa mort.

Enfin la Galilée et les cloîtres servaient aussi de sépulture. Dans la Galilée, en particulier, avait été enseveli un Reginald de Maupas (malo vado), bienfaiteur de l'abbaye. Voici le document qui nous apprend ce fait:

« Presentibus dn̄is Gaufrid. de Vindocin. et frate ejus Burcardo Comite Vindoc. et bartolomeo de plessiaco in cuius feodo est capraria vulgo cheverie, donatur ibi domus a Reginaldo de malo vado qui postea Vindocinj sepultus est in galilea monasterij; puto sic olim claustrum vocabant quia in eo fiunt processiones quæ in memoriam eius quam discipuli Christi in die ascensionis fecere, debent celebrarij. »

Dans les cloîtres se trouvait la tombe en marbre avec une épitaphe en lettres d'or de M. Bayleus, marquis de Poyanne, lieutenant général des armées du Roi, nommé inspecteur des carabiniers. De passage à Vendôme pour la revue, il fut attaqué d'une hydropisie de poitrine, et mourut en l'année 1780. Vers 1793, il fut exhumé et enterré avec son cercueil en plomb et son épitaphe dans le grand cimetière. (De Pas-sac, 35; Duchemin de la Chesnaye, p. 209, tom. 1^{er}.)

Dans les cloîtres réservés à l'église, devant l'autel du fond, une large pierre tombale intacte porte cette date: die 15 Julii 1717.

A la porte qui ouvre des cloîtres sur la sacristie, une marche porte ces mots: GIEN DES AYDES.

Un fragment, dans le couloir de la sacristie à l'église, porte les traces d'une armoirie.

Felix faustumque sit.

LES FUNÉRAILLES DE CÉSAR DE VENDÔME

Par M. A. DUVAU.

Mis en demeure par notre cher et regretté collègue, M. Charles Bouchet, de compléter l'intéressant récit qu'il nous a donné du *Convoi funèbre de César de Vendôme*, je viens m'acquitter de la promesse que je lui ai faite, affligé de n'avoir pu lui en consacrer la primeur, en soumettant mon travail à son appréciation et à ses conseils; il n'aurait pu que gagner à paraître sous ses auspices et avec son approbation.

Quoique mon but principal soit de raconter les cérémonies qui eurent lieu à Vendôme, je crois devoir remonter plus haut et relater celles célébrées à Paris avec la plus grande magnificence.

Et d'abord à peine la nouvelle du décès du prince fut-elle connue à Vendôme, qu'une assemblée générale des habitants de la ville et des faubourgs fut convoquée à son de trompe dans les rues et aux prônes dans les églises. Elle eut lieu le 28 octobre 1665, et procéda à l'élection de députés chargés de *témoigner à la famille de son Altesse les sentiments de douleur que les Vendomois ont de la perte de leur prince, l'assurer de leur obéissance et fidélité, et la supplier de leur continuer sa protection*. MM. de Romilly, maire perpétuel, Laboureau, procureur général fiscal, Jehan Lenoir et Robert Souriau, échevins, furent nommés, et se rendirent immédiatement à Pa-

ris, dans le but de remplir la mission qui leur avait été confiée (1).

On sait que Théophraste Renaudot, avant d'obtenir en 1631 le privilège de la *Gazette de France*, avait projeté, dès 1612, à l'imitation de Barthélemy de Laffemas, réalisant une conception de Montaigne, un bureau d'adresse, pour lequel il n'obtint de privilège que le 8 juin 1629; cette espèce de gazette était alors en vers. Quoique le succès en eût été incertain, il eut des imitateurs, parmi lesquels on peut citer en première ligne Jean Loret, qui publia hebdomadairement sa *Muse historique* du 4 mai 1650 au 28 mars 1665. Celui-ci étant mort en mai 1665, il eut pour successeurs La Gravette de Mayolas, Charles Robinet et Pardou de Subligny, qui, le premier dans ses lettres à la duchesse de Nemours, le second dans ses lettres à Madame, et le troisième dans sa *Muse de la Cour*, depuis *Muse Dauphine*, nous donnent d'amples détails sur les funérailles de César de Vendôme à Paris. Qu'il me soit permis de citer quelques extraits des récits parfois bien longs et souvent burlesques de ces chroniqueurs contemporains; ce sera une nouvelle description, après celle indiquée par M. Bouchet, du cérémonial usité dans l'ancien régime aux obsèques des princes.

Voici le récit de La Gravette de Mayolas :

I²

Le duc de Vendome n'est plus.
Passant, icy fais une poze;
Dans ce mauzolée il repoze
Tout environné de vertus.

Sa valeur, son zèle et sa foy,
Tant sur la mer que sur la terre,

(1) Extrait d'un registre des délibérations des habitants de Vendôme, conservé parmi les archives de la mairie.

(2) Lettre du 25 octobre 1665.

En temps de paix, en temps de guerre,
Ont éclaté pour notre Roy.

Son renom partout épandu
A vu sa gloire terminée;
En sa soixante-onzième année
Ce brave Cæsar s'est rendu.

Les ducs de Mercœur et Beaufort,
En qui nous le voyons revivre
Mieux que sur le marbre et le cuivre,
Adoucissent un peu sa mort.

Pendant que ces fils précieux
Ont l'estime de tout le monde,
Régnaient sur la terre et sur l'onde,
Le père règne dans les cieux.

Sa fidelle épouse affligée,
Et de cette mort outragée,
Ayant reçu des *majestez*
Sur ce point les civilitez,
S'est retirée aux Capucines,
Qui des Capucins sont voisines.
Mademoiselle la fut voir
Pour ensemble se condouloir.
De la part de notre Monarque,
Un duc très digne de remarque,
Monsieur de Saint-Aignan parla
Au duc de Mercœur sur cela,
Et de la part de nos deux reines
On fut aussi flater ses peines.

II¹

Cezar de Vendôme étant mort,
(Que la France regrette fort)
Fut mis dans un lit de parade,
Elevé dessus une estrade,
Lustres, lumières, chandeliers,
Mêlant leurs traits particuliers,
Et l'éclat de l'argenterie

(1) Lettre du 2 novembre 1665.

A mainte brillante armoirie,
Et tout étant tendu de noir;
Illec les Grands l'allèrent voir.
Douze capucins, douze prestres,
Auprès du corps et des fenêtres,
Avec quatre aumoniers aussy,
Prians Dieu montroient leur soucy.
Ses oficiers et domestiques,
Afligez et mélancoliques,
Etoient témoins de tout cela
Et furent assidûment là.
Le duc de St-Aignan, très brave,
Personne illustre, aimable et grave,
Dont les vertus et le beau nom
Portent par-tout son grand renom,
Luy fut donner de l'eau bénîte
(Faveur qui n'est pas trop petite)
En manteau long, bonnet carré,
Pour notre Roy tant admiré;
Un des deux : Roy ou héraut d'armes,
Qui, près de lui, versoit des larmes,
Humblement la lui présenta,
Puis sur le corps il en jeta,
Comme une grâce singulière,
Ou coutume particulière
Qu'on doit aux hommes de son rang,
C'est-à-dire aux princes du sang;
Et dans ce moment remarquable,
Du Roy la muzique admirable
Chanta tout haut *De profundis*,
Que de bon cœur aussi je dis.

Après cette action célèbre,
Non moins pompeuze que funèbre,
Monseigneur le duc de Mercœur,
Ses chers enfans plains de douceur,
Le maître des cérémonies
Des plus illustres compagnies
Conduizirent ce duc parfait,
Comme devant ils avoient fait,
Car, pour vous faire tout entendre,
En entrant ils le furent prendre.

Monsieur le comte de Sery,

Qui de la cour est fort chéry,
Pour le Daufin incomparable,
Poursuivit l'acte lamentable.

Monsieur le comte du Plessis,
Qui pour son mérite en vaut six,
Pour le frère du Roy supresme
A son tour en uza de mesme.

Monsieur le marquis de Pluvaut
Qui fait conoitre ce qu'il vaut,
Pour le duc de Valois, ensuite,
Dona trois fois de l'eau bénite.

Après cette civilité
A Saint-Roch ce duc fut porté
En très belle cérémonie,
Avecque bonne compagnie,
Dans un char pour luy préparé
Et par six beaux chevaux tiré,
De nos Majestés, que j'honore,
Les carosses rouloient encore
Avec pluzieurs de la cité.
Durant cette solennité
Le capitaine de ses gardes
(Beaucoup plus tristes que gaillardes)
Portoit de ce duc très humain
La couronne d'or en sa main;
Son écuyer tenoit l'épée,
Du sang des ennemis trempée,
Marchant seul, sur un beau cheval,
Durant ce convoy sans égal.
De sa paroisse aux Capucines
(Qui disent tous les jours matines)
On porta son corps en dépôt,
D'où l'on doit le tirer bientôt.

Le Roy pour marquer sa tristesse
A la vertueuze duchesse
Dans son hôtel se transporta
Et sur ce la complimenta;
A son fils, le duc de Vendôme,
Un des grands princes du royaume,
Il fit conoitre la douleur
Qu'il ressentait de ce malheur.

La belle Reine, au teint de roze,
Y fut dire la mesme choze.
Monsieur et Madame, à leur tour,
Les furent voir le mesme jour ;
Et quantité d'autres princesses,
Marquizes, comtesses, duchesses,
Ensemble ou bien séparément
Leur firent mesme compliment
Sur la considérable perte
Que cette famille a soufferte.

Là, Mademoiselle d'Elbeuf,
En habit ample, triste et neuf,
Digne d'amour et de louange,
Aimable et belle comme un ange,
Etant sa nièce, avec raizon,
Fit les honneurs de la maizon,
D'une manière si gentille,
Prudente, agréable et civile,
Que l'esprit et le jugement
Y parurent évidemment ;
Et notre Roy et notre Reine,
Sans qu'elle en ait paru plus vaine,
Luy marquèrent également
Leur peine et leur ressentiment.

Icy je ne dois pas obmettre
Que le scelé que l'on fit métre
En trois maizons séparément
Fut levé par le parlement (1).

Ecoutons maintenant Robinet (2) :

Le corps de Monsieur de Vandôme,
Ayant été rempli de baume,
Fut exposé dans son hôtel
Durant trois jours à tout mortel,
Sur un brillant lit de parade,
Au milieu d'une balustrade,
Et rien ne peut être pareil

(1) A Paris, Vendôme et Anet.

(2) Lettre du 1^{er} novembre 1665.

A ce riche et morne appareil,
Où du Défunt la vaine gloire
De Cloton rendoit la victoire
Plus pompeuse qu'elle n'est pas
Dedans un vulgaire trépas.
Encor qu'un mort ne puisse mordre
On servit toujours en bel ordre
Le défunt, comme auparavant,
Et comme lors qu'il fut vivant,
Suivant l'ordinaire coutume (1)
Envers les morts de ce volume,
A qui l'on présente des mets,
Qui leur servent peu désormais,
Quand des vers ils sont la pâture,
Eux-mêmes, dans la sépulture.

Dimanche un duc, au nom du Roy,
Alla dans un lugubre arroy
Donner au corps de l'eau bénite
(Ainsi qu'on m'a la chose dite.)
Mais comme on la donne en tel jour,
Non de l'eau bénite de cour.
Séri, vaillant et jeune comte
Qu'au rang des plus braves l'on compte,
Y fut aussi pour même fin
De par Monseigneur le Dauphin,
Ainsi que deux autres notables,
Et par leur employ remarquables,
Pour Monsieur et Monsieur son fils,
Si charmant rejetton des lys.
Ces quatre aspergeurs si célèbres,
Dedans leurs fonctions funèbres
Avoyent, outre un bonnet quarré,
Dont leur front étoit fort paré,
Une robe de qui la queue
Occupoit presque demi-lieue,
Ayant huit aunes de longueur,
Et (voyez si je suis menteur)
Chaque queue à perte de vue
Etoit au fin bout soutenue
Par des gentils-hommes d'honneur,

(1) Cette ancienne coutume a été suivie pour la dernière fois
à la mort de Louis XIV.

Et, qui plus est, chaque seigneur
Marqué dans mes précédens carmes
Marchoit après deux hérauts d'armes
Et, bref, jetta suivant les loix
De l'eau bénite par trois fois
Tandis qu'une bonne musique
Chantoit, non pas un gay cantique,
Mais, vrai comme je vous le dis,
En faux bourdon, De Profundis.
Le maistre des cérémonies,
Chéri des belles compagnies
Pour mille beaux talens qu'il a,
Fit aussi ses fonctions-là
Avec une pareille robe
Que jamais ne porta Macrobe.
Au reste, le duc de Mercœur,
En deuil jusques au fond du cœur,
Suivi de la jeune lignée,
Que lui donna son hyménée,
Reconduisit lesdits seigneurs
Venans de faire les honneurs.

Quand la nuit eut tendu ses voiles
Et Phœbus fait place aux étoiles,
A Saint-Roch on fit le convoy
Ainsi que pour un fils de Roy,
Le corps étant dans cette pompe,
Sur un char, si je ne me trompe,
Attellé de six beaux chevaux,
Entouré de deux cent flambeaux
Portez par gens alors bien sages,
Bien que valets de pied et pages,
Et suivi, dans un sombre atour,
De tous les carosses de cour,
Mêmes de ceux, s'il faut tout dire,
Tant des Reynes que du grand Sire.
Ce corps, au triste carillon,
Ayant pris un congé fort long
De sa très ancienne paroisse
(Qu'en revenus le seigneur croisse),
On le conduisit bellement
Et toujours saturniquement
En l'église des Capucines,

De la croix aimans les épines,
Pour en dépôt y demeurer
Jusqu'au temps de le transférer
Dans le lieu de sa sépulture
Sur qui j'appends cette écriture:
Cy git le beau Cezar, le fils du grand Henry,
Et qui de lui toujours fut tendrement chéry.
Il eut les qualitez d'un si glorieux père ;
Il eut les beautez de sa mère,
Qui de l'amour étoit un miracle charmant.
Il fut près de la gloire extrême
De se voir sur le front un pompeux diadème,
Enfin il vécut longuement ;
Mais il est icy comme
Y seroit tout autre homme.

Pour achever, sans laisser rien
Touchant ce lugubre entretien,
Toutes les testes couronnées
Lors de leurs cours environnées
Ont été par leurs complimens
Bien doux sans doute et bien charmans,
Consoler jusqu'en leur balustre,
La Duchesse, sa veuve illustre,
Et Monsieur le duc de Mercœur,
Prince prudent et plein de cœur,
Et maintenant duc de Vandôme,
Puisque le chef de ce royaume
Lui donna chez lui ce beau nom,
Dont il accroitra le renom
Laissant au jeune de Pontievre,
Prince qui n'est nulement mièvre,
Mais sage et la même douceur,
Le titre de duc de Mercœur.

Enfin empruntons quelques détails à Pardou de Subligny (1) :

Le mardy, Paris sous les armes
Vit passer le fatal convoy
Du filz d'un Roy ;

(1) N° du 15 novembre 1665, première semaine.

Tout y marchoit en si pompeux arroy
Que parmy les larmes
La mort avoit des charmes.
Plus de cent capucins y marchoient les premiers ;
Après ces capucins, plus de cent cavaliers
Montés à l'avantage ;
Après, marchoient deux escuyers
Dans un lugubre et superbe équipage
Que n'avoient pas les autres officiers ;
Après, marchoient encor plus de cinquante pages.
Ils avoient tous sur leurs visages
Cet air triste qui fait l'honneur des grands tombeaux ;
Ils avoient en main des flambeaux
Et s'arrestoient presque à tous les passages.
Les chevaux y faisoient mesme leurs personnages ;
Ils alloient lentement
Sans fougue, sans emportement,
Et comme il convenoit à la cérémonie ;
Le bruit de leurs pas
Qu'ils sembloient tous mesurer au compas,
Dedans leur sourd et funèbre fracas
Faisoit trouver de l'harmonie.
Après cela, quatre chevaux fringans,
Bardez de velours noirs et tous quatre plus blancs
Que de la neige,
Menez en main par huit pallefreniers,
Faisoient un semblable maneige
Que les premiers.
Sur leurs housses de deuil brilloient les armoiries,
La couronne du Prince et les trois fleurs de lys
Dans les plus riches broderies,
Dont ces chevaux sembloient enorgueillis.
Deux trompettes du prince mesme,
Que j'ay dû mettre en rang devant ces cavaliers ;
Ces pages et ces escuyers,
Représentoient fort bien un deuil extrême ;
Ils n'avoient pas ces sons aigus
Dont ils annoncent les batailles ;
C'estoit un bruit sourd et confus
Qui sied bien à des funérailles.
Huit chevaux, harnachez de deuil,
A housse de velours jusqu'en terre traînante,

Tiroient le chariot qui portoit le cercueil,
D'une cadence surprenante.
Le peuple à cet aspect en son cœur frémissait ;
Un murmure confus partout retentissoit ;
Il n'avoit jamais veu de pompe si célèbre,
Et ce grand chariot qui l'estonnoit si fort
Etoit, à son avis, moins un convoi funèbre
Qu'un char de triomphe à la Mort.

Quatre chanoines réguliers,
Pour ce jour-là chanoines cavaliers,
Et quatre grands seigneurs faisant le mesme office
Du drap qui le couvroit tenoient les quatre coins ;
Ils étoient entourez de seize capucins,
Qui pour le mort rendoient le ciel propice.
Dessus le chariot les ordres de milice,
Les enseignes de l'amiral,
Le collier, le manteau ducal
Faisoient un effet sans égal.

Après cette marche pompeuse
Suivoit, le flambeau dans la main,
Une confusion nombreuse
Des menus officiers qui composoient son train.
En suite on vit marcher plus de deux cens carosses
De princes, de ducs, de marquis
Et de beaucoup de gens à crosses :
Les uns parens du mort, les autres ses amis ;
Ceux de leurs majestez en leur ordre estoient mis.
Et c'est ainsi que l'on porte à Vandosme
Les reliques de ce grand homme.
Je ne dis rien de ses vertus
Ny de tant d'ennemis qu'il a cent fois battus,
Ny de ce qu'on le croit dans toutes les provinces ;
Il laisse après luy de grands princes
Qui font parler le sang dont il sont descendus.

Ici prend place le récit (1) reproduit par M. Bouchet, qui nous conduit jusqu'au moment où le cercueil

(1) Je dois à M. de Trémault communication de renseignements extraits du *Monasticon Benedictorum* (Bibliothèque nationale, MS n° 12700 latin), et qui se rapportent aux cérémonies

du prince fut déposé dans le caveau de la collégiale de Saint-Georges, et nous allons emprunter à un ma-

funébres qui nous occupent. L'un nous montre combien les bénédictins de la Trinité étaient jaloux de leurs privilèges et prérogatives :

« Le 22 octobre, dit l'auteur du manuscrit, décéda Mgr César de Bourbon, duc de Vendôme en son hôtel à Paris. Le même jour Mgr le duc de Mercœur, son fils aîné et qui prit incontinent la qualité de duc de Vendôme, écrivit au R. P. prieur pour l'avertir de la mort de Monsieur son père et le convier à faire prier Dieu pour le repos de son âme : Ce que l'on fit dès le même jour et le lendemain service solennel avec tenture de noir.

« Le 16 novembre tous les corps furent recevoir un peu loin hors de la ville le corps du défunt. Nous alâmes un peu devant pour ne nous point trouver avec les chanoines sur lesquels nous aurions prétendu la droite dans cette marche ; mais nous primes la gauche dans le retour et dans leur église le lendemain, parce que c'était eux qui faisaient l'office comme curés des princes. »

Et l'autre est la copie d'une lettre adressée par le duc Louis de Vendôme aux religieux de la Trinité avec cette suscription :

« Aux révérends Pères,

« Les révérends pères Bénédictins de l'abbaye cardinale de Vandosme.

« A Paris, ce XXIX^e novembre 1665.

« Mes révérends pères,

« Les prétentions de préséance que ie sçais que uostre communauté a sur les autres, auxquelles ie ne voudrois pas donner la moindre atteinte pour quelque raison que ce fust, est la seule qui m'a empesché de uous écrire pour uous inuiter aux obsèques de feu Monsieur mon père. Uous auez si bien usé de cette liberté, non seulement en faisant ce qu'ont fait les autres ordres, mais en renchérissant sur eux de plusieurs services solennels soit dans vostre église soit dans celle du château que ie me sens obligé de uous en témoigner ma gratitude, uous asseurant que uous ne pouviez rien faire qui me fust plus agréable et qu'il ne tiendra qu'aux occasions que uous ne connoissiez que je suis,

mes révérends pères,

Vostre bien affectionné seruiteur,

« LOUIS DE VANDOSME. »

Cette lettre prouve, contrairement à l'assertion de M. Bouchet (page 42), que le fils aîné du duc César était près de lui, au moment de sa mort, quoiqu'il n'ait pas suivi son convoi ni assisté à ses obsèques.

nuscrit anonyme, conservé à la bibliothèque de la ville, et dû à l'un des oratoriens qui dirigeaient alors le collège, fondé par César de Vendôme, le récit textuel des cérémonies qui eurent lieu à l'occasion du transport du cœur du prince dans la chapelle Saint-Jacques (1).

Le 22 octobre 1665, César, duc de Vendôme, pair de France, chef et surintendant général de la navigation de France, fils naturel de Henry-le-Grand, 4^e du nom, roi de France et de Navarre, mourut à Paris, en son hostel, rue et près la porte St-Honoré, âgé de 71 ans, après une maladie de neuf mois, et après avoir reçu les sacrements. Il a eu pendant plusieurs années le gouvernement de Bretagne. Il a eu pour épouse Françoise de Lorraine fille de M. le duc de Mercœur. Sitôt que l'on eust appris son trépas, on dit en cette église des basses messes et deux services solennels ; on mit autour de l'autel et du chœur une bande d'étoffe noire qui y demeura jusqu'au 18 novembre.

Le 18 dud. mois de novembre 1665 son corps et son cœur furent transportez de Paris à Vendôme avec une pompe funèbre tout-à-fait manifique en pareil cas. Son corps fut mis dans la cave (*sic*) où sont ses ancêtres, au milieu du chœur de l'église collégiale de St-Georges du chasteau de Vendosme, où le révérend père Gabriel Chapuis, prêtre de l'oratoire, fit l'oraison funèbre.

Ordre de la marche du conuoy de Monseigneur le duc de Vendôme au transport de son cœur depuis l'église collégiale de St-Georges de Vendôme jusques en celle des révérends prestres de l'oratoire dudit Vendôme :

Les pères Capucins alloient les premiers uestus de robes grises, chacun tenant une torche blanche garnies de deux armories.

Les pères Cordeliers venoient en suite, puis les curez du duché, le chapitre de St-Georges à la droite et les pères bénédictins de la très sainte Trinité à la gauche.

Tous ceux de la maison du deffunt en grands manteaux al-

(1) Ce récit a déjà été reproduit en partie par le docteur Gendron dans sa Notice historique sur la chapelle Saint-Jacques. Vendôme, Librairie Henrion. 1847.

loient après, suivis des pages avec des flambeaux de cire blanche et des vaillets de pied qui en portoient pareillement.

L'écuyer estoit à leur trousses, tenant l'épée de son altesse.

Ensuite on portoit le cœur de cet illustre defunt dessous une petite représentation couverte d'un poil (*sic*) de velours noir armorié de ses armes (1), dont les quatre coins estoient portez par le baron de Vautourneux, qui prit la droite du derrière, le baron de Poussé (*sic pour Ponce*) la gauche; le chastelain de la Chaisnuère la droite du deuant et le chastelain de la Ferrière la gauche.

Enfin on voyoit le capitaine des gardes et le gouverneur du Vendômois, celui-cy étoit à la teste de plus de cent gentils-hommes tous en deuil suivis ausy de la justice à la gauche, deuantée par le bailly, des avocats et esleus avec leurs robes et bonnets carrez.

Etant arriuez en ce bel ordre à la porte de l'église des révérends prestres de l'Oratoire, Monsieur l'aumosnier présenta le cœur au révérend père Micault pour lors supérieur de cette maison par un éloquent discours latin qui luy fut répondu de la mesme sorte, puis le père Moiron et le père Lespiné, qui étoient chappiers, commencèrent le respond *subuenite*. Ensuite on alla mettre le cœur au milieu du chœur de l'Eglise dessous une représentation qui étoit dans un lit de parade, entouré d'une estrade de bois noir et d'une trentaine de gros cierges blancs. On chanta un De profundis après le *subuenite*, on fit la cérémonie accoustumée autour du cœur avec l'eau béniste et l'encens. Puis tout le monde se retira chacun chez soy jusques au lendemain matin.

Le tour de l'autel et du chœur étoient tendus de draps noirs depuis la haulteur des tableaux jusques en bas avec deux bandes de velours noir, dessus lesquelles étoient les armoiries de son altesse (2).

L'autel estoit orné de dix chandeliers d'argent et encore d'autres, le tout montoit à 30, et du parement noir de Monseigneur le grand prieur.

Au milieu du chœur de l'église estoit esleué dessus deux marches le lit de parade couvert de velours noir avec les ar-

(1) Chaque armoirie valloit 20 écus.

(2) Chaque armoirie coustoit 12 sols; il y en avoit environ 200.

moiries dessus, dont chaque valloit dix écus. Dans le lit estoit la représentation, couverte d'un poêle de velours noir avec aussi les armoiries chacune desquelles coustoit vingt écus. Tout cecy étoit entouré de chandeliers avec de gros cierges.

Le 20 dudit mois de novembre 1665 on chanta sur les sept heures du soir les matines des morts.

Le lendemain 21, à huit heures du matin la noblesse et la justice s'assemblèrent dans la salle de cette maison qui estoit tendue de deuil depuis le hault jusqu'en bas et une chaire au milieu de la cheminée pour le père Vallée, qui y fit l'oraison funèbre en latin, laquelle estant finie, tout le monde alla dans l'église, les gentilshommes prirent la droite et la justice la gauche. On dit une grande messe solennelle pour le repos de l'âme de César, duc de Vendôme; à la fin de laquelle on alla processionnellement à la représentation, pour y faire la cérémonie que l'on observe pour les princes, c'est à sçavoir que quatre prestres de l'oratoire prirent chacun une chappe de velours noir et se mirent aux coins de la représentation. On chanta quatre respons de l'office des morts; à la fin de chaque, un des pères faisant la mesme cérémonie que l'on fait au Libera, qui fut chanté le dernier, où le révérend père supérieur fit la mesme cérémonie que les quatre pères avoient faite devant luy.

Tout le service estant acheué, on destendit toute l'église et on laissa seulement pendant l'année deux lez de drap noir autour du chœur avec un rang d'armoiries dessus.

Le père de Fursi estoit le maistre des cérémonies. Le père Lespiné estoit chappier avec le père Moiron, que l'on fit venir exprès du Mans. Les deux autres pères estoient venus de Paris dans un des carrosses de Son Altesse de Vendôme avec le convoy.

Toute la tenture du chœur devoit estre pour les pères comme l'on observe en quelques églises où semblables cérémonies arriuent. Au mois de décembre suivant (1665), on fit dans la salle, sur un théâtre, une apothéose et une pastorelle à la mémoire du defunt et le lendemain on chanta une grande messe solennelle à laquelle assista toute la justice.

Madame la Duchesse de Vendôme retournant de La Rochelle conduire la reyne de Portugal passa à Vendôme. On célébra un service solennel pour Monseigneur son époux. Elle donna pour cet effet des cierges de demi-livre et aussi un parement,

un paillon, les deux crédances, deux oreillers ou coussins, une chasuble, une chappe et une bourse, le tout de velours noir, enrichi de toille d'or et des armoiries relevées en or avec un voile de calice de satin noir au milieu duquel il y a une croix en broderie à quatre fleurons aux quatre coins, le tout entouré d'un passement d'argent fin. Elle donna pareillement des bandes pour mettre aux tuniques de M. le grand Prieur à la place du satin blanc.

Elle donna charge à une personne de cette ville de donner dix écus aux chanoines du chasteau et dix écus aux révérends prestres de l'Oratoire pour avoir des cierges pour l'anniversaire qui arriva le 22 octobre 1666. Lequel estant finy on deffit toute la tanture de drap noir qui estoit autour du chœur, et aussy la représentation. Le tout fut pour les pères.

Pendant toute l'année la messe que l'on dit à dix heures estoit pour le repos de l'âme de Son Altesse de Vendôme. On allumoit des cierges à la représentation pendant icelle et l'on chantoit tous les jours un De profundis à la fin de la messe des écolliers pendant toute l'année.

Au mois de juillet 1671 (1) fut érigée et construite par M. Bistel, architeque des bastiments de Louis-le-Grand, 14^e du nom, roy de France et de Nauarre, la Pyramide et Epitaphe de Monseigneur Cœsar, premier duc de Vendôme et de Monseigneur Alexandre, son frère, grand Prieur de France, qui déceddèrent sçavoir, ledit seigneur grand Prieur en l'année 1629 et ledit seigneur duc de Vendôme le 22 octobre 1665, lequel nous a establis et fondez en cette maison et collège au

(1) A cette époque la veuve et les enfants de Cœsar de Vendôme n'existaient plus ; sa fille Elisabeth, mariée au duc de Nemours, était morte le 19 mai 1664, son fils François, duc de Beaufort, avait été tué au siège de Candie, en juin 1669 ; son fils aîné Louis était mort à Aix le 6 août 1669, et leur mère, qui leur avait survécu était décédée en son hôtel, à Paris, le 8 septembre 1669.

« Le 12 du mesme mois, dit le manuscrit sus-indiqué, nous
« fismes un service fort solennel pour le repos de son âme ;
« toute la justice du baillage, les Président et conseillers des
« grands jours, les présidents de l'Eslection et les esleus y as-
« sistèrent ; on n'y fit point d'offrande, les deux porte-baguettes
« de S^t-Martin et de la Madeleine y assistèrent ; on leur donna
« à chacun deux sols quatre deniers.

lieu et place des maistre et frères condonnez (1) de l'hostel-Dieu de Vendôme, du uiuant de nostre très bienheureux Monseigneur l'illustrissime et reverendissime Pierre de Bérulle, cardinal de la sainte église Romaine, en l'année 1623.

Et le dixiesme dud. mois de juillet aud. an 1671, fut mis et posé le cœur de Son Altesse, Monseigneur César, duc de Vendôme, dans ladite pyramide, au dessus des deux anges par led. sieur Bistel, en présence du révérend père Poisson, pour lors supérieur, du révérend père Vallay, du R. P. Longuet, du frère Michel, pour lors sacristain, qui l'a posé luy-mesme, d'Antoine Velard, marbrier du Louvre à Paris, de René Angier, masson à Vendôme, et Estienne Dupin, cocher de sadite Altesse, tous trois de Paris.

Il est une particularité que je tiens à signaler d'autant que je n'ai pu en retrouver d'autre exemple; je veux parler de la représentation théâtrale qui eut lieu en décembre 1665, dans la salle du collège. Il est vrai que dans sa notice sur Ronsard (2) M. E. Crepet prétend, sans avoir indiqué la source où il a puisé ce renseignement, que la cérémonie funèbre, consacrée au poète dans la chapelle du collège de Boncourt, se termina par la représentation d'une églogue allégorique qu'avait composée Claude Binet; mais aucun des écrivains contemporains ne parle de cette prétendue représentation, et M. Blanchemain, dans son étude sur la vie de Ronsard, explique cette circonstance par ce fait, que le lundi 24 fevrier 1586, à la chapelle de Boncourt, après une messe solennelle, composée par Mauduit, et à la suite de l'oraison funèbre prononcée par Du Perron, des vers en toutes langues furent récités ce jour-là et les jours suivants; au nombre de ces vers, composant *le tombeau de Ronsard*, figurait assurément l'églogue de Perrôt, qui fut lue par son au-

(1) Les frères condonés ou condonats étaient des religieux de la congrégation de S'-Sulpice, près Rennes. Ils étaient, comme dans l'ordre de Fontevrault, soumis à un monastère de filles.

(2) Nouvelle Biographie générale Didot.

teur, Claude Binet ; c'est ce qui a causé l'erreur de M. Crepet. Il a pu aussi être trompé par les lectures, faites à la même occasion, d'après Dreux du Radier, par trois écoliers de trois discours, composés en latin par Jacques Veillard en l'honneur de Ronsard (1).

Il est regrettable que l'auteur anonyme du manuscrit n'ait pas indiqué le compositeur de la Pastourelle, qu'il devait bien connaître ; ce renseignement nous aurait peut-être conduit à la retrouver, ce qui nous offrirait un certain intérêt. Il est presumable que cette œuvre était en latin, de même que la harangue de l'aumônier ; c'était la langue préférée des Oratoriens et des Bénédictins.

A cette époque vivaient au collège de Vendôme deux Oratoriens qui avaient publié l'un des églogues et l'autre des poèmes en langue latine, la plupart en l'honneur de César de Vendôme et de sa famille : André de Clercq, dont les ouvrages ont été édités par Sébastien Hyp, célèbre imprimeur vendomois, en 1638, et Jacques Moireau, dont les poèmes parurent à Paris en 1663 chez Pierre Le Petit ; il est donc plus que probable que l'un d'eux fut l'auteur de la pastorale représentée en décembre 1665.

(1) Journal de Verdun, mars 1757.

POÉSIES

Par M. CH. CHAUTARD

LA TÊTE DE SINGE

FABLE

Phèdre, livre III, f. 4.

Phèdre nous dit qu'en un faubourg de Rome
Un boucher mit en vente à son étal
Une tête de singe, et que cet animal,
La caricature de l'homme,
Semblait encor grimacer aux passants ;
Et les badauds (il en fut en tout temps),
S'arrêtaient devant la boutique.
« — La chair de ce singe en ragoût,
Lui demande l'un d'eux, aura-t-elle bon goût ? »
Le boucher, en riant, réplique :
« — Telle est la tête et tel est le goût. » Le badaud
Alla chercher ailleurs un régal moins grimaud.

Dans cette fable Phèdre explique
Que le mot du boucher est moins vrai que plaisant.
Plaisant, l'est-il ? Et vrai ? je crois qu'il ne l'est guère ;
Car il fut autrefois, comme il est à présent,
Des gens dont la tête est vulgaire
Et dont l'esprit est séduisant ;
Et plus d'un homme, fier d'une très belle tête,
Est une bête.
J'en sais que je pourrais vous nommer ; mais pourquoi ?
Vous les connaissez comme moi.

Vendôme, 16 juillet 1884.

LE CURÉ & LA BÉCASSE

CONTE

Nous avons tous notre péché mignon
Depuis qu'Adam, poussé par le démon
Ou sa femme, mordit à la fatale pomme.
L'abbé Thibault avait le sien.
Il aimait la bécasse, il l'aimait, le digne homme !...
Il l'aimait trop ! le bon abbé le savait bien ;
Il en fit mainte fois acte de repentance,
Et parfois même pénitence
Dans le travail de la digestion.
Mais, s'il dînait chez la marquise,
Qui connaissait son plat de prédilection,
Oublieux de la contrition,
Il retombait, séduit par la tentation,
Dans le péché de gourmandise ;
Car, avouons-le franchement,
L'abbé Thibault était un peu gourmand ;
Péché mignon qu'on pardonne aisément.
C'est lui qui, le premier, pressentit l'excellence
Des épinards préparés à l'avance :
Il les faisait cuire dès le mardi,
Mitonner, tous les jours, au feu pendant une heure,
Il ajoutait un peu de beurre
Et se ménageait ainsi
Un pieux entremets pour chaque vendredi.
Un jour de jeûne, il prêchait dans l'église
Sur le péché de gourmandise ;
Et dans l'auditoire on songeait
Que c'était pour lui qu'il prêchait.

« Il faut mortifier, disait-il, mes chers frères,
« Nos appétits, nos passions grossières.
« Un saint Docteur, dans ses Confessions,
« S'accuse, devant Dieu, d'avoir fait grandes chères
« Avec de joyeux compagnons...!
« Il fut depuis la lumière du Temple.
« Ah! faisons pénitence avec saint Augustin!
« Privons-nous de ces mets, orgueil d'un grand festin,
« Qu'avec avidité déjà notre œil contemple....
« Une bécasse, par exemple,
« Mes frères, Brillat-Savarin,
« En son livre, chapitre Chasse,
« Nous enseigne que la bécasse,
« Plat de haut goût, est un gibier exquis
« Dont trop peu de chrétiens connaissent tout le prix;
« Et lorsque la rôtie est grasse,
« Et le jus onctueux, et l'oiseau cuit à point,
« Et qu'une main savante a réglé les épices,
« La bouche et le palais s'inondent de délices.
« Priez alors, priez, et ne succombez point! »
Hélas! le lendemain il succomba lui-même.
On faisait galas au château,
Et, selon la coutume, on sert le plat qu'il aime.
Mais le curé tient ferme. « — Ah! se dit-il, tout beau!
« Je n'en prétends manger cuisse ni patte.
« — Mon cher abbé, j'ai mis à part votre morceau,
« La bécasse est tendre et fort délicate.
« — Merci, marquise, mais je n'en mangerai pas.
« — Comment? de la bécasse! — Hélas!
« Oui, madame, de la bécasse!
« — Vous souffrez donc? — Je me porte fort bien.
— Vous l'aimez cependant. — Oh! oui! — Qu'avez-vous? —
[Rien.

« — Prenez du moins... — N'insistez pas, de grâce ! »
Après ce rude assaut où le vaillant curé
Avait remporté la victoire,
Il se sentit tout rassuré,
Et, pour fortifier son cœur, se mit à boire
Le vieux vin de Bordeaux dont son verre était plein.
Cependant le rôti, passant de main en main,
Sur un réchaud brûlant revint prendre sa place ;
Il en restait une aile. « — Ah ! marquise, parfait !
« Jamais on ne mangea plus exquise bécasse,
« Dit un président. Si monsieur l'abbé savait
« Tout ce qu'il perd, il mangerait cette aile. »
Mais l'abbé ne répondit pas.
« — Bien, curé ! se dit-il ; courage ! sois fidèle
« A ton sermon et reste l'arme au bras ;
« Tu résistes, tu mortifies
« La chair et l'esprit est vainqueur ;
« Ni ce gibier doré, ni ces grasses rôties,
« N'ont pu faire fléchir ton cœur ;
« Bravo, curé ! Sois fier de ta victoire !
« Et maintenant tu peux chanter : gloire à Dieu ! gloire....
« Hola, curé ! C'est un péché bien grand
« D'être gourmand ;
« Mais orgueilleux !... c'est un péché bien pire !
« Et tu deviens orgueilleux,
« Curé Thibault, sois franc, ose le dire.
« L'orgueil, un péché monstrueux
« Qui perdit l'homme ! Allons, pas de mauvaise honte !
« Que la pénitence soit prompte !
« De la mortification
« Tu dois avoir ici l'audace.
« — Marquise, donnez-moi l'aile de la bécasse, »

Dit le curé, touché de la contrition.

« — Mange, ajouta-t-il en lui-même,

« O curé vaniteux, il faut t'humilier;

« Mange, et tu n'auras plus sujet d'être si fier;

« Tu succombes, rougis de ta faiblesse extrême;

« Quel bien t'a fait ton sermon du carême?

« Mange donc, mange! car il faut mortifier

« Ta mortification même! »

Le bon abbé se comprenait-il bien?

Contre la vanité l'aile de la bécasse,

Contenait-elle un remède efficace?

Lui seul le sait; l'histoire n'en dit rien.

CH. CHAUTARD.

Le Gérant, LEMERCIER.

Vendôme. Typ. Lemer cier

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

DU VENDOMOIS

25^e ANNÉE — 4^e TRIMESTRE

OCTOBRE 1886

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois, s'est réunie en assemblée générale le jeudi 14 octobre 1886, à deux heures.

Étaient présents :

MM. de Rochambeau, président ; A. de Trémault, trésorier ;
L. Martellière, conservateur ; Nouel, bibliothécaire-archiviste ;
l'abbé Roulet, Isnard, Launay, Rabouin, membres du Bureau ;

Et MM. l'abbé C. Bourgogne ; le D^r Brocheton ; L. Buffereau ;
Caron, Cazabonne ; Diet ; Duriez ; Duvau ; de Grainville ;
l'abbé Haugou ; Hème ; Henry ; G. de Lavau ; P. Lemer cier ;
l'abbé Lizot ; Macé ; l'abbé Métais ; Micard ; de la Perrière ;
l'abbé Renou ; de la Serre ; P. Taillebois ; Thillier ; Thoraux
père ; L. Thoraux ; le général de Vandœuvre ; Weber.

M. le Secrétaire fait connaître les noms des nouveaux membres admis par le Bureau ; ce sont :

MM. E. Gervais, directeur du Musée de Blois ;
Paul Taillebois, avocat à Vendôme.

M. le Président donne la parole à M. le Conservateur.

DESCRIPTION SOMMAIRE

DES

OBJETS OFFERTS OU ACQUIS

depuis la séance du 8 juillet 1886.

Nous n'avons à enregistrer aujourd'hui qu'un seul don ; mais il est considérable et d'une importance capitale. Madame Bouchet, qui, l'on s'en souvient, avait déjà offert les livres de son mari à la ville de Vendôme, dont M. Bouchet avait été pendant plus de trente ans le dévoué bibliothécaire, vient encore de donner au Musée la collection numismatique réunie par ce savant modeste et laborieux. Nous n'avons pu jusqu'à présent examiner en détail le médailler de notre regretté maître et ami, et nous ne pouvons que donner un aperçu général de son ensemble. Disons de suite que c'est une collection d'étude, et non une de ces collections de luxe où les amateurs cherchent le plaisir des yeux plus que l'intérêt historique. M. Bouchet, tout en appréciant en fin connaisseur la belle conservation des médailles et leur valeur artistique, se préoccupait surtout de leur valeur au point de vue de la science. Aussi voyons-nous peu de ces pièces auxquelles le caprice des collectionneurs attribue aujourd'hui des prix si exagérés.

M. Bouchet recherchait surtout celles qui pouvaient offrir un enseignement ; il les amassait patiemment, avec le tact d'un chercheur et le discernement d'un érudit. Sans s'attacher spécialement à une partie déterminée de la numismatique, il embrassait toutes les séries ; mais les monnaies romaines, ainsi

que celles du moyen âge, étaient l'objet de ses préférences. L'ensemble forme un total de près de 700 pièces, grecques, romaines, gauloises, françaises royales et féodales, étrangères, jetons et médailles diverses. Dans notre prochain Bulletin, nous passerons en revue chacune de ces séries, et sans entrer dans une description détaillée qui nous mènerait trop loin, nous signalerons seulement les pièces qui présentent un intérêt particulier.

Madame Bouchet, devançant les intentions de son mari, offre dès aujourd'hui au Musée de Vendôme la collection qui ne devait y revenir qu'après elle ; nous la prions de vouloir bien accepter, au nom de la Société Archéologique comme au nom de tous ceux qui s'occupent d'art et de science, l'expression de nos sincères remerciements et de notre vive reconnaissance.

III. — BIBLIOGRAPHIE

I. — DONS des Auteurs ou autres :

NOUS AVONS REÇU :

Conseil général du département de Loir-et-Cher. Session extraordinaire de mars et d'avril 1886.

Les petites Ecoles à Vendôme et dans le Vendomois, par l'abbé Ch. Métais. Réponse à la question 8^e : « Etat de l'instruction primaire avant 1789 », de la section d'Histoire et de Philologie ; lue au congrès des Sociétés savantes tenu à la Sorbonne le jeudi 9 avril 1885.

Urbain II et Geoffroy I^{er}, cardinal du titre de Sainte-Price, 5^e abbé de la Sainte-Trinité. Etude historique (1063-1098), par l'abbé Ch. Métais. (Extrait de la *Semaine religieuse* du diocèse de Blois, septembre 1872.)

La Guadeloupe préhistorique, par M. le M^e de Nadaillac. (Extrait des *Matériaux pour l'histoire de l'Homme*, avril 1886.)

Travaux de Chimie organique de Victor Dessaignes, précédés d'une notice biographique par le D^r Alban Ribemont-Dessaignes, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris. Vendôme, 1886, avec un portrait photographié.

M. le D^r Ribemont-Dessaignes a réuni dans cette brochure

l'œuvre complète de Victor Dessaignes ; ses travaux de chimie organique occupent 140 pages. Certes, s'il fallait jauger la valeur d'une œuvre à son volume, celle-là paraîtrait bien mince ; mais, comme l'a si bien dit Milne-Edwards en 1861, « si ses travaux ne sont pas très nombreux, ce sont autant de *perles* qui ne laissent rien à désirer, et qui portent le cachet d'un esprit fin, sage et élevé. » On pourrait donner à cette œuvre pour exergue :

Pauca sed bona.

II. — Par ENVOI du Ministère de l'Instruction publique :

Journal des Savants. N° de juin, juillet, août et septembre 1886.

Au N° de juin, p. 153, se trouve un article de M. B. Hauréau sur le *Catalogue général des Manuscrits des bibliothèques publiques de France*, Départements, tome III. Dans ce tome sont analysés les manuscrits de quinze villes, qu'il nomme. L'auteur s'exprime ainsi : « Toutes ces bibliothèques ne sont pas également riches ; il y en a même de très pauvres. Celles de Châlons, de Soissons et de *Vendôme*, paraissent contenir le plus de ces monuments anciens, pour lesquels nous avons, sans mépriser les modernes, une préférence avouable. » M. Hauréau présente quelques observations sur le catalogue des manuscrits de Soissons, par M. A. Molinier.

P. 354, il est question d'un formulaire dont l'auteur, nommé par le copiste *Raoul de Vendôme*, est un maître tout à fait ignoré. (Avis aux chercheurs vendomois.)

Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences (suite).

Romania. N° de janvier 1885.

Discours prononcé par M. R. Goblet, ministre de l'Instruction publique, le samedi 1^{er} mai 1886, à la séance de clôture du congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne.

Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques. Année 1886, N° 2.

Revue des Travaux scientifiques. Tome VI, N° 2, 3, 4 et 5. Analyse des travaux publiés en 1885.

III. — Par ENVOI des Sociétés savantes ou des Revues. —
DONS & ECHANGES :

Mémoires de la Société de Géographie de Vienne (Autriche)
pour 1885.

Bulletin d'Histoire ecclésiastique et d'Archéologie religieuse
des diocèses de Valence, Digne, Gap, Grenoble et Viviers. N°
de mars à juillet 1886.

Société Archéologique d'Eure-et-Loir. Monographie de la ca-
thédrale de Chartres, par M. l'abbé Bulteau. N° 3, juillet 1886.

Bulletin de la Société Dunoise. N° de juillet 1886.

*Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Or-
léanais.* 1^{er} et 2^e trimestres 1886. — On trouve dans le 1^{er} nu-
méro un appendice littéraire et bibliographique à la *Notice sur*
Emile Egger, par M. A. Bailly, et un portrait du savant gram-
mairien en héliogravure.

Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan. Année
1885.

Mémoires de l'Académie de Nîmes. Année 1884.

Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la
Sarthe. Années 1885 et 1886, 3^e fascicule.

Annual Report of the Smithsonian Institution for 1884.

Eighteenth and nineteenth annual Reports of the Trustees of
the *Peabody Museum of American Archæology and Ethnology.*
Cambridge, 1886.

Mémoires et Documents publiés par la Société Archéologique
de Rambouillet. Tome VII, 2^e fascicule, 1884-86.

*Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Li-
mousin.* Tome XXIII, 1885 et 1886.

Recue Historique et Archéologique du Maine. Tome XIX,
année 1886, 1^{er} semestre.

Mémoires de la Société Eduenne. Tome XIV, Autun. 1885.

Comité Archéologique de Sens. Année 1885.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest. 1^{er} et 2^e tri-
mestres de 1886.

*Bulletin des Procès-Verbaux de la Société d'Emulation d'Abbe-
ville.* Année 1885.

Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes - Alpes Juillet, août et septembre 1886,

Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir. Mai et juin 1886.

Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest. Tome I, juillet et décembre 1884, et tome II, 1885.

IV. — ABONNEMENTS :

Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme, N° de juin à septembre 1886.

Bulletin Monumental. N° 3 et 4, mai à avril 1886.

E. N. & L. M.

Renouvellement du Bureau pour 1887

Le Président rappelle à la Société qu'il y a lieu de procéder à l'élection de quatre membres du Bureau, en remplacement de MM. Nouel, bibliothécaire - archiviste (rééligible), L. Martellière, conservateur du Musée (rééligible), Malardier et l'abbé Roulet, dont le mandat est expiré.

31 membres prennent part au vote.

Le dépouillement du scrutin donne le résultat suivant :

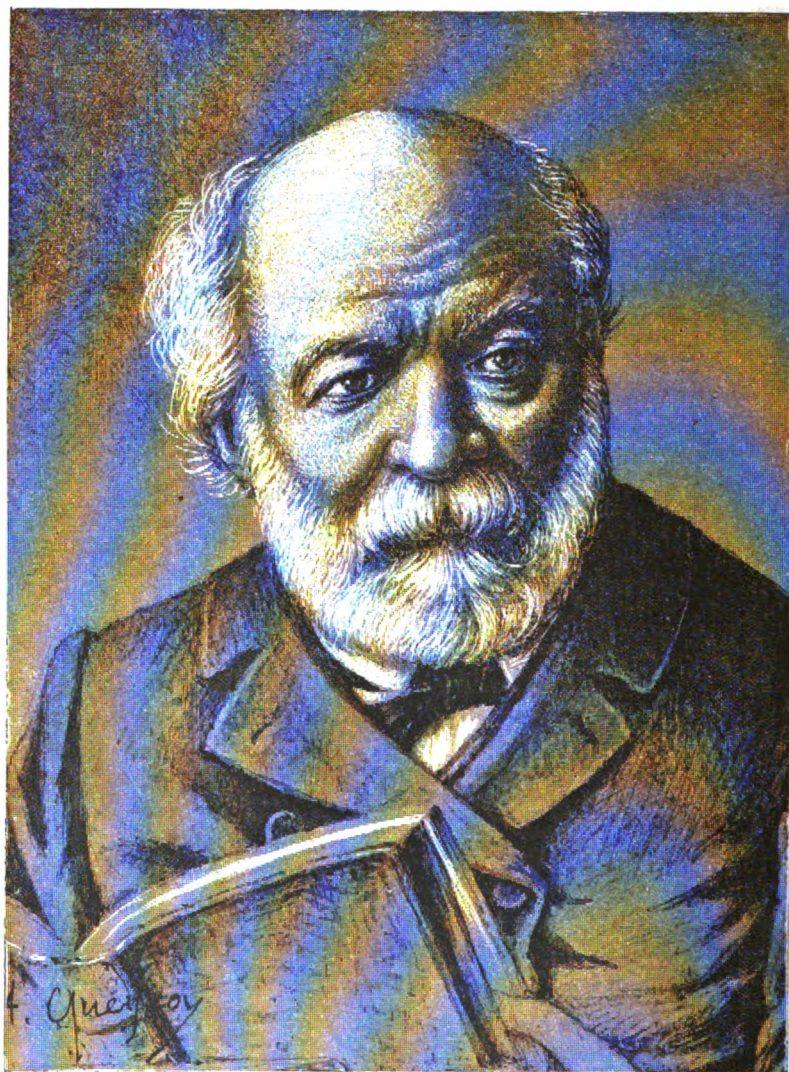
MM. L. Martellière (30 voix) ;

Nouel (30 voix) ;

l'abbé Métais (30 voix) ;

de Chaban (30 voix).

Ces Messieurs sont élus membres du Bureau pour trois ans, à partir du 1^{er} janvier 1887.



M. CHARLES BOUCHET

Par M. le M^{is} DE ROCHAMBEAU

Messieurs,

Cette séance est la dernière de 1886 ; avant de terminer notre année académique, nous avons un devoir à remplir, nous avons à payer solennellement une dette de reconnaissant souvenir à un homme éminent par le cœur et par l'esprit, à un homme qui fut notre maître à tous, et dont les travaux, les exemples et les conseils, ont assuré le succès de notre Bulletin.

Interprètes de la surprise douloureuse que nous avons tous éprouvée, nos collègues MM. de Maricourt et Nouel vous ont déjà fait entendre quelques paroles émues qui ont, à juste titre, provoqué vos applaudissements : votre Bureau a jugé que ce premier hommage n'était pas proportionné à l'importance de la perte, et il a fait à votre président l'honneur de lui demander une Notice plus complète et une appréciation des œuvres de M. Bouchet. Cette mission est lourde et délicate ; en nous la confiant, vous vous êtes adressés à l'ami et au collaborateur, nous vous en remercions. Pénétré de notre insuffisance, nous comptons nous inspirer des grandes qualités de notre cher M. Bouchet, pour vous dépeindre les différentes phases de sa trop courte carrière. Puisse notre plume répondre à cette noble inspiration ! Pussions-nous, surtout, vous montrer les replis discrets de ce cœur généreux qui lui a ouvert, toutes grandes, les portes d'un monde meilleur !

A la fin de l'Empire, vers 1813, un capitaine de grenadiers du 122^e de ligne, chevalier de la Légion

d'honneur, M. Charles Bouchet, se fixa à Vendôme, et s'y maria à Mademoiselle Françoise Rivière. M. Bouchet était du Dauphiné, Mademoiselle Rivière était Vendomoise. Malgré de rudes campagnes, pendant lesquelles il avait été grièvement blessé, le capitaine Bouchet était encore jeune; il avait de l'intelligence, de l'activité à dépenser; il se fit commerçant, et s'établit sur la place d'Armes, à Vendôme. Il eut trois fils :

Charles, l'aîné, qui fait l'objet de cette Notice, né à Vendôme le 11 juillet 1814;

Louis, né à Vendôme en 1815, et mort lieutenant de vaisseau en 1847;

Paul, né à Vendôme en 1816, et mort architecte au Mans en 1884.

Charles Bouchet se fit remarquer dès son plus jeune âge par ses aptitudes studieuses. Nous avons entendu dire à de vieux Vendomois, disparus aujourd'hui, qu'ils avaient été souvent frappés, en allant chez son père, de voir cet enfant un peu disgracié de la nature, mais dont l'œil intelligent et songeur contrastait avec son extrême jeunesse.

C'était encore le beau temps du collège de Vendôme; MM. Mareschal et Dessaignes continuaient le grand enseignement des Oratoriens. Charles Bouchet y entra comme élève externe. Il ne tarda pas à s'y distinguer. Les trois ou quatre premiers de chaque classe, à partir de la troisième, se réunissaient alors et formaient l'Académie: les succès étonnants de Bouchet le conduisirent tout naturellement à la présidence de cette petite société, et notre excellent collègue M. Lannay, qui a été son maître, se souvient encore de son enthousiasme communicatif lorsqu'il déclamaient quelque morceau de nos grands classiques.

Il eut pour professeur de mathématiques M. Duchesne, et réussit aussi bien dans les sciences exactes que dans les études littéraires.

En 1830, il était en seconde; une révolte eut lieu au collège; le maintien exigé d'un malheureux maître d'é-

tudes en était la cause. Bouchet, avec sa situation prépondérante, en imposa à ses camarades, et contribua puissamment à apaiser ces révoltés de quinze ans.

Reçu bachelier, il se prépara à la licence, et en subit les épreuves avec succès. Il eut l'idée de se présenter à l'Ecole Normale supérieure; mais, pour des raisons qui nous sont inconnues, il dut y renoncer, et entra dans une étude d'avoué. Cet esprit droit n'était pas fait pour la chicane, le professorat lui convenait mieux, et il fut nommé régent de seconde au collège de Vendôme, où on se souvenait encore de ses succès.

Il y resta un an, de 1836 à 1837; puis sa santé commençant à s'altérer sérieusement, ses amis l'engagèrent à la ménager en dirigeant une classe moins nombreuse, et on lui offrit la classe de seconde et celle de rhétorique au collège de St-Calais, qui florissait alors sous l'habile direction de M. Dupré. C'était en 1838. Cette dernière classe était bien selon ses goûts et ses aptitudes; mais une demi-surdité, qui allait toujours en augmentant, l'obligea bientôt à cesser provisoirement ses fonctions.

« Nous étions en majorité tous fort paresseux, m'écrivit un de ses élèves (1), mais de bonne pâte. Comment ne pas l'aimer? dès sa première classe, il nous avait promis de ne jamais donner de punition que forcé par une réponse malhonnête ou une inconvenance. Eh bien, vrai! il a tenu parole. Je n'ose pas vous dire si des garçons de seize et même de dix-huit ans ont quelquefois abusé de sa surdité pour se faire souffler leur leçon, et de sa myopie pour lire dans le livre ou le cahier du voisin; mais comme il savait nous intéresser par ses explications! Avec lui, il fallait comprendre. Où nous l'admirions surtout, c'était les jours de traduction des grands tragiques grecs; sa voix prenait des vibrations inconnues, toute la classe

(1) Notre ami M. Armand Queyroi.

y passait...! Après Ducis, il nous lisait Shakespeare; quelquefois il nous demandait la permission de nous servir sa traduction en bons vers français.

« Mais tout cela ne valait ni la pureté ni le charme de la langue de Sophocle et d'Eschyle; notre enthousiasme montait, nous le priions de nous relire la scène, il s'oubliait et nous lisait l'acte entier. Alors vous jugez si lui, qui savait si bien s'identifier avec les choses du cœur, se transformait en véritable acteur, prenant tour à tour les modulations d'une voix d'une tendresse ineffable ou d'une fureur terrible !

« L'heure de l'étude sonnait : il était épuisé.

« Il se maria, il avait rencontré une compagne digne de lui.

« Au collège, dans une petite ville surtout, tout se sait. Quelques mois après, nous apprîmes coup sur coup qu'il allait devenir père, et qu'il venait de perdre l'enfant impatientement attendu. Sa chaire resta vide quarante-huit heures. Il revint le troisième jour, les yeux rougis et bien accablé. Il fit la prière d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine. violemment émus devant cette poignante douleur, nous restâmes debout jusqu'à ce qu'il nous fit signe de nous asseoir. Il nous demanda la permission de ne pas faire sa classe, et il en passa tout le temps la tête dans ses mains. Jamais il n'y eut plus de silence; nous étions tous vivement impressionnés en défilant devant lui : à chacun il tendit la main avec un gros merci et cette inclinaison de tête que tous ses amis connaissaient bien, et qui signifiait qu'il avait bien compris. Cette blessure de cœur n'a jamais été cicatrisée. Il aimait par-dessus tout Vendôme, son pays natal. Au moment des vacances, il partait en diligence avec les quelques élèves vendomois qui rentraient dans leur famille, et, au début du voyage, leur racontait les histoires les plus intéressantes et en même temps les plus variées; chaque âge avait la sienne, et dans toutes brillait une imagination coloriste, un jugement fin et une grande

sagesse. La chaleur aidant, il se fatiguait, et s'endormait au bruit des grelots des vieux percherons qui l'emportaient vers Vendôme. Arrivé sur les hauteurs de Courtiras, il secouait sa torpeur, braquait sa petite lorgnette blanche, et retrouvait avec joie les sommets du clocher de la Trinité et du Château. Alors les bons vieux souvenirs lui revenaient en foule ; il souriait et se prenait à fredonner les refrains dont sa mère avait bercé son enfance : « *Si le roi m'avait donné Paris sa grandville, le Carillon de Vendôme, etc.* », et il nous racontait ses prouesses d'enfant terrible, ses courses au Château, où il n'arrivait jamais que par la route des *Trois Piliers*, pour faire, à coups de pierre, avec ses camarades, le siège de la girouette de la tour de Poitiers. »

Le 26 octobre 1842, il devenait régent de rhétorique à Mamers. Le 31 janvier 1843, il retournait à St-Calais. Le 4 octobre 1845, il était nommé au collège du Mans, et revenait le 8 janvier 1846 à St-Calais, où il professait jusqu'au 20 septembre 1847. Mais sa surdité avait augmenté au point de lui rendre impossible l'exercice du professorat, et, après plusieurs congés successifs, il résilia ses fonctions pour revenir dans son cher Vendôme.

A partir de ce moment, il s'isola de plus en plus, et se consacra à l'étude : sa carrière universitaire était terminée, la période de science pure commençait pour lui.

Les matières politiques sont exclues de cette assemblée, et nous nous garderons bien d'enfreindre l'article 2 de nos statuts ; qu'il nous soit seulement permis de dire ici, comme corollaire du portrait de M. Bouchet, qu'il était républicain par sentiment, admirateur de la république idéale et ennemi né des excès populaires qui enfantent les révolutions ; celle de 1848 le passionna, et, du fond de sa retraite, il en suivit les phases avec intérêt.

Mais l'étude lui promettait de plus saines et plus

tranquilles jouissances. C'était en 1850 : la Bibliothèque de la Ville consistait dans un amas confus de livres échappés aux auto-da-fé de la révolution de 1793, dernier témoignage de la science des Bénédictins et des Oratoriens. Ces livres, entassés sans soin, sans ordre, sans catalogue, étaient dans un grenier du collège; un ancien maître de danse, fort honorable mais peu lettré, M. Coquelin, en avait la garde.

M. Bouchet, bibliophile né, flaira dans cet amas poudreux des richesses inconnues, et se mit à y faire des fouilles. Au bout de quelques mois, il reconnaissait que ses prévisions étaient, non pas réalisées, mais dépassées, et que la ville de Vendôme possédait là des trésors de la plus grande valeur; malgré une position de fortune des plus modestes, il se mit à les ranger et les classer, sans autre profit que l'amour de la science. Pour le bibliothécaire en titre, son traitement était une retraite : M. Bouchet ne voulut jamais l'en priver, et se contenta du titre modeste et gratuit de bibliothécaire-adjoint.

Devenu, à la mort de son prédécesseur (1857), seul bibliothécaire, il continua, hiver comme été, ses longues séances dans le grenier-bibliothèque; il y endura le froid le plus intense, les chaleurs les plus excessives. Il y travaillait assidûment et bien tranquillement, car personne n'allait l'y déranger. Son courage ne trouvait pas d'imitateurs. Les manuscrits laissés par les bénédictins de la Trinité formaient la partie la plus précieuse du dépôt; il se mit en devoir de les lire. Il n'avait pas fait d'études préliminaires, et s'appliqua à apprendre seul la paléographie des chartes et des manuscrits. Ceux qui se sont adonnés à cet exercice savent ce qu'il faut de temps, de patience, de talent d'observation, pour arriver à un résultat pratique; savoir distinguer l'écriture cursive des différents siècles, les liaisons et conjonctions de lettre, les signes abrégatifs, les signes orthographiques, les signes de correction, les abréviations par sigles, par

contraction, par suspension, par signes, par lettres supérieures: il parvint à tout savoir; et lorsqu'il fut arrivé à bien lire ses chers manuscrits, il entreprit une Notice explicative et raisonnée sur chacun d'eux. En parlant de ses œuvres, nous dirons quelques mots de ce catalogue, qui reste malheureusement inachevé.

Cependant le goût de la lecture et des travaux historiques avait fait en France de grands progrès; les villes les plus humbles tenaient à honneur d'avoir une bibliothèque publique bien garnie, pour donner satisfaction à ce louable penchant. Vendôme avait une collection de livres très remarquable, il ne lui manquait qu'un logement pour les abriter convenablement et en rendre la communication possible.

L'administration municipale acquit l'ancien hôtel Rochambeau, et y construisit un Musée-Bibliothèque. M. Bouchet y rangea tout avec amour, et, le 19 novembre 1868, il assistait à l'inauguration du nouveau monument. Ce fut une jouissance sans égale pour notre cher collègue d'y voir bien casés

..... ces vieux livres

Dont les rats du Lycée hier faisaient leurs vivres.

Il y avait réellement dans ce classement un travail de bénédictin, et on comprend que notre collègue ait dû ressentir un secret orgueil en voyant sa ville natale dotée, par ses soins, d'un établissement qui devait lui faire le plus grand honneur.

A partir de ce jour, la Bibliothèque de Vendôme fut ouverte deux fois par semaine aux amateurs, et le bibliothécaire put constater avec bonheur que leur nombre allait toujours en augmentant.

La fondation de la Société Archéologique du Vendomois fut aussi pour ce laborieux chercheur une source de jouissances: il fut un des principaux fondateurs de cette Société, et lui donna de trop rares travaux. Sa science était universelle: l'histoire, l'archéologie locale, n'avaient plus de secrets pour lui, la numismatique le passionnait, les objets d'art n'avaient

pas de plus expert appréciateur, et il exprimait sa pensée aussi bien en vers qu'en prose. Il trouvait le moyen de dire dans le langage des dieux les choses les plus arides et les moins poétiques ; il produisait peu, mais ce qu'il publiait était revu, limé et relimé, avec un soin minutieux, dont son imprimeur savait des nouvelles.

En 1872, la Société Française d'Archéologie vint tenir ses assises à Vendôme, et ce fut lui qui rédigea le programme des questions du Congrès. Ce programme fut regardé comme un chef-d'œuvre par les savants étrangers qui vinrent à Vendôme à cette occasion ; c'était le plan le plus complet, le mieux ordonné, d'une histoire du Vendomois ; il avait, dans ses dossiers, de quoi répondre à toutes questions, de quoi les traiter toutes *ex professo* ; malheureusement sa santé ne lui permettait pas une application assez soutenue pour embrasser des travaux de cette importance, et il se borna à quelques simples notices.

Depuis cette époque, il alla toujours en déclinant ; de violents maux de tête, des bourdonnements d'oreilles incessants, l'obligèrent à suspendre ses travaux ; son intelligence supérieure, son activité d'esprit, luttaient avec rage contre la lassitude et la souffrance, et il était toujours vaincu, jamais découragé.

Conscientieux au delà de toute expression, il comprit que son service de bibliothécaire devait souffrir de cet état maladif, et il demanda un auxiliaire. M. Guibillon, le savant professeur de rhétorique du Lycée, lui fut adjoint le 9 juin 1876. Il donnait définitivement sa démission le 20 septembre 1881. On le nomma bibliothécaire honoraire.

A partir de ce moment, sa vie fut une lutte continue contre la maladie qui le minait. « Nous le voyions souvent, dit M. Nouel dans son excellente Notice, nous le voyions souvent courbé par le mal, mais profitant de chaque accalmie pour reprendre un travail commencé, sans jamais se décourager ; trouvant

encore, dans sa fraîche imagination, des échappées poétiques, et écrivant ça et là une pièce de vers où la grâce le disputait à la profondeur. » Ces moments de répit devenaient de plus en plus rares ; un cercle restreint d'amis l'allaient voir presque tous les jours, et lui racontaient un peu les nouvelles. Les travaux de la Société, parfois une découverte archéologique, l'achat d'une monnaie pour laquelle on venait le consulter, étaient autant de sujets qui ranimaient en lui la vieille étincelle près de s'éteindre.

Sa surdité rendait toute communication fort difficile, et pourtant ceux qui le connaissaient avaient peine à renoncer au plaisir de cette visite, où l'on apprenait toujours quelque chose, où le cœur se réchauffait à ce foyer de franche et chaude amitié.

Petit à petit, le mal augmentant d'intensité, les visites devinrent naturellement plus courtes ; on venait savoir des nouvelles : à l'inquiétude succéda l'anxiété. Le vendredi 9 avril de cette année, il tomba définitivement terrassé par le mal ; le lundi 12, à 1 heure, il succombait, âgé de 71 ans et 9 mois.

Il avait été nommé, en janvier 1873, officier d'Académie ; en janvier 1885, officier de l'Instruction publique : il méritait la croix de la Légion d'honneur, et nul doute que cette juste récompense ne fût venue le trouver dans sa retraite, s'il eût vécu quelques années de plus.

C'était un réel savant, un travailleur aussi consciencieux que patient ; isolé du reste des hommes, il puisait dans cet isolement un goût prononcé pour l'étude, et s'y livrait avec l'enthousiasme d'un néophyte. Nouveau Pic de La Mirandole, nous n'oserions dire qu'il savait tout, mais, à coup sûr, il savait de tout. Nous nous souvenons qu'il y a quelques années, il suivait avec intérêt les travaux des égyptologues de la Revue Archéologique, et lisait avec eux les hiéroglyphes les plus problématiques ; il avait étudié la

langue hindoue, et s'était imaginé, un beau jour, d'apprendre l'hébreu.

Ses connaissances en histoire, ses goûts d'artiste, sa sûreté de coup d'œil et sa mémoire extraordinaire, tout se réunissait pour faire de lui un incomparable antiquaire. Il analysait jusque dans ses moindres détails les monuments de toutes sortes dont on soumettait l'examen à sa sagacité; il les distribuait par époques et par régions, les expliquait, et montrait comment on doit les interroger pour les faire servir à l'histoire des Gaulois, des Romains et des peuples du moyen âge.

Il employait avec un égal bonheur les textes pour résoudre les problèmes archéologiques, et les monuments pour faire comprendre certains passages des chroniqueurs latins et français.

Franc, désintéressé, ferme dans ses opinions, constant dans ses amitiés, il aimait avec passion le beau et le vrai; patriote ardent, il exaltait avec conviction les grands et les dévouements de notre histoire nationale, il les célébrait particulièrement dans ses poésies. Cœur chaud et généreux, il ne pouvait croire à la malice des hommes; cette placidité et cette pureté de sentiment augmentaient chez lui cette disposition commune à tous les gens sourds, qui se figurent toujours qu'on parle d'eux en termes malséants. Il était susceptible, et l'idée d'un propos tenu sur son compte ou d'une négligence à son sujet le rendait malheureux au delà de toute expression. Mais aussi avec quelle effusion il revenait sur son erreur lorsqu'on la lui démontrait clairement! Ce cœur qui savait si bien aimer savait pratiquer la charité avec largesse et discrétion. Combien avons-nous vu de misères honteuses soulagées par ce savant peu fortuné! Il avait peu, il donnait beaucoup; j'en appelle à quelques amis auxquels le hasard s'est chargé de faire connaître ses secrètes générosités. Il n'était pas seulement prodigue de son argent, de sa peine, de ses conseils, il l'était

de son travail, de sa science. Jamais on ne frappait en vain à cette porte; et que de documents sont sortis de ses dossiers pour enrichir le travail d'un collègue et d'un ami! Tous les nobles sentiments avaient leur place dans cette âme d'élite; il a bien souvent célébré en vers et en prose la grandeur de Dieu, et si quelques erreurs d'appréciation l'ont tenu longtemps éloigné des pratiques de cette religion qu'il admirait, il faut l'attribuer plus encore à ses infirmités qu'à une disposition de parti pris. Au fond de sa conscience, il avait conservé les pieux enseignements d'une mère, et il ne fut jamais hostile à ces pratiques ni à ceux qui les exerçaient; il avait même une dévotion particulière au culte de la S^{te} Vierge, dont il a légué à notre Société un touchant souvenir.

Parlerons-nous de ses œuvres? Comme nous l'avons dit plus haut, son excès de conscience est cause qu'il a peu publié; mais il a laissé un grand nombre de notes classées avec beaucoup de soin, et le temps lui a manqué pour en tirer parti.

En envisageant le vaste horizon de ce qu'il aurait pu produire, combien dut-il maudire ses infirmités! Combien dut-il regretter la courte durée de la vie humaine en général! On a de lui d'assez nombreux travaux dans le Bulletin de la Société Archéologique du Vendomois, quelques notes dans le *Loir* à l'occasion de la Bibliothèque, notamment à propos des calques des tombeaux de la Collégiale de Saint-Georges, une Notice sur le père Hateau, garçon de salle de l'ancienne bibliothèque, publiée dans une Revue sous ce titre: *Un singulier bibliomane*, et une Notice historique en tête d'une collection d'eaux-fortes de M. Queyroi intitulée: *Le vieux Vendôme*.

Nous classerons ses œuvres en deux séries: les études d'archéologie, d'histoire, de numismatique, et les études littéraires et poésies.

La première série est de beaucoup la plus considérable: elle débute par :

Une Etude sur les sépultures en forme de puits.

Ensuite :

Sur une arme de l'âge de bronze découverte à Naveil ;

Les objets archéologiques du département de Loir-et-Cher à l'Exposition universelle ;

Le château et la chapelle de Mondoubleau ;

Un grand nombre de notes éparses dans les Chroniques archéologiques de la Société du Vendomois.

Puis de savants travaux sur la numismatique locale :

Note sur un très beau jeton en cuivre de Charles de Bourbon, 1^{er} duc de Vendôme, trouvé à Morée (1866) ;

Note sur une découverte de monnaies carlovingiennes (1867) ;

Obole Duno-Vendomoise inédite (1869) ;

Une médaille et un Livre vendomois (1869) ;

Description des médailles dont les moulages ont été offerts au musée par le V^{te} de Nadaillac (1874).

Ses travaux historiques sont nombreux ; en voici la liste, que nous croyons complète :

Les Anglais dans le Vendomois en 1380 (1863) ;

Note sur une charte vendomoise du XVI^e siècle (1864) ;

Nouveaux renseignements sur l'histoire du Vendomois (1865) ;

Texte et traduction en analyse de six chartes offertes par M. Besnier (1866) ;

Transcription en analyse de six chartes originales relatives à l'abbaye de la Trinité de Vendôme, etc. (1869) ;

Un recueil de miracles de la Vierge du XIII^e siècle (1870) ;

Les Rouillis, arrondissement de Vendôme (1870) ;

Documents originaux (1871) ;

Contrat d'échange entre le roi et M. le comte de Belle-Isle en 1718 (1871) ;

Charte de Pierre, évêque de Chartres, à propos de l'église d'Huisseau en 1448 (1872) ;

Sur la rivière de Boisle (1872) ;

Cahier du tiers état vendomois aux Etats Généraux de 1614 (1872);

Sur le triptyque et la gravure représentant Jeanne de Bourbon-Vendôme (1873);

Les portraits de Louis, duc de Vendôme, et le graveur Masson (1873);

Le prieuré de Morée au XVI^e siècle (1873);

Documents originaux. Remise faite en septembre 1329 par le roi Philippe VI de Valois à Macé Bertrand, son sergent en la forêt de Long-Aunay, d'une rente que ce dernier lui devait (1874);

Geoffroy, vicomte de Châteaudun et seigneur de Mondoubleau (1874);

Lettres dont les originaux ont été offerts par M. Bozérian (1874);

Lettres des rois de France aux habitants de Vendôme (1875);

Sur la présence du Lambda sur certains objets d'art des temps modernes (1879);

Une petite église et deux grandes abbayes à propos d'une charte du XII^e siècle (1880);

Un beau et bon Livre (1881);

De la Transcription des chartes et des manuscrits (1880);

Le Droit de sauce. La Chapelle-Vicomtesse;

L'abbé Simon, historien Vendomois;

Les silex de Thenay.

Dans tous ces travaux, on remarque une étude approfondie des auteurs anciens, un remarquable talent d'observation et d'assimilation, et une érudition qui faisait le plus grand honneur à notre Société.

Parmi les œuvres littéraires de M. Bouchet, nous citerons :

Lettre à M. de La Hautière. Réponse à une question posée dans son article intitulé : Un sonnet de Ronsard et une chanson de Béranger (1863);

Rourou et Pramadoara, poésie indienne, en collaboration avec M. Ch. Chautard (1867);

Art et nature, poésie (1868);

Passé et présent à la rivière du Loir, poésie (1869);

Le Ciel, poésie (1871);
Les Cuirassiers de Reichsoffen, légende populaire pleine de
souffle patriotique (1872);
Alsace-Lorraine, poésie du même genre (1873);
A un Mourant, poésie (1873);
Ronsard et l'Assemblée vendomoise; dialogue d'un mort et
d'une foule de vivants, lu au Congrès archéologique de
France à Vendôme en 1872; fantaisie littéraire pleine d'é-
rudition;
Le Jugement dernier des animaux, poésie (1875);
Les Enfants, poésie (1877);
Une vieille Dame et une vieille Maison, poésie (1878);
Les Paysans, scène champêtre des plus gracieuses, poésie
(1879);
La Poésie des Mathématiques (1883);
Un Sauveur, poésie (1885).

Si à ces œuvres si variées nous joignons quelques biographies, parmi lesquelles celle de M. Chautard est la plus importante, nous aurons à peu près le contingent imprimé par M. Bouchet.

Nous avons dit plus haut que l'œuvre manuscrite de M. Bouchet est plus importante que ses travaux imprimés: elle consiste en matériaux accumulés avec patience, ordre et discernement, pendant un demi-siècle; tout, à de rares exceptions, est consacré à l'histoire locale. Cet amas de notes a été laissé par lui à la Bibliothèque de la Ville; c'est une mine précieuse pour les futurs historiens du Vendomois.

Son étude sur les manuscrits de Vendôme est, à lui seul, un travail de bénédictin; sous la rubrique *Notes diverses*, on trouve l'indication des catalogues imprimés des manuscrits de Vendôme, l'énumération des manuscrits qui traitent uniquement de l'histoire du Vendomois, de l'abbaye de la Trinité, et enfin une longue liste de manuscrits de différentes villes qui peuvent être utilement comparés avec les nôtres.

Ensuite, viennent des Notices particulières sur environ 130 manuscrits. Quelques-unes de ces Notices

sont très détaillées, entre autres celles qui concernent plusieurs *Bibles* du XIII^e siècle, des *Concordantiæ biblicorum* du XIV^e siècle, un beau *Missel vendomois* de la fin du XII^e, un *Bréviaire à l'usage de la Trinité* du XIII^e, un *Commentaire des lettres de saint Paul*, qui est un des plus beaux manuscrits de la collection, les *Collations de saint Cassien*, un *Poème en l'honneur de la Vierge* du XI^e, des *Décrétales*, des *Évangélistes*, des *lettres de saint Jérôme*, de *saint Augustin*, le *Doctrinal d'Alexandre de Villedieu*, les *lettres de Geoffroy, abbé de Vendôme*, pas mal d'ouvrages de médecine, quelques ouvrages de droit romain, etc. Les miniatures qui les ornent sont décrites avec le plus grand soin, d'autres sont indiquées sommairement. Malheureusement un grand nombre de ces miniatures a été coupé et volé; on ne saurait trop flétrir un semblable vandalisme. Un manuscrit intitulé *Le livre de l'Etoile* ou *livre de Magie*, du XIV^e ou XV^e siècle, a attiré l'attention de M. Bouchet, qui en a copié de nombreux extraits.

Après ses chers manuscrits, l'histoire de son pays natal est l'objet de ses plus fréquentes recherches.

D'abord des généralités sur le Vendomois, la *Chronique de Vendôme* citée par Dom Bouquet, les pouillés, les chartes, les différents recueils, les ouvrages manuscrits ou imprimés traitant du Vendomois, soit à la Bibliothèque nationale, soit aux Archives. Ces indications pourraient être la source de publications précieuses pour la Société Archéologique.

L'histoire des Saints vendomois forme une liasse importante; on y trouve des notes sur *saint Bienheureux*, *saint Martin*, *saint Bouchard*, *saint Iandry* ou *Gildéric*, *saint Méréault*, *saint Oderic*, *saint Arnoult*, *saint Rimer* (*Richimer* ou *Rimay*), *saint Hildebert*, *saint Agil* et *saint Vrain*. Celle consacrée à saint Martin est très importante, et serait d'une grande utilité pour une nouvelle histoire du grand apôtre des Gaules.

Toutes les églises paroissiales ou autres de Vendôme ont leur dossier; la collégiale de S^t-Georges, l'abbaye de la Trinité et ses abbés, les prieurés du Vendomois et des autres provinces qui dépendaient de l'abbaye, les églises de la Trinité, de la Madeleine, de S^t-Martin, sont décrits, et M. Bouchet a recueilli une foule de notes sur leur histoire.

La nomenclature de la vie des comtes de Vendôme est longuement traitée, et nous y remarquons, égarée, la singulière histoire d'une croisade d'enfants prêchée en 1212 par un jeune berger de Cloyes nommé Etienne.

Nous trouvons, dans une liasse intitulée *Iconographie vendomoise*, la liste des gravures historiques, des portraits, des dessins, relatifs à l'histoire du Vendomois, que l'on trouve dans la Bibliothèque Nationale ou dans quelques autres collections. Enfin, nous devons signaler un gros paquet de notes sur les différentes localités du Haut et du Bas-Vendomois et du Perche.

La *Bibliographie*, cette science importante qui résume toutes les sciences, n'a pas été négligée par M. Bouchet; il préparait, en collaboration avec l'auteur de cette Notice, une *Bibliographie Vendomoise*, qui est restée à l'état de projet, mais que nous espérons mener un jour à bonne fin, en utilisant, comme un souvenir d'outre-tombe, les précieuses notes de celui qui fut notre maître, notre ami et notre collaborateur.

UN OFFICE DE SAINT EUTROPE

AU XI^e SIÈCLE

Par M. l'abbé CH. MÉTAIS,

Curé de Saint - Rimay.

M. H. Omont, dans le catalogue des manuscrits des bibliothèques de France, tome III^e, article *Vendôme*, signalait, à la fin du manuscrit 162 (1), un hymne du XI^e siècle, noté en neumes, en l'honneur de saint Eutrope.

Cette note ne pouvait rester inaperçue; elle soulevait une question intéressante à plus d'un titre.

Ce document contenait quatre pages, de 0^m,29 c. sur 0^m,20, d'une écriture serrée. Cela nous paraissait énorme pour un hymne. Des indications liturgiques comme celle-ci: AD CC (*ad Canticum*), in *Euangelio*, ad *Vpras* (*vesperas*), nous firent soupçonner l'exis-

(1) Ce manuscrit est intitulé *Vitæ Patrum*. Une brève analyse ne sera pas ici déplacée.

Fol. 1. — Incipit narratio Hieronimi presbyteri quam ipse de hierosolimis pergens in ægyptum vidit. — Prologus: Benedictus Deus qui vult omnes homines salvos fieri.

Suivent les vies de saint Jean l'Ermite, f. 2, — de S^t Or, f. 12, — de S^t Ammon, 13, — de S^t Benon, 13, v^o, — de la ville d'Oxirinie (de Oxirinio civitate), 14, — de S^t Theon, 14, v^o, — de S^t Apollonius, 15, — de S^t Ammon, 22, — de S^t Copret, 23, — de S^t Anuf, 27, — de S^t Helenus, 28, — de S^t Hélié, 30, — de S^t Isidore, 30 v^o, — de S^t Sérapion, 31, — de S^t Apollonius, 31 v^o, — de S^t Dioscore, 32 v^o, — du monastère d'Hitric (Hitriæ), 33, — des deux Machaires, 35 v^o, — des mêmes Machaires, 39, — de S^t Euloge, 40, — de S^t Hospice, 40 v^o, — de S^t Ammon

tence d'un office. Etablir une comparaison était facile. Un ami nous procura l'Office de S^t Dié du XII^e siècle, publié en 1872 (1), comme le nôtre noté en neumes. Il n'y avait plus qu'à suivre, c'était absolument la même distribution. On nous mit en mains le *Directorium seu ceremoniale* de S^t Laumer de Blois, précieux manuscrit du commencement du XIII^e siècle, notre Office était conforme à cette liturgie (2). M. de Salies, dans son Histoire de Foulques Nerra, avait aussi publié un office du Saint Sépulcre de l'abbaye de Beaulieu, composé au commencement du XII^e siècle, mais dont la transcription était de la fin du XV^e (3). La comparaison devenait convaincante.

Notre Bibliothèque contient des bréviaires manuscrits de l'abbaye de la Trinité, en particulier le n^o 17 E, XIII^e siècle, et le n^o 187, XIV^e siècle; nous y avons retrouvé l'office entier de S^t Eutrope, en tous points conforme, et pour le texte et pour la distribution des parties, au mss. 162, du XI^e siècle, à cette différence près, que ce dernier n'a que les parties chantées, et

42 v^o, — de Paul le Simple, disciple de S^t Antoine, 43 v^o, — d'un prêtre admirable du nom de Piæmon (Piæmonem), 44 v^o, — de S^t Jean (anachorète), 45, — de l'obéissance de S^t Jean par laquelle il s'éleva jusqu'au don de prophétie, 46, — du bâton desséché que S^t Jean arrosait...., 46, — de l'humilité et de l'obéissance du P. Mutius, 47 v^o, — de l'humilité de l'abbé Pinuse, 49, — des préceptes que donna l'abbé Pinuse, 50 v^o, — de S^t Apelle, 54, — de S^t Pachôme, 55 v^o, — de S^t Hilarion, 62, avec préface par S^t Jérôme, 61 v^o, — de S^t Fronton, 75 v^o, — d'un moine captif, 78, avec préface de S^t Jérôme, 77 v^o, — de S^t Pafnuce, 81 v^o, — de S^t Paul, 1^{er} ermite, écrite par S^t Jérôme, 84 v^o, — de S^t Antoine, abbé, éditée par S^t Athanase, 89 v^o. — (*Office de S^t Eutrope.*)

(1) *Texte et Traduction du Panégyrique et de l'office de S^t Dié.....*, publié par les soins du ministère de l'Instruction publique.... Paris, Imprimerie Nationale, MDCCCLXXII.

(2) Ce manuscrit est conservé aux Archives départementales, série H.

(3) Histoire de Foulques Nerra, comte d'Anjou..... 1874, p. 499 et suiv.

les autres l'office dans son intégrité. C'était l'évidence la plus complète.

La composition hâtive d'un catalogue aride avait induit M. Omont en erreur. Au lieu d'hymne, il faut lire office de S^t Eutrope.

Un office de S^t Eutrope au XI^e siècle devait enflammer un paléographe vendomois, si inexpérimenté fût-il. Comment cet office s'était-il introduit dans le bréviaire de nos bénédictins ? Quel en était l'auteur ? Un de nos moines l'avait-il composé ?

S^t Eutrope, d'après les antiques traditions chrétiennes, aurait été envoyé dans les Gaules par S^t Clément, pape, au I^{er} siècle. Devenu évêque de Saintes, il y fut martyrisé. Son culte s'établit aussitôt dans sa ville épiscopale, mais il ne fut jamais général dans l'Eglise, ni même en France. De nos jours encore, son office n'est point dans le bréviaire romain, mais il est particulier au diocèse de Saintes et à quelques autres. Comment donc nos bénédictins, quelques années à peine après leur établissement à Vendôme, ont-ils admis son culte ? Sans doute l'abbaye avait reçu en don, de la main de ses pieux fondateurs, quelques prieurés dans le diocèse de Saintes, S^t-Georges-d'Oléron, S^t-Sauveur de Puy-Raveau, S^{te}-Marie de Surgères, S^t-Sauveur ou la S^{te}-Trinité de Moutierneuf ; mais ces prieurés n'avaient aucune relation avec S^t Eutrope, et ne pouvaient motiver le culte de ce saint plutôt que de tel autre.

Ce n'était pas d'ailleurs un culte quelconque que nos religieux rendaient à S^t Eutrope, mais un culte des plus solennels. Dans les calendriers de nos vieux brévaires cités plus haut (17 E et 187), il est facile de remarquer trois classes différentes dans les fêtes solennelles des saints (1). D'abord les fêtes avec chapes,

(1) Les fêtes simples n'avaient que 3 leçons, les autres 12 ; nous parlons seulement de ces dernières.

festum in capis, comme : la Conversion de S^t Paul, 25 janvier ; la Chaire de S^t Pierre, 22 février ; S^t Georges, martyr, 23 avril ; l'Invention de la S^{te} Croix, 3 mai ; l'Ordination et la Translation de S^t Martin, 4 juillet.

Viennent ensuite les fêtes doubles, *festum duplex*, comme : S^t Vincent, 22 janvier ; S^t Julien, 27 janvier ; la Purification, 2 février ; le *Transitus* du très pieux Père S^t Benoît, 21 mars ; l'Annonciation, 25 mars ; la Dédicace de l'église de la Trinité de Vendôme, 31 mai, etc., etc. C'était le rang qu'occupait primitivement la fête de S^t Eutrope, dans le bréviaire rédigé par les soins de l'abbé Regnault (1243-1266), c'est-à-dire le rang le plus élevé parmi les fêtes des saints.

Plus tard, de nouvelles gradations furent établies. Au XIV^e siècle, un certain nombre de fêtes passaient du rite double au rite triple, *festum triplex*, entre autres : la Nativité de S^t Jean-Baptiste, 24 juin ; S^t Pierre et S^t Paul, 29 juin ; la Translation du corps de S^t Benoît, 11 juillet ; S^{te} Marie - Madeleine, 22 juillet ; S^{te} Anne, 26 juillet ; la Nativité de la S^{te} Vierge, 8 septembre ; S^t Michel, 29 septembre. La fête de S^t Eutrope subissait la même transformation.

Jusqu'alors, la messe de S^t Eutrope était celle du commun d'un martyr (2), avec l'oraison *Infirmis* (3) ; mais, au XV^e siècle, l'enthousiasme allant toujours grandissant, on composa de toutes pièces une messe en son honneur, avec une séquence ou prose nullement dépourvue de poésie (4).

Au XVI^e siècle, la fête de S^t Eutrope montait en-

(1) Cf. Calendrier du Mss. 17 E, la première syllabe du mot duplex (*du*) écrite primitivement à l'encre rouge, est remplacée par la 1^{re} syllabe de triplex (*tri*), à l'encre noire.

(2) Mss. 17 B, missel du XIII^e siècle.

(3) Voir l'office de S^t Eutrope, ci-après, page 269.

(4) Mss. 16, missel écrit en 1457.

core d'un degré. Noël, l'Assomption, étaient fêtes annuelles, *festum annuale*; après elles, S^t Eutrope occupera le premier rang, sous le titre de fête sous-annuelle, *festum subannuale*, à l'instar de l'Epiphanie et de la Toussaint (1).

A cette même époque, Antoine de Crevent faisait inscrire au sommet intérieur de l'entre-colonnement du chœur l'invocation : « S^t Eutrope, priez pour nous = S^{te} *Eotropi, ora pro nobis.* »

De plus, S^t Eutrope avait été placé par les bénédictins, dans les grandes litanies des saints, au rang des martyrs (2).

Chaque année, dans les processions solennelles des corps saints, « six forts hommes, pieds nus, et en aubès, l'amict sur la tête, portoient la grande chässe d'argent de S^t Eutrope, quatre enfants en surplis estant à côté, avec des flambeaux à la main et des couronnes de fleurs sur la tête » (3).

Pour classer ainsi la fête de S^t Eutrope parmi les plus solennelles, il fallait à nos moines un motif puissant, une raison majeure, une cause extraordinaire.

Ce motif, nous croyons le trouver dans la tradition vendomoise sur la présence *du corps* de S^t Eutrope dans l'église de la Trinité. Renfermés dans une chässe

(1) Cf. Calendrier du missel, mss. 269, et du missel imprimé en caractères gothiques en 1526. Notre calendrier reconnaît aujourd'hui une gradation à peu près semblable. Les fêtes solennelles sont en plus grand nombre du rite *double*; vient ensuite le rite *double-majeur*, comme la Conversion de S^t Paul, la Chaire de S^t Pierre, etc.; au-dessus, l'Annonciation, la Purification, etc., sont doubles de seconde classe; la Nativité de S^t Jean-Baptiste, S^t Pierre, S^t Paul, doubles de 1^{re} classe. Enfin Noël, l'Assomption, etc., sont aussi doubles de 1^{re} classe, mais en plus fêtes d'obligation.

(2) Mss. 17 E, fol. 33.

(3) Voir notre brochure intitulée « *Les Processions de la S^{te} Larme* ».

précieuse, ces restes sacrés auraient été donnés par son fondateur lui-même, Geoffroy Martel.

Sans vouloir discuter ici le titre que pouvait avoir le puissant comte de Vendôme sur la Saintonge, il est certain qu'il s'en empara par la force des armes (1) ; et comme la victoire lui avait été chèrement disputée, il dut y exercer tous les droits du vainqueur. Or, les mœurs à la fois guerrières et religieuses de Geoffroy sont bien connues. Nous savons qu'il estimait au-dessus de l'or et des bijoux les trésors sacrés des reliques des saints. Pour récompense de sa valeur en Orient, il avait choisi de préférence la Sainte Larme et le bras de S^t Georges. Or la tradition constante lui attribue la translation à Vendôme des reliques de S^t Eutrope et de S^t Léonce, l'un et l'autre évêques de Saintes. Les habitants de Saintes en furent grandement affligés, et n'oublièrent point ce désastre, malgré les nombreuses fondations de Geoffroy et d'Agnès, et l'affection que leur générosité leur avait conciliée. Quand Guillaume d'Aquitaine, deux ans après la mort de Geoffroy (1062), voulut s'emparer de la Saintonge, la ville de Saintes, craignant une nouvelle spoliation, s'empessa de cacher ce qui lui restait du corps de son glorieux patron (2). Comment expliquer cette crainte, si déjà il n'était arrivé un malheur semblable, récent, et que l'on ne saurait attribuer à un autre qu'à Geoffroy Martel ? D'autre part, dès l'année 1070, les bénédictins de Vendôme avaient élevé une chapelle particulière, et l'évêque de Chartres venait la

(1) Simon, Histoire de Vendôme, tom. I, p. 47. — Pétigny, Histoire Arch. du Vendomois, nouv. édition, p. 262. — De Salies, Hist. de Foulques Nerra, p. 430, note C V. — Recueil des pièces relatives à la reconnaissance des reliques de S^t Eutrope, 1^{re} partie, pp. 65 et 91.

(2) Ciues..... « Metuentes ut.... raperentur atque alio transportarentur... Dei bonitas inspiravit ut sacros artus intra muros colligerent, unde eos perdere non timerent. » Recueil, etc., p. 91.

consacrer, le jour des Nones de décembre, en l'honneur de la S^{te} Vierge, de S^t Eutrope, de S^t Léonce, évêques de Saintes (1). L'anniversaire de cette dédicace était célébrée, chaque année, le même jour, le 5 décembre. De même, le 26 février, on célébrait, sous le rite double, la consécration d'un autel, érigé dans la basilique, en l'honneur de la S^{te} Croix et de S^t Eutrope.

Mais c'est assez s'appesantir sur ce point. Les documents postérieurs, constatant la persévérance de cette tradition, sont nombreux. La question d'ailleurs est délicate, depuis la découverte et la reconnaissance du tombeau de S^t Eutrope à Saintes (1843-1845). Aussi nous ne voulons pas discuter ici la valeur des prétentions de nos moines (2), que nous étudierons peut-être plus tard; nous voulions connaître le motif plausible de l'admission de cet office solennel de S^t Eutrope dans notre abbaye, quelques années à peine après sa fondation, et nous croyons y avoir réussi. La présence seule des reliques insignes de S^t Eutrope pouvait motiver une aussi grande vénération.

Les bénédictins, tout absorbés par les constructions du couvent, n'ont pas le loisir de transcrire pour leur usage le bréviaire tout entier; ils se servent de celui qu'ils ont apporté de Marmoutiers, ou des monastères voisins de Vendôme, des abbayes de Gondré (à Saint-Rimay) et de S^t-Georges-du-Bois. Mais, trop pieux pour rester indifférents devant les reliques insignes de S^t Eutrope qu'ils ont accueillies avec tant de joie, ils adoptent ou composent un office en son honneur. On le transcrit à la hâte, avec les portées mu-

(1) Cf. dans le *Recueil*, l. c., la charte de cette dédicace, 2 p., p. 13.

(2) Pour le même motif, nous n'avons point parlé des différentes reconnaissances officielles des reliques du saint, de leurs translations solennelles, etc., 1353, 1439, 1492, qui nous entraîneraient dans la discussion même de l'authenticité des reliques de Vendôme.

sicales alors en usage, et on l'insère dans les livres d'offices, et dans le livre de la vie des saints, dont on fait la lecture chaque jour. Après huit siècles, nous le retrouvons aujourd'hui, dans toute son intégrité, dans sa forme première, tel qu'il est sorti de la main du scribe, portant les traces de la foi et de la piété de son siècle, usé par le doigt du lecteur assidu, montrant à nos regards ce je ne sais quoi qui impose le respect et la vénération.

C'est la preuve authentique, indéniable, vivante, de l'antiquité de notre tradition locale sur la présence à Vendôme du *corps* de S^t Eutrope; et, sous ce rapport, il est d'une valeur considérable.

Plus tard, quand l'abbaye sera devenue riche et puissante, l'abbé fera transcrire par ses moines ces riches manuscrits, orgueil de notre Bibliothèque, chefs-d'œuvre d'érudition et de patience d'un siècle méconnu et calomnié. L'office de S^t Eutrope y prendra sa place régulière. C'est ce que fit Reginald ou Regnault, abbé de la Trinité (1243-1266), et son énorme bréviaire de 600 feuillets, en parchemin, contiendra tout entier, au 30 avril, l'office du célèbre martyr, du folio 382 au 386 (1).

Au XIV^e siècle, un nouveau bréviaire sort de l'officine de nos moines (n^o 187), et reproduit le même office dans son entier.

Au XV^e siècle, cette époque si brillante par ses élans poétiques, on compose la messe du saint martyr, avec une de ces proses ou séquences qui sont le plus bel ornement de cette antique liturgie. Nous la reproduirons à la fin de l'office comme son complément nécessaire (2). Le missel imprimé en caractères gothiques en 1536 la reproduit tout entière.

(1) Mss. 17 E. *Breviarium*, etc. Dans le calendrier au III des Ides d'octobre (13 octobre), on lit: *Deposito domni Reginaldi abbatis XVIII^m qui fecit hunc librum scribi.* »

(2) Mss. 16, transcrit par les soins de Jean de Villeray, abbé

Au XVI^e siècle (1514), Louis de Crevant, abbé de la Trinité, fit imprimer, dans son monastère même, par Mathieu Latheron, le bréviaire des religieux, et y introduisit quelques changements — *inversis sane quibusdam et immutatis a vetustis breviariis*. — André Duval (1), prieur du couvent, rédigea douze leçons nouvelles, où la vie de l'apôtre Santon est résumée (2). Nous les rééditerons séparément après la prose. Tout le reste de l'office est identique à celui du XI^e siècle.

Vingt-deux ans plus tard, en 1536, Antoine de Crevant, abbé de la Trinité et docteur en théologie, fit imprimer le missel par Jehan Rousset, sous la surveillance du prieur André du Val. On y conserva intacte la messe du missel mss. de Jean de Villeray.

Tel est, en résumé, l'histoire de l'office de S^t Eutrope, sur laquelle nous aurions voulu nous étendre davantage, si les limites de cette préface ne nous forçaient à nous restreindre.

Reste à connaître l'origine de cet office. Est-ce l'œuvre d'un moine de la Trinité? Nous voudrions le croire. Mais comment le prouver? Ne vient-il pas plutôt de Saintes, comme les reliques? Mais alors comment n'en est-il pas resté trace dans cette ville? Un passage surtout devait le rendre précieux aux yeux des érudits. Il est dit, en effet, à l'antienne du Magnificat des secondes vèpres :

de la Trinité, en 1457 : « Johannes de Villeray, abbas monasterij sanctissimæ Trinitatis de Vindocino istud missale scribere fecit, et completum fuit anno Domini milleso CCCC^o quinquagesimo septimo. decima quinta die mensis septembris. »

(1) « Andree lima est — Andreas du Val, major prior hujusce cenobii, per quem ante annos duos et viginti cum fungeretur magistratu quarti prioris, eadem arte habuistis breviarium. » Epîtres des imprimeurs Latheron et Rousset. — Cf. Bulletin de la Soc. Arch. 1880, pp. 193 et 202.

(2) C'est l'abrégé de la *Vie de S^t Eutrope* rééditée par M. Audiat en 1877 (broch. de 61 p. — Saintes).

« O Eutropi Sanctissime — O Pontifex precipue !
O fulgens gemma martyrum — O sydus eximium
In omnibus amabilis — Et in cunctis laudabilis
Sis nobis pius ubique — *Quibus es presens corpore.* »

Cette affirmation de la présence du corps du saint martyr était une preuve à opposer aux moines de Vendôme, pendant tout le moyen âge. C'est, en effet, ce qui eut lieu en 1845. L'abbé Pallu du Parc, depuis évêque de Blois, cite ce passage, pour prouver la présence du corps de S^t Eutrope à Saintes au XV^e siècle. Il l'avait retrouvé, comme *prière détachée*, dans un manuscrit de la fin du XV^e siècle. Mais les moines de Vendôme chantaient la même chose dans leur *office* au XI^e siècle ?

Qu'on nous permette de fixer notre attention sur ce point. Il a son importance.

Tout d'abord, il faut remarquer de nouveau que l'office de S^t Eutrope n'a jamais été introduit dans le Bréviaire romain, et par conséquent n'a jamais été d'un usage général dans l'Eglise universelle. Ce n'était pas davantage un office commun aux religieux bénédictins, S^t Eutrope n'étant point inscrit dans la liste de leurs saints, et n'ayant aucun lien qui le rattachât à l'Ordre. L'office qui nous occupe doit donc avoir une origine bien déterminée, une origine locale.

D'autre part, deux villes seulement ont vénéré saint Eutrope d'un culte particulièrement solennel, Saintes et Vendôme.

Or, le style de l'office révèle bien son époque. Ebauche de poésie rimée, sans quantité prosodique, c'est bien l'œuvre caractérisée du XI^e siècle, de cette époque enfin délivrée des terreurs de l'an 1000, renaissant au milieu des ruines accumulées par les invasions des barbares, et trouvant dans sa foi, dans son génie, pour chanter Dieu et ses saints, des accents nouveaux, des harmonies primesautières, non plus basées sur la cadence exquise des syllabes, mais sur

la chute réitérée de la rime, poésie monotone, mais fondée sur la nature elle-même, premiers essais de notre versification moderne, dont notre office est peut-être l'un des plus curieux spécimens.

La notation en neumes est d'ailleurs une caractéristique bien déterminée, et dont les limites sont certaines.

L'office est donc bien réellement du XI^e siècle.

De plus, il est facile de spécifier sa provenance monastique. La distribution de l'office selon la liturgie bénédictine, immuable et toujours la même à travers les siècles, depuis S^t Benoît jusqu'à nos jours, protégée par l'autorité toujours incontestée du grand Patriarche; ses antiennes notées, ses leçons si courtes, tout révèle la prière sacrée, destinée à être chantée solennellement dans les sombres églises bénédictines du XI^e siècle, éclairées la nuit par quelques flambeaux de cire, et le jour par quelques rayons éloignés du soleil: Oui, c'est bien l'œuvre incontestable d'un religieux bénédictin !

Or, jusqu'à 1081, l'église de S^t-Eutrope ne fut point desservie par les religieux bénédictins; car c'est à cette date seulement que Guillaume de Poitiers y établit les religieux de Cluny (1). Rien n'y avait donc pu motiver la confection d'un office nouveau selon le rite bénédictin, avant cette date de 1081.

L'abbaye de Vendôme, de son côté, était fondée en 1032. Geoffroy Martel, victorieux, le 20 septembre de cette même année, du duc d'Aquitaine, et maître de toute la Saintonge, l'avait enrichi des reliques insignes de saint Eutrope, qu'il rapportait comme dépouilles opimes. On construisait bientôt un sanctuaire particulier en l'honneur du martyr santou, on lui dédiait un autel dans la basilique elle-même, et l'on classait sa fête parmi les plus solennelles. Saint Eutrope deve-

(1) Voir la charte de fondation dans le Recueil, etc., p. 37.

nait un des principaux protecteurs du nouveau couvent. Il était donc tout naturel que l'on fît aussitôt composer en son honneur un office bénédictin (1).

Cette translation solennelle, la ferveur ardente qui les animait au lendemain de leur fondation, la présence même du donateur, qu'ils avaient tout intérêt à satisfaire, nous semblent des motifs assez puissants pour porter nos moines à cette pieuse entreprise. Comment croire que les bénédictins de Vendôme, les premiers de leur ordre directement intéressés au culte du saint martyr, aient attendu près d'un demi-siècle l'introduction de leurs confrères de l'ordre de Cluny dans l'église de Saint-Eutrope de Saintes, en 1081, pour leur emprunter un office adapté à leur liturgie ?

Toutes les présomptions, pour ne pas dire plus, jusqu'à preuve du contraire, leur sont donc favorables.

Ces présomptions sont singulièrement renforcées par la conservation jusqu'à nos jours d'une copie contemporaine de cet office, par la reproduction à trois fois différentes, dans les siècles suivants, de ce même office dans les livres liturgiques du couvent, en usage jusqu'à l'introduction de la congrégation de Saint-Maur (1621) ; tandis qu'à Saintes, où tout ce qui intéressait le culte de saint Eutrope était conservé avec un soin jaloux, rien ne révèle que ce même office y ait été en usage anciennement ; car on ne saurait tirer cette conséquence de la transcription de l'antienne *O Eutropi*, citée plus haut, comme prière détachée dans un recueil manuscrit du XV^e siècle. La seule déduction possible de ce fait, c'est qu'à cette époque, attiré par la renommée grandissante du pèlerinage de saint Eu-

(1) C'est ainsi que nos moines composèrent successivement les offices de saint Bienheureux, 9 mai ; de saint Arnoul, 19 septembre ; de saint Lazare, 2 septembre, et probablement de sainte Marie-Madeleine, 22 juillet, et de sainte Marthe, 4 août. C'était comme une tradition dont l'office de saint Eutrope fut le premier anneau.

trope à Vendôme, un Saintongeais y soit venu en pèlerin, en ait remporté cette antienne, et l'ait copiée dans son recueil de prières, avec quelques modifications à son avis plus poétiques. Mais sur quel motif pourrait-on s'appuyer pour dire que Vendôme aurait emprunté cet office à Saintes ? Il ne nous paraît donc pas imprudent d'affirmer que cet office a été composé à Vendôme, par un moine de la Trinité.

Quel qu'il soit, cet auteur était un savant, un chercheur, un archéologue pour son siècle. Membre d'une de ces grandes sociétés savantes qu'on appelait Congrégations religieuses, il regrettait, comme nous le faisons de nos jours, la négligence des écrivains, la perte des documents détruits par le temps, et les fréquentes invasions des barbares (1). Toutefois, il n'a voulu composer son office qu'à l'aide de documents authentiques, qu'il a recherchés avec le plus grand soin (2).

Aussi, reportez-vous à son office, et remarquez avec quelle prudente réserve il en traite la partie historique, gardant sous silence tout ce que les légendes lui ont appris sur l'enfance de son héros, tandis que le poète du XV^e siècle et l'historien du XVI^e, se laissant aller à leur enthousiasme, les célèbrent tour à tour, sans en rien omettre.

Enfin nous ne pouvons taire l'importance de ce document pour les savants modernes, qui reviennent à nos antiques traditions chrétiennes, et font remonter de nouveau l'évangélisation des Gaules au I^{er} siècle. La mission de S^t Eutrope par le pape S^t Clément y est affirmée en plusieurs endroits (3). Cette croyance est de nouveau hardiment proclamée dans la prose du

(1) Lect. VII^e.

(2) Lect. VIII^e.

(3) Lect. I^{er}, Répons de la leçon 2^e, de la leçon 5^e, Hymne des Laudes. — Voir, sur cette question, relativement à S^t Eutrope, les Grands Bollandistes, 30 avril, præmium, à la vie du saint.

XV^e siècle. Et si l'on ne veut pas reconnaître, sous ce rapport, à ces deux documents, une valeur intrinsèque considérable, ils sont du moins la preuve de la conviction persévérante de nos vieux moines, dont l'érudition sur ce point pouvait être plus avancée qu'on ne le pense.

L'office est divisé selon le rite bénédictin : premières vêpres, matines, deux nocturnes, composées de six antiennes et d'autant de psaumes, de quatre leçons et leurs répons ; le *Canticum* avec une antienne, un psaume, quatre leçons et quatre répons ; les laudes, cinq antiennes et cinq psaumes, l'antienne *in Evangelio* ou *Benedictus*, les petites heures, dont sexte et none ont une oraison ou collecte propre, et les secondes vêpres, avec quatre psaumes (1).

Le manuscrit 162, du XI^e siècle, ne donne que la partie chantée, c'est-à-dire les antiennes et les répons. Cette partie est soulignée dans notre édition ; nous avons fait remarquer que ces antiennes et ces répons sont en prose rimée. Le signe | sert à séparer deux vers placés sur une même ligne.

Les leçons, oraisons et hymnes, proviennent du Mss. 17 E, du XIII^e siècle, avec quelques variantes prises du Mss. 187. Cette partie n'est pas soulignée dans notre reproduction. Le Mss. 17 E reproduit en plain-chant la partie notée du Mss. 162. Nous croyons y voir la traduction fidèle des neumes du XI^e siècle, et, sous ce rapport, il aurait une importance toute particulière, comme point de repaire, pour l'étude de ces neumes.

« Par le mot *neumes*, dit Littré, on désigne ainsi aujourd'hui les signes qui servaient, au commencement du moyen âge, à noter le plain-chant, et qu'on

(1) Cette distribution était prescrite par la règle de S^t Benoît. — Voir le commentaire de dom Calmet sur ladite règle, T. I, p. 295 ; et le *Directorium seu ceremoniale* de S^t Laumer ; Arch. Dép., série H.

a employés, d'abord seuls, puis échafaudés sur et entre les lignes de la portée. Les notes actuelles du plain-chant ne sont, en réalité, que ces mêmes neumes, transformés, simplifiés et dénaturés par un long usage. Les signes de la notation ou neumes étaient très nombreux, et pouvaient varier en quelque sorte au gré de chaque copiste, suivant sa manière de grouper les sons et de lier les signes. — F. d'Anjou, *Revue de musique relig. popul. et classique*, n° d'août 1847. »

Mabillon, dans ses *Annales Bénédictines*, donne quelques détails plus circonstanciés. Avant le IX^e siècle, on se servait, pour la notation, des lettres alphabétiques;.... depuis, l'on inventa les notes à queue, mais sans lignes. Enfin, au XI^e siècle, Guido d'Arezzo inventa les neumes, auxquels il ajouta des lignes, qui sont encore en usage (1).

Notre Bibliothèque possède deux manuscrits notés en neumes sans les lignes, le n° 17 C, de la fin du XI^e siècle; c'est un bréviaire incomplet, ou plutôt lacéré, qui va du 1^{er} décembre au 31 mars; les neumes sont très fins et sans lignes; — et le n° 162, dont les deux derniers feuillets contiennent l'office de S^t Eutrope qui nous occupe.

L'office de S^t Dié (XII^e siècle), publié par M. Dupré, est aussi noté en neumes, mais avec une ligne. Cette

(1) « Ante seculum nonum, usitatæ erant litteræ alphabeticæ ad id designandum... postmodum inventæ sunt notulæ caudatæ, sed absque lineolis. Denique seculo undecimo additis a Guidone Aretino lineolis inventi rhombi quebus etiam nunc utimur... »

« Sub finem sæculi noni jam obsoletus erat litterarum usus, ut intelligitur ex quæstione Lantberti, sancti galli monachi, qui Notkerum Balbulum de earum significatione interrogavit.... Jam vero sæculo nono ejus modi litteris substitutæ sunt notulæ caudatæ, quales etiam nunc apud musicos in usu habentur, sed absque lineolis, quæ modum seu mensuram exaltationis vel depressionis in cantu precise designant.... » *Annales Bénédictines*, tom. 4, p. 688.

ligne, tracée en couleur verte, est plus ou moins élevée, selon la portée musicale. On distingue le signe appelé *clef musicale*, à chaque changement de ton. C'était un premier pas vers le plain-chant moderne, que nous retrouvons, avec les quatre lignes et les trois clefs musicales, dans le Mss. 17 E du XIII^e siècle.

Le Bureau de notre Société a donc cru qu'il serait intéressant de faire reproduire par l'héliogravure la première page de l'office manuscrit de S^t Eutrope, XI^e siècle.

C'est un document précieux pour l'histoire de notre liturgie chrétienne.

lign
vée.
apr
C'é
qu
ele

in
p
y

1

M. L. A. ROY, président de la Société des Amateurs de la Littérature Française, présente en ce moment la Société aux Français. Il nous annonce, très tard pour une conférence dans le cadre de cette étude, la découverte d'un livre de saint Augustin dans la bibliothèque de Saint-Denis, un livre qui nous avait échappé aux investigations de la Bibliothèque de Saint-Denis, et qui nous avait échappé à la Bibliothèque de Saint-Denis.

The following are the names of the persons who have been named as suspects in the investigation:

[Illegible text]

[illegible]

1. 1990年12月25日，在“九七”香港回归前，香港各界人士纷纷发表文章，就香港前途问题提出自己的看法。

1. The purpose of this report is to provide a summary of the results of the study conducted by the Committee on the Status of the American Indian in the United States, as requested by the House of Representatives in its resolution of June 1, 1946.



M. L. AUDIAT, président de la *Société des Archives de la Saintonge et de l'Aunis*, publie en ce moment un ouvrage sur saint Eutrope. Il nous annonce, trop tard pour insérer cette remarque dans le corps de cette étude, la découverte d'un office du saint évêque dans un bréviaire de Saintes du XIII^e siècle. Cet office avait échappé aux investigations de l'abbé Pallu du Parc, car il n'en fait aucune mention dans le Recueil de pièces relatives à la découverte du tombeau du B. martyr en 1843.

Les antiennes et répons de l'office de Vendôme du XI^e siècle sont employés pour l'office de la fête, 30 avril, et pour celui des translations, 14 octobre. Ce seul fait prouverait que le rédacteur de Saintes se servait d'un office déjà existant, auquel il a adapté, selon la fête, des leçons spéciales (qui n'ont plus la brièveté ni la concision de celles du XI^e siècle), plus conformes aux récits des historiens modernes (1), et sans égard à la connexion si évidente et si caractéristique entre les leçons et les répons de l'office princeps que nous publions.

Dans notre office, en effet, le répons reproduit, sous une forme poétique, le récit contenu dans la leçon précédente : et si celle-ci n'est pas historique, le répons lui-même devient une invocation, une prière à saint Eutrope (V. leçons IV, X, XI, XII). C'est la preuve que l'office a été conçu et rédigé par le même auteur ; ce caractère intrinsèque, cette unité ne se retrouve plus dans le remaniement opéré à Vendôme au XV^e siècle, ni dans les offices de Saintes, évidemment postérieurs.

(1) « Les leçons de la fête, 30 avril, écrit M. Audiat, ne sont que le récit de la vie du saint, telle qu'on la trouve dans les Bollandistes, dans Vincent de Beauvais, saint Antonin de Florence. »

. La Planche ci-jointe a été exécutée par M. Dujardin, héliographe, sous la bienveillante direction de M. L. Delisle, administrateur général de la Bibliothèque Nationale.

e
e
-
.

e
i
e
-
nt
is
is
es

ne
e :
nt
X.
ar
se
V^e
tê-

du
An-

lio-
ad-



Dominus deus Sabaoth
qui sedes super cherubim
et habitas super seraphim
et tuus exercitus
plenus gloriae
et tuus exercitus
plenus gloriae

Exultate in domino omnes sancti eius
quia dominus deus Sabaoth
est dominus deus
et tuus exercitus
plenus gloriae
et tuus exercitus
plenus gloriae

Gloria in excelsis deo
et in terra pax hominibus
bonae voluntatis
et in terra pax hominibus
bonae voluntatis

Ve in narrans gesta laudis
et in narrans gesta laudis
et in narrans gesta laudis
et in narrans gesta laudis

Laudamus te o Deus
qui sedes super cherubim
et habitas super seraphim
et tuus exercitus
plenus gloriae
et tuus exercitus
plenus gloriae

Concedite nobis Domine
deus pater omnipotens
et tuus exercitus
plenus gloriae
et tuus exercitus
plenus gloriae

Quia tu triumphum magni
exercitus tuus
et tuus exercitus
plenus gloriae
et tuus exercitus
plenus gloriae

Serene in nubibus
et tuus exercitus
plenus gloriae
et tuus exercitus
plenus gloriae

Serene in nubibus
et tuus exercitus
plenus gloriae
et tuus exercitus
plenus gloriae

Serene in nubibus
et tuus exercitus
plenus gloriae
et tuus exercitus
plenus gloriae

unde gaudens de fructibus sancte munificum alleluia. **A**nomis fort conser-

sanctonica xrista laudes referat. **I**ndem e opera alleluia.



primi secundos ac secundi. **A**nomis fort conser-

equibus fuisse sanctis fecit. **Q**uoniam necessa-

elementis sacra ut pontificem ac sanctos aduocatis si dum mun-

in diffinitione. **O**mnis sancti sunt sancti. **A**nomis



Sancti Eutropii Episcopi et martiris

(VIGILIA, AD VESPERAS)

Cap. Beatus uir qui suffert. — **ñ :** Dum ad urbem.

† Vertit se. — ymnus : Deus tuorum

vel ymnus (1)

Colletentur corda uestra | et exultent labia
quia uicit sathan sanctus | miles Eutropius
Qui ab urbe conuertendo X risto missus sanctonos (2)
complendo iussum necatur atque petit superos
Hunc deducunt angelorum | chori super ethera
cum triumpho percepturum | compromissa brauia
Cuius (3) tanto congaudentes celesti tripudio
iubilemus die ipso in ymnis altissimo
Pempiterne trinitati honor sit et gloria
largiente seruis suis infinita gaudia. Amen.
† *Magna est.*

(AD MAGNIFICAT)

a' (4) — Eutropi festiua celebremus martyris
pastorisque primo missi a roma sanctonicis
ut pro eo condonemur infinitis gaudiis.
alleluia e.v.o.v. (5). Amen.

Collecta. Infirmi-tatem nostram respice omnipotens Deus,
et quia pondus proprie actionis grauat, beati Eutropii mar-
tyris tui atque pontificis, intercessio gloriosa nos protegat.

(1) Ne se trouve pas dans le Bréviaire imprimé en 1514.

(2) Sic *sanctonos*, à cause de la rime.

(3) Alias : *Huius*, Mss. 187, fol. 419. — (4) *Antiphona*.

(5) Pour *seculorum*. Ces lettres, surmontées de notes, indiquent la terminaison musicale de chaque verset des psaumes.

(AD MATUTINUM)

Super venite vel Inuitatorium

Offeramus cristo summa | laudum sacrificia
quo fruens sacerdos eius | regnat Eutropius.

ps. Venite —

ymnus (1)

Cunctis pie presul sancte | atque martyr suscipe
tibi fusas Eutropii | preces uoce supplici
Graciam tibi dedisse magnam cristum nouimus
et nunquam non exaudiri simpla (2) mente credimus
Ora (3) fides nobis insit | deus quam edocuit
operans per caritatem | ipsumque (4) fecit hominem
Castitas ualde seruanda | fortis paciencia
immo quicquid salutare | carni est et anime
Saluatori summo deo | laus et iubilacio
conregnare qui dat seruo | se cernendo sedulo. Amen.

a' — Vera narrans gesta laudis de membris dominicis
gloriosum capud cristum predicat in subditis.

alleluia e.v.o.v. Amen.

Psalmi sicut unius martiris

a' — Ad hec uerbis commonemur non frustra dauidicis
cum sit horum iesus noster retributor facilis

alleluia e.u.o.u. Amen.

a' — Colentes ergo triumphum magni Eutropii
recitemus uitam eius mercedis non dubii

alleluia e.v.o.v.a.e.

(1) Omise dans le Bréviaire imprimé en 1514.

(2) *Simplici*. Mss. 187. — (3) *Nostra*. Ibid.

(4) *Ipse qui*. Ibid.

α' — Animas lucratus multas | sanctus uenit sanctonas
errores uerus propurgat | lux tenebras effugat

alleluia e.v.o.v. Amen.

α' — Serere nunquam cessabat semen evangelicum
unde gaudens deo fructum obtulit mirificum

alleluia e.u.o.u.a.e.

α' — Nam omnis fere conuersa regio sanctonica
Xristo laudes referebat per fidem et opera

alleluia e.u.o.u. Amen.

‡ Sicut unius martyris

Lectio prima

Igitur beatus martyr Eutropius a successoribus apostolorum ordinatus episcopus sanctonice genti est honorifice destinatus ut omni ex ea eradicata spinarum congerie semen diuini muneris mereretur percipere.

‡ Ad se cristus predicandum primos legis nuncios
legerunt primi secundos ac secundi tercios

alleluia alleluia

‡ De quibus fuisse sanctus fertur Eutropius
legerunt (1).

Lectio ii

Quatinus pristinis erroribus amputatis fructum boni operis diuturno labore impenso posset colligere. Nouus itaque predicator incognite patrie uisitans fines uerbum dei rudi populo annunciare non cessabat.

‡ Quem successor Petri clemens sacrauit pontificem
ac sanctonas ueritatis fidum misit iudicem (2)

alleluia

(1) Renvoi au second vers du répons.

(2) *Iudicem*, brev. imp. en 1514.

Monuit hunc fore Xristi testem inuincibilem

Ac sanctonas.

Lectio iii

Sicque uicos et castella queque pertransiens ad urbem deuenit sanctonicam. Cuius doctrina et predicatione continua paulatim ipsa regio per dei gratiam (1) conuertebatur.

✠ — Dum ad urbem destinastam miles sanctus properat
inuentos sermonis ense hostes cristi enecat
alleluia.

† — Vertit deus auditores et per ipsum intonat
Inuentos
Gloria (2) patri et filio et spiritui sancto
Inuentos

Lectio iv

Quoniam quidem (3) in eius eloquio personabat qui in euangelio discipulis ait. Non enim uos estis qui loquimini, sed spiritus patris uestri qui loquiter in uobis.

✠ — Miles cristi preciose (4) Eutropi sanctissime
tuo pio interuentu culpas nostras ablue
alleluia.

† — Ut eternum possimus scandere solium
Tuo pio
Gloria patri et filio et spiritui sancto.

(1) *Ad fidem.* Mss. 187. l. c.

(2) Dans le mss. du XIII^e siècle seulement, N^o 47 E.

(3) *Ipsa.* Ibid. — (4) *Gloriose.* Mss. 17 E, et 187, et brev. impr. en 1514.

(IN SECUNDO NOCTURNO)

α' — Post excessum cuius instat tanta persecutio
ut pauci deferent illi uix quid eius tumulo
alleluia e. u. o. u. amen.

α' — Ipsium unde confessorem recolescentes posteri
decoratum nesciebant corona martyrii
alleluia e. v. o. v. amen.

α' — Quod ostensum est constructa | condigne basilica
translatoque illuc ipso | presule palladio
alleluia e. u. o. u. amen.

α' — Letabitur — α' Beatus qui — α' Iustus est palma.
 † — Posuisti domine.

Lectio v

Vigebat quoque in eo continentie magnitudo, perfecta caritas, mira simplicitas, humilitas immensa, ac totius boni operis fructus huc illucque dispersus.

℞ — Quod sobrius fuit castus | mitis et humillimus
testatur elector eius | clemens beatissimus
alleluia.

† — Quadriga uirtutum uectus | satan (1) strauit ocus
Testatur.

Lectio vi

Quibus (2) uirtutes licet habeantur nobis incognite dubium non fit plures extitisse. cum piis eius actibus et bonis operibus gens ipsius patrie lumen fidei primitus ac uirtutum insignia suscepit.

℞ — Signa multa uiuens (3) fecit non est dubitabile

(1) *Sathan*, Mss. 17 E. — (2) *Denique*, Mss. 187.

(3) Le mot *uiuens* est répété par erreur du copiste dans le mss. du XI^e siècle, 162.

probant hoc que egit mira subsequenti tempore

alleluia alleluia.

Publicabat miraculis se non falsa prodere

Proband hoc

Lectio vii

Quamvis scriptorum negligencia ipsius admiranda opera nobis non adeo habeantur cognita . aut temporum immensitate aut sepius barbarorum incursibus existentibus ad nostram noticiam non pleniter peruenerunt (1).

¶ — **P**reoptusa quidam mente latriabant idolo

cum luceret ualde uita signis et eloquio

alleluia alleluia alleluia.

¶ — **H**is (2) securi caput cesus migravit a seculo

Cum luceret.

Lectio viii

Extitit autem transitus istius de quo loquimur beati eutropii gloriosus pridie Kalendarum mayarum ut in ueridicis predecessorum nostrorum tractatibus diligentius perscrutantes comperimus. Cuius sanctissimis precibus poscimus : ut suffragari mereamur in celis. Annuat ipse celi conditor, et orbis redemptor Ihesus Xristus dominus noster . qui in trinitate perfecta uiuit et regnat per omnia secula seculorum amen.

¶ — **V**ir inclytus Eutropius

¶ — **C**uius (3)

Recurrere in sanctum Vincencium.

(1) « Aut temporum immensitas transacta ad nostram noticiam non pleniter peruenerit. » Sic in Mss. 187.

(2) *Is*, brev. imp. en 1514.

(3) Le N° 187 donne cette leçon et le répons qui suit d'une façon différente :

LECTIO VIII

Quedam uero huic nostre narrationi dignum est inserere :

(IN TERTIO NOCTURNO)

Ad canticum

a' — Sancte eutropi qui in celis letaris cum angelis
uidendo faciem creatoris intercede pro nobis
ut mereamur domino reddere hostiam laudis
alleluia Seculorum amen.

ſ — **Iustus ut palma**

Lectio ix

Secundum Iohannem

In illo tempore Dixit Dominus Ihesus discipulis suis Ego sum uitis uos palmites. Qui manet in me et ego in eo hic fert fructum multum, quia sine me nichil potestis facere etc. etc. Ne quisquam putaret saltem paruum aliquem fructum posse a semet ipso palmitem facere cum dixisset hic fert fructum multum.

ŕ — Cum spectarent sancti corpus | duo ex abbatibus
Visa est cicatrix plage | securis in capite
alleluia alleluia alleluia.

que tanto cercius credenda sunt et amplectenda quanto uerius a beate memorie gregorio turonensi archiepiscopo elucidata cognouimus.

ŕ — Vir inclitus Eutropius
Martyr domini pretiosus
Succensus igni diuini amoris
Constanter sustinuit supplicia passionis
Et per immanitatem tormentorum
Peruenit ad societatem angelorum | alleluia.

ſ — Cuius intercessio nobis obtineat veniam
Qui per tormenta passionis eternam
Meruit palmam et sempiternam coronam

On sait, d'ailleurs, que Grégoire de Tours est favorable à la mission de saint Eutrope par le pape Clément. — Cf. les Grands Bollandistes, vie de saint Eutrope, præmium, 30 avril.

† — Quibus nocte subsecuta | sic per uisum loquitur
ictum quem uidistis sanctum | compleui martyrium
Visa est

Lectio x

Non ait : quia sine me paruum potestis facere, sed nichil-
potestis facere. siue ergo paruum siue multum sine illo fieri
potest : quia et si paruum attulerit palmes eum purgat agri-
cola ut plures afferat.

† — ☉ martir preuenerande | Eutropi sanctone
Quam celer es miraculis | quam benignus miseris
alleluia

† — Sentiat te rogans quisquis | pontifex mirabilis
Quam celer

Lectio xi

Tamen nisi in uite manserit et uixerit de radice quantum-
libet fructum a semet ipso non potest ferre.

† — Intercessor egenorum | prepotens ad dominum
Eutropi profutura | queque nobis impetra
alleluia

Id te posse mundo multis | clarum fit miraculis
Eutropi

Lectio xii

Quamuis autem Xristus uitis non esset nisi homo esset, ta-
men istam gratiam palmitibus non preberet nisi etiam deus
esset (1)

(1) Le N° 187 ajoute : uerum quia ita sine ista gracia non
potest viuere: ut mors in proprietate sit liberi arbitrij. Si quis in
me inquit non manserit, mittetur foras sicut palmes et arescet,
et colligent eum et in ignem mittent et ardet.

- ⁂ — **A** clemente papa date | patrie sanctonice
 Eutropi presul sancte | nos peccatis eripe
 alleluia alleluia
- † — **P**ro corona tui cursus | laudes Xristo promimus
 Eutropi
 Gloria patri et filio et spiritui sancto
 Eutropi

(IN LAUDIBUS) [1]

- Ant.** — **E**uangelizatum missus presul Eutropius
 non tacebat Xristi laudes diebus et noctibus
 alleluia *e.v.o.,v.a.e.*
- α' — **O**stendebat cara domino (2) laudum sacrificia
 orthodoxa fide facta caritatis opera
 alleluia **S**eculorum amen
- α' — **Q**uius uita deo laudes idolis opprobria
 diffamabat circum circa mira dei gratia
 alleluia **S**eculorum amen
- α' — **L**audemus cristum in sancto cuncti Eutropio
 qui pro uita tulit nostra corporis dispendia
 alleluia **S**eculorum amen
- α' — **A**ctorem (3) totius mundi (4) predicemus dominum
 qui certare dat electis et uiuendi (5) premium
 alleluia **S**eculorum amen

(1) Dans le Mss 17 **ε** du XIII^e siècle, se trouvent ici, avant les laudes, l'antienne **Exptt**, etc., qui est à la fin de l'office du XI^e siècle; puis l'Evangile selon saint Jean : **Ego sum vitis**, etc., xv^e 5 ad. 11, et la collecte **Infirmis**.

(2) *Deo*, brév. imp. en 1514. — (3) *Authorem*, brév. de 1514.

(4) *Laudis*. Mss 17 **ε**, et 187. — (5) *Vincendi*, 17 **ε**, et brév. de 1514; *vincenti*, 187.

Cap. — **Beatus vir qui suffert etc**

† — **Gloria et honore**

nel hymnus (1)

Celi ciues applaudite mundi iocundo lumini
quo illustratur celitus huius diei gratia.
Precelsa fides martyris sacrique uita antistitis
Eutropii nobilis hodie palmam suscepit
Clemente rome presule iubente uenit galliam
cui jubar solis splendidi illuxit signis famine
Tandem repulso demone constructo sacro opere
penis affectus maximis cesa ceruice celum petit
Quo sine fine gloriam deo patri et filio
una cum sancto spiritu tecum canemus perpetim.
amen

† — **Magna est gloria.**

In Euangelio (2)

a' — **Q**uam perstas gloriosus Eutropi pontifex duobus
modis uiuendi et duobus martyrii, coram (3) semper au-
diris, posce danda indigis alleluia seculorum amen

Collecta Infirmiorem.

Ad Sextam Collecta

Deus qui ecclesiam tuam meritis et oracionibus (4) preciosis-
simi martiris tui atque pontificis Eutropii mirifico splendore
clarificas, concede propicius ut qui memoriam illius venera-
mur in terris intercessorem apud te habere mereamur in ce-
lis. Per

Ad nonam Collecta

Omnipotens sempiterne deus sancto Eutropio sacerdote et

(1) Omise dans le brév. imp. de 1514.

(2) L'office de Saint-Dié porte: *In euangelico cantico Benedictus*. — (3) *Eo nam*. Mss. 17 E et 187, et brév. de 1514. —

(4) *Intercessione*, Mss. 187. .

martyre tuo atque pontifice intercedente : cuius hodie nathalia celebramus nostre quoque fragilitati diuinum pretende subsidium ut misericordiam sempiternam per quam illa felix anima exultauit nos saltem sincera professionne mereamur . per

Ad vesperas

a'— Vere narrans — **Psalm.** Dixit Dominus

a'— Ad hec verbis — **p.** Beatus vir

a'— Colentes . — **p.** Laudate

a'— Animas — **p.** Credidi

Cap. Beatus vir qui suffert. — **¶** Posuisti

ymnus. Colletentur corda uestra. — **¶** Magna est.

Ad vesperas

Ad Magnificat

Ant : **Ⓞ** Eutropi sanctissime | o pontifex precipue
o fulgens gemma martyrum | o sydus eximium
in omnibus amabilis | et in cunctis laudabilis
sis nobis pius ubique. | quibus es presens corpore
alleluia **Seculorum** amen

Coll. — Infirmitatem

Erepti atque ignee | pene umbrose valde
et putide ac immense | tua prece petimus dei vite
heredes simus uere eterneque | sic pie tormentis nos eripe
(1)

(1) Cette antienne (?) *Erepti* se trouve avant les Laudes dans le Mss 17E du XIII^e siècle.

Missa S^{ti} Eutropii

INTROIT : Protexisti me deus

PSALM. : Exaudi.

ORAT. : Infirmitatem

LECTIO : Ad Timoth. Karissime. memor esto....
.... persecutionem patiuntur

ALLELUIA : Letabitur iustus

ALLELUIA : Eutropi martir sanctissime, cedula pro salute totius populi Xristum deprecare.

Sequentia

Plectum lingue moderetur (1)
et affectus excitetur
vocum consonantia

Lire corda temperetur
et in seruo collaudetur
rex qui regit omnia

Non discordet voce (2) vita
si vox cordi sit vnita
dulcis est symphonia

Decantemus in hac die
Eutropii pii pie
pia natalicia

Discant omnes et discant singuli
xantonensis hic salus populi
lux decus et hostia

O quam felix, quam preclarus
fuit martir deo carus
ex regum propagine

Summi regis opera
videns spreuit prospera
cum mundi calligine

(1) *Moduletur*. Bréviaire imprimé à Vendôme en 1536.

(2) *Voci*. Ibid.

Erat presens in deserto
cursu currens tunc incerto
quando quinque millia

Panis uiuus saciauit
bis sex sportas cumulauit
quinque panum copia

Et in urbe iebusea
erat quando plebs hebrea
xristo venit obuia

Lazaro iam suscitato
parum ante circumdato
a iudeis messya

Hec et plura vidit signa
saluatoris fide digna
felix hic Eutropius

Mente cristo iungitur
cuius mortis nititur
felix fore socius

Cum audisset xristum passum
mortem crucis non incassum
iam passo cumpatitur

Mox relictis omnibus
auro gemmis opibus
ad has partes mictitur

Vita signis
vir insignis
corde ore
miro more
verbum Dei predicat

Multi credunt
morbi cedunt
mestis risum
cecis visum
reddit, egros visitat

Mundi facit contemptores
deo parcos et victores
morbos fugat et languores
reprimit demonia

Dat captiuis libertatem
vite confert nouitatem
ditat dictam ciuitatem
morum affluentia

Cristi martir lux decora
prece pia cristum ora
et pro nobis nunc implora
eius patrocinia (1)

Nostra salus spes reorum
consors regni beatorum
pressos mole viciorum
deo reconcilia

Assistentes tue laudi
preciose martir audi
quos hic soles confovere
post hanc vitam lucis vere
transfer ad palacia

Quos hic cristo scis seruire
ora penas non sentire
sed cum dies erit ire
nobis confer et largire
sempiterna gaudia

Amen.

EVANG. : Ego sum vitis vera

OFFER. : Confitebuntur celi mirabilia

SECRETA: Hostias tibi domine, beati Eutropii martyris tui
atque pontificis dicatas meritis benignus assume et
ad perpetuum nobis tribue provenire subsidium

COMMUNIO: Letabitur iustus

POSTCOM. : Refecti participatione muneris sacri quesumus
domine deus noster ut cuius exequimur cultum sen-
ciamus effectum.

(1) (*ter*). Missel imprimé de 1536.

Lectioes 3^a Eutropii

(*Breviarium monasterii Vindocinensis*. — Biblioth. du Mans,
Théologie, n° 1835, fol. XLI.)

Lectio 1^a. Eutropius episcopus et martyr fuit filius xerxis admirandi babylonie persarum regis et guine regine. Qui a pueritia litteris grecis et caldaicis edoctus curiositate orbem illustrare desyderans a patre obtenta licentia cum nicanore pedagogo herodem regem in galilea adiit.

Lectio 2^a. Auditisque Jesu miraculis, qui eo tempore in illis partibus predicabat, ad eum accessit. Quem uidens et audiens licet gentilis reuereri cepit. Fuitque presens miraculo quem christus ex quinque panibus et duobus piscibus quinque millia hominum satiauit.

Lectio 3^a. Niso miraculo in ipsum credens eidem ut discipulus adhesisset nisi pedagogum timuisset, Sed adorato hierosolymis in templo more gentilium ad patrem rediit et uisa sibi nunciavit.

Lectio 4^a. Rursum quoque amore flagrans, ad Iesum licentia a patre petita post annum in iudea reuersus est. Et cum iesus die palmarum uenisset hierosolymam sedens super asinam eutropius interfuit et una cum ceteris flores et ramos in uiam strauit.

Lectio 5^a. Fuitque numero illorum gentilium qui accesserunt ad philippum ut iesum uiderent ut dicitur iohannis XII capitulo. Audito autem quod etiam iudei eum occidere querebant repatriauit: ne tanti uiri mortem cerneret.

Lectio 6^a. Audiens quoque iesum occisum uehementer doluit, sed post ipsum resurrexisse intelligens per ea que de eo uiderat credidit et de eius resurrectione consolationem non modicam recepit: unde et in uitam mortis christi omnes iudeos quos in regno paterno repperit occidi mandauit.

Lectio 7^a. Post aliquod uero tempus predicantibus apostolis simone et iuda apud persidem, eutropius cum patre et regno credentes ab eisdem de Christi fide plenius edocti et baptizati sunt; ubi et apostoli abdiam episcopum et eutropium diaconem ordinarunt.

Lectio 8^a. At dum predicti apostoli pro christo passi fuissent: eutropius eorum gesta et passiones conscripsit. Deinde patre iam

sene seculo abrenuncians romam uenit, et a beato petro apostolo ad gallias predicandas missus accessit.

Lectio 9^a Ingressus ciuitatem santonas cum christum predicaret ab infidelibus cesus et de vrbe eiectus sibi tugurium extra muros exstruxit: vbi noctibus orationi, diebus uero predicationi insistebat.

Lectio 10^a Cum autem multo ibidem tempore commoratus fructum modicum predicationis fecisset, eoque decem uiros solum modo conuertisset, romam repetens beatum petrum apostolum passum repperit. Et a sancto clemente eius successore ordinatus santonensis episcopus, beatoque dyonisio sociatus cum eodem iterum ad gallias redijt.

Lectio 11^a Meniensque santorum filiam principis virginem eustellam nomine conuertit; et sacro uelamine uirginitatis consecrauit multunque populum signis clarens domino acquisiuit.

Lectio 12^a Cum autem eustella cum eutropio extra vrbis mex in uirginitatis proposito deo seruiens moraretur: pater missis carnificibus sanctum occidi mandauit; quem illi primo lapidibus deinde plumbatis cedentes nouissime securi illiso capite peremerunt.

Ad nonam — Oratio Adesto domine supplicationibus nostris et intercedente beato Eutropio martyre tuo atque pontifice ab hostium nos defende propiciatus incursu. Per.

RECHERCHES
SUR LES
PREMIERS SEIGNEURS DE MONDOUBLEAU
DE LA FAMILLE DOUBLEAU
XI^e SIÈCLE

Par M. Aug. DE TRÉMAULT.

Comprise entre les confins du Maine, au nord et à l'ouest, et ceux du Vendomois et du Dunois, qui tous les deux faisaient partie du pays Chartrain, au sud et à l'est, la seigneurie de Mondoubleau, avait, dès la fin du X^e siècle, tiré de sa situation une importance relativement assez considérable. Elle formait alors, entre ces pays, une marche dont, au commencement du XI^e siècle, le comte de Chartres et de Blois, Eudes II, confia la garde à l'un de ses fidèles, nommé Hugues Doublel ou Doubleau, Hugo Dublellus (1). Celui-ci,

(1) Dans son Essai historique sur Mondoubleau, M. Beauvais de St-Paul dit, p. 57, après l'abbé Simon, qui lui-même a suivi sur ce point, dans son Histoire de Vendôme (t. 1, p. 25), les auteurs de l'Art de vérifier les dates, que Hugues Doubleau était l'un des fils de Bodo de Nevers et d'Adèle de Vendôme. M. de Pétigny n'adopte pas cette opinion dans son Histoire du Vendomois ; il pense, p. 138, 156 et 157, 1^{re} édit., qu'il fut simplement un fidèle du C^{te} Eudes II, chargé par celui-ci de la garde de la marche du comté de Chartres du côté du Maine. Quoi qu'il en soit, il est certain que Hugues Doubleau avait des biens dans le Vendomois, où le C^{te} Eudes possédait aussi des enclaves.

pour assurer la sécurité de la contrée qu'il était chargé de protéger, y fit construire, au sommet d'une colline, un château qui reçut pour nom celui de son fondateur, et fut appelé Mondoubleau (1) (Mons dubellus, dubellus, duppelus, duplex), car on trouve dans les chartes latines ces quatre formes, qui ont donné celle de Montdoublel dans les vieux titres français, et enfin de nom moderne de Mondoubleau.

On voit encore debout une portion de ce donjon du XI^e siècle, demantelé et ruiné par l'action combinée du temps et de la main des hommes. Ces restes, se dressant fièrement au sommet du coteau, avec presque toute leur hauteur primitive, semblent éveiller la curiosité du spectateur, et le porter à demander quels ont été l'histoire des nombreuses générations qui, depuis neuf siècles, se sont successivement élevées et éteintes à son ombre, et les événements dont il a été le témoin muet.

Les chartes conservées dans la poudre des dépôts d'archives peuvent seules suppléer en partie à son silence, et il s'en trouve encore de relatives à notre sujet, un nombre plus grand qu'on ne le supposerait tout d'abord. Elles émanent en général du clergé, qui, aux temps d'ignorance du moyen âge, était seul capable de les rédiger et de les conserver. Quoique, pour la plupart, elles aient pour objet des donations faites à des monastères, ou d'autres conventions analogues les intéressant, elles contiennent néanmoins des indications précieuses, et leur rapprochement fournit d'utiles éclaircissements (dont nous avons employé les principaux) sur des faits, qui d'ailleurs ont été déjà en partie exposés par les auteurs qui ont écrit sur notre pays. M. de Pétigny, en particulier, les a rapportés pour la plupart dans son Histoire du Vendo-

(1) C'est bien à tort que l'usage a fait disparaître le *t* de l'orthographe de Mondoubleau, que l'on devrait écrire Montdoubleau.

mois; mais ils y sont disséminés, et parfois comme perdus dans des notes, ce qui rend difficile d'en suivre l'enchaînement.

Nous les présentons ici, réunis et groupés, accompagnés de quelques développements nouveaux, et de l'indication des sources qui les ont fournis.

Hugues Doubleau était un personnage considérable, revêtu d'une assez grande autorité. Dans l'une des chartes qui nous le font connaître, il se qualifie lui-même ainsi : « *Vir armis militaribus deditus.* » Elle nous apprend qu'il possédait dans le Vendomois, en un lieu appelé Bezai (1), des biens qui lui venaient de ses parents et de ses prédécesseurs. Il en fit don au couvent de Marmoutier, par un acte qu'il fit confirmer par cinq de ses fils et plusieurs de ses fidèles (2).

Il eut pour femme Adèle, fille de Foucher, l'un des seigneurs les plus riches (3) et les plus puissants du Vendomois, et de Hildearde, que l'on trouve aussi nommée Adelarde et Adèle. La terre de Bezai semble avoir appartenu en propre à celle-ci. En tout cas, sa fille Adèle, femme de Hugues Doubleau, donna à Marmoutier toutes les terres libres qu'elle possédait au même lieu de Bezai (4). Ses fils et ses filles consentirent à cette donation.

Les enfants nés du mariage d'Hugues et d'Adèle étaient nombreux. On leur connaît sept garçons. Hugues, archidiacre de Vendôme (5), Odon que nous

(1) Bezai, commune de Nourray, canton de S'-Amand, Loir-&-Cher.

(2) Bibliothèque nationale, ms. latin n° 5442. Cartul. vendomois de Marmoutier, charte 62.

(3) Idem. Dans plusieurs chartes, il est surnommé dives ou Richus.

(4) Idem, ch. 59. Omnes alodos juris proprii, quos in burziaco habere videor.

(5) Idem, ch. 2.

verrons succéder à son père dans la seigneurie de Mondoubleau, Hervé, Geoffroi, Gislebert, Adam, et un second Odon, qui fut moine (1). Ils eurent aussi plusieurs filles. L'une, Emeline, fut la femme d'un seigneur nommé Guismaud, qui possédait un moulin sur le Loir au lieu de la Chappe (2). Une charte de la Trinité (de 1043) [3], mentionnant qu'Odon Doubleau eut un neveu nommé Hilgod, donne à penser, par son rapprochement avec d'autres chartes du Cartulaire vendomois de Marmoutier (4), que cet Hilgod est le même qu'un fils de Bouchard de Karesmo (5), et de Guitburge, qui portait aussi ce nom d'Hilgod. S'il en était ainsi, Guitburge serait alors la sœur d'Odon et la fille d'Hugues Doubleau.

Le plus important des titres relatifs à celui-ci est un diplôme qu'à sa demande, Eudes II, comte de Chartres et de Blois, donna, étant dans le château même de Mondoubleau, et par lequel il autorise la soumission, à l'abbé de Tuffé-au-Maine (6), de l'église de S^{te}-Marie que Hugues avait fait bâtir dans l'enceinte même de son château, et où il avait établi un chapitre de chanoines. Dom Martène a publié ce diplôme (7), et la date *circa 1015* ; mais M. Bouchet a démontré (8) qu'il devait être placé entre les an-

(1) Les cinq premiers sont nommés dans la charte 62 déjà citée du Cartulaire vend. de Marmoutier, et les deux derniers dans une charte de la Trinité. Bib. nat., Baluze, ms., arm. II, paquet 2, n° 3, t. II, n° 47, f° 249.

(2) Cart. vend. de Marmoutier, ms. 5442, ch. XXX. La Chappe, située à l'extrémité d'un faubourg de Vendôme.

(3) Bib. nat., ms. fonds Decamp, tome 103, f° 215.

(4) Cartul. vend. de Marmoutier, ut *suprà*, ch. 22, 87, 89.

(5) La famille de Karesmo, Caresmoth, était une famille féodale dont plusieurs membres apparaissent assez fréquemment dans les chartes vendomoises des XI^e et XII^e siècles.

(6) Tuffé, chef-lieu de canton, arrondis^s de Mamers, Sarthe.

(7) *Amplissima collectio*, t. I, col. 375.

(8) Bull. de la Société Arch. du Vendom., année 1873, p. 83 et suiv. On y trouve le texte du diplôme.

nées 1029 et 1031, c'est-à-dire dans les dernières de la vie du comte Eudes, qui mourut en 1037.'

Le monastère de Tuffé avait été dévasté par les Normands au IX^e siècle, et était ensuite resté en ruine pendant de longues années. On ignore le motif du très vif intérêt qu'il inspirait à Hugues Doubleau, et l'on ne sait pas davantage comment celui-ci s'en trouvait possesseur. Peut-être quelqu'un de ses ancêtres, voyant les moines dispersés, les lieux réguliers abandonnés, s'en était-il emparé, comme il arriva pour un grand nombre de couvents à ces époques si profondément troublées, ou peut-être fut-il compris parmi les nombreux biens ecclésiastiques dont Charles Martel s'empara, et qu'ensuite il donna en bénéfice aux seigneurs qui l'aidaient dans les guerres qu'il avait à soutenir, pour les récompenser de leurs services. Lorsque plus tard les bénéfices devinrent héréditaires, les biens sur lesquels ils étaient assis passèrent et demeurèrent entre les mains des successeurs des bénéficiaires primitifs.

Quoi qu'il en soit, Hugues releva de ses ruines le monastère, dont la restauration devait être complète en 1015, année en laquelle l'évêque du Mans, Avesgaud, vint en faire la consécration (1).

Après la mort d'Hugues, qui dut arriver entre 1030 et 1040, la seigneurie de Mondoubleau passa au premier de ses deux fils nommé Odon, et que l'on connaît sous le nom de Odon de Mondoubleau.

Celui-ci donna des preuves de sa libéralité aux couvents de Marmoutier, de St-Vincent du Mans et de la Trinité de Vendôme ; les religieux de ce dernier le placèrent au nombre de leurs bienfaiteurs. Il avait été l'un des premiers, et leur avait donné la forêt de Va-

(1) Bib. nat., ms. latin, n° 11189. *Documenta monastica*, n° 1185. Extraits du cartul. de Tuffé. Avesgaud XXX, év. du Mans (de 994 à 1035), était frère de Guillaume de Bellesme surnommé Talvas.

renne, dans le temps même où Geoffroy Martel et la comtesse Agnès, sa femme, avaient fait la dédicace du monastère qu'ils venaient de fonder en l'honneur de la Trinité, ainsi qu'il résulte de la mention suivante insérée à la date de la charte de cette donation : « *Facta est hæc, anno domini MXL... antequam comes Goffridus et Agnes comitissa, fundatores vel pontifices hinc abissent* » (1).

Son frère Hugues l'archidiacre et lui, mus tous les deux par un sentiment de piété, firent ensemble don au même monastère de l'église de S^t-Beat ou S^t-Bienheure, sise auprès du château de Vendôme, avec toutes ses dépendances, excepté cependant la crypte et les maisons des deux prêtres chargés du service divin, « *cum omnibus ecclesiæ appenditiis, exceptis crypta sua et domibus suorum duorum famulorum....* » (2).

Il faut croire qu'il n'eut pas toujours des sentiments aussi bienveillants à l'égard des moines, car une charte de la Trinité, de l'année 1047, l'accuse d'avoir eu plus d'amour pour l'argent que de zèle pour le salut de son âme. Ce reproche lui est adressé au sujet d'un serf Hubert de Villethibaut, qui s'était donné avec sa famille tout entière à l'abbaye, et que Odon prétendait dépendre de son fief. La comtesse Agnès lui avait demandé, ainsi qu'à Lancelin de Beaugency, qui avait également des droits sur ces serfs, de vouloir bien ratifier cette donation, pour l'amour de Dieu et d'elle-même; Lancelin donna volontiers son consentement, mais Odon n'accorda le sien qu'en échange de VI livres de deniers que lui remit l'abbé Odéric (1047) (3).

De concert avec son gendre Nivelon-Payen, Odon

(1) Bib. nat., Baluze, ut suprâ. Cart. de la Trinité, f° 249, v° ?

(2) Id. id. f° 248 et 249.

(3) Charte de la Trinité. Voir extrait de la Chronique de Vendôme. Ms. latin, n° 12700, f° 271 et suiv. Abbé Simon, t. II, p. 37.

donna au monastère de S^t-Vincent du Mans l'église de S^t-Médard (peut-être S^t-Marc-du-Cor) avec toute la ville, la dîme et le panage (1).

Dès ce temps, le sentiment religieux, uni au goût pour les aventures, qui, en se généralisant, devait, avant la fin du XI^e siècle, lancer sur l'Orient les formidables expéditions que l'on a nommées Croisades, s'emparait parfois de l'esprit des rudes barons du moyen âge. Aiguillonnés par les inquiétudes de leur conscience troublée, ils allaient visiter en pèlerins quelque sanctuaire vénéré, avec l'espoir d'en rapporter le pardon de leurs méfaits et le calme d'esprit auxquels ils aspiraient. C'est sans doute sous l'impression de ces idées, et peut-être en cela pour imiter Geoffroi Martel (2), qu'Odon résolut d'aller à Rome. Il partit et atteignit la ville éternelle, mais ne revit plus son château de Mondoubleau, car, comme il était en chemin pour y revenir, il périt misérablement assassiné (3).

Il laissa en mourant trois enfants nés de son mariage avec Placentia (4), fille unique de Nihard, sei-

(1) Bib. Nat., ms. latin, n° 5445. Cart. de S^t-Vincent du Mans, f° 29 et suiv.

(2) Geoffroi Martel alla à Rome vers 1037. Pétigny, 1^{re} édition, p. 169.

(3) Baluze, ut suprà, charte de la Trinité, entre les f° 249 et 255.

(4) Baluze, ut suprà, ...f° 274, r°. — A la page 215 de son Histoire du Vendomois, M. de Pétigny dit que Nihard de Montoire laissa trois fils, Albéric, Mathieu et Drogo. Il semble avoir fait erreur sur ce point. Or, on lit dans la charte citée, qui est relative au rachat, fait par l'abbé Odéric et les moines de la Trinité, des églises de Lancôme et de Gombergean (de longa ulmo et de villa gomberge) des seigneurs laïcs qui les possédaient: favente Nihardo de Monteureo in cujus erant casamento, sed iste vir postea moriens, unicum filium reliquit superstitem, quæ Placentia vocabatur. — Albéric fut bien le successeur de Nihard, mais il n'était pas son fils; Mathieu et Drogo étaient frères, mais ils ne l'étaient pas d'Albéric. Il y a là le sujet d'une discussion qui a sa place dans une notice sur les seigneurs de Montoire.

gneur de Montoire, un fils Hugues et deux filles Fredesende et Adierne (1).

Fredesende fut mariée à Nivelon, surnommé Payen de Mondoubleau (2), fils de Nivelon de Chartres (3). Nivelon revendiqua la forêt de Varenne que son beau-père Odon de Mondoubleau avait donnée à la Trinité de Vendôme. Après de longs débats, il dut reconnaître le bien fondé du droit des moines, et déposa sur l'autel de leur église l'acte de l'accord fait avec eux à ce sujet (an 1063) [4]. Il eut encore avec les moines un autre différend, au sujet de la moitié de la dîme d'un bois lui appartenant en propre, nommé le bois Percheron, qu'il avait commencé par leur donner, et que plus tard il revendiqua contre eux. Cette fois encore il dut renoncer à ces prétentions (5).

Adierne, appelée plus souvent Helvise (6), épousa d'abord un seigneur nommé Payen (7), que M. de Pétigny pense [à tort, croyons-nous] avoir été Hamelin-le-Payen de Fréteval (8). Elle en avait eu un fils, qui fut appelé Ilbert-Payen. Devenue veuve, elle épousa

(1) Baluze, ut suprâ, ... f^o 249 et 255.

(2) Bib. nat., ms. latin, n^o 5419. Gaignières, cart. de la Trinité, f^o 14, v^o.

(3) Baluze, ut suprâ, f^o 249 et 255. Ce Nivelon de Chartres est celui qui, entre 1030 et 1040, bâtit le château de Fréteval, et fut la souche de la puissante famille de ce nom.

(4) Id. id.

(5) Bib. Nat., ms. latin, 5419. Gaignières, Cart. de la Trin. f^o 14.

(6) Conférez la fin de la charte de Baluze, f^o 249 (de decima totius honoris de Montis dublelli), avec les nombreuses chartes du même recueil, où l'on trouve le nom d'Helvise.

(7) Bib. Nat., ms. latin, n^o 5445. — Cartulaire de S'-Vincent du Mans, f^o 55.

(8) Hist. arch. du Vendomois, 1^{re} édit. p. 218, Hamelin, fils de Foucher de Fréteval et frère de Nivelon, avait épousé Comtesse, veuve de Ganelon II de Montigny, et fut seigneur de Montigny du chef de sa femme. Introduction à l'édition du Cartulaire de Marmoutier pour le Dunois. Notice p. XL.

en secondes noces Hamelin de Langeais, que l'on verra bientôt gouverner la seigneurie de Mondoubleau par représentation des droits de sa femme.

Enfin Hugues, qui reçut le surnom de le Jeune, pour le distinguer de son aïeul, qui portait le même nom.

Il était encore enfant au moment de la mort de son père, et ne pouvait, à raison de son bas âge, être mis à la tête d'un fief aussi important que l'était Mondoubleau. Cependant, à la prière de son oncle Hugues l'archidiacre, le comte Geoffroi Martel consentit à lui en donner l'investiture, dans une Cour plénière qu'il tint à Vendôme, entouré de ses barons, mais à la condition que l'archidiacre en conserverait l'administration pendant la minorité de son neveu (1).

A peine Hugues le Jeune avait-il ainsi recueilli la seigneurie (honor) de son père, que les moines de la Trinité lui demandèrent de reconnaître la validité des ventes ou donations de biens situés sur sa terre, qui pouvaient leur avoir été faites précédemment. Mais, dans la crainte, sans doute, qu'un engagement d'une pareille importance pris par un enfant ne devînt par la suite le sujet de difficultés, ils eurent soin, pour lui conférer une plus grande autorité, de le faire contracter en présence même du comte Geoffroi (2).

(1) Baluze, *ut suprà*, f° 249. — C'est ce que dit la charte intitulée: *de decima totius honoois montis dublelli*. Cependant il y a là une difficulté, car cette investiture n'a pu être donnée qu'après la mort d'Odon, c'est-à-dire après 1057, et c'est en 1050 que Geoffroi Martel avait remis à son neveu, Foulques l'Oison, le comté de Vendôme, qu'il lui avait enlevé pour le punir de ses mauvais procédés à l'égard de sa mère. Geoffroi s'était-il réservé la suzeraineté sur Mondoubleau? La charte démontre tout au moins que cette seigneurie était sortie de la mouvance des comtes de Chartres pour passer dans celle du comte d'Anjou. Ce fut peut-être une des conséquences de la victoire que Geoffroi Martel remporta sur Thibault III, comte de Chartres et de Blois, qu'il fit prisonnier en 1042, au combat de St-Martin-le-Beau. (Voir de Pétigny, 1^{re} édit., p. 184.)

(2) Baluze, *ut suprà*, f° 249.

Quelques années plus tard, et comme il atteignait l'âge adulte, Hugues leur donna encore la dime de tous les revenus de sa terre, savoir : ceux du panage du bois, des roussières (1) de la chasse, du produit des abeilles, miel et cire, avec la dime des deniers et des moulins, et le privilège de préemption pour l'achat des terres (2). Les biens donnés par ses prédécesseurs étaient la forêt de Varenne, l'église de S^t-Bié avec les parties derrière le monastère s'étendant jusqu'au Loir, et l'église de Cormenon (Curtis maignonis).

Lorsqu'il fut devenu majeur, il voulut à son tour aller à Rome, sans que le funeste événement dont son père avait été victime pût le détourner de son projet. Soit qu'il obéît à un sentiment naturel de générosité, soit qu'il eût peut-être besoin d'argent pour faire un si long voyage, il renouvela, avant de partir, l'autorisation que, dans son enfance, il avait donnée aux moines, et confirma la donation des dimes qu'il leur avait faite. En retour de ses libéralités, les religieux, qui déjà l'avaient associé au bénéfice de leurs prières, lui donnèrent XL sols de deniers, et un cheval de 11 sols. Mais, comme il était empêché, par les préparatifs de son départ, de se rendre en personne au monastère, pour y déposer lui-même l'acte de ses donations, il confia le soin d'en faire la remise à deux de ses oncles, Adam, qui à cette occasion reçut V sols des religieux, et Odon, qui lui-même était moine, peut-être de la Trinité (3).

Hugues partit alors, et accomplit heureusement son voyage. Peu de temps après son retour, il se retira dans le couvent de S^t-Vincent du Mans; il y mourut

(1) Rosiæ, roussières, terrains marécageux où poussent des roseaux que, dans le Vendomois et le Dunois, l'on appelle rouches, et que l'on emploie à faire des toitures de bâtiments.

(2) Baluze, ut suprâ, f° 249.

(3) Baluze, ut suprâ, f° 249. Charte notice qui porte la date de MLXXV.

bientôt, vers l'année 1065. Les religieux l'inhumèrent dans leur cloître, comme l'un de leurs bienfaiteurs (1).

Il semble n'avoir pas été marié. En tout cas, il ne laissa pas de postérité.

Après la mort de Hugues, la seigneurie de Mondoubleau passa à sa sœur Helvise et au mari de celle-ci, Hamelin de Langeais, que souvent l'on trouve appelé Hamelin de Montoire (2). Cette seconde dénomination lui vint de ce qu'il posséda la seigneurie de Montoire du chef de sa femme Helvise, à qui elle revint par représentation des droits de Placentia sa mère (3), après la mort d'Albéric, qui avait été, pendant une dizaine d'années, le successeur de Nihard de Montoire, aïeul d'Helvise, mort vers 1062.

Hamelin appartenait à une famille puissante. Il était fils de Gautier de Langeais. On lui connaît trois frères, Hugues, Gautier (4), qui fut chanoine de S^t-Martin de Tours, et Geoffroy, qualifié doyen (5). D'un premier mariage il eut deux enfants, un fils nommé Wauthier, et une fille Hersende.

Dans sa jeunesse, Hamelin avait été en faveur auprès de Foulques Nera, comte d'Anjou. Celui-ci lui avait donné en bénéfice la Ville-l'Evêque (6), que Rainaud, 2^e comte de Vendôme et évêque de Paris, avait fondée dans les défrichements qu'il avait fait exécuter dans la forêt de Gastines. Cette concession et d'autres encore, faites dans les mêmes conditions par le comte d'Anjou à plusieurs chevaliers, n'étaient valables

(1) Bib. Nat., ms. lat., n° 5445. Cart. de S^t-Vinc^t du Mans, f° 34, v°.

(2) Id. n° 5442. Cart. vend. de Marm., ch. 12 bis, et Cart. dunois de Marmoutier, publié par la Soc. Dunoise, charte 136.

(3) Baluze, ut suprà, f° 274.

(4) Bib. Nat., ms. latin, n° 5442. Cart. vend. de Marm., ch. 55.

(5) Id. n° 5445. Cart. de S^t-Vinc^t du Mans, f° 57.

(6) La Ville-l'Evêque, aujourd'hui Prunay, canton de Saint-Amand, Loir-et-Cher.

que jusqu'à l'époque où l'héritier naturel du comte de Vendôme, le jeune Bouchard, dont son aïeul le comte Foulques Nera s'était réservé la tutelle, aurait pu en prendre possession. Elles devaient alors devenir caduques (1).

M. de Pétigny expose, avec sa clarté habituelle, dans son *Histoire du Vendomois*, 1^{re} édit., pp. 157 et 158, les circonstances dans lesquelles ces concessions avaient été faites. — Le jeune comte Bouchard, excité par les conseils intéressés de ses forestiers, mécontents de voir les terres mises en culture échapper à leur surveillance, estimait que ces défrichements portaient atteinte à ses droits seigneuriaux. En réduisant l'étendue des forêts et en écartant les animaux sauvages, c'était une gêne pour l'exercice de la chasse, plaisir auquel les seigneurs se livraient alors avec passion désordonnée. Dans son irritation, le jeune comte voulut anéantir ces malencontreuses cultures; il incendia les moissons et les villages. Mais les colons prirent les armes pour se défendre, et lui résistèrent avec succès. Il implora alors le secours de son aïeul Foulques, dont la présence redoutée suffit pour rétablir l'ordre; mais, afin d'en assurer la durée, celui-ci donna une partie de ces villages en bénéfice à des chevaliers chargés d'y maintenir la tranquillité. C'est dans ces conditions que la Ville-l'Evêque était échue à Hamelin de Langeais.

Hamelin avait des droits sur l'église de Naveil (2) et des biens dans le Dunois (3). Il céda le tout au monastère de Marmoutier, à qui il donna en outre, de concert avec sa femme et ses enfants, le péage établi sur la Loire à Langeais (4). Vers 1060, étant alors

(1) Dom Housseau, t. 2, p^a 2, n^o 305. Ch. du cart. de la Trinité.

(2) Bib. Nat., Ms. lat., 5442. Cart. Vendom. de Marm., ch. 4. — Naveil, canton de Vendôme.

(3) Cartul. dunois de Marm., ut suprà, ch. X.

(4) Dom Housseau.

au château de Langeais, il fit aussi un accord avec les religieux de ce monastère, au sujet de l'écluse d'un moulin situé à Pont-de-Cher, en présence de sa femme, qui n'est pas nommée dans la charte, de Wauthier son fils, de Hersende sa fille, et du jeune Payen son beau-fils, de *paganello filiaastro ejus* (1).

Vers 1077, de concert avec sa femme Helvise, ses enfants et son beau-fils Ilbert-Payen, Hamelin donna au monastère de S^t-Vincent du Mans l'abbaye de Tuffé. La charte qu'il fit rédiger à ce sujet est très importante, à cause des renseignements qu'il y donne lui-même sur les membres de sa famille. Il s'exprime ainsi :

« Moi Hamelin de Langeais, et mon épouse ayant nom Helvise, fille d'Odon Doubleau, considérant dans la crainte de Dieu l'énormité de nos péchés; pour le salut de nos âmes, de celle de nos parents, et pour le rachat de l'âme de Hugues Doubleau le Jeune, dont le corps repose dans le cloître de S^t-Vincent, et aussi avec le consentement de notre fils Wauthier, de notre fille Hersende, de notre beau-fils Ilbert, qui est fils de Payen; de l'avis et avec l'assentiment de nos fidèles et de nos amis, docile aux exhortations et à la prière du seigneur Ernauld, évêque du Mans, et de dom Rainauld, abbé, nous avons donné au saint martyr Vincent le lieu de Tuffé sous l'invocation de S^{te} Marie, pour être possédé par lui, à perpétuité à titre de Celle (in nomine Celle), avec toutes ses dépendances, terres cultivées et non cultivées, bois, vignes, prés, moulins, fours, et les bénéfices des chevaliers, à la condition que six moines dont trois seront prêtres (quorum tres sacerdotes sint) feront constamment le service divin dans le lieu de S^{te}-Marie de Tuffé, et que le superflu des choses nécessaires à leur entretien sera tenu à la disposition de l'abbé de S^t-Vincent. Nous don-

(1) Dom Housseau, t. II, p^a 2, n^o 609.

nons en outre à perpétuité à Dieu et à S^t-Vincent, l'église de S^{te}-Marie de Mondoubleau avec toutes ses dépendances, telles que les chanoines les ont précédemment détenues, fermement et intégralement, et encore tout ce qui de nos biens pourra être reconnu lui appartenir. Nous concédons en outre de notre entière volonté, et nous approuvons avec l'assentiment de toutes les personnes sus-dites, que quiconque de nos hommes voudra vendre ou donner quelque chose de son bénéfice à l'abbé ou aux moines de S^t-Vincent, ait la libre licence de le faire, pourvu cependant que nous ne perdions ni le service qui nous est dû, ni celui de garde pour notre château. Mais afin que ces donations ci-dessus rapportées soient fermes et stables à toujours, moi Hamelin, j'ai reçu de dom Rainaud, abbé de S^t-Vincent, et de ses moines, cent livres de deniers, et ma femme une livre d'or. Pour assurer à la postérité un souvenir durable de ces dons, nous avons ordonné d'écrire, comme c'est la coutume, cette charte que nous avons affirmée de nos propres mains, et fait corroborer par les témoins dont les noms y sont inscrits (1). »

Peu de temps après, le jeune Ilbert-Payen fut mis en possession de la seigneurie de Mondoubleau. Hamelin continua de gouverner celle de Montoire, et comme seigneur de celle-ci, il fit différentes donations aux monastères de la Trinité de Vendôme et de S^t-Georges-du-Bois (2). Il fonda notamment en faveur de ce dernier le prieuré de S^t-Pierre-la-Mote, dans la ville de Vendôme (3).

(1) Bibl. Nat., ms. latin, n° 5445. Cartul. de S^t-Vincent, p. 55.

(2) L'abbaye de S^t-Georges-du-Bois, commune de S^t-Martin-des-Bois, canton de Montoire, fut fondée en 512 par le roi Childébert et sa femme Ultrogothe. Bul. de la Soc. Arch. du Vend., année 1865, p. 215.

(3) Archiv. Nation., cote P 602, pièce 53. Aveu rendu au comte de Vendôme par frère Jehan Pouillet, prieur de S^t-Pierre-la-Mote, en 1443.

Nous avons eu occasion de nommer deux de ses enfants. Il en eut plusieurs autres d'Helvise de Mondoubleau. L'aîné s'appelait Philippe, un autre, Pierre, devint seigneur de Montoire, un troisième, Odon, sans parler d'un quatrième, Gautier, qui mourut à l'âge de sept ans et fut inhumé par les religieux de la Trinité (1).

Hamelin dut pousser sa carrière jusqu'à un âge fort avancé, car il devait être un homme fait déjà lorsque Foulques Nera lui donna la Ville-l'Evêque en bénéfice. Or une charte, qui n'est pas datée, mais qu'il faut placer dans les dernières années du XI^e siècle (2), nous le montre revendiquant, avec ses fils, aux moines de la Trinité, la terre de la Chapelle-Ancheri (Capella Ancherii) avec sa chapelle elle-même, qui dépendait de son fief. Geoffroi, le célèbre abbé de la Trinité, avait adressé à l'évêque du Mans, le grand Hildebert, des lettres où il se plaint des déprédations que Hamelin de Montoire (qui est paroissien de l'évêque) a commises sur les biens de son monastère (3). Hildebert, ayant appelé les parties devant lui, au couvent de S^t-Georges-du-Bois où il se trouvait, ménagea un accommodement entre elles. Or, c'est en 1093 que l'abbé Geoffroi fut béni par S^t Yves de Chartres, et c'est en 1097 seulement qu'Hildebert monta sur le siège épiscopal du Mans. Hamelin vivait donc encore en cette dernière année.

Dès qu'Ilbert, qui reçut aussi le surnom de Payen (4),

(1) Baluze, *ut supra*, f° 255.

(2) id. f° 278 v°.

(3) Lettres de l'abbé Geoffroi, livre III., epist. XVII et XVIII.

(4) Le nom de Payen était très commun aux XI^e et XII^e siècles. Il semble à M. de Pétigny (p. 248, 1^{re} édit.) indiquer une origine normande, parce qu'au X^e siècle les pirates du Nord étaient généralement désignés sous le nom de Payens. — On le trouve si fréquemment dans les chartes des XI^e et XII^e siècles, que cette circonstance a donné lieu de penser à M. Merlet qu'il devait avoir une signification particulière. L'interprétation qui lui pa-

eut atteint sa majorité, il prit en main l'administration de sa seigneurie. L'un de ses premiers actes fut de réclamer contre la donation qui avait été faite à S^t-Vincent du Mans de l'abbaye de Tuffé (5), mais on ne voit quelle fut l'issue de sa revendication.

Il prit une part active aux guerres que se firent les fils de Guillaume le Conquérant, et qui désolèrent la Normandie, le Maine et le Perche. Il suivit d'abord le parti du farouche Robert de Bellesme, qui fut longtemps un serviteur dévoué de l'ainé du fils du Conquérant, Robert Courteheuse, duc de Normandie.

Bellesme était l'un des conseillers les plus écoutés du jeune prince, mais le crédit dont il jouissait lui avait attiré toute la malveillance d'Odon, évêque de Bayeux, frère du Conquérant, qui voyait d'un œil ja-

rait la plus vraisemblable est la suivante : « Paganus, dit-il, est « un dérivé de pagus, comme notre mot paysan est un dérivé de « pays. *Paganus* peut donc se traduire par *paysan*, mais avec « une acception autre que celle possédée par ce mot aujourd'hui. « Le paysan du XII^e siècle était celui qui possédait dans le pays. « Nous pensons donc que tous les individus nommés Paganus « étaient des roturiers ayant acquis de riches domaines non « fieffés. Ils n'avaient pas ainsi le droit de prendre le titre de « leurs terres, et cependant le vulgaire, qui ne pouvait les confondre avec les gens de mince fortune, leur donnait le surnom de Paganus, pour indiquer qu'ils étaient propriétaires du « pays, ou plutôt dans le pays.... » (Cartul. de Tiron, t. 1, note de la page 141.)

Ce surnom de Payen avait encore parfois une autre origine. C'est ce qui semble ressortir du moins d'une charte de Marmoutier (Bib. Nat., ms. latin, n° 5441, t. I, f° 392). On y voit Hubert, évêque d'Angers (fils de Hubert, vicomte de Vendôme), donner au monastère le fief qu'un prêtre nommé Léger tenait de lui, *in Curia Altenense*, en un lieu appelé *Rupes Fulberti*. Cette donation est confirmée par Emeline, sœur de l'évêque, et son mari le vicomte Radulfe, et par les enfants de ceux-ci, Hubert, Radulfe et Payen. L'évêque, parlant de ce dernier de ses neveux, s'exprime ainsi : *Paganus sic enim, quia grandisculus nondum baptizatus erat, cocabatur*.

(1) Dom Martène, *amplissima collectio*, t. I, col. 375 et suiv.

loux son neveu subir une autre influence que la sienne. Aussi s'efforça-t-il de ruiner Bellesme dans l'esprit du duc; il y parvint si complètement, que celui-ci fit arrêter son confident au moment où, revenant d'Angleterre, il débarquait sur la rive normande. La nouvelle s'en répandit bientôt parmi les seigneurs normands et percherons, qui prirent les armes pour protester contre le traitement infligé à Bellesme. Payen de Mondoubleau se joignit à eux. Il se jeta avec d'autres chevaliers dans le château de Ballon, qu'il défendit avec opiniâtreté contre les gens du duc. Mais il fut, à la fin, forcé de capituler, et fit la paix avec le prince (vers 1088) [1].

Il changea de parti quelques années plus tard, car on le voit soutenir Helye de la Flèche, comte du Maine, contre Bellesme. La guerre avait éclaté entre ces rivaux. Payen, avec Rotrou de Montfort et d'autres chevaliers, s'était jeté dans le château de S'-Ceneri, qui appartenait à Robert Giroie. Ils se gardèrent si mal pendant l'absence de celui-ci, que Bellesme put introduire dans la place un détachement, dont l'apparition soudaine causa un tel effroi, qu'il paralysa la défense. La garnison, prise d'une terreur panique, abandonna en désordre la place, entraînant dans sa fuite Payen et Rotrou (2).

Mais la fortune se déclara contre Helye. Il tomba dans une embuscade que Bellesme lui avait tendue auprès du château de Dangeul, et fut conduit prisonnier à Rouen. Le roi Guillaume le Roux, sans cesse préoccupé de rétablir son autorité sur le Maine, jugea les circonstances favorables pour l'occuper de nouveau. A cet effet, il rassembla son armée et la dirigea de ce côté. L'approche de ces troupes et la détention

(1) Odolent Desnos, *Mémoires sur la ville d'Alençon*, t. I, p. 280. Paris 1861. — Voir aussi Bib. Nat., Ms. latin, n° 10037, p. 236. Dom Briant.

(2) Id. p. 310 et suiv.

d'Helye, jetèrent le trouble et l'indécision parmi les partisans de celui-ci. Plusieurs seigneurs manceaux et percherons cherchèrent à se rapprocher du roi. Payen de Mondoubleau fut du nombre. Bien qu'il eût récemment résisté aux Normands, contre lesquels il avait défendu le château de Ballon qu'ils assiégeaient (1098) [1], il vint trouver le roi, « et trouva le moyen « de rentrer dans ses bonnes grâces en lui remettant « une forteresse nommée la Motte, qui lui appartenait ; « elle était située à Ballon, et en rendait le possesseur absolument maître (2). »

On ne connaît pas le nom de la femme de Payen de Mondoubleau, mais on sait qu'il en eut deux filles :

L'une, nommée Guitburge, fut la femme de Barthélemy, fils de Geoffroi-Payen. Il donna à Marmoutier des biens qu'il possédait à S^t-Hilaire-la-Gravelle, avec leur consentement et celui de Raoul de Beaugency, du fief duquel ils dépendaient (3) ;

L'autre fille, appelée Helvise, épousa Geoffroi II (4), vicomte de Châteaudun. Elle consentit à la donation qu'il fit en 1119, au monastère de Tiron, de dîmes dans la ville de Châteaudun (5). Par son mariage, elle porta la seigneurie de Mondoubleau dans la maison du vi-

(1) Bib. Nat., Ms. latin, n° 10037. *Cenomania* de dom Denis Briant, f° 191 et 236.

(2) *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, Odolant Desnos, par L. de la Sicotière, 1861, p. 322.

(3) Cartul. de Marm. pour le Dunois. Charta 69, entre 1108 et 1112.

(4) Des historiens le nomment Geoffroi III. Le désaccord qui se produit sur ce point vient de ce que quelques-uns comprennent, dans la série des vicomtes de Châteaudun, un Geoffroi, comte du Percho, que d'autres négligent.

(5) Cartul. de Tiron, ch. XXI - XCVIII.

comte de Châteaudun, dans laquelle s'éteignit en même temps la famille des Doubleau, premiers seigneurs de Mondoubleau (1).

(1) Hugues IV, vicomte de Châteaudun, eut pour femme une fille de la maison de Mondoubleau, Marguerite. — Hist. du Du-nois, abbé Bordas, 1884, t. II, p. 224.

Septembre 1886.

Après cette lecture, M. le Président donne la parole à M. Emile Caron, membre de la Société Française de Numismatique et d'Archéologie, de passage à Vendôme. Sa communication peut s'intituler :

LA LÉGENDE DE MARIE

Recevant le Fil de pourpre

D'après une mosaïque de Constantinople

M. Caron offre à la Société un tirage à part d'un article paru dans le *Bulletin Monumental*, 2^e semestre, 1886, sur la mosquée de Kharié-Djami, à Constantinople. Cette mosquée, que M. Caron a pu visiter, n'est accessible aux chrétiens que depuis peu d'années, et ce n'est qu'au commencement de 1886 que des photographies ont pu être tirées des précieuses mosaïques et des peintures qui la décorent. M. Caron les a déjà communiquées à la Société des Antiquaires de France et au Congrès tenu à Nantes par la Société Française d'Archéologie, dont le Bulletin Monumental est l'organe. C'est uniquement au point de vue religieux qu'il s'adresse à la Société Archéologique du Vendomois, et appelle sur une de ces mosaïques l'attention de ses membres, et plus particulièrement celle des nombreux ecclésiastiques qu'elle s'honore de compter dans son sein. Cette mosaïque représente *Marie recevant le fil de pourpre*. M. Caron en soumet la photographie à la séance. Il fait remarquer la belle ordonnance de la composition, et ajoute que la richesse du coloris sur fond d'or en fait un véritable tableau, dont les précurseurs de la Renaissance italienne ont dû s'inspirer. D'après le nom du fondateur, ou, pour mieux dire, du restaurateur de cette église byzantine, les mosaïques sont du commencement du XIV^e siècle.

Celle qui est placée au-dessus de la porte qui fait communiquer les deux narthex nous montre trois prêtres assis sur une estrade. Deux causent ensemble ; le troisième se penche en avant, et présente à la Vierge le fil de pourpre. La Vierge, debout, la tête nimbee et inclinée, avance la main pour recevoir le fil. A droite, six jeunes filles se tiennent debout, dans des attitudes différentes.

Suivant une légende, le grand prêtre avait donné pour compagne à Marie, après ses fiançailles, sept jeunes vierges, élevées avec elle dans le temple, et leur avait confié une certaine quantité de lin, de soie, d'hyacinthe, de bysse et de pourpre, qu'elles devaient filer pour le service des autels. La pourpre échut à Marie. « La pourpre n'échoit qu'aux souveraines ! » s'écrièrent en riant les jeunes filles ; et elles saluèrent Marie du nom de Reine des Vierges.

Cette légende est peu répandue en Orient ; M. Caron l'a soumise à plusieurs ecclésiastiques et archéologues, auxquels elle était inconnue.

Il désirerait savoir si elle s'est conservée uniquement par la tradition orale, ou s'il en est fait mention dans quelques documents écrits, et à quelle époque remontent ces documents.

Cette communication, écoutée, par tous les membres présents, avec le plus vif intérêt, était à peine terminée, que M. Isnard demande la parole.

Il a, par hasard, apporté à la séance une première partie des *Miracles de la Vierge*, texte latin extrait, par M. Bouchet, d'un manuscrit de la Bibliothèque de Vendôme du XIII^e siècle, avec traduction en français, destinée au Bulletin de la Société. Or, dans ces miracles se trouve précisément la légende de la Vierge Marie, entourée de son cortège de jeunes filles et tissant la pourpre.

Il en donne immédiatement lecture à l'assemblée, visiblement émerveillée de cette réponse instantanée, qui paraît à tous comme un nouveau *miracle de la Vierge* à ajouter à tous ceux du recueil.

Voici le texte traduit :

« Quand elle eut épousé Joseph, elle avait avec elle Rebecca, Séphora, Suzanne, Abigéa et Zahel, auxquelles les pontifes donnèrent une étoffe de soie et une d'hyacinthe. Un jour, comme elle travaillait à un ouvrage de pourpre, un ange lui dit : « Tu concevras et tu enfanteras, etc. »

Dans ce passage, on reconnaît, un peu défigurée, la légende traduite en mosaïque à Constantinople, légende qui était donc connue, dès le XIII^e siècle, dans la chrétienté d'Occident.

Cette première réponse inopinée au petit défi jeté par M. Caron, au milieu de la docte réunion, faisant travailler tous les esprits, M. Louis Thoraux s'échappe, après cette communication, et rapporte, à la fin de la séance, un beau livre doré sur tranche; c'est l'*Histoire de la Vierge Marie*, par M. l'abbé Bourassé (Mame, à Tours, 1863). Voici ce qu'il y a trouvé, p. 112:

« Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici une tradition charmante, montrant la douce gaieté qui régnait parmi les jeunes vierges du Temple. Lorsqu'il s'agissait des ornements du sanctuaire, elles avaient l'habitude de se partager le travail entre elles. Un jour qu'il s'agissait de façonner et de broder un grand voile, composé de plusieurs pièces de différentes couleurs, la pourpre échut à Marie. Chez les juifs, comme chez la plupart des peuples, la pourpre était réservée aux rois. Par une innocente plaisanterie, ses compagnes la surnommèrent la *Reine*. Elles ignoraient, dans leurs joyeux propos, que jamais titre ne fut plus justement décerné. Marie n'est-elle pas la Reine des anges, la Reine des vierges, la Reine de tous les saints ? »

Voilà bien identiquement la légende de Constantinople, qui s'est perpétuée en Occident jusqu'à nos jours. Et de deux !

M. l'abbé Métais signale à M. Caron l'ouvrage récent de M. Rohault de Fleury sur la Vierge, comme pouvant lui four-

nir des renseignements utiles, et, avec son flair de chercheur, il aperçoit, par intuition, cette légende dans les *Evangelies apocryphes*.

En effet, quelque temps après, ayant pu consulter cet ouvrage à Blois, il copia et traduisit le passage suivant du *Proteuangelion d'ioi Jacobi minoris* (édit. de 1570, p. 21):

« Les prêtres tinrent conseil, et dirent : Faisons un voile ou une tenture pour le temple du Seigneur. Et le prince des prêtres dit : Mandez-moi les vierges immaculées de la tribu de David. Ils partirent donc faire leur recherche, et trouvèrent sept vierges ; et le prince des prêtres se souvint de Marie, qui était de la tribu de David et immaculée devant Dieu. Et le prince des prêtres leur dit : Tirez au sort qui de vous tissera l'or, l'amiante, le lin, la soie, l'hyacinthe, l'écarlate et la vraie pourpre. Et à Marie échut la vraie pourpre et l'écarlate ; et les ayant reçues, elle s'en alla dans sa maison.....

.....
Et son ouvrage de pourpre et d'écarlate terminé, elle l'apporta au prêtre, qui la bénit et lui dit : O Marie, ton nom est glorifié, et tu seras bénie par toute la terre. »

Enfin, M. l'abbé Lizot, curé de Thoré, nous a remis, quelque temps après, une note, très intéressante et très complète, sur toutes les légendes relatives à la Vierge, et représentées par les mosaïques de Constantinople. Ces légendes se trouvent dans le savant ouvrage de M. Rohault de Fleury. Celle de *Marie recevant le fil de pourpre* est extraite du protévangile St Jacques, dont M. Métais nous a donné un passage (V. ci-dessus).

Nous regrettons que l'étendue de cette note ne nous permette pas de la publier ici.

Il résulte de tout ce qui précède que la légende de *Marie recevant le fil de pourpre*, représentée en mosaïque dans la mosquée de Kharié-Djami, à Constantinople, bien que d'origine orientale, était répandue dans toute l'Eglise d'Occident dès les premiers siècles de notre ère, et se trouve mentionnée dans un grand nombre d'ouvrages manuscrits ou imprimés de nos pays.

E. N.

CHRONIQUE

Bibliographie Vendomoise

M. de Rochambeau nous communique une lettre de M. L. Delisle, administrateur général de la Bibliothèque Nationale, datée du 17 août 1886, où nous copions ce qui suit : « La Bibliothèque Nationale va s'enrichir de deux jolies pièces vendomoises :

Sensuyt le mystère comment la sainte lerne fut apportée à l'abbaye de Vendosme par le noble comte Geuffroy Martel, — Imprimé à Tours par Mathieu Chercele, demourant devant les Cordeliers. (S. d.)

In-8° de 8 feuillets. Gothique.

Missa de sancta Christi lacryma. Cy finist la messe de la sainte lerne, avec l'oraison d'icelle. — Imprimé à Tours par Mathieu Chercele demourant en la rue de la Sellerie, devant les Cordeliers. (S. d.)

In-8° de 4 feuillets. Gothique.

Une lettre du même à M. A. de Trémault, en date du 27 novembre 1886, se termine ainsi : « Puisque vous prenez intérêt aux vieux documents vendomois, vous apprendrez peut-être avec plaisir que la Bibliothèque Nationale vient d'acheter en Angleterre un exemplaire du *bréviaire* imprimé à Vendôme en 1514. »

On pourra voir à la page 13 du savant travail de notre président, *Les Imprimeurs vendomois et leurs œuvres* (1514-1881), par le marquis de Rochambeau, qu'il s'agit du premier ouvrage imprimé à Vendôme, dans le monastère des Bénédictins, par Mathieu Latheron. On ne connaissait qu'un exemplaire de cet ouvrage à la bibliothèque du Mans, et encore n'a-t-il plus sa page de titre.

Il y a lieu de supposer que l'exemplaire retrouvé en Angleterre pour la Bibliothèque Nationale est complet, et les bibliophiles vendomois doivent saluer avec joie la rentrée de cette brebis au bercail.

Météorologie

La Pluie à Vendôme pour 1886

M. E. Renou a publié dans le Bulletin de cette année, p. 165, le résumé par mois des hauteurs de pluie recueillie à Vendôme depuis 1851 jusqu'à 1885. Il nous a paru intéressant de continuer ce travail, en publiant chaque année le tableau des pluies mensuelles.

Nous suivons l'année météorologique s'étendant du 1^{er} décembre au 30 novembre suivant.

	mm		mm
Décembre 1885.....	72,80	Juin	39,25
Janvier 1886.....	61,55	Juillet	56,70
Février.....	25,35	Août.....	59,85
Mars	63,35	Septembre.....	21,30
Avril	100,25	Octobre.....	132,95
Mai	82,80	Décembre.....	48,15

TOTAL des 12 mois..... 764^{mm},40, en 157 jours.

Ce tableau appelle plusieurs remarques :

L'année 1886 nous offre la plus grande quantité de pluie recueillie depuis qu'on observe à Vendôme, c'est-à-dire depuis 36 ans. V. le Tableau, p. 168.

Il en résulte que les années les plus mouillées depuis 1851 sont :

1886	764 ^{mm} ,4
1883	707
1866	701

L'année moyenne étant 582^{mm}.

Le mois d'avril est le plus mouillé connu pour la même période. Même observation pour octobre.

On voit donc que la période des phénomènes atmosphériques *violents*, c'est-à-dire dépassant les limites connues, période que j'ai signalée à plusieurs reprises, depuis 1879, dans ce Bulletin, et qui paraît se rattacher au grand hiver de 1880, n'est pas encore épuisée.

Tout excès en appelle un autre.

E. N.

TABLE

Séance du 14 janvier 1886.

Liste des membres présents	Page 5
Liste des membres admis depuis la séance du 15 octobre 1885	6
Comptes du Trésorier (1885) et budget de 1886 . . .	7
<i>Description sommaire</i> des objets offerts ou acquis depuis la séance du 15 octobre 1885	10
<i>Les Œuvres d'Hildebert</i> , par M. le C ^{te} de Déservillers.	15
<i>Convoi funèbre de César de Vendôme</i> , par M. Ch. Bouchet.	36
<i>Rapport sur une découverte gallo-romaine au Guimier</i> , par M. Ludovic Guignard	47
<i>Note critique sur le jour de la naissance de Ronsard</i> , par M. E. Nouel	58
<i>Notice sur M. de Saint-Venant</i> , par M. Ed. Phillips .	66
Notes additionnelles au <i>Journal d'un vicaire de Sunday</i> , par M. E. Nouel.	73
<i>Chronique</i>	70

Séance du 13 avril 1886.

Liste des membres présents.	83
Notice nécrologique sur M. Ch. Bouchet, par M. Nouel.	84

Liste des membres admis depuis la séance du 14 janvier 1886	88
<i>Description sommaire</i> des objets offerts ou acquis depuis la séance du 14 janvier 1886.	89
<i>L'Eglise et l'Abbaye de la Trinité de Vendôme, pendant la Révolution (1790-1802)</i> , par M. l'abbé Métais (1 ^{re} Partie)	96
<i>Un Gouverneur de Vendôme et sa Famille</i> (Notes & Documents), par M. l'abbé Desvignes.	136
<i>Hauteurs de pluie à Vendôme pendant 35 ans</i> , par M. E. Renou.	165
<i>Gatien-Arnoult</i> , par M. le M ^{ls} de Rochambeau	169

Séance du 8 juillet 1886.

Liste des membres présents	171
<i>Description sommaire</i> des objets offerts ou acquis depuis la séance du 13 avril 1886.	172
<i>L'Eglise et l'Abbaye de la Trinité de Vendôme pendant la Révolution (1790-1802)</i> , par M. l'abbé Métais (2 ^e Partie).	181
<i>Les Funérailles de César de Vendôme</i> , par M. A. Duvau.	207
<i>Poésies</i> , par M. Ch. Chautard	225

Séance du 14 octobre 1886.

Liste des membres présents.	231
Liste des membres admis depuis la séance du 8 juillet 1886	232
<i>Description sommaire</i> des objets offerts ou acquis depuis la séance du 8 juillet 1886	232
Renouvellement du Bureau pour 1887	236

<i>M. Charles Bouchet</i> , par M. le M ^{rs} de Rochambeau. . .	237
<i>Un Office de saint Eutrope, au XI^e siècle</i> , par M. l'abbé Ch. Métais, curé de Saint-Rimay.	253
<i>Recherches sur les premiers seigneurs de Mondoubleau de la famille Doubleau</i> , par M. A. de Trémault. . .	285
<i>Communication de M. Emile Caron</i>	304
<i>Chronique</i>	308

FIN

Le Gérant, LEMERCIER.

Vendôme. Typ. Lemer cier



